

Manuel de Dramaturgie à l'Usage des Assassins

Jérôme Fansten

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

JÉRÔME FANSTEN

MANUEL DE DRAMATURGIE À L'USAGE DES ASSASSINS



ÉDITIONS ANNE CARRIÈRE

Jérôme Fansten

**MANUEL DE DRAMATURGIE À L'USAGE DES
ASSASSINS**

Éditions Anne Carrière

Du même auteur :

Les Chiens du paradis, éditions Anne Carrière, 2010
Les Chiens du purgatoire, éditions Anne Carrière, 2013
L'amour viendra, petite !, Flamant Noir Éditions, 2014

En couverture : illustration © Winshluss pour *Mambient*, de
Voodoo Muzak

ISBN : 978-2-8433-7739-6

© S.N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2015

www.anne-carriere.fr

ACTE 1

La cave

... des crétins jacasseurs qui discernaient un grand dessein dans la misère du monde...

Ed Brubaker et Sean Phillips, *Fatale*

15/09/2012

Tout est rose, les fringues, les sushis, la musique, même le vin – une muqueuse high-tech géante : Pathé organise une soirée promo pour l'un de ses blockbusters. Et c'est bruyant. Le nombre de naufrages dans l'industrie cinématographique ne pousse pas les vainqueurs à la modestie. Ni les vaincus, d'ailleurs. C'est l'un des rares domaines à ma connaissance où même les losers continuent de se prendre au sérieux.

La poussière ondule dans un rai de lumière. Paraît que 80 % de ces petites merdes en suspension sont des particules de peau morte. Ou des poils. Ou des fragments d'insectes.

Mon tee-shirt est humide. Autour de moi, à vue de nez, sept tonnes huit de Parisiens. La lumière vient de lampes Soleil Foscarini, mais les squames qui voltigent dedans avec leur cortège de pellicules et de dermatoses restent d'origine inconnue : je ne connais pas la moitié des enfoirés qui se trouvent ici.

La clim est en rade. Ou alors c'est moi qui suis nerveux. Je m'éponge le front.

Je m'appelle Jérôme Fansten. Je suis scénariste et romancier. Entre autres.

Mon client N° 1 court partout, plus fébrile encore que d'habitude.

Il me dit :

— T'as vu ce monde ! C'est pour quel film ?

— J'en sais rien.

— T'as ma came ?

De la cocaïne coupée avec du magnésium et du zinc, et un composé de vitamines B (B1, B2, B3, B5, B6, B8, B9 et B12). Les jours où N° 1 tombe sous 14/9 de tension, il mélange l'ensemble dans du sérum physiologique et se l'injecte en sous-cutanée dans le gras du mollet. Ça lui permet de réaliser des films et de faire courir les techniciens dans tous les sens. Je lui vends sur commande et toujours dans des quantités suffisantes pour ne pas avoir à le ravitailler avant dix jours.

N° 1 lève le bras et se fige. Un paratonnerre n'attend pas l'orage avec moins de rigidité. Dans le fond, un orgue synthétique balance une toccata post-rock qui fait trembler les murs.

N° 1 me dit :

— Tu connais John Cazalé ?

— Oui.

— Il n'a joué que dans cinq films. *Conversation secrète, Le Parrain,*

Le Parrain 2, Un après-midi de chien et Voyage au bout de l'enfer.

— Ce sont les seuls films dans lesquels il a joué. Rien que des chefs-d'œuvre !

N° 1 éclate de rire et me donne une grande claque dans le dos :

— Tu te rends compte ? Ce mec a proportionnellement

LA FILMOGRAPHIE LA PLUS DINGUE DU CINÉMA !

Hum... ? Reprenons...

La poussière ondule dans un rai de lumière. Des fragments d'insectes, ou des PNC, des particules de 0,5 à 30 microns... ou...

La toccata me fait mal au bide et je m'éloigne des caissons de basse. Une journaliste m'intercepte. On discute. Impossible de lui cacher les blessures d'égo du scénariste, dont personne ne peut se passer mais que tout le monde utilise comme fusible ou comme paillasson.

Je lui dis que, d'un point de vue éthologique, le scénariste se distingue par la complexité de son statut social, l'utilisation d'un langage articulé trop élaboré pour 99 % de ses interlocuteurs, ainsi que l'aptitude de son système cognitif à l'abstraction et à l'introspection – voire au je-m'en-foutisme ou à la putasserie, surtout dans le cinéma français où tout le monde se torche avec la dramaturgie.

Elle me dit :

— Ça vous fait quoi de cracher dans la soupe ?

Je lui dis :

— C'est un très bon moyen de la rallonger.

Elle sourit. C'est fun d'être fun. Juste après le sadisme, le cynisme est LE trait du hype contemporain.

Elle me dit :

— Vous êtes drôle...

Évidemment. Je lui dis :

— Vous connaissez Donald Westlake ?

— Qui ?

— Westlake.

— Ça me rappelle quelque chose.

Elle ajoute, toute sucrée, en tortillant une mèche de cheveux :

— Il a fait quoi exactement ?

— Des polars.

Des polars et des romans noirs, parmi les plus corrosifs.

Je lui cite Westlake dans le texte :

— Très bien. Parlons du comique. C'est quoi, le comique ?

— Faire rire les gens.

— Oui, mais allons plus loin. C'est quoi le comique, vraiment ?

— Une forme d'acceptation. L'auteur comique fait rire les gens.

Alors ils ne le tuent pas. »

Elle me regarde. Je la regarde. Enfin, je regarde surtout la blonde qui passe derrière elle. Une Barbie toute de porcelaine et de silicone. La carcasse est d'occasion, le sourire, en revanche, est flambant neuf. Et trop spontané pour dissimuler les peurs de la veille : la bimbo a galéré pour arriver là, elle avance dans le strass et la lumière sans cacher son bonheur. Déjà les mâles s'échauffent la braguette à l'idée d'abuser de sa confusion.

La journaliste attend que je relance la conversation. Je l'intéresse, forcément, puisque j'ai l'air de lui donner de l'importance. Elle porte une veste smoking en laine et satin The Kooples et un pantalon en coton Versace – la hanche est large et donne à son cul la forme d'un porche gothique.

Je sors le bouquin de Westlake, édition de poche, j'ouvre à la page 80 et je lis à voix haute :

« Mais il y a encore autre chose au-delà. Quelque chose de précis qui pousse celui-ci ou celle-là à choisir le comique comme moyen de défense. Alors, de quoi s'agit-il ? »

Elle se répétait et commençait à m'ennuyer. Or l'ennui provoque généralement l'exaspération. Je pris une profonde respiration, puis répondis : « Parce que l'auteur comique est lui-même un tueur. Voilà pourquoi. Le comique est le dernier homme civilisé à sentir le tueur tapi au fond de lui. Nous sommes tous omnivores, petite fille, ce qui veut dire que nous mangerons tout ce qui tient encore debout. »

À quelques mètres, N° 1 me fait des grands signes, il picole avec N° 2 et N°3. Le con. Je les ignore ostensiblement.

La journaliste me dit :

— Westlake. Un Américain ?

— Ouais.

— Le bouquin... ?

— *Un jumeau singulier*. C'est le titre.

— Une histoire de jumeaux ?

— Vous n'êtes pas journaliste pour rien. On peut rien vous cacher.

Elle se marre. Elle croit que je plaisante...

Et puis... merde, je pourrais lui dire la vérité, toute la vérité. Au sujet de Pelletier par exemple.

Je pourrais lui dire que Pelletier est ma prochaine victime. Et je pourrais même lui détailler mon plan. Et lui dire qu'elle est peut-être mon alibi.

Nous manquons tous d'humour, mais si nous n'en supposons pas chez ceux qui disent la vérité, nous aurions déjà mille meurtres à notre CV, tous !

Je choisis le mensonge. Le mensonge, en gros, sur toutes les façades – en jaune avec de petites loupottes : mets de la joie sur tes zones érogènes, petit ! Vous pressez pas, y a du délire pour tout le

monde ! En Dolby Surround, en... Ainsi, je discute avec la journaliste dans le but non avoué de passer la nuit avec elle – voire en elle, le cas échéant –, afin qu'elle témoigne si besoin que j'étais *ici*, et non *là-bas*, en train de liquider Pelletier.

Or je suis *aussi* là-bas.

Je suis là-bas en train de mettre en place le dispositif qui va passer Pelletier par le feu.

Le dispositif : sa résidence secondaire. Un ancien corps de ferme à deux étages, quatre mètres sous plafond. Je cherche un moyen de faire sauter l'ensemble dès que Pelletier ouvrira sa porte au rez-de-chaussée.

Et je veux que ça passe pour un « accident ».

Ce qu'on appelle un « crime parfait » est un oxymore, le énième avatar romantique du mensonge romanesque. Le crime est parfait s'il n'est pas identifié comme tel. Le crime est parfait quand tout le monde se contente d'aimer la victime par contumace, sur le marbre, loin de la curiosité policière.

Moi, je pratique l'homicide *intransitif*. Un mort, oui – un cadavre. Mais pas de victime. Je me fais tout petit derrière ma cible, je lui laisse toute la place disponible, je disparaïs.

... *un ancien corps de ferme à deux étages, quatre mètres sous plafond*. Un bâtiment massif, chauffé au gaz. Tous les gaz sont explosifs dès lors que leur mélange dans l'air atteint une certaine concentration. Pour le méthane, ce mélange se situe entre 5 % et 15 % de gaz dans l'air ambiant. Il est compris entre 1,8 % et 8,8 % pour le butane et entre 2,4 % et 9,3 % pour le propane. En dessous de la limite inférieure, il n'y a pas de risque d'explosion.

La résidence de Joseph Pelletier est alimentée au gaz naturel, c'est-à-dire au méthane.

Quand le pourcentage de gaz dans l'air atteint le niveau critique, une étincelle suffit : le simple fait de mettre en route une machine à laver, de décrocher son téléphone, y compris un téléphone portable, ou d'allumer la lumière, ou une cigarette... est suffisant pour que l'explosion se produise – et convoque Godzilla dans la cuisine ou la salle à manger !

Je me suis posé la question pendant des semaines : est-ce qu'une fuite « accidentelle » de méthane est crédible chez Pelletier ? Il a une installation lambda : je ne peux pas compter sur plus de... disons : 0,2 mètre cube par heure. Atteindre mes foutus 5 % de gaz dans l'atmosphère ? À vue de nez, il faudrait que la gazinière pisse pendant six jours. Trop long. Pelletier n'est jamais très loin de sa villégiature. Six jours, c'est trop long.

Si j'ouvre à fond l'arrivée de gaz, ça sentira le sabotage à plein nez.

Par ailleurs, une source de chaleur doit enflammer mon mélange

gazeux – une ampoule mal vissée ? Hum... Non. Cherche encore ! Pelletier est un parano professionnel. Je dois le tuer aux petits oignons.

Je veux que l'explosion projette Pelletier à plus de vingt mètres du seuil de sa baraque. Je veux qu'il parte en tournoyant sur lui-même, comme une ballerine... léger, presque gracieux... Oui, je veux que le feu lui donne à cet instant un peu de l'élégance qui lui a fait défaut tout au long de sa vie. Je veux qu'il s'entortille autour des arbres qui bordent sa putain de résidence secondaire, transformé en longue guirlande de Noël. Je veux que ce soit propre et je n'ai pas de marge d'erreur.

Je suis *ici* pour une raison précise et ça n'est pas pour entretenir mon réseau chez Pathé et/ou profiter des sushis. Je suis ici pour me trouver un alibi. L'entretien du réseau est un bénéfice subsidiaire. Les sushis sont un dommage collatéral, ils sont dégueulasses – ça brille dans le noir, peut-être des yeux de dorade aux *Mixed OXides* ? Ou...

Dans *Confessions d'un jeune romancier*, Umberto Eco rappelle que le récit est gouverné par la règle latine « *Rem tene, verba sequuntur* » : « Tiens ton sujet, les mots suivront ». L'inverse de la poésie où la seule musique des mots va bien finir par suggérer quelque chose.

Mon sujet ? Un alibi. Les mots ? Ça dépend de la cible : je ne me comporte pas de la même manière selon la tranche d'âge et la classe sociale de mon interlocuteur. Là, c'est une journaliste de la catégorie « publicitaire qui s'ignore », alors je déploie une roue d'apparat où j'accroche toutes les merdouilles nécessaires à mon projet : fausse modestie, cynisme de bon aloi, etc. Le hype contemporain. « *Tiens ton sujet, les mots suivront* »...

La journaliste m'interroge sur mon premier roman. Elle me dit : il y a de nombreuses explosions.

Je lui dis :

— C'est un tropisme de scénariste. J'ai pas pu m'en empêcher...

Je lui dis, sans y croire :

— Et puis... les écrivains aiment jouer avec le feu.

— Vous vous considérez comme un écrivain ?

— Jamais entre les repas – et uniquement quand je dîne avec une jolie femme...

Le mensonge. En gros, sur toutes les façades... C'est sans aucun doute à cause du mensonge que je suis devenu un assassin.

En tout état de cause, je ne suis pas « écrivain ». Non, ma raison sociale, c'est « scénariste ». Et c'est ce qu'on appelle une « couverture ».

Et je ne suis pas vraiment là, à parler avec une journaliste.

Je suis *aussi* à Barreau-sur-Essonne, où je prépare mon prochain crime : la transformation d'un enfoiré en guirlande de Noël.

La journaliste ne le sait pas. Elle ne peut pas le savoir. Même si je lui ai donné quelques indices...

— *Une histoire de jumeaux ?*

— *Vous n'êtes pas journaliste pour rien. On peut rien vous cacher.*

La journaliste boit son verre sans me quitter des yeux. Elle essaie de me cerner.

Je lui offre mon meilleur profil.

Deux ou trois postures suffisent à l'être humain lambda pour vivre en société – bienvenue dans le monde du hard-discount identitaire. À Paris, par exemple, l'acte commercial s'immisce dans le moindre comportement. Il faut vendre ses qualités relationnelles et son « sens du contact », c'est-à-dire cacher ses émotions négatives – ce qui équivaut, d'une certaine manière, à renoncer à tout sens critique. Il faut être « naturel » et « spontané » sous peine d'ostracisme. La spontanéité est devenue un secteur porteur. La spontanéité se travaille avec des coachs pendant des plombes. – Si tu n'es pas de ton temps, tu perds ton temps ! » Ou, comme un coiffeur de star le dit souvent : « Une bonne barbe de trois jours, c'est deux semaines de boulot. »

Et moi, je dis à la journaliste : il ne faut pas se laisser impressionner par les écrivains...

La fiction... Au début de mon premier roman, *Les Chiens du paradis*, Herschel – un policier brutal et corrompu – improvise un *hackdraft*. Il jette un mélange de polystyrène et d'essence sur le mur d'une chambre d'enfant. Du napalm artisanal. Il entrouvre la fenêtre, histoire de créer une petite arrivée d'air. Un briquet, et hop ! « Des flammèches bleues, plates, arrondies, ondulent sur le mur. » Et puis Herschel attend. Sur les murs de la chambre, la peinture cloque... un grand personnage bleu... Les bulles de plastique éclatent en staccato. Évidemment, l'oxygène se raréfie. Quand les salopards qui le poursuivent ouvrent la porte, le dioxygène afflue dans la chambre. L'atmosphère s'embrase. La chambre respire un grand coup et crache dans le couloir. Un reflux de flammes, avec un bruit de tonnerre. La porte vole en morceaux, le plâtre des murs s'éparpille en gerbes granuleuses et nos salopards voltigent dans le brasier comme des carpettes en plein vent.

Herschel s'envole, emporté par la tourmente. Bon... C'est un beau climax de voir comme ça notre héros surplomber l'enfer, mais c'est impossible : avant que ça parte en coup de tonnerre, la température aurait dû monter jusqu'à 600 °C, et Herschel se faire griller comme une merguez. Pour survivre, il aurait fallu qu'il se glisse dans une pièce adjacente, un dressing par exemple... et encore...

Pour les besoins de la mise en scène, pour l'ambiance, pour la « musicalité » du récit, j'ai laissé ça : le héros dans le chaos, la peinture bleue qui se délite, le joli personnage peint qui se boursoufle et se transforme en croquemitaine.

Je dis à la journaliste : je travaille à mon second roman, *Les Chiens du purgatoire*... eh ben, au début, rebelote ! Une explosion. Un squat, cette fois. Jopo – un policier brutal et corrompu – vide des litres de solvants industriels dans une grande pièce fermée, au deuxième étage d'un bâtiment. Au rez-de-chaussée, Jopo dégote un petit réchaud à gaz et laisse le brûleur ouvert. L'air chargé d'heptane descend tranquillement la cage d'escalier. Il avance à son rythme. Un dieu primitif. Il laisse dans son sillage une odeur aigre-douce. Quand il se disperse au rez-de-chaussée, il rencontre l'amour de sa vie. Le petit réchaud. Un embrasement bleuté. Un souffle jaune. Des nuages de feu, qui se donnent le mot, s'entraînent d'étage en étage, en quelques secondes, jusqu'à la salle des travaux... où la concentration de vapeur est telle que l'explosion balance des débris sur quatre cents mètres.

Oui, là encore : mise en scène. Artifice. Effets spéciaux. L'heptane est bien un solvant pétrolier. Mais il ne contient du benzène qu'à l'état de traces, moins de 0,2 % en volume. On ne peut donc pas le sentir aussi rapidement. En plus, l'odeur de l'heptane est assez discrète. Enfin, la densité des vapeurs est trois à quatre fois supérieure à celle de l'air : elles auront donc tendance à rester en partie basse et à « couler » comme un liquide incolore. On ne peut pas l'imaginer dans la totalité du volume, en particulier dans les parties hautes. Désolé pour le « dieu primitif »...

Ces préliminaires pour rappeler qu'on ne peut pas faire n'importe quoi, rapport au volume.

Ces préliminaires pour rappeler qu'on peut tout se permettre dans la fiction, pour les besoins de la mise en scène.

Pelletier est ma prochaine victime. Et moi, je ne veux pas faire n'importe quoi.

Je suis *ici*, La soirée : 48°52'47,93" latitude Nord et 2°19'47,40" longitude Est.

Je suis *là-bas*. La résidence de Pelletier : 48°18'39,81" latitude Nord et 2°25'19,40" longitude Est. J'ai le don d'ubiquité et j'ai – toujours ! – un alibi en béton, puisque tout le monde sait que je ne peux pas être *là-bas* et *ici* au même moment.

Ainsi, je discute avec la journaliste dans le but non avoué de... lui travailler les muqueuses avec suffisamment de gentillesse et d'inventivité pour qu'elle s'en souvienne si un juge d'instruction le lui demande.

Le mensonge. En gros, sur toutes les façades – en jaune, en cent mille gerbes de lumière, et une bourrasque de feu qui donnera à ce fils de pute de Pelletier... *un peu de cette élégance qui lui a fait défaut tout au long de sa vie.* Et le diable en personne, sur le pas de la porte : « *Welcome on board...* » (J'imagine toujours que le diable parle en anglais. J'ai trop bouffé de films hollywoodiens, sans doute.)

Je suis *ici*. Je regarde la Barbie. Une blondeur toc dont le musc agace les nerfs. Une barre de leds couleur me brûle les yeux. Je mets ma main en casquette sur mon front et je me tourne vers la journaliste :

— Tout ça, les gens... C'est pour quel film ?

Elle hausse les épaules. Au même moment, je descends dans les sous-sols de la résidence de Pelletier. *Là-bas*.

Pendant mes repérages, j'anticipe toutes les recherches policières. Le service de Recherche des causes d'incendie de la préfecture de Seine-et-Marne est un service de pointe. Le chef du service est un commandant qu'on se dispute jusqu'à Paris. Un vicelard, je me suis renseigné.

Une déflagration a des effets mécaniques. Les déformations des structures permettent de reconstituer l'événement *via* les cloisons, les plafonds décollés ou cintrés. Un incendie rend l'analyse de l'événement plus complexe, dans la mesure où il détruit les traces premières. Dans l'idéal, il me faut donc un incendie – *l'enfer est une valeur sûre*.

Il y aura peu de témoins : Pelletier a choisi une résidence relativement isolée, le réseau de gaz s'est implanté dans le coin de manière chaotique et la plupart des baraques fonctionnent avec des bouteilles ou des réservoirs de GPL.

De *là-bas* à *ici*, je m'envoie un texto. Qui dit : on y est. *On galope vers l'enfer, camarade, dans les entrailles d'un foutu rottweiler !*

Musique, maestro ! Si sol fa dièse...

Je regarde la journaliste.

Elle me regarde.

Elle n'est pas maquillée, elle a des yeux trop pâles et je suis sûr que sa culotte sent le bouchon.

Je lui dis ;

— Je vais vous chercher un verre ?

— J'ai pas fini le mien.

— Dommage.

— Pourquoi ?

— Je couche plus facilement avec une femme si elle a bu.

Elle sourit. *C'est fun d'être fun*. Juste après le cynisme, l'arrogance est le trait du hype contemporain. Ouais... « *Si tu n'es pas de ton temps, tu perds ton temps !* »

Un homme s'approche. Enfin, un homme... disons plutôt une structure organique apparentée, avec une gueule de traviole. Il embrasse la journaliste dans le cou. Il a peur que je la lui pique. Il est à deux doigts de pisser dessus pour marquer son territoire.

Il est flic et travaille aux Stups :

— Et je suis conseiller technique sur...

Il me donne le nom d'un énième polar. Je dis :

— Un bon projet, il paraît...

— Oui. Les acteurs font la gueule quand je suis sur le plateau. Ils s'imaginent qu'ils doivent se priver de coke.

Je rigole.

Il rigole.

La journaliste regarde ailleurs.

Il me dit :

— À propos... c'était quoi ?

— Pardon ?

— Le truc que vous avez vendu au type là-bas.

Il désigne mon client N°1.

Je dis :

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Je rigole.

Il rigole.

La journaliste s'en va.

Il me dit :

— Vous savez que je pourrais vous emmerder.

— Pourquoi ?

— Pour m'amuser. Et aussi parce que c'est mon boulot.

Le type est laid. Il déteste le monde du cinéma. Je ne suis pas beau, mais il a flairé le maillon faible et va se faire plaisir à peu de frais.

« Hey, mec, je ne suis qu'un scénariste ! »

Le flic se cure le nez avec son petit doigt.

Je lui dis :

— Vous êtes aux Stups ! Où ça ?

— Je ne suis plus sur le terrain.

— Oh...

— Je pointe à l'UNSA Police.

Bordel, un délégué syndical. Revanchard, en plus.

Il tend l'index vers mon front, pouce relevé. Il referme le pouce et émet un bruit de bouche assez désagréable, que je suppose être un coup de feu.

Je rigole.

Lui, non.

Il a une peau rugueuse comme du nubuck, et d'un jaune malsain. Sur le plan de la compétitivité intersexuelle, ma parade de séduction est plus élaborée que la sienne : il entend se rattraper par la confrontation directe. Évidemment, là, je ne peux pas suivre. En fait, je pourrais décaler la lutte sur le plan de l'inventivité langagière et mettre les rieurs de mon côté, mais je prendrais le risque de le vexer et de générer une escalade du conflit. Outre que la journaliste n'en vaut pas la peine, ce genre d'éclat me ferait probablement perdre la moitié

de mon capital sympathie auprès des témoins.

Résultat : je ferme ma gueule.

Il s'en va. *BOUM ! BADABOUM !* Musique. Cris. Niveau social élevé, faune bling-bling. *On galope vers l'enfer camarade !* Et moi, j'ai le trouillomètre dans le rouge.

Je me dirige vers les w.c.. Je m'enferme. Mon cœur s'offre un pogo qui me secoue jusqu'aux cheveux.

BOUM !

Je fouille mes poches.

Les sachets de cocaïne que je dois fourguer ce soir.

Je les vide un par un dans la cuvette, je fais neiger trois mois de salaire sur un galet Harpie et tire la chasse. *Badaboum !*

Je sors des toilettes. J'aperçois le flic. Il tourne autour de mon client N° 1.

OK... Un clébard de plus dans mon sillage.

Moi, je dois passer la nuit avec une fille. La bimbo ? Pourquoi pas... Elle a le visage rond, lissé de Botox et d'un blanc argenté de poisson-lune. Ça ne l'empêche pas de laisser quinze mètres de turgescences dans son sillage – le décolleté, sans doute. Un décolleté incompatible avec l'instinct de survie.

Elle se retrouve à côté de moi, je lui attrape le bras. Et je lui dis :

— Je vais vous chercher un verre ?

— Je n'ai pas fini le mien.

— Dommage. Je couche plus facilement avec une femme si elle a bu.

Elle éclate de rire. Elle a l'habitude, elle n'impressionne pas assez les mecs pour qu'ils se croient obligés de soigner les apparences. Elle se contente de l'embryon de second degré que j'ai mis dans le ton de ma voix, elle me fait un clin d'œil et se dégage.

Rem tene, verba sequuntur... Et mon cul, c'est du poulet ? Je me concentre, trois notes... *si sol fa dièse...* Je me mets à chanter... j'ai la libido d'une carpe au soleil et deux tonnes de vide entre les yeux...

La soirée de Pathé a lieu dans une salle fermée chauffée par une chaudière à gaz. Une fraction de seconde, et parce que le ras-le-bol est là, je me dis : « Et si je m'amuse à faire sauter la chaudière ? »

L'effet de souffle, c'est-à-dire la vitesse de propagation des gaz, lié à l'explosion d'une chaudière comme celle-là dépasse le millier de mètres par seconde. C'est pire que de la dynamite. L'explosion se propagerait comme une onde et je pourrais probablement voir s'envoler tous ces clowns si je me posais au point le plus éloigné de la source – et... *BOUM !* voilà : un flash de lumière, un gros ballon blanc qui se réduirait *illico* à une petite particule fluorescente, un mégot dans la nuit. Et puis, dans la pénombre, je verrais grandir la petite étincelle, une simple boulette de lumière qui gonflerait... sur une

musique légère, quelques notes de piano, du Arvo Pärt... et qui ramperait dans la pièce, de plus en plus grande, jusqu'à éplucher le plâtre des murs et les lattes du parquet, anéantissant tout le monde sur son passage. L'onde de choc soulèverait mes voisins sans qu'ils s'en aperçoivent, raides au début, puis se brisant un par un. L'organisme d'un homme n'est qu'un amas de matières en suspens, on ne s'en rend pas bien compte au quotidien, on se croit solide, charpenté tout d'une traite, mais chaque particule a pourtant des envies de voyage. Je les verrais tous perdre leurs chaussures, leurs postiches et leurs accessoires, leurs prothèses, et puis ce serait l'assaut sabre au clair de débris de toutes sortes, coupes à champagne ou chaises Victoria Ghost de chez Kartell, résidus d'intermittents et de producteurs, une constellation de fragments plus ou moins durs s'enfonçant dans les chairs comme des clous de girofle dans une orange. Sans oublier les sushis dégueulasses, petites comètes fluorescentes au milieu du chaos. Et je serais moi-même attrapé par la déflagration : une main immense m'écraserait contre le mur, juste avant que le front de flamme ne me transforme en ratatouille rose et bleu, tout ça dans un silence de plomb parce que la détonation ne viendrait que quelques dixièmes de seconde plus tard...

Ça pourrait faire rire.

N'empêche, ce serait certainement plus chorégraphié que la mort de Pelletier. Sur lui, hors de question que je mette de la musique, pas du Pärt en tout cas.

Reprenons... *Le mensonge. En gros, sur toutes les façades – en rose festif, en...* Les émotions ne doivent pas perturber la représentation. Parce que c'est bien une représentation. Je dois être vu, ici, ce soir. Je dois avoir un alibi. Je dois passer la nuit avec quelqu'un.

Pour être vu, il faut être visible. J'ai deux heures pour y arriver.

Je suis là-bas.

Je suis ici.

Oublie « là-bas ». Concentre-toi sur « ici ». La journaliste... *Son mec crache par terre et vient m'en débarrasser. Il a peur que je la lui pique.* En partant, elle m'a dit :

— Au fait, très bien le tee-shirt...

Un tee-shirt rose doré, avec l'extraterrestre de Daniel Johnston – une sorte de grenouille avec des yeux d'escargot. Kurt Cobain avait le même. *Pour être vu, il faut être visible.*

Qu'est-ce qui fait « mâle alpha » ? L'assurance. Attention, pas n'importe laquelle : une assurance teintée de mépris qui sous-entend qu'on a de l'argent. Le mâle dépourvu de cette assurance naturelle est un outsider qui doit changer les règles du jeu.

Quand on entre quelque part, on doit sourire. Le sourire induit calme et décontraction. Il faut des vêtements colorés. La couleur, ça

plaît aux femmes. Les couleurs et les motifs rigolos traduisent un esprit ludique.

Je suis peut-être un enfoiré de compétition, mais aux yeux du monde je veux incarner un type guilleret et primesautier.

La sobriété ne plaît qu'aux autres hommes. Trop de raffinement dénonce le mec qui joue à qui pissera le plus loin. Mieux vaut un accoutrement de bouffon porté avec désinvolture plutôt qu'une veste Armani sans la gueule qui va avec. Au demeurant, une fringue bariolée vous permettra de croiser suffisamment de regards amusés pour engager la conversation sur le mode : « Hey ! Faites comme si j'étais pas là, j'ai horreur d'attirer l'attention. »

Je compense mon manque de charme par une patience en béton armé, quasiment reptilienne. Sur le plan de la sociabilité, je suis capable de rester silencieux pendant des plombes, juste pour pouvoir caser ma réplique au bon moment. Ou embarquer une fille, en lui mordant la nuque par surprise – avant de l'attirer dans l'ombre...

Devant le buffet, j'aperçois deux filles. Je me pointe dans mon « tee-shirt d'amorce » – *rose doré, avec un extraterrestre*. La situation : une jolie fille parle à une fille pas jolie. La fille pas jolie n'a pas remarqué la tête d'extraterrestre, mais elle regarde vaguement dans ma direction en subissant le bavardage de l'autre. Je lui dis :

— Je suis désolé.

Son regard s'éveille :

— Pardon ?

— Je suis désolé.

— De quoi ?

— L'extraterrestre. C'est tout nul, mais je reviens d'un enterrement et c'est tout ce que j'ai trouvé pour ne pas casser l'ambiance.

Elle se tourne vers moi. La jolie fille doit arrêter son monologue. Je la frustre de son auditoire. Mon intérêt pour sa copine achève de la vexer : elle ne veut pas tenir la chandelle et s'immisce d'office dans la conversation – *je l'intéresse*. Elle me demande :

— L'enterrement de qui ?

Je compte trois secondes, et puis :

— J'en sais rien. Je voulais juste apporter des fleurs et j'ai prélevé ma dîme dans le cortège.

Dis-je en indiquant le bouquet que j'ai, de fait, piqué sous une plaque commémorative d'un quelconque FFI flingué le jour de la Libération.

Elles sourient.

J'apporte toujours des fleurs à une soirée. Même dans les soirées qui ne sont pas des soirées. Ça permet de se distinguer !

Je regarde la jolie fille et je lui dis :

— Toi aussi tu reviens d'un enterrement ?

— Non.

— Non ? Putain, C'EST QUOI TON EXCUSE ?

Dis-je en pointant le doigt sur sa chemise.

On éclate de rire.

La jolie fille, c'est ma cible. *Je dois passer la nuit avec quelqu'un.* Il me reste un peu plus d'une heure.

La jolie fille... Je suis entré dans son périmètre de sécurité. Je dois maintenant l'isoler.

D'abord, je lui demande son prénom.

Elle s'appelle L.

Elle est spontanée.

Elle est brune.

Elle a la peau comme une fleur.

Elle est « sexe ».

Et j'enchaîne en ayant l'air de m'en foutre, c'est-à-dire en regardant ailleurs :

— Bon... je ne vous ennue pas plus... je suis un mec terriblement banal, dans le fond...

— T'es qui ?

— Je suis scénariste.

— Et vous ? Qu'est-ce que vous faites *ici* ?

C'est un processus bien rodé. Si la fille me dit qu'elle accompagne son mec, et malgré le pourcentage encourageant de cocus dans mon entourage, je préfère chercher mon alibi ailleurs. Mais, en général, la fille répond qu'elle connaît Machin, qui organise la soirée, ou Bidule, qui connaît Machin.

Les dix minutes qui suivent ronronnent, je passe en mode automatique.

Elles me disent : « T'es scénariste ? » ou « T'as fait des films qu'on connaît ? »

Ensuite, je leur dis que d'un point de vue éthologique, le scénariste se distingue par la complexité de son statut social, etc.

Dix minutes plus tard, je reprends les commandes. J'ai avoué le vol de fleurs dans un cimetière ou sous une plaque commémorative. Alors je dis :

— Au fait... c'est QUOI le truc des femmes avec les fleurs ?

Ma cible va forcément sortir quelque chose en rapport avec la séduction et/ou l'attention qu'un homme leur porte, au besoin en ajoutant qu'elle ne supporte pas les fleurs, sans doute pour ne pas passer pour une chochette romantique.

L. n'échappe pas à la règle, même si son discours est plus élaboré : elle me dit qu'elle n'aime pas les mecs romantiques, parce qu'ils sont hypocrites, velléitaires *et* possessifs-.

Elle est donc jolie *et* intelligente.

Quand elle ajoute de surcroît que les romantiques sont « prévisibles », je me demande si je ne vais pas tomber amoureux.

« *Tiens ton sujet, les mots suivront* »...

Je dis :

— Ça te plaît pas, un mec romantique ?

— Pas plus que ça.

Je la regarde droit dans les yeux :

— Tu préfères une approche plus directe ?

Elle me regarde droit dans les yeux :

— Oui. Quand c'est bien fait, c'est agréable.

On se regarde. Je compte.

Un.

Deux.

Trois.

Elle soutient mon regard. Son insistance est une invitation. Comme au poker, elle paie pour voir.

Pelletier, lui, doit vivre ses derniers instants. Enfin, je l'espère.

Je prends la jolie fille par la main. Je dis à l'autre, comme si je saisisais une opportunité incroyable : « Je t'emprunte ta copine, deux minutes... »

Je dois trouver un morceau de couloir, éventuellement le palier, n'importe quoi, un endroit calme. C'est une technique facile. Tellement facile...

L. me laisse la prendre par la main, je la fais passer à côté de moi et je la guide en mettant ma main dans le creux de son dos, sur ses reins. Une légère pression. Elle sourit. *C'est fun d'être fun*. On traverse la fête.

Musique : on est passé de la toccata à une techno soft. *Je dois passer la nuit avec quelqu'un*. Il me reste un peu plus d'une demi-heure.

Les femmes ont autant envie de sexe que les hommes. Voire plus. Mais il ne faut pas mentir. Il faut avouer son désir. Et sans les prendre pour des putes. Il faut être direct avec délicatesse, sinon subtilité. Il faut être sincère avec hypocrisie.

L. ne s'engage à rien, elle joue, je le sais, elle le sait : tout est là. Ça va vite, nous sommes donc très émoustillés l'un et l'autre par ce qui se passe. Un *crush* sexuel comme on en voit peu ! Émoustillés, curieux et *exigeants* : la fille veut que je la surprenne, elle veut passer un petit moment atypique et, en cet instant, je suis ce possible moment.

Couloir, palier... ce simple déplacement dans l'espace et cette intimité relative me permettent d'augmenter la tension sexuelle entre nous. Ce moment est chargé d'acide ; je ne connais pas cette fille et je surfe sur la trouille qu'elle m'inspire pour lui balancer tout ce que je peux de phéromones et d'endorphines.

Il y a une photo de Pelletier à l'entrée de sa résidence : son sourire

ressemble à l'impact d'une balle sur un poteau d'exécution. J'espère qu'il aura ce sourire-là quand on le découvrira en guirlande rôtie sur ses foutus tilleuls.

Dans la cave, il y a un brûleur qui fonctionne au méthane. Le brûleur se trouve sous une cuve d'alambic en métal d'une cinquantaine de litres, reliée par une pipe à un condensateur en inox.

Pelletier a lancé la cuisson. Il ne reste jamais pendant l'opération. En général, il s'installe devant son ordinateur, à l'étage.

La cave est dotée d'un soupirail par où je peux me glisser sans problème parce qu'il est ouvert pendant la cuisson. En son absence je suis entré plusieurs fois. C'est une petite pièce carrée en béton cellulaire d'une hauteur sous plafond de 170 centimètres. J'estime le volume à 70 mètres cubes.

La bouteille de méthane est reliée au brûleur par un tuyau souple en polymère.

La cuve est posée sur une large base à quatre pieds – une base métallique.

Pelletier a calé deux morceaux de bois entre les pieds, afin que le tuyau circule sans toucher le métal.

Mon plan ? Je vais virer cette cale de bois. Je vais coller le tuyau contre l'un des pieds qui supporte la cuve d'alambic : la chaleur dégagée par la flamme du brûleur se transmettra par conduction aux pieds métalliques. Le polymère fondra et ouvrira une large bouche dans le tuyau, asphyxiant la flamme, éteignant le brûleur et libérant le méthane dans la pièce. L'odeur sucrée de la fermentation alcoolique couvrira en partie celle du méthane.

La fabrication du détonateur est plus délicate. La source d'allumage, tout est là. *Le crime est parfait s'il n'est pas identifié comme crime.*

L'interrupteur qui commande l'éclairage de la cave se situe en hauteur, juste à côté de l'entrée principale de la résidence. C'est un interrupteur bas de gamme au-dessus d'une prise 230 volts. La prise est ancienne, sans mise en terre – on peut la bidouiller sans que ça paraisse suspect parce que c'est déjà de la merde en barre.

Pelletier peut rappliquer de manière impromptue, mais la manipulation est simple et ne me prend pas plus de quatre minutes. Je me suis entraîné chez moi avec des dizaines de boîtiers comparables, achetés en gros au Pakistanais du coin.

Les vis de fixation du couvercle s'enlèvent facilement. Au dos de l'interrupteur : deux bornes à vis, qui enserrant des fils électriques recouverts de plastique rouge. Mon plan ? Je vais donner un peu de jeu aux vis de serrage des fils, dénuder les fils et les mettre en contact, ce qui produira une étincelle à la fermeture du circuit quand Pelletier allumera la lumière – une étincelle... une source d'allumage... *BOUM !*

Badaboum !

Pelletier va mourir parce qu'il joue les bouilleurs de cru – et que je suis le parfait rejeton de MacGyver et du Terminator !

L. et moi, on s'est isolés dans un couloir, qui débouche sur une salle de projection. La lumière est éteinte.

L. porte une robe Hugo Boss qui dégage ses épaules ; elle a mis sa main sur sa nuque, le coude appuyé au mur ; elle m'offre une jolie vue sur ses aisselles ; la posture est ouverte ; moi, tous les matins je fais des pompes et des abdos, je consomme des compléments alimentaires à base de zinc et je mange régulièrement de la viande rouge ; je suis sûr que je déplace une bonne dose de testostérone – je suis optimiste quant à la suite des événements.

Je lui dis :

— Parle-moi de toi...

Ce qu'elle fait.

Et ce qu'elle dit est assez banal.

Je lui dis ;

— Parle-moi de ton boulot...

Ce qu'elle fait.

Et ce qu'elle dit est assez banal. Elle est secrétaire de production. Elle évoque ses relations de travail avec les producteurs. Bla-bla-bla... Autour de nous, tout le monde se renifle, l'un en rajoute dans la gaieté quand l'autre exhibe ses plaies. Stimuli, rien d'autre.

Je dis à L. :

— Tu donnes l'impression d'avoir une sacrée confiance en toi.

Comme la plupart des femmes, elle baisse un peu la tête et joue les modestes.

Alors je lui dis :

— Une femme aussi volontaire que toi... aussi dynamique... et qui prétend qu'elle n'a pas confiance en elle, cache en général une ambition contrariée : elle s'estime suffisamment pour ne pas remettre en cause ses envies, mais pas assez pour s'affirmer à voix haute sans l'alibi de la réussite. Dis-moi, jeune femme... c'est QUOI ton ambition contrariée ?

Elle me croit hyperlucide. Alors que, bon... Merde, je viens de dresser le portrait de 75 % des femmes actives. Et comme les femmes aiment bien ceux qui parlent d'elles avec intelligence, je suis maintenant sûr que je vais pouvoir la sauter sans trop de problème.

Bref, je suis un type intuitif et distingué et je fais tout pour qu'elle le comprenne.

Elle tombe dans le panneau.

Elle dégage encore plus son bras et ouvre davantage sa posture. C'est le signal : je recule d'un pas... elle cligne des yeux, surprise... Et je décide de tenter la méthode du making of.

Je lui dis :

— Voilà... le tee-shirt, les fleurs... c'est ce qu'on appelle « l'accroche »...

Je lui dis :

— Le coup de l'ambition contrariée, c'est le b.a.-ba de ce qu'on appelle « l'effet Barnum »... Avant d'être scénariste, je faisais des piges pour un horoscope... Alors, forcément...

Je lui dis :

— J'ai pas envie de te mentir. Tout ça, c'est des techniques de drague. Tu me plais, et...

J'allume. J'ouvre la porte. Et, dans le temps même où j'esquisse une sortie, j'insiste :

— Tu me plais, je n'ai pas envie de te mentir.

La fille se convainc, la plupart du temps, qu'elle est la première à entrer dans le secret. Ça la fait marrer. Elle va me questionner. Elle entrevoit l'intello scénariste, voire le cabot, voire le couillon geek lambda, un aveu en bonne et due forme, tout plutôt qu'une étape supplémentaire dans le mensonge.

Faut dire que je n'ai rien d'un assassin. J'ai des attaches fines, vingt-sept ans de branlette et toujours aucune force dans les poignets ! Je suis très délicat. Et, donc... elle me questionne.

Je peux largement mentir sur le nombre de mes conquêtes. – Oui, les techniques de drague, ça marche pas trop mal... » Et, si je l'ai assez chauffée en amont, elle ne me lâchera pas. Le must de la technique, c'est d'instiller le doute dans l'esprit de la cible : lui faire croire que je lâche l'affaire parce que, finalement, la fille me plaît moins que prévu. La curiosité va rencontrer la vanité frustrée. Voilà... *Vous pressez pas, y a du délire pour tout le monde !* La raison ne nous donnera jamais la moindre emprise sur nos contemporains. Pour agir sur eux, on ne peut pas se passer des possibilités qu'offre la fiction. Le seul pouvoir qui compte, c'est celui qui permet d'orienter les affects. La politique n'a jamais été autre chose. *Je n'ai jamais été autre chose.*

Je sors du couloir. Je ne prends pas L. par la main. Je lui propose qu'on aille se chercher à boire.

L. se colle à moi.

La jolie fille est ferrée. *Elle veut en savoir plus.*

Alors je me penche vers elle et j'essaie de l'embrasser.

Elle détourne la tête et je n'accroche que les commissures de ses lèvres. Un refus light, en somme.

Elle renâcle, pour la forme :

— T'es un rapide, toi.

Je dis :

— Hey ! C'est toi qui viens de me dire que tu aimais les approches directes.

Comprendre : c'est de ta faute si on en est là. Pas vrai ?

Je dis :

— De toute façon, on parle de quoi ? Un baiser ? C'est pas grand-chose.

— Ça veut juste dire qu'on va faire connaissance sans s'encombrer des brouilles habituelles.

Je dis ça mais je ne réessaie pas de l'embrasser.

Ensuite, règle n° 1 : continuer la conversation. Je m'intéresse à L. Au besoin, je fais semblant d'être impressionné.

Et puis je la regarde. Et je dis :

— Tu vas me trouver encore plus direct que tout à l'heure, mais... on peut aller quelque part, seuls ? Chez toi ?

— Non.

Je reste d'un sérieux admirable. Et je dis :

— Parce que tu ne couches pas le premier soir ? Moi non plus. Je veux juste passer la nuit avec toi. On discute. On se fait une verveine si t'as pas envie de piquer une bouteille ici. Et on discute. On se donne quelques heures pour faire connaissance. On repart sur de bonnes bases.

Ah, la verveine...

De fait, on s'en va toujours avec une bouteille. *Oui, les femmes ont autant envie de sexe que les hommes.*

Dans le taxi, c'est elle qui m'embrasse. Je me contente de répondre à ses baisers. On se roule des pelles. J'essaie de la faire parler d'elle et de la mettre en valeur. *Au besoin, je fais semblant d'être impressionné.* Un nuage brunâtre surplombe Paris, troué parfois d'incandescences bizarres – l'ozone et le monoxyde de carbone se taquinent en faisant des étincelles. Il fait chaud. 32 °C. Nous sommes moites et ça nous excite.

Une fois chez L., je joue la règle des trois tempos. Je repasse en pilotage automatique, seul moyen de ne pas laisser ma libido brûler les étapes.

Premier tempo. Continuer la conversation. *Si sol fa dièse...* Faire parler la fille – tout en continuant de l'embrasser. Mais je la frustre, parfois : je lui refuse ma bouche, puis je lui mordille le cou, je lui agrippe les cheveux et je plaque ma tête entre son oreille et son épaule. Je lui dis que j'aime son odeur. Pas son parfum, *son odeur.*

Je l'empêche de passer sa main sous mon tee-shirt. Et, puisque j'ai sa main dans la mienne, j'embrasse ses doigts. J'essaie d'oublier qu'elle ne s'est pas lavé les mains en arrivant et qu'elle a touché je ne sais pas combien de *hipsters* dans cette putain de soirée et que les probabilités de choper une gastro augmentent chaque seconde de manière exponentielle et...

Règle n° 2 : continuer la conversation. *Je m'intéresse à L. Au besoin,*

je fais semblant de...

Quand elle réessaie de passer la main sous mon tee-shirt, je prends d'un seul coup les devants et je me mets torse nu.

On s'embrasse.

Je lui enlève sa robe. Elle refuse que je touche l'attache de son soutif.

Je me recule un peu, elle continue la conversation en prenant une pose moins offerte : elle se colle à moi et met sa tête sur mon épaule, sur un mode « complicité post-coïtale ». Elle essaie de mettre un terme à l'escalade érotique.

Règle n° 3 : continuer la conversation.

Pendant ce temps, je caresse L. du bout des doigts, leeeeeement. La reprise de la conversation sans tripotages acharnés la met en confiance. Je la sens détendue, alors je réessaie : je l'embrasse, une vraie pelle d'anthologie, animale, profonde. Mon souffle s'accélère. Je lui enlève son soutien-gorge : cette fois-ci, elle me laisse faire.

Je lui embrasse les seins. Elle se cambre. Ses tétons durcissent comme des galets. Je me débrouille pour la mettre sur moi. Je lui laisse la position dominante. C'est encore le meilleur moyen de lui faire croire qu'elle mène le jeu.

Et je dis :

— Faisons un bout de chemin ensemble...

— Et on verra...

Deuxième tempo. *Si sol fa dièse...* J'essaie d'enlever son collant. Dans la position où je suis, c'est pas facile. Peu importe. Le but n'est pas d'y arriver. D'ailleurs, L. m'en empêche.

On réattaque le roulage de pelle. Je fais semblant de m'emporter et je réessaie de lui enlever son collant, elle m'en empêche. Je retombe en arrière et je dis :

— T'as raison. Ça va vite...

— Je suis désolé.

Je la bascule sur le côté. J'envoie des signaux : fin du jeu. Je casse l'ambiance. J'ai déjà joué cette carte précédemment avec la combine du making of, mais en général la fille ne s'en aperçoit pas.

Je dis :

— De toute façon, j'avais pas prévu ça... J'ai pas de capotes sur moi.

C'est un mensonge éhonté, et je sais d'expérience que la plupart des filles gardent des préservatifs chez elles. Mais, bon. Ça la rassure. Comme la petite phrase : « Faisons un bout de chemin ensemble... » L'image est séduisante, bucolique, c'est léger, c'est frais, ça permet d'amorcer une relation sans hypothéquer l'avenir.

Je me lève et je jette un œil à ses CD. Je lui tourne le dos, elle peut

mater mon cul. « Bon. T'as quoi, là ? » J'ouvre sur autre chose :

— Je comptais voir le dernier film de Machin demain soir. Tu serais libre ?

Je sous-entends qu'on peut se revoir. Je sous-entends, avant même que le coup soit tiré, que ce n'est déjà plus un coup d'un soir.

Le mensonge. En gros – sur toutes les façades – mets de la joie sur tes zones érogènes ! petit ! Frictionne... oh, oui... frictionne...

La fille se lève à son tour et vient me coller ses seins dans le dos. Elle veut qu'on s'embrasse. Elle veut que ça continue – mais à son rythme. Elle ne sait pas que c'est moi qui donne le rythme. Elle me ramène sur le lit.

Je n'essaie pas de lui enlever son collant. Je lui caresse la chatte à travers. Je passe longuement ma main sur son sexe. Elle se laisse faire. Ça l'excite. Elle me caresse de la même manière. La barrière d'élasthanne fait monter la tension. Cette foutue barrière est ma meilleure alliée.

Il y a de la buée sur les fenêtres : L. est si chaude que le taux d'humidité de la pièce grimpe en flèche. Le désir et l'entropie se tirent la bourre ; une ampoule explose et tamise les lumières. Après dix minutes de caresses, L. me prend la main et la met d'elle-même dans sa culotte.

Troisième tempo. *Si sol fa dièse...* Je la caresse, c'est la mousson, c'est le Niger ; je passe lentement mon majeur sur toute la longueur de ses lèvres, je lui taquine le clitoris du bout des doigts.

On se mordille.

J'enlève mon pantalon.

Je l'embrasse.

Elle met ma bite à l'air libre. Enfin, juste le bout – mon gland respire, mais l'élastique du caleçon m'écrase les couilles.

Elle se penche, elle veut me sucer, je l'en empêche.

Je lui enlève son collant. Elle se laisse faire. On se retrouve très vite nus, humides l'un contre l'autre, le souffle court et les yeux dans le vague – suffit de fermer le poing dans le vide pour faire des boulettes avec nos phéromones.

L. me prouve dix minutes plus tard que je ne me trompais pas : elle a effectivement un bon paquet de préservatifs dans le tiroir de sa table de chevet.

16/09/2012

Quand je rentre chez moi, l'odeur du café m'aide à reprendre mes marques. Je ne suis pas encore là, pas vraiment. Je me concentre sur des détails, les gouttes d'eau accrochées à la vitre, la peinture qui s'écaille au ras des fenêtres. Je prends mon temps. C'est le café qui me sauve, en somme. Les approximations au moment du réveil sont confortables. J'aimerais vivre à tâtons. Mais la douleur se réveille et le poids de la journée qui s'annonce me tombe sur les épaules. Je suis de nouveau dans mes pompes et elles me font mal aux pieds. J'ai les gencives qui pleurent et le cadavre hurlant de Joe Strummer entre les tempes. L'eau sur la fenêtre me semble froide. La peinture qui s'écaille sent le moisi. La journée peut commencer.

Devant mon ordi, je me mets au compte rendu détaillé de la soirée.

À vue de nez... sept tonnes de Parisiens.

Niveau social élevé.

Le musc de la bimbo poisson-lune et les dermatoses dans le rai de lumière.

Et puis... L.

Quand je me suis habillé, ce matin, L. m'a dit :

— Tu pars déjà ?

De fait, je serais bien resté...

L. est déjà un peu autre chose qu'un alibi. J'ai encore son goût dans la bouche, et son odeur sur les doigts... qui va rester sur le clavier, aussi, forcément... une odeur entraînante, un mélange de paprika et de poudre à fusil...

— *Tu pars déjà ?*

Rien à voir avec de la politesse. Elle avait même l'air d'espérer que je revienne avec l'orgasme et les croissants.

Je crois qu'elle m'aime bien.

Elle est... différente.

La porte s'ouvre. Mon frère entre. J'arrête d'écrire. J'attends. Je ne dis rien.

Mon frère se sert un verre de vin, il est nerveux. Ses mains tremblent. La tension accumulée, sans doute. Il renverse du vin partout.

Au bout de quelques minutes, il me dit que Pelletier est descendu vérifier la cuisson trois quarts d'heure après le début de la fuite de méthane. Il avait un peu bu et sa démarche avait quelque chose de rigide et d'approximatif à la fois.

Pelletier a ouvert la porte. Il n'a pas senti le méthane, faut dire que ça sentait surtout le fruit confit.

Il a appuyé sur l'interrupteur piégé. L'atmosphère s'est embrasée, un flash très court suivi d'un bruit de tonnerre. La lumière a aveuglé mon frère et il n'a pas pu voir Pelletier s'envoler.

Une chose est sûre, Pelletier est mort comme il a vécu : dans le sens du vent.

Une portion du chambranle s'est encastrée dans la voiture de Pelletier, garée juste devant la véranda. Le taux de sucre dans l'atmosphère était tel qu'il n'est pas interdit de penser que la guirlande de viande n'aura été qu'un long marshmallow filandreux.

Mon frère se ressert un verre de vin. Il le vide d'un trait et part dans la salle de bains. Il débriefera dans le détail plus tard. Là, il a juste besoin de prendre une douche.

Moi, j'ai du mal à respirer. J'ai les jambes lourdes. Chacun de mes muscles est la proie de millions de mandibules.

Mon frère reste longtemps dans la salle de bains. Le chauffe-eau s'est éteint et je comprends qu'il se rince à l'eau froide.

Je regarde une tache d'humidité sur le mur. Quelque chose comme un test de Rorschach. Une tête de mouche... un cul qui dépasse de la flotte... la carte d'une île inconnue... rien du tout, en fait, juste une forme noire et verte... Pelletier, peut-être...

Je ferme les yeux. *L... Je lui mordille le cou, je lui agrippe les cheveux et je plaque ma tête entre son oreille et son épaule. Je lui dis que j'aime son odeur...*

Un bruit de train électrique – mon frère se lave les dents avec un mélange de bicarbonate de sodium et de Dentex, une solution au menthol pour l'hygiène oro-buccale. Le mélange blanchit les dents et c'est très conseillé pour les irritations des gencives.

Les dents, c'est une source d'emmerdes en continu. On voit deux dentistes différents, chacun le sien ! Il n'y a que moi qui envoie les notes d'honoraires à notre mutuelle, vu que j'ai des problèmes de rétraction gingivale plus prononcés que mon frère. Ses soins à lui, c'est à nos frais – et sous un faux nom.

Bref...

Mon frère revient. Il se ressert un peu de vin.

Il se calme progressivement.

Il me dit :

— Et toi ? La soirée ?

— Une soirée mondaine, la mondanité en moins... du Proust en novlangue.

— Tu fais la gueule ?

— J'ai dû balancer la came...

— Pourquoi ?

— Un flic me chahutait. J'ai paniqué...

— À la soirée ?

— Officiellement, il cachetonne comme conseiller technique. En vrai, il est délégué syndical. Il doit avoir une vie de merde et il prend un pied colossal à bluffer les petites natures du show-business.

— Et il t'a bluffé, toi.

— J'ai paniqué.

— Et t'as jeté la came ?

— J'ai paniqué...

Mon frère balance son verre contre le mur. Le verre s'éparpille aux quatre coins de la pièce. Le vin dessine une étoile violacée dont les branches, illico, pleurent jusqu'au parquet. Mon frère serre les poings. Je m'attends à ce qu'il m'engueule. Quand je me tourne vers lui, il a le regard vide. Il est blême. Il n'est pas en colère, juste... *absent*.

À l'odeur, je dirais que le pinard qui imbibe le mur est un merlot d'une belle densité quoiqu'un peu vert.

Pelletier est notre deuxième victime. La perspective de devoir en tuer trois autres m'épuise d'avance. Je suppose qu'on va finir par prendre l'habitude et que les lendemains d'assassinat seront de moins en moins durs à supporter mais, là, j'ai la gorge serrée, déglutir me fait mal, j'ai le souffle court, comme si je venais de courir un marathon.

Nous habitons un grand appartement du côté de Strasbourg-Saint-Denis, rue de Cléry, à la jonction des boulevards Bonne-Nouvelle et Saint-Denis. Les voisins sont essentiellement des grossistes chinois.

Six pièces de plain-pied. L'appartement possède par ailleurs une cave assez vaste à laquelle on accède par les parties communes. L'ensemble devrait être hors de prix, mais le bail est encadré par la loi de 1948. Notre mère loue ce truc depuis presque quarante ans et campe sur son bail comme une huître à Cancale.

Ma mère ne sort plus de sa chambre. Avec obstination, elle reste dans le fond de l'appart. Mon frère ne devrait pas tarder à lui donner les dernières informations, Pelletier, l'odeur de fruit confit, l'interrupteur piégé, la portion de chambranle dans la voiture, tout...

Il attrape la bouteille de vin et boit au goulot. Il grimace. Je sais pourquoi : le goût du menthol et du sel, il a le palais sous anesthésie, la langue dans le plâtre.

Alors que je raconte les faits les plus saillants de mes dernières vingt-quatre heures, mon frère me dit :

— La journaliste...

— Quoi ?

— Elle a *vraiment* demandé si c'est une histoire de jumeaux ?

— On parlait de Westlake.

— Ne parle plus de Westlake.

Maintenant il sait qu'il va devoir se coltiner un nouveau bouquin de Westlake. Je l'ai lu et j'en ai parlé. Il va donc devoir le lire pour en dire à peu près la même chose que moi dans le cas où il croiserait un jour la journaliste.

Dans *Un jumeau singulier*, Westlake écrit :

« J'ai toujours entendu dire que le comique était ce qui différenciait l'homme de l'animal.

— Les perroquets racontent des blagues, et les hyènes rient.

— Alors, d'après vous, qu'est-ce qui nous sépare de l'animal ?

— Rien. !

Pas mieux.

Moi. Mon frère. Rien ne peut nous différencier.

Nous sommes, comme disent ceux qui savent, des monozygotes monochorioniques et monoamniotiques. Comprendre : nous nous sommes partagé le même placenta, le même chorion et le même sac amniotique. Et la même malédiction.

Moi. Mon frère... sommes officiellement une seule et même personne : l'entité « Jérôme Fansten ».

Ma mère nous a bousillés sans possibilité de retour.

Elle a accouché sur le tapis du salon. Une jolie carpette d'Orient pleine de cercles jaunes et de volutes turquoise qui nous faisaient comme des auréoles sous l'occiput. « Mes petits anges », elle a dit.

Mon frère, lui, l'idolâtre.

Mes petits anges...

Mes petits anges...

Hier, c'est moi qui étais dehors. Mon frère aurait dû être dans notre cave, mais c'était le jour des « noces de carbone » de Pelletier et...

Voilà, d'habitude on alterne. On vit chacun un jour sur deux.

Aujourd'hui, je vais passer une bonne partie de ma journée dans nos sous-sols. Et mon frère sortira au grand jour.

Ma mère. Elle n'a déclaré qu'un seul enfant à l'état civil.

Un seul enfant. Jérôme Fansten.

Un enfant de « père inconnu ».

Je regarde la tache de vin sur le mur, dont les coulées atteignent les plinthes, et je dis :

— Je suis désolé.

— Pour... ?

— Pour la came.

Quelque chose, dans son regard. J'ai le sentiment qu'il va prendre une chaise et me la balancer dans la tronche – une chaise en métal avec un dossier en textilène, sans doute très contondant.

Au lieu de ça, il regarde les photos de mon iPhone.

— Lui, c'est qui ?

Je balance un nom. Un ancien de chez Gaumont. Inutile. Nous l'avons déjà rencontré à des soirées cinoche. Nos archives disent : 17/10/2010, 22/03/2011 et 02/05/2011.

Je transfère les photos sur notre Mac. J'en copie-colle certaines pour actualiser nos fiches.

Moi. Mon frère... ne rédigeons pas nos fiches à la légère. Les fiches sont le noyau dur de notre mémoire. Les fiches résument le passé de l'entité « Jérôme Fansten ».

En marge du compte rendu de l'événement, nous consignons la date, l'heure, ainsi que les noms des personnes rencontrées. Ces fiches aiguisent notre sens de l'observation, elles nous donnent une méthode et permettent de hiérarchiser les informations qui doivent, entre autres, nourrir un système *pay-in/pay-off* hérité de l'écriture scénaristique : tout ce qui participe à l'action, quelle que soit sa forme – réplique, geste, etc. – doit être réutilisé plus tard. Il s'agit d'installer l'entité « Jérôme Fansten » dans la durée et de constituer un réseau efficace de connivences et de complicités.

Je ferme les yeux. *L. vient me coller ses seins dans le dos. Elle veut qu'on s'embrasse. Elle veut que...*

Les algorithmes de compression ont vraiment changé la donne ! Du coup, on se repose peut-être trop sur la technologie, mon frère et moi. On fait moins travailler notre mémoire.

On incarne chacun l'entité à tour de rôle, un jour sur deux. Et... ma foi, j'aime les journées « vides », quand c'est moi qui reste à la cave. Là, je suis moi-même, je ne suis pas l'entité, je ne joue pas de rôle. Évidemment, je *prépare* le rôle, je me documente, je fais de la prospective, je potasse la mémoire de l'entité. Parfois, simplement, je médite, je m'allonge dans le noir, l'obscurité est relative, on est en pleine journée, je me concentre sur les bruits extérieurs, je capte le brouhaha de la ville, les Chinois qui poussent des piles de cartons, ça me donne un rythme, une ambiance, et mes pensées vagabondent – je joue avec mes souvenirs, je me reconstitue, *moi*, et pas l'entité.

À la cave, nos archives sont classées dans des armoires en ferraille qu'on a trouvées au beau milieu d'une arrière-cour des puces de Saint-Ouen où le local d'un syndicaliste à la retraite se dépouillait pour l'occasion de tous ses vieux trucs, des armoires solides, rébarbatives, très soviétiques – tout à fait notre genre.

Dans ces armoires : des notes, des photos, des documents divers.

Il y a là deux tonnes de mémoires. Soixante mètres carrés de mémoire brute. Des notes qui racontent quarante ans de l'entité « Jérôme Fansten ».

Des procès-verbaux, plus que des souvenirs. Toute une vie. Beaucoup d'emmerdes, pas assez de sexe.

Mon frère lit le compte rendu de la soirée et me dit :

— Je te trouve aigri... « Faune bling-bling et p'tits bobos bouffeurs de tofu. »

— Quand tu parles de tous ces gens, à la soirée, je te trouve aigri...

— Hum... possible. Je vis trop dans l'imposture pour ne pas voir de l'imposture partout.

L., par exemple...

Non, je me trompe... L. a l'air sincère...

Je crois qu'elle m'aime bien.

Je ferme les yeux, encore. J'entends tourner la terre. Un ronronnement sourd, un long sifflement rauque, comme un obus qui ne finit pas de tomber. Je cale mes pas sur la marche du monde. Je tourne en rond moi aussi, forcément. Avec, parfois, des étourdissements, et des acouphènes trop douloureux pour rester debout, et le regard vague, surtout. On me croit pensif, très intérieur, alors que j'ai juste d'immenses nausées.

Je passe lentement mon majeur sur toute la longueur de ses lèvres, je lui taquine le clitoris du bout des...

L'entité « Jérôme Fansten » est définie par un ensemble d'éléments relativement simples, ce que certains appellent les « propriétés diagnostiques ». L'habit rouge aux ourlets de fourrure blanche suffit à faire Père Noël, au moins autant qu'une feuille de vigne sur une bite caractérise Adam, quel que soit le contexte : ce sont des « propriétés diagnostiques ».

Face à un problème imprévu, il s'agit de s'en tenir mordicus aux propriétés qui constituent la base de l'entité « Jérôme Fansten ». Brun, charisme moyen. Les fringues : sombres, le plus souvent ; look passe-partout, potentiellement ringard – sauf lors de soirées « drague » où le port de vêtements baroques et colorés est admis. « *Hey ! Faites comme si j'étais pas là, j'ai horreur d'attirer l'attention.* »

Le reste est pure construction. C'est quoi, ma feuille de vigne ? « Scénariste possédant une érudition de surface. » Conclusion : ne pas hésiter à brasser des références que l'on ne maîtrise pas.

C'est quoi mon habit rouge aux ourlets de fourrure blanche ? « Sarcastique. Timide. »

Jouer avec ce paradoxe.

Etc.

« Jérôme Fansten » sourit peu, et jamais de toutes ses dents – faudrait pas qu'un observateur attentif note les flux et reflux sporadiques de ses gencives.

Pour le reste, l'entité « Jérôme Fansten » est garantie sans conservateur et sans huile de palme. Elle est biodégradable, mais tout aussi nocive pour l'environnement que la plupart de ses contemporains.

Et pendant que mon frère lit le compte rendu, nous recevons un

texto de L., adressé à l'entité : « J'ai aimé ce moment. »

Moi aussi, j'ai aimé ce moment. Mais la vie continue. Je laisse choir le téléphone « vie publique » et je prends le téléphone dédié aux affaires.

— Adib ?

— Jérôme ! Qu'est-ce que je peux faire pour toi, mon ami ?

Adib nous sert de modèle pour le seul personnage positif de notre second roman, ce qui prouve bien qu'il s'agit de fiction pure, attendu que le véritable Adib... n'est-ce pas...

Un enfoiré du meilleur cru.

Mais il connaît le 9-3 comme sa poche. C'est notre *fixer*. Il nous met en contact avec des dealers de cocaïne. Je les ai convaincus de passer par moi pour vendre au gotha.

Je lui dis :

— Adib, j'ai besoin de stock...

— Encore ?

Mon frère, à part lui, à quatre pattes pour ramasser les bouts de verre :

— Oui. Il a tout balancé dans les chiottes.

La logistique nécessaire à un assassinat comme celui de Pelletier n'est pas compliquée, mais rigoureuse. C'est un travail de longue haleine, une ascèse autant qu'un sacerdoce. Repérages, transports, logements. Moyens techniques. Imprévus. Le boulot de scénariste laisse de la marge et une grande liberté de mouvement, mais l'entité « Jérôme Fansten » ne peut encore prétendre à des cachets tels qu'un ou deux scénarios suffiraient à financer notre année. Quant aux romans, ils rapportent que dalle et les rentrées d'argent liées à la cocaïne ne permettent pas d'éponger complètement les frais liés à l'assassinat de Pelletier, *a fortiori* après la perte de mes derniers grammes au fond des w.c..

Le prochain stock, on le coupera avec du paracétamol et on augmentera nos marges, voilà tout.

Adib demande des nouvelles de la famille.

Ma mère, en l'occurrence.

J'ai envie de dire : « Cette salope nous a maudits pour l'éternité. »

Je m'abstiens. Je ne suis pas d'humeur lyrique.

Mon frère me prend le téléphone des mains et répond à Adib :

— Elle va bien.

— Tant mieux.

— Adib, j'ai *vraiment* besoin de stock...

— Tu sais où me trouver.

Il parle d'un club faussement select des Champs-Élysées, le Mama'z.

« Je suis né au Mama'z ! » prétend Adib, qui refuse encore de

reconnaître son origine banlieusarde.

Moi, je suis né chez moi. Quand je regarde le tapis je peux savoir, à la trace brunâtre, où tout a commencé, cette chienlit.

Mes petits anges...

Une vie est une succession d'improvisations. Avec le recul, on peut avoir l'illusion de déceler une dynamique cohérente – on ne fait que mettre en valeur des motifs hérités de névroses plus ou moins tordues.

Moi, je pense à L.

... suffit de fermer le poing dans le vide pour faire des boulettes avec nos phéromones.

Je raccroche au nez d'Adib et je dis à mon frère :

— Celle-là... L., j'ai pas envie de la partager.

— C'est pas mon problème. Moi, je me suis occupé de Pelletier, je veux profiter de notre alibi.

Mon frère me dit :

— Voilà l'idée : on reprend de la came...

— Mais on ne la garde pas ici, on la planque ailleurs...

Mon frère me dit, en me claquant les doigts devant les yeux :

— Hey ! Tu m'écoutes ?

Non.

Je pense à L.

Moi.

Mon frère.

Mon frère me dit :

— L., tu dois la revoir ? Elle est comment ?

— L.? Elle est...

Je ne sais pas si elle est belle.

En tout cas, elle me plaît. Son regard, son sourire... Ses seins !

Sa bouche, aussi.

Et son cul.

Et sa façon de bouger tout ça.

Mon frère :

— Ça s'est passé comment ?

— Avec L. ? T'as lu le débrief...

— Le débrief, oui. C'est tout. J'ai rien sur le coït.

— Quand on s'embrassait, au début... on a eu du mal à se mettre d'accord sur le moment où l'on pouvait mettre la langue.

— T'es toujours trop rapide.

— Oui. Peut-être. Bon... ça peut être un bon *pay-off*. Pour le reste, je crois qu'elle a aimé.

— Je suis sûr que tu te concentrais sur ta performance. Je suis sûr que t'es resté silencieux.

— Je suis pas d'un naturel braillard.

— Personne te demande d'être naturel.

— Je me suis arrêté après une trentaine de minutes. On a parlé. Et on a recommencé.

— Elle fume ?

— Oui.

— Je suis sûr que tu te concentrais sur ta performance. Je suis sûr que t'as pas éjaculé.

— Non. En effet. Enfin... pas tout de suite. Et pas en elle. Elle m'a sucé et, ma foi, elle le fait bien.

— T'as joui dans sa bouche ?

— Oui, mais elle m'a tout recraché sur le ventre.

— Elle t'a parlé d'elle ?

— Oui.

— Oui ? Et après... ? Putain ! Faut te tirer les vers du nez, ce matin.

Je lui dis : « Le sexe de L. a beaucoup inspiré son partenaire, qui y est retourné avec plaisir à plusieurs reprises, que ce soit avec les doigts et/ou la langue. Rien de notable, attendu que les deux amants sont restés exclusivement sur le lit, sans tenter de positions plus acrobatiques malgré la présence engageante d'une commode Ikea de la gamme MALM en panneau de particules de couleur blanche, d'une hauteur de soixante-dix-huit centimètres très adaptée à la position dite du « collier de Vénus »

Mon frère se frotte les tempes, façon « j'ai mal au crâne ». Encore une fois, je m'attends à ce qu'il prenne un objet et me le jette en travers de la gueule. J'ai presque envie qu'il le fasse, juste pour voir jusqu'où nous pourrions aller. Il se contente de se frotter les yeux :

— Tu préfères qu'on en parle plus tard ?

— Oui.

— Tu veux dire : après Pelletier ?

— Non. Pelletier aussi je préfère qu'on en parle plus tard.

Moi. Mon frère... partageons la même vie. Cet appart est un musée à la gloire de la phobie sociale de notre mère, et nous en sommes la pièce maîtresse.

Ça demande de la discipline et de l'organisation. Ça demande surtout une abnégation qui commence à me faire défaut. Mon frère le comprend, qui sait ce que ça veut dire quand je refuse de partager une femme. Il me jette un regard mauvais :

— Hey ! Tu vas pas me refaire une crise ?

Un *bip*. Deuxième texto de L., adressé à l'entité : « J'ai aimé ce moment. Et toi ? »

21/09/2012

« Qu'aimez-vous faire quand vous ne travaillez pas ? » Je ne sais pas. Survivre, c'est déjà bien. Non ?

Pour l'instant, il me faut de la thune. Et de la came.

Le Mama'z, je ne m'y habitue pas. Haut lieu de l'after, le Mama'z éponge dès 5 heures du mat'tout ce que la « plus belle avenue du monde » dégueule sur le trottoir.

Misère...

Le Mama'z est un pot-pourri de faux caïds et de vraies putes. Enfin, je crois que ce sont de vraies putes. Les temps sont troubles et les limites de certaines activités soumises à de curieux estompages. La plupart de ces filles viennent voir les stars, au besoin se couchent sous elles ou sous leurs potes, et ne sont pas contre un « petit cadeau » agréant l'escapade. Des banlieusardes, pour la plupart – des culs suffisamment ronds pour faire oublier le visage qui les surplombe, résolument méditerranéen, et qui les maintient d'ordinaire au-delà du périph. Ce qu'on appelle le *containment* « à la française ». Seule la Moudaine parle de prostitution, sans doute parce que les caisses de l'État sont vides et que les fonctionnaires font du zèle.

Moi, je cherche Adib.

Je le repère en moins de deux.

Adib a une tête à s'appeler Soliman. Il est accompagné d'un faire-valoir qui répond au pseudonyme de « Wolf ».

Adib est un ancien candidat de *La Nouvelle Star*. J'ai tenté de le mettre sur le casting de certains longs métrages, mais ce mec n'a pas le moindre talent de comédien. En revanche, il a des accointances, des « amitiés » comme il dit, il se définit comme « organisateur de soirées », il met des gens en relation, il pistonne pour le casting de l'émission *Les Anges de la télé-réalité*, il assure la présence féminine dans telle foire à la mode. Il a tout d'un maquereau superficiel et branché, mais c'est l'un des meilleurs rabatteurs de touffes de la place de Paris.

— Adib ?

— Jérôme ! Mon ami !

— Adib, je veux du stock...

— Quoi ? C'était pas une blague ?

— Non. Les affaires reprennent.

— Et ta mère ? Tout va bien ?

— Oui, ça va. Adib, j'ai besoin de rabiot...

— Qu'est-ce qui se passe ?

- J'ai perdu mon stock.
- Comment ça : « J'ai perdu mon stock » ?
- Il est parti dans les chiottes.

Adib porte une veste matelassée de chez Wicket et une chemise en coton double retors à col italien, motif écossais, poignets simples. Aux pieds : des Weston, un genre de richelieu à bout golf Flore, dans une robe cuir et veau velours relevée de coutures contrastées. Son foulard est taillé dans des peaux de couilles de zèbre du Zimbabwe et...

Il me dit :

- Dans les chiottes ?!
- Des chiottes en faïence véritable, si ça peut te consoler. C'était chez Pathé.

*Tired of the schemes
The lies are disgusting.*

(Fatigué des combines / Les mensonges sont écœurants.)

Wolf me regarde de haut à travers des lunettes Barton Pereira combiné noir mat et écaille. Il est né mondain, sans effort, et même son arrogance manque de densité. Wolf est décontracté. Il porte un jean en kevlar de chez A.P.C. et le sang qui circule dans ses veines est un mélange d'eau minérale faible en sodium et de jus d'airelles. Il n'a pas d'intestins et n'a probablement pas chié depuis les années 1990.

La fille qui l'accompagne porte un jean *tie&dye* de chez Acquaverde. Coupe ajustée sur des jambes infinies. Ses seins sautillent sous un débardeur ajouré rock Leon & Harper de couleur grise. Elle porte un blouson Nuumba en cuir blanc style perfecto.

L'autre fille porte une veste effet délavé Stéphanie Vaillé à manches longues fermées par un zip, détails de perles et ganse dorée, dont la doublure imprimée dépasse légèrement. Elle a moulé son cul d'albâtre dans un short denim April May cinq poches à bas effiloché grunge prolétaire. Elle porte des baskets courtes de marque inconnue. J'ai envie de plaquer mes mains sur ses fesses et de lui écarter la raie au maximum pour mettre ma langue dans son cul – elle n'a pas d'intestins non plus et j'imagine un anus lisse et froid et parfaitement épilé et tellement lubrifié d'huiles essentielles qu'il suffirait d'y enfoncer une mèche de coton tressé pour en faire un diffuseur d'ambiance.

L'homme contemporain – hype, cultivé et citadin – est une pure fiction.

Un personnage.

Il n'existe pas.

Ou presque : la ville est un théâtre, elle propose tous les cent mètres les accessoires *ad hoc*. Les magasins de fringues et les bars ne s'adressent qu'à lui, « l'homme contemporain » – et à personne d'autre. L'aventure est au coin de la rue, pas vrai ? Eh bien, non. Juste la

pantomime. Ces gens-là n'existent pas, non, ce n'est que la version rose festive d'une dystopie de série B.

La fille N° 1 est originaire de la banlieue sud. Adib l'a repérée il y a deux ou trois ans. Il l'a fait entrer au Mama'z. Il l'a fait danser dans le bon coin. Elle était belle, elle attirait l'attention. Adib passait ensuite près des bonnes tables.

— Elle est jolie ta copine...

— Ouais. Elle est jolie et elle a soif...

— Je peux lui payer un verre ?

Et Adib l'envoyait dans le carré VIP.

Après deux soirées, elle avait pigé le truc et elle raccompagnait un type chez lui, du côté de Neuilly.

Très vite, une autre fille lui a demandé si elle pouvait donner son numéro à des « *clients* ».

Oui, ma puce. Balance.

Et c'est devenu une soirée avec des footballeurs.

Ensuite elle a pris du galon, on l'a beaucoup vue rue Pierre-Charron ou rue Marbeuf, boîtes à partouzes et autres kolkhozes de la bite. Cannes, enfin. Mais depuis qu'un psychopathe lui a rafistolé la bouche en cul de babouin, elle est revenue au Mama'z. Trop lisse, trop synthétique. Et le fion si serré que le moindre pet siffle dans des aigus qui affolent les chiens.

Je m'installe à leur table.

Adib me dit, rapport à mes besoins de cocaïne :

— Je vais voir ce que je peux faire...

Et puis il s'en va.

Wolf se lève. Il prend les commandes des deux filles, pas la mienne, et disparaît dans la foule.

« Wolf !? Sans déconner...

Moi, Dieu m'a dit : « T'es pas humain, t'as dans le bide des motopompes en titane, et du gasoil dans les artères, un jus poisseux qui sent le métal, et te fait couler des yeux de la glu rose et violacée, et... »

Les deux filles m'ignorent. Je devrais peut-être leur parler de Pelletier, histoire de susciter l'intérêt. Je pourrais leur dire que Pelletier n'a pas fini dans ses tilleuls, comme je l'espérais, mais sur le gazon, tout simplement. Je pourrais leur dire qu'il est passé juste au-dessus de sa voiture et qu'il a dû ricocher trois ou quatre fois par terre avant de trouver sa place, bras en croix à plus de vingt mètres de sa maison – enfin, presque en croix, vu qu'il a perdu son bras gauche au cours de l'envol. Je pourrais leur dire que Pelletier s'est offert un blast pulmonaire d'anthologie : une lacération totale des poumons, un choc qui lui a fait dégueuler ses bronches et descendre les intestins dans le pantalon...

Je me contente d'écouter la voix minérale de Michael Jackson – très à propos :

Somebody please have mercy ! Cause I just can't take it.

(Que quelqu'un prenne pitié de moi, s'il vous plaît / Parce que je n'en peux plus.)

Pelletier est notre deuxième victime. C'est un individu connu, un homme d'affaires qui se revendique de la droite populaire ; la nouvelle de sa mort figure dans certains journaux. Avec quelques photos dans la rubrique « faits divers » du *Parisien*. Il n'y a qu'un entrefilet dans *Le Figaro* – sans photo. Mais il y a davantage de branlettes commémoratives dans *L'Action française* et *Rivarol*.

Si j'en crois les premiers clichés, il n'a pas été complètement brûlé. La PJ s'est déplacée et était toujours sur place quarante-huit heures après les faits.

Quant au conditionnel employé pour désigner l'accident, il m'inquiète. Ce conditionnel va bien au-delà des prudences habituelles. La thèse de l'accident est privilégiée, mais je sais comment s'organise un service de PJ et il est évident qu'ils lisent des choses entre les lignes.

En somme : la police doute que Pelletier soit mort accidentellement.

La fille N° 1 branle son iPhone 5 toutes les trente secondes. Les lueurs de l'écran Retina brillent dans son œil impeccablement souligné d'eye-liner noir.

La fille N° 2 s'est collée au dossier de son siège, le plus loin possible de notre périmètre commun d'interactions – une table design, un plateau en verre trempé noir soutenu par un pied central en acier chromé avec des inserts de métal brossé noir. Je suis sûr que ce pied central, une fois isolé du plateau, peut se révéler plus meurtrier qu'une batte de base-ball...

À travers le plateau, je distingue les jambes de la fille N° 2, elle bouge son pied de bas en haut comme si elle battait la mesure. Elle s'ennuie.

La fille N° 1 sourit par politesse.

La fille N° 2 évite mon regard.

La fille N° 1 se penche et murmure quelque chose à l'oreille de la fille N° 2. Elles m'envoient un tsunami de signaux dont le plus inoffensif me qualifie de loser.

On estime à plus de 500 000 le nombre de microbes par mètre cube à Paris et moi je me dis : « Mais comment ces deux salopes peuvent garder un tel teint de velours ?! – J'essaie aussi de visualiser l'effet du pied de table en acier chromé sur leurs incisives et... »

Je vois passer un type connu. Enfin... connu... on l'a vu dans *Koh-Lanta*... Je lui fais un signe. Il me répond. Je ne le connais pas. Il ne

me connaît pas. Et alors ?

La fille N° 1 ne cherche même pas à dissimuler sa surprise :

— Tu le connais ?

— Quoi ?

— Moundir, tu le connais ?

— J'ai travaillé avec lui, oui,

— Je suis scénariste. Scénariste et romancier.

La fille N° 1 range son iPhone. La fille N° 2 se décolle du dossier de sa chaise avec un bruit de succion et se penche vers moi.

Derrière l'hystérie quotidienne, le stress, le zapping en continu : une apocalypse au ralenti, c'est la vie contemporaine.

Les filles :

— Tu es scénariste ?

— Tu as fait des films qu'on connaît ?

Elles ont un cul magnifique. Je suis sûr qu'il a un goût de framboise. Mais je suis sûr aussi que je peux y planter un derrick et forer des plombs sans trouver autre chose qu'une immense solitude et/ou du Lexomil fossilisé. En somme, c'est de la camelote et ça vient de rater le test de Voight-Kampff¹.

[Le test de Voight-Kampff est un test inventé par Philip K. Dick dans son roman *Les androïdes rêvent-ils de moutons électriques* ? Ce test permet de distinguer les êtres humains des androïdes. (N.d.A)]

Je leur dis :

— Vous avez un cul magnifique. Je suis sûr qu'il...

Etc.

J'ai la voix douce et de la rhubarbe dans le regard.

La fille N° 1 passe en mode veille. Elle reste en suspens, immobile. La fille N° 2 se répète mentalement ce que je viens de dire, en bougeant les lèvres comme font les enfants pour mémoriser un texte. Et je dis :

— Je le pense. Vraiment.

La fille N° 2 décide que je viens de leur adresser un compliment. Elle dit :

— Heu..., merci.

Adib revient et me fait de grands signes, il m'appelle. Apparemment, je peux rencontrer son dealer. Bon... Je me lève, je salue les filles N° 1 et N° 2 d'un mouvement de tête, et je sors.

À l'entrée du Mama'z, deux bimbos distribuent des échantillons de parfum Chanel : Coco Mademoiselle pour les femmes et Allure pour les hommes.

Adib pique deux cartons d'échantillons. Il envisage de les offrir aux copines des cités.

Il grimpe dans une Peugeot 206 gris métallisé « prêtée par un copain ».

Je m'installe à côté de lui.

Et on attend.

En silence.

Pourri, le silence... presque vert... et cette odeur, nom de Dieu – des mecs interviennent sur des conduites de gaz, juste à côté, et gueulent comme des phacochères.

Je n'ai jamais rencontré le dealer. Adib a toujours fait l'intermédiaire.

Adib se tourne vers moi et me dit :

— Comment t'as fait pour perdre tout le stock en une soirée ?

— J'ai fait le con...

— Putain... c'est mauvais, ça. Très mauvais...

Ensuite, je crois qu'il tente de me faire une leçon de morale. Adib est un emmerdeur dont le climax subversif consiste à rappeler, comme un « signe des temps », que les coiffeurs sont devenus des « capilliculteurs », et que c'est une horreur cette novlangue de technocrates, et que ça rappelle les heures les plus sombres de notre Histoire, un truc comme ça. Autant dire que je l'écoute médiocrement.

Dans l'air, un mélange de kérosène et d'épices grillées. Des papillons virevoltent là-dedans par groupes de mille.

Des *Eumenis semele*. On les appelle comme ça, dans les JT : des *Eumenis semele*. « On n'en a jamais vu autant... » Les mâles sont attirés par la couleur orange présente sur les ailes de leurs femelles. En l'occurrence, ces cons s'agglutinent sur les casques de chantier et les gilets en polyester fluo. Les ouvriers tendent les bras et moulinent pour les dégager. Ces foutus papillons reviennent illico se vider les glandes partout.

Je repense à la fille N° 1. Je dis :

— Elle est massacrée, ta copine...

— C'est pas ma copine.

— Non. Juste du collagène qui s'ignore.

— Elle compense par un enthousiasme à toute épreuve.

L'enthousiasme. C'est comme ça qu'Adib appelle la libido des autres. Et comme je fais la gueule tout le temps, il me voit sûrement comme un moine ou un eunuque, un type de confiance, quoi, en tout cas un bon revendeur.

Un petit bonhomme vient frapper à la vitre de la portière. Adib lui ouvre et le petit bonhomme s'installe à côté de moi.

C'est mon dealer. Un Turc doté de « propriétés diagnostiques » de Turc comme le cinéma a tenté de les populariser dans les années 1970 : débardeur blanc et moustache rétro. Le regard, en revanche, est bien de son temps : froid, métallique, commercial. Pour le reste, il ressemble à la version diarrhéique terminale de Dario Moreno – exsangue, bouffé de ridicules...

Il me dit :

— Je te refile du produit parce que tu as toujours payé.

Je lui dis :

— Merci.

Il me dit :

— Je te refile du produit parce que tu as des connexions intéressantes.

Je m'apprête à le remercier, mais il ajoute :

— Et je te refile du produit parce que je sais où te trouver si tu me prends pour un con.

Je lui dis :

— Aucun risque.

Mon Turc sent le graillon. Il porte un musc entêtant, mais le musc est recouvert par l'odeur de graisse grillée. Mon Turc ne vient pas du Mama'z. Ou alors il vient des cuisines.

À côté de nous, deux ouvriers balancent leur gilet par terre et sautent dessus à pieds joints pour écraser les papillons qui baisent dessus.

Le Turc me dit :

— Tu pourrais me présenter Bérénice Bejo ?

— Non.

— Je ne suis pas assez bien pour elle ?

— J'en sais rien. C'est juste que...

— Je suis prêt à te rendre service, et toi, tu me prends pour un con ?

— Je suis scénariste.

— Et alors ?

— Je ne pourrais même pas te présenter la stagiaire régie. Le scénariste est la lie de la profession.

Le Turc tourne la tête vers Adib, qui écarte les bras, impuissant :

— Je confirme.

Le Turc s'éponge le front et râle à voix basse. Il se veut menaçant, je suppose.

Qu'est-ce qui nous rapproche du diable, mon frère et moi ? Nous avons tous les trois une excellente mémoire. Et une indifférence certaine à l'endroit de vicelards patentés. Autant dire que ce Turc passe dans mon champ de vision sans affoler les warnings.

Il sort de sa veste une sorte de petit cylindre et se donne un coup sur la cuisse. J'identifie un EpiPen. Un truc contre les allergies graves. Il n'est pas en grande forme, mon dealer, en somme. Puis il ouvre la portière et s'en va sans ajouter un mot.

On reste là, Adib et moi, en silence.

« C'est tout ? », je demande.

Je vois mon Turc partir vers une petite échoppe, où un autre

moustachu découpe du kebab. Qu'est-ce que je disais ! Mon Turc est attentif et circonspect, il a des rabatteurs au Mama'z, mais n'y met lui-même jamais les pieds. Et je comprends tout de suite qu'il ne me donnera jamais ma came en main propre.

En face du kebab, trois SDF s'agglutinent sur une grille d'aération. Une femme, deux hommes. Deux cents kilos de détresse et de germes divers, entre deux caddies remplis de sacs en plastique.

L'un des hommes défèque sur le trottoir. La merde inonde ses mollets et noie ses arthropodes sous une épaisse couche brune.

Il rigole.

La femme porte un jean coupe *bootcut* de chez Diesel et une chemise H&M dégueulasse. Son œil est souligné d'une ecchymose noire bordée de jaune. Elle souffre probablement d'aménorrhée, ses ovaires sont aussi morts que ses neurones et les taches sombres sur son entrejambe traduisent *a priori* de gros problèmes digestifs.

Un instant, j'envisage de leur donner l'un des cartons d'échantillons Chanel.

Pour m'amuser, j'essaie aussi de les imaginer à la place de Pelletier, face au blast... mais ces clodos sont déjà tellement cassés de partout qu'une simple flatulence les disperserait sur toute l'avenue. Homo-déchets, plastocs humains non recyclables, on n'en veut même plus dans notre mauvaise conscience. Et, à quelques mètres de ça, il y a un distributeur de Coca-Cola protégé par une vitre blindée. Ça me laisse perplexe...

Au bout de quelques minutes, Adib reçoit un texto et démarre.

Il me dit :

— On va chercher ton stock, mec...

On longe le nord de Paris. Plein de petits trucs percutent la voiture, comme des gravats – des *Eumenis*, encore, ils bourdonnent, l'abdomen gonflé, la bite en alerte. Ils s'écrasent sur le pare-brise. Adib les branle à mort à coups d'essuie-glaces.

Nous voilà entre Pantin et Aubervilliers. Plus loin, je devine les flonflons : ce soir, c'est l'inauguration de la Cité du cinéma de Luc Besson. Mais moi, *je ne suis que scénariste, mec...* Le cimetière de Pantin-Bobigny, tout d'abord. Et puis les rails du RER E, plus loin la zone industrielle des Vignes. Ça bouge dans la pénombre. Des baraquements de fortune. Paraît qu'une vague de Tunisiens chassés du bled par le printemps arabe a dégagé les putes roumaines et s'est installée dans leurs cahutes encore chaudes. Enfin, difficile de savoir qui vivote dans ce merdier. On saura quand on creusera.

Et là, des cités. Je n'y ai quasiment jamais mis les pieds. Ou alors pour de la documentation. C'est tout. J'aime pas l'ambiance. Les barrières sociales, comme on dit. Il n'y a qu'Adib qui... Merde, même lui préfère travailler avec des Turcs. Les cités, j'en parle dans mes

romans parce que c'est la mode. En vrai, je les regarde de loin, c'est pas mon monde, je m'en fous complètement. C'est un coin de la société française aussi stupide et navrant que les autres. Ils ont moins d'ancienneté, voilà.

Au carrefour, c'est en tout cas un résidu d'Europe de l'Est qui se coltine les voitures. Il n'a pas de bras et mordille une éponge, il prétend laver le pare-brise en faisant de grands mouvements du torse. Il me dégoûte assez et je suis content qu'on ne s'arrête pas.

Je prends mon iPhone pour consulter mes mails.

L. m'a envoyé un petit texte. Elle veut me revoir. Elle le dit d'une gentille façon.

Son mail a été lu, ce qui veut dire que mon frère est devant l'ordinateur.

L. rédige une sorte de débrief de notre nuit, comme celui que j'ai fait à mon frère. Je ne sais pas si je dois apprécier l'ironie de la chose et, dans le doute, je me contente d'être touché par ce qu'elle m'écrit :

« Je rentre avec lui. Je suis nerveuse, j'ai mal au cœur, j'ai mal au ventre... »

Et, plus tard, quand on baise :

« Il me donne, mais je ne lui donne pas. Pourquoi il ne jouit pas ? Pourquoi il reste silencieux ? Pourquoi il ne me dit rien ? Je ne lui plais pas ? Il pense ? Il pense à quoi ? Pourquoi il s'arrête ? Pourquoi il demande une pause ?[...] Il parle peu. Je suis mal à l'aise. Il est distant. »

Etc.

Mon frère... m'a tenu la jambe pendant des plombes sur le même mode. « J'ai besoin de savoir ! » il disait. Savoir quoi ? L'odeur de sa chatte. Et les muqueuses : roses ou violettes ? Elle s'épile ? Tu sens des nervures ou des aspérités quand tu lui mets un doigt ? Quand elle baise, elle est mouillée comme une carpe ou faut lubrifier de salive toutes les deux minutes ? Sa chambre ? Ses draps ? Couette ou couverture ? Elle fait quoi, comme bruit ? C'est une braillarde ou une discrète ? C'est une...

Adib me dépose dans un restaurant. Je m'installe en attendant qu'on me remette la came, ce qui me permet de profiter d'un match de Galatasaray à la télévision.

Le cuistot n'en perd pas une miette.

Voilà la situation : Adib est parti dans une arrière-cuisine prendre la came. Et « Jérôme Fansten » est en train de manger un... un döner kebab revu par Monsanto, ou quelqu'un qui a trouvé le moyen de faire de l'agneau avec du poulpe ou du plancton. Dans le mien, y a même des morceaux fluorescents. Je pourrais lire dans le noir, avec ce sandwich. Je vais avoir des boutons. Je ne devrais pas bouffer n'importe quoi. Un bouton, faut le travailler au Clearasil, voire à la

soude ou au chalumeau. En tout cas, on ne peut pas le laisser germer. Les comédons-surprises, ça vous ruine une double identité en moins de deux.

Le cuistot ne parle pas français.

Je relis le mail de L.

Mon frère ne lui a pas encore répondu.

Moi. Mon frère... avons des glandes sudoripares qui fonctionnent assez mal et nous obligent à changer de chemise trois fois par jour dès que la température dépasse 22 °C. Moi, en particulier, je transpire comme un bœuf à la moindre contrariété, et la lecture de ce mail me permet d'explorer mon pantalon à la nage.

Je regarde le cuistot.

Je lui dis :

— La Cité du cinéma de Besson, c'est quand même neuf plateaux de tournage. Ça fait rêver... Non ?

— Au moment où je m'emmerde ici, y a Jamel Debbouze et Alain Chabat qui présentent leur boîte de prod à toute la profession.

Il sourit par politesse.

Les odeurs du kebab affolent les chiens. Juste devant la devanture, j'en vois quatre ou cinq qui repassent en boucle. L'un d'eux tente le coup, il se dresse sur ses pattes arrière et commence à lécher la porte vitrée. Le cuistot sort et crie en agitant les bras. Plus loin, Droopy fait les poubelles. Rantanplan se pisse dessus. Milou disparaît dans la friche où l'appellent quelques chiennes en chaleur. Une membrane rose doré recouvre le ciel comme un grand placenta et ondule dans le vent du soir.

Quand le cuistot revient, je lui dis :

— Et puis... La police a des doutes... sur Pelletier, je veux dire...

Il sourit par politesse.

Il me répond dans sa langue à lui et je m'aperçois qu'il est russe. Bon...

Au moment de la levée médico-légale du corps de Pelletier, c'est le SRPJ qui était là. Et deux jours plus tard, c'est la brigade criminelle...

La Crim... Putain...

Nous sommes le vendredi 21 septembre. Et demain, à 14 h 48 TU, l'automne commencera.

Je me tourne vers le cuistot et je lui dis que ma mère a toujours prétendu qu'elle ne connaissait pas notre père – avant de nous révéler, à l'âge où l'acné brille autant que mon kebab, qu'il se trouvait simplement dans la liste des enfoirés qui l'avaient violée :

Boissard.

Pelletier.

Valloton.

Morvan.

Campbell.

Pas un seul critique de cinéma dans le lot.

Quel dommage.

Des meurtres se perdent.

On a retrouvé les quatre premiers de la liste. Campbell, le dernier, n'est pas identifié avec certitude. Une sorte d'Anglais.

Elle n'a déclaré qu'un seul enfant à l'état civil. Et je ne sais plus si je dois me réjouir de cette élection ou si je dois dénoncer une bonne fois pour toutes un délire obsidional. La trace brunâtre où tout a commencé, sur le tapis... je ne la supporte plus... faudra que je brûle cette merde...

Un jour, mon frère a souligné à mon intention, dans un bouquin de Florence Dupont, *L'Antiquité ; territoire des écarts*, un passage qu'il jugeait très intéressant :

«... l'étude de *pater* conduit à constater qu'un Romain ne devient pas "père" par la naissance de l'enfant, mais par la mort de son propre père. Le lien qui unit le père et le fils est donc l'inverse de celui que nous connaissons, parce que le terme de *pater* définit un statut d'autorité et non une relation de filiation. »

J'ignore encore ce qu'il a voulu me faire passer comme idée, mais... bref, ça ne m'empêchera pas de brûler ce foutu tapis. Un jour.

Adib revient avec une boîte à chaussures. Il y a la came dedans – mon salaire des quatre ou cinq prochains mois.

Rosina n'est pas contente. Elle me dit :

— T'as fait de moi une pute de bas étage... !

— Et tu m'as tuée.

— C'était un accident.

— Quand même...

Rosina. « Tante » Rosina. La meilleure amie de ma mère.

Elle fait référence au seul personnage récurrent de mes deux premiers romans, un personnage qu'elle m'a plus ou moins inspiré et qui s'appelle d'ailleurs Rosina Duval.

Ma tante y fait référence pour le seul plaisir de la dispute, vu que ma Rosina fictive n'a rien à voir avec elle, à commencer par le sexe : la Rosina des romans est *vraiment* une femme, ce n'est pas un transsexuel.

Tante Rosina me prend dans ses bras :

— Je suis sûr que ta mère est fière de toi... de vous...

J'en déduis que Rosina connaît les dernières nouvelles, Pelletier, ses tilleuls.

Elle en fait des tonnes, elle colle ses poings contre son front, dans une version hollywoodienne d'une Vierge au Golgotha. Elle inspire et me demande des détails.

Dans l'air, un soupçon de benjoin et d'encens pontifical.

Je lui dis que Pelletier s'est offert un blast pulmonaire d'anthologie : une lacération totale des... Elle me coupe avec de petits gestes fébriles du poignet, comme si elle se faisait du vent. Ses bracelets d'ambre et d'aluminium cliquettent dans le vide. Elle me dit : « Je ne veux pas savoir. » C'est une sensible, Rosina.

Je consulte mes mails *via* mon iPhone. Mon frère n'a pas encore répondu à L.

Rosina a la soixantaine bien sonnée, et les années qui passent tendent à rappeler sa première identité sexuelle. Mais, il y a encore vingt ans, c'était une femme élégante et sensuelle. Avec une bite, certes.

À l'époque, Rosina avait laissé ses névroses prendre la barre et mis toute son intelligence à élaborer un système rationnel qui pouvait les justifier. Elle s'était donc intitulée « libertine », avec le secret espoir que ça donnerait à ses baisouilles les allures d'une rébellion métaphysique. Elle voulait s'envoler, tout en restant au ras des pâquerettes. Ou comment rêver d'Amérique sans sortir de chez soi. Quand nous étions adolescents, mon frère et moi, elle nous avait permis – en pourcentage de fesses – de participer à son délire... alors nous l'avions encouragée follement en lui refilant la littérature idoine. De Sade à Michel Onfray. On avait sans doute dans l'idée de la foutre sur le trottoir, gavée comme une oie de principes émancipateurs, avec

en plus la possibilité d'en faire profiter les copains. Les ados sont comme ça, insouciant. Et puis on avait cessé nos jeux de gamins. Vingt-cinq ans plus tard, Rosina – née Jean-Paul – n'en finissait plus de pleurer sur la berge en guettant dans le lointain l'impossible retour de ses jeunes années.

Je lui dis :

— Rosina... on a besoin d'un coup de main...

— Tout ce que tu veux, mon bébé.

— Faut que tu planques notre came chez toi.

— Pourquoi ?

— Parce qu'un flic m'a un peu asticoté lors d'une soirée et que nous ne voulons pas prendre de risque...

Rosina est émotive. Trop. Ses joues se noient dans le rouge. Ça m'énerve.

Rosina cultive une déprime à fleur de peau aussi nettement que des cils en fer-blanc ou des jambes musclées. Là, elle a peur. Je l'agrippe à la gorge. « Il ne va rien se passer ! »

Elle a du mal à respirer.

Avant, ces accès de faiblesse me touchaient. Et puis je me suis aperçu que ça faisait partie d'une mise en scène plus générale. La féminité se donne ici en spectacle sous la forme de gros sanglots putassiers derrière lesquels un masochisme du meilleur cru se dissimule comme un crocodile sous des nénuphars.

Je serre le poing sur sa gorge, je lui donne une claque.

Elle se cambre. Je suis sûr qu'elle aime ça.

Je lui dis :

— C'est juste un principe de précaution...

On croit que, dans le show-biz, les gens ont tous les narines en hiver. Oh, non ! Légendes urbaines ! Rumeurs. Jalousie. Y a peu de toxicomanie, en vrai. La plupart de mes clients sont des consommateurs occasionnels, peu accoutumés aux opiacés. Le Turc me refile du produit de qualité, alors je peux couper sans trop me foutre de la gueule du monde. En fait, je vends en fonction de mon client : à un puceau, je refile un produit très coupé : toxicité faible, effets substantiels. À un vieux briscard, évidemment, ce sera du produit pur. Et tout le monde est content.

Au début, nous allions vendre dans des squats. Putain, j'ai vu de ces taudis ! Très vite, on s'est dit : « On va vendre dans notre milieu social ! » Encore fallait-il trouver de bons produits.

Le tout-venant, c'est de la merde dans la plupart des cas : les intermédiaires prélèvent leur dîme à chaque passage, ils rajoutent ce qui leur tombe sous la main – farine, produits d'entretien. Nous-mêmes, avant de rencontrer Adib, nous coupions avec du plâtre, de la poudre de maquillage ou même du verre finement pilé. Nous coupions

de la came déjà coupée. Le plâtre ou la strychnine, ce sont des produits de coupe létaux. Nous ne le savions pas et on a failli se faire choper par les flics. C'est un communiqué de Drogues info service qui nous a prévenus.

Il faisait état d'une cocaïne de Seine-Saint-Denis coupée à hauteur de 44 % avec du dextrométhorphan. Notre cocktail maison ! Ce truc peut tuer n'importe quel consommateur rien qu'avec un seul fixe.

Tante Rosina nous a donné la solution. Elle travaille comme aide-soignante à l'hôpital Bichat, dans le 18^e arrondissement. C'est elle qui coupe mes doses avec des antalgiques ou des sédatifs de qualité qu'elle rapporte de l'hôpital. Des produits adultérants, comme on dit : quinine, caféine ou paracétamol.

Depuis peu, elle travaille au corps un laborantin afin de sortir d'autres produits et de nous permettre de nous émanciper de notre Turc. Subutex sous forme de boîtes de sept comprimés de 8 mg. Méthadone : plaquette de gélules de 40 mg... ou en sirop – 60 mg !

Je dis à Rosina :

— Je pense que la police a des doutes...

— Sur Pelletier ?!

Elle porte une main à sa bouche, elle ferme le poing, un réflexe de petite fille... À l'approche de la vieillesse, bien malin qui pourrait dire si c'est une pulsion de mort ou l'instinct de survie qui lui inspire ce genre de mimodrame. Rosina me dit, d'une voix trop flûtée :

— Qu'est-ce que tu vas faire ?

Je vais demander à suivre une unité de la Crim. Je vais passer par mon éditeur, qui me présentera comme un écrivain en quête de documentation. Il a déjà eu deux auteurs *embedded*, ça ne devrait pas poser de problème. Une fois dans les lieux, à moins qu'ils ne m'attachent à un groupe en particulier, je devrais pouvoir choper quelques informations et évaluer le danger pour mon frère et moi.

Si ça coince avec l'édition, je demanderai à l'un de mes producteurs... mais je préfère l'édition. L'approche est plus discrète. Les romans sont moins visibles que les films.

Je refile la came à Rosina.

Je consulte mes mails *via* mon iPhone.

Mon frère vient de répondre à L. :

« *Pourquoi il ne jouit pas ?* J'ai les couilles prudentes et le sperme casanier. Faut pas mal de revenez-y pour en venir à bout. ;-) »

Pourquoi il reste silencieux ? Parce que je me voyais mal chanter la *Traviata*. Mais ça va venir, surtout si tu continues à me sucer comme tu l'as fait !

Je ne lui plais pas ? Oh, si !

Il pense ? Oui.

Il pense à quoi ? À toi. »

Etc.

Le reste à l'avenant. Il a envie de baiser, l'enfoiré !

Elle me plaît. Son regard » son sourire... Sa bouche, aussi. Et...

Je regarde autour de moi, l'appartement de Rosina. Sur une commode, une série de photos. Moi. Mon frère. Ma mère. Rosina, du temps de sa splendeur.

Une photo attire mon regard : je suis assis sur un rocher en forme de tortue. Je ne sais pas si c'est moi. C'est peut-être *l'autre*. Dieu seul le sait – et Il s'en branle.

Une photo de l'entité, en somme.

L'enfant sur cette photo a l'air heureux. De quoi est faite cette joie ? Je n'en ai pas la moindre idée, cette alchimie me dépasse.

Rosina connaît notre secret. Pourtant, elle étale partout cette imposture en feignant de la trouver normale. À moins que ça ne participe de la légende familiale ? Mais, non...

Rosina aime ces photos, elle y croit, elle s'abandonne au mensonge parce que le mensonge lui tient chaud. Une famille !

... *Un rocher en forme de tortue*. La tortue était notre animal totem. On avait un camarade virtuel, mon frère et moi, un genre d'amphibien rigolo qu'on appelait [mak.sim]. L'orthographe de son nom n'a jamais été validée, je me demande même si son nom n'a pas changé quatre ou cinq fois dans le petit laps d'années où nous l'imaginions en apnée dans la tuyauterie... [mak.sim] *a une carapace customisée, des écailles en polyester injecté (RTM) et du diesel plein la vessie. Du diesel ou autre chose – peut-être de l'acide sulfurique... ou du Coca-Cola... ou...*

— Rosina... ?

— Quoi ?

— Je crois que je suis jaloux.

— De qui ?

— De mon frère.

— C'est absurde.

Je crois que L. m'aime bien. Je lui taquine le clitoris du bout des...

Je crois au désir. Je crois à la frustration. Je crois à la vanité qui ne permet pas de surmonter la frustration et à l'obsession qui en découle. Je suis sûr qu'il ne s'agit pas d'amour, mais je ne suis pas sûr d'en être totalement protégé.

Rosina me caresse la joue d'une main parfaitement manucurée :

— Tu ne peux pas être jaloux de ton frère...

— Pourquoi ?

— C'est comme si tu te regardais dans un miroir.

Au cours de l'Histoire, les jumeaux ont souvent été perçus comme le résultat d'un trop de sperme dans le vagin. Ou d'un comportement qui confine à la nymphomanie.

Quand on est né d'un viol collectif, ça fout les boules, pas vrai ?

D'après l'historien Didier Lett, on pensait au Moyen ge que les jumeaux étaient dus au sperme de deux partenaires différents. La venue de jumeaux valait d'office à la mère une accusation d'adultère.

Ah, les saveurs d'autrefois !

Aujourd'hui, on sait que les monozygotes proviennent d'un seul ovocyte fécondé par un seul spermatozoïde. L'œuf se scinde en deux embryons de même patrimoine génétique. Grâce à l'échographie précoce, on sait aussi qu'il y a toujours plusieurs embryons à la base d'une grossesse. Le plus souvent, ces embryons disparaissent jusqu'à ce qu'il n'en reste qu'un. En somme, nous avons presque tous des frères et des sœurs jumeaux *in utero*, dont nous nous sommes débarrassés avant la naissance. Hey ! Si vous entendez des voix plaintives, parfois, dans la nuit – ne vous posez plus de question, et dites simplement à haute voix :

— Va te faire foutre ! C'était MON tour de piste...

Document :

De : L. <-...@gmail.com,

À : Jérôme Fansten cjfansten@hotmail.com,

Date : 17/09/2012

Objet : Débrief

Je rentre avec lui. Je suis nerveuse, j'ai mal au cœur, j'ai mal au ventre...

Chez moi, je suis à l'aise. On s'embrasse. Quelques maladresses dans ces premiers baisers, avec/sans/avec/sans la langue, que choisir ? Mais il nous faut peu de temps pour nous mettre d'accord.

« Il embrasse bien. Il a un tee-shirt rigolo. J'aime sa bouche. J'ai envie de lui. Il fait chaud. »

Je commence à le toucher...

« Pourquoi il ne me touche pas ? Pourquoi ? A-t-il du désir ? » Après vérification, ayant laissé balader mes mains : *« Oui, il en a. J'aime bien ce que je sens. Ça a l'air sympa là-dessous. Bon, j'ai chaud, je me désape, il a de jolis bras. Il est sexy. »*

Ça y est, tout nus, tous les deux. Je ne me contrôle plus vraiment. Il me caresse, doucement... Je sens sa tête descendre... je le remonte. Je ne suis pas prête à cet abandon d'emblée... Finalement, je le laisse faire... *« Putain de merde c'est bon ! Il fait comment ? »* J'ai envie de lui, tout de suite, maintenant. Je le découvre alors en moi. J'aime... beaucoup, très vite, tout de suite. J'aime la façon qu'il a de me prendre. Douce et forte, exactement ce que j'aime. Il a l'air honnête dans sa façon de faire l'amour. Je prends, je prends mais... vite, je me dis, en vrac : *« Il me donne mais je ne lui donne pas. Pourquoi il ne jouit pas ? Pourquoi il reste silencieux ? Pourquoi il ne me dit rien ? Je ne lui plais pas ? Il pense ? Il pense à quoi ? Pourquoi il s'arrête ? Pourquoi il demande une pause ? »*

S'ensuit un moment d'incompréhension un peu triste. Je me sens conne et nulle.

Je suis mal à l'aise. Il n'a pas l'air d'apprécier que je fume. Il est distant. Et puis on parle, on parle. Je me détends. J'ai envie de lui. On refait l'amour et c'est mieux que la première fois, parce que c'est toujours mieux quand on baise après s'être un peu confiée.

Il a plus d'assurance, plus de fougue. Je découvre mieux son sexe, dans ma bouche cette fois-ci. Je n'arrive pas à savoir si ça lui plaît. Je dois le lui demander. Ça lui plaît.

Re-pause. On papote, je me surprends à parler de choses personnelles. Il écoute, il relance, il sait faire. Il imprime les informations, ça se sent. C'est très agréable.

« Putain, L, tu parles trop. Tais-toi. Écoute-le. Pourquoi il ne parle pas ? Il est discret. » Troisième round. Toujours aussi bon. Mais je ne parviendrai pas à le faire jouir avec mon corps. J'en suis un peu triste. Mais heureuse de lui avoir offert quelque chose avec ma bouche.

Monsieur J. est méthodique, maniaque (?), consciencieux, drôle, doux, fort. Il s'en va au matin. Moi j'ai la sensation d'avoir pris un bol d'air, comme un aller-retour à la mer, avec la sensation d'avoir déblatéré pas mal de conneries, avec un peu de tristesse, parce que Monsieur J. ne parle pas trop.

J'ai déjà envie de le revoir.

Document :

Photo de l'entité « Jérôme Fansten » Intitulée *Rocher de la tortue*, datée du 14/10/1977

Note manuscrite au dos de la photo : « [mak.sim] ? »



26/09/2012

La secrétaire de Stephen Carrière, mon éditeur, s'est agenouillée devant la porte en verre dépoli qui ferme le bureau de son patron. Elle frappe délicatement du bout des phalanges.

— Stephen ? Jérôme Fansten vient d'arriver...

La silhouette de Stephen, derrière la porte. Il apparaît en ombres chinoises à travers les rugosités semi-opaques, le « décor sablé », tout à fait spectrale. On se croirait chez Macbeth. Il soigne son entrée, quoi.

Stephen entrouvre la porte. Il jette un œil méfiant. Il m'identifie, tend le bras et m'attire dans son bureau. Il referme la porte au nez de sa secrétaire.

Il m'embrasse sur les joues. Et puis :

— Nom de Dieu, ça ne s'améliore pas !

— Tu parles de quoi ?

— Je parle des ventes. J'arrive même pas à fourguer ton polar à des soldeurs de province...

Il se laisse choir derrière son bureau et s'allume une cigarette. Il fume tout le temps. Quand il transpire, on pourrait obtenir de la résine de tabac rien qu'en essorant ses chemises. En l'occurrence, là, il m'accueille torse nu, fatigué, inquiet.

Il me dit :

— Un flic est venu poser des questions sur toi...

— Laissez-moi deviner... Il avait la gueule de traviole ? Une peau comme du nubuck ?

— Oui. Il a dit qu'il travaillait à la brigade des stupéfiants.

— Non » c'est juste un délégué syndical.

— Il voulait savoir si tu nous vendais de la cocaïne.

— T'as de la chance, je t'en ai jamais proposé.

— C'est ce que je lui ai dit.

— Et ?

— Rien. Il est reparti.

— Il est reparti ?

— Oui. C'était tellement rapide que je me suis demandé s'il ne voulait pas juste me fourguer un manuscrit. Tu vends de la cocaïne ?

— Non.

— Bon...

Il se méfie, Stephen. Il a raison. On a un petit passif, déjà. La journaliste m'avait dit : « Il y a de nombreuses explosions dans vos

textes... C'est une marotte, chez vous... le feu... » Elle ne croyait pas si bien dire. Dans *Les Chiens du paradis*, il est beaucoup question d'explosifs artisanaux. J'ai tout détaillé, avec patience, à l'intention de ceux qui s'amusent à prendre le roman noir pour un bréviaire ; la plupart des recettes étaient incomplètes – un ingrédient en trop, un temps de réaction passé sous silence et... *BOUM !* Celui qui tentait de fabriquer le truc chez lui y laissait des morceaux.

Stephen m'avait dit à l'époque :

— Pourquoi tu fais ça ?

J'avais dit, en désespoir de cause :

— Pour le fun.

Parce que le désœuvrement et l'aigreur sont parfois les vrais moteurs du fun. Parce que le sadisme est devenu LE trait de caractère du hype contemporain. Parce que..., etc.

Par exemple, le chlorate de soude, désherbant bon marché, mélangé avec du charbon ou du soufre, donne un bon explosif. Mais ce que le roman ne disait pas, c'est qu'il ne faut jamais moudre les deux ingrédients ensemble ou ça vous pète entre les mains, et vos métacarpes s'envolent jusqu'aux orteils de Dieu.

On faisait des paris, Stephen, moi. On avait installé un grand tableau de bookmaker, récupéré dans un vieux rade de Longchamp. Les cotes étaient simples : Chlore, 3 contre 1 ; peroxyde d'acétone, 9 contre 1 ; vinaigre, 2 contre 1 ; acétylène, 4 contre 1... Tout se jouait sur la difficulté de réalisation de l'explosif truqué. Si les matières premières ne se trouvaient pas facilement, ça élevait les cotes.

Par exemple, sur mon blog j'ai donné la recette faussée de la bombe au butane et du plastic à base d'acétone. Mais ça n'a pas bien marché. À peine trois ploucs pour s'arracher les pouces ou le bout du nez.

On regardait la rubrique des faits divers, on captait les appels aux pompiers avec une radio bi-bande VHF/UHF. Quand un péquenot se passait la gueule à la suie dans le fond de son garage, c'était gagné !

Quelques auteurs se sont joints à nous. Maud Mayeras nous a tous bluffés par la pertinence de ses paris. Elle nous a rincés de quelques centaines d'euros – sa foi insensée dans le peroxyde d'acétone s'était révélée lucrative – avant d'avoir mauvaise conscience et de nous traiter de chacals et de fils de chien.

Tout ça sur le ton de la fête, évidemment. *Le fun...* !

« Une dose d'acide nitrique pour trois doses d'acide sulfurique. Ajouter de la glycérine au compte-gouttes. La substance qui se forme à la surface de la solution, c'est de la nitroglycérine. »

On ne précisait pas que la manipulation doit se faire dans un bac à glace.

On ne précisait pas non plus que le bicarbonate de soude rend la

nitro moins instable et plus manipulable.

Et on ne précisait pas que c'est tout simplement de la folie de faire de la nitro artisanale...

Cette « distraction » nous a valu la mort d'un branleur, disons : pas encore en âge de partir en fumée.

Trop de fun tue le fun.

Non ?

Stephen a fait la gueule. « On est une maison sérieuse ! » il a dit.

Les flics sont venus voir l'entité. Nous avions écrit des post-scriptum au bouquin, mon frère et moi, sur notre blog. « Carnets d'Herschel », ça s'appelait, du nom de notre personnage principal. Les flics avaient retrouvé des pages imprimées chez le branleur qui s'était pulvérisé... mais ils n'avaient rien sur l'entité dans les fichiers de la police. Ça les arrangeait, dans le fond... Nous avions mis, en petits caractères, une mention légale insistant sur le manque de fiabilité du contenu. Ils m'ont quand même demandé de virer tout ça du Net.

Tu m'étonnes !

Bref, Stephen n'a pas tellement envie de s'offrir un doublé avec des histoires de Stups.

Il me dit juste :

— Si tu tombes pour revente de stupéfiants, appelle-moi direct !

— Tu connais un bon avocat ?

— Non, mais je fais illico réimprimer tes bouquins, on sait jamais.

Le buzz...

— Je veux une avance.

Il rigole :

— Une avance sur quoi ?

— Sur le prochain bouquin...

Il part à se marrer, vraiment sincère, tout à fait le brave type, après il me claque l'épaule et m'invite à déjeuner. Il adore mon humour.

Je ne parle pas beaucoup de moi dans mes livres. Mes héros ne me ressemblent pas. C'est normal. Dans le fond, je reste un bobo, mon désespoir est consensuel et sans intérêt – et je peux d'autant moins capitaliser le truc que je ne suis pas suffisamment exhibitionniste et réac pour qu'on m'offre une tribune.

Au restaurant, Stephen me dit :

— T'écris toujours sur la dramaturgie ?

— Ça m'arrive.

— Je veux éditer un manuel de dramaturgie.

— Tu m'as toujours dit que tu trouvais insupportable ce genre de livres.

— C'est le cas. Mais j'aime bien ta mauvaise humeur quand tu parles du métier de scénariste.

— La mauvaise humeur, ça ne fait pas vendre.

— Et je veux aussi que tu utilises les textes de Boissard.

— Boissard ?

— Je veux rééditer son *Anthropologie de la fiction* et je veux que tu me fasses un manuel de dramaturgie avec Boissard en *guest* !

— ...

— Tu le connaissais personnellement, non ? T'as dix fois la crédibilité pour me faire un truc comme ça.

En effet. Je le *connaissais*. C'est d'ailleurs *notre* première victime.

Boissard était un intellectuel autodidacte, reconnu sur le tard par le milieu universitaire français. Anthropologue, historien, Boissard s'intéressait à la fiction sous toutes ses formes.

Pour assassiner cet enfoiré, « Jérôme Fansten » s'est rapproché de Boissard. Un romancier-scénariste qui fréquente un historien de la fiction, c'était crédible.

D'ailleurs, Boissard n'a pas été tué. Je veux dire : officiellement, il a simplement *disparu*.

Bon...

La tête me tourne... une douleur, dans l'oreille... un acouphène... Le cri de naissance de l'Univers n'est plus aujourd'hui qu'un murmure radio, un bourdonnement continu d'une fréquence de 100 gigahertz. Inaudible. Il est là, pourtant, partout, le « bruit de fond » de l'Univers, l'écho mourant du Big Bang, et j'ai l'impression qu'il m'enfoncé les tympans comme un bélier sous ecstasy. Je dis :

— Tu veux rééditer Boissard ?

— Oui.

— Pourquoi lui ?

— Parce que personne ne sait où il est et que c'est un bon argument marketing.

— ...

— Parce qu'il est tordu et rigolo et que ceux qui écrivent sur la fiction sont des universitaires aussi bandants qu'un pot de chambre, comme Genette ou Barthes...

— Quoi ?! Je te passe une commande ! UNE COMMANDE, NOM DE DIEU ! ÇA TE PLAÎT PAS ?!

Mouais. Souvenir d'enfant : ma mère m'offre un jouet. Elle me demande si j'aime le jouet. Je ne dis rien. Il me plaît moyen, le jouet, en vérité. Elle me demande si je suis content. Je dis oui mollement. Alors elle prend le jouet et le balance contre le mur. Elle dit : « Au moins, comme ça, y a plus de problème... »

Elle s'en va. Je reste debout devant le jouet en morceaux. Et puis elle revient dix minutes plus tard me faire des câlins. Elle dit qu'elle regrette. Elle me demande si je l'aime, elle. Je dis oui mollement. Alors j'ai peur de finir contre le mur, moi aussi. Au lieu de ça, elle me cajole encore plus.

Nom de Dieu...

Les mères nous tueront.

Je regarde Stephen et je lui dis :

— Et mon roman ?

— Ton roman ?

— *Les Chiens du purgatoire...*

— T'es dessus ?

— Oui. Enfin... j'ai quasiment fini...

— T'es nerveux ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu transpires...

— Je transpire tout le temps.

— Surtout quand je te parle de Boissard...

— ...

— Tu ne devrais pas utiliser des matières synthétiques...

— Pardon... ?

— Pour tes chemises. Pas de synthétique. Et surtout pas de polyester. Dans les années 1970, tout était en polyester. Tu devrais privilégier les matières claires et légères. Tu devrais porter des chemises 100 % coton. Faut que ta peau respire...

Des papillons dégueulasses voltigent autour de nous. J'agite ma serviette pour les dégager. L'un d'eux s'arrête sur le steak de Stephen et entreprend de se vider l'abdomen – une humeur translucide, un peu poisseuse.

Stephen le regarde sans broncher, puis il lève la tête vers moi :

— Pour ce qui concerne les lotions, je te recommande les solutions Edaxil.

— C'est quoi, cette merde ?

— Quelque chose à base de sels d'aluminium...

— C'est pas cancérigène, l'aluminium ?

— Pas plus que les téléphones portables ou la fréquentation des imbéciles. Ça se vend sous forme de bille, pour les aisselles. Et sous forme de lotion, pour les pieds.

Je m'éponge le front. Je regarde mon kleenex et j'aperçois des cristaux minuscules, d'un gris vaguement jaune. Bordel, quel choléra, quel cancer inconnu je développe rien qu'en respirant l'air de Paris ?! Ouais, un jour je paierai pour mes crimes – en attendant, je me resserts un verre.

Stephen finit sa clope et écrase son mégot sur le dos du papillon : une étincelle consume les ailes en un battement de cils, une odeur âcre, et basta.

Je dis :

— Je voudrais suivre une unité de la brigade criminelle pendant une dizaine de jours...

— Pour *Les Chiens du purgatoire* ? Tu veux jouer les auteurs *embedded* !

— Pourquoi pas ? C'est un roman très détaillé sur le plan procédural.

De fait, c'est vital, je dois savoir ce qu'ils ont sur la mort de Pelletier.

Stephen s'allume une autre cigarette :

— C'est vrai. Pourquoi pas ?

— T'as déjà eu des auteurs là-bas, ça ne devrait pas poser de problème.

— Tu me feras mon manuel de dramaturgie ?

— Oui...

— OK. File-moi des documents relatifs à ton projet et je verrai ce que je peux faire.

Quand je rentre, je dis à mon frère :

— Le flic des Stups nous colle aux basques.

— Nubuck ?

— Il est venu renifler chez Anne Carrière.

— Alors... on attend.

— On attend quoi ?

— On attend que ça décante. Il va se lasser.

Mon frère est en train d'envoyer de la paperasse relative au bail de notre appartement. Il est plein de merdouilles « à l'ancienne », cet appart, il y a des moulures au plafond et même une niche dans un mur où, jadis, une sorte de vierge en bois avec des seins comme des coupoles accueillait les visiteurs. La niche est maintenant remplie de bouquins. La peinture se décolle du plafond et pend sous forme de filaments opaques ; pas du tout high-tech, et pas très accueillant. Sauf quand on aime l'odeur de la poussière et du bois, et cette patine qui donne un semblant de poésie aux choses les plus moches.

N'empêche : le propriétaire mène une guerre ouverte pour le récupérer. On le comprend ! Cent vingt mètres carrés dans Paris, loué une bouchée de pain. Il va sans dire qu'au prix du marché, nous ne pourrions même pas en louer les chiottes, malgré la proximité des grossistes et des prostituées de la rue Saint-Denis. La loi l'a obligé à faire une proposition de sortie de bail progressive, un ajustement au prix du marché étalé sur huit ans. Dès la réception de son recommandé, on a évidemment contesté la chose. On lui a renvoyé nos doléances par lettre RAR, avec entre autres les photos de l'installation électrique – panneau de répartition, prises et câblage – en insistant sur le danger qu'elle représentait. On n'a pas détaillé les mille et une façons de tout faire sauter, mais on a bien insisté sur les nuisances, les putes, les chambres de passe à dix mètres, tout ça.

On a eu de la chance, il s'est montré intraitable. Et comme c'est à

lui de faire de nouvelles propositions...

Le proprio a menacé de saisir le tribunal d'instance. Depuis, on ne prend même plus ses recommandés. À vue de nez, je pense qu'on va pouvoir rester dans notre nid d'origine encore dix bonnes années, le temps de voir venir.

Mon frère est de bonne humeur. Mon frère dit que L. trouve l'entité très à son goût. Elle l'a senti plus détendu que la première fois. Plus aventureux, plus ludique. Elle aime l'éclat dans ses yeux.

Mon cœur bat dans le vent comme les ailes d'une frégate.

Moi :

— Ça s'est passé comment ?

Mon frère :

— Avec L. ? Je vais t'écrire un débrief...

— Je veux savoir. Maintenant.

— Tu te souviens de ce qu'elle a dit ? « Premiers baisers... maladroits... avec la langue ? Sans la langue ? » Eh bien... On n'a eu aucun mal à se synchroniser, là.

— Je t'avais préparé le terrain.

— Oui. Pour le reste, je crois qu'elle a aimé.

Son sourire... Ses seins...

Mon frère fait l'article comme un camelot ! « Elle suce avec tellement de plaisir que c'est sexuel sans perversion, sensuel sans faire vulgaire, et ludique juste ce qu'il faut pour inviter le rire dans le plumard même quand on s'apprête à jouir. »

J'ai une boule d'acide au fond du bide.

Moi :

— T'as soufflé comme un buffle ?

Mon frère :

— Entre autres. Écoute... les filles aiment bien voir l'effet qu'elles font aux garçons..., surtout quand ils sont en train de les baiser !

— Je sais. J'ai pas tes facilités...

— C'est dommage. Elles s'abandonnent d'autant plus que tu t'abandonnes aussi, je lui ai même mis un doigt dans le cul...

Une fraction de seconde, et parce qu'il faut bien rire, j'imagine l'effet d'une salve de chevrotine sur la mine béate de mon frère.

Moi :

— J'ai pas envie d'entendre ce genre de trucs...

Mon frère :

— Hey ! C'était MON tour de piste...

— On va la revoir ?

— Non. Elle aimerait bien, mais,...

— J'ai envie de la revoir.

— C'est pas prudent.

— J'en ai rien à secouer. Elle me plaît...

— Elle *me* préfère.

— Raison de plus. Je ne veux pas rester sur un échec.

28/09/2012

Après Tousson, on prend la D152 pendant un kilomètre, avant d'entrer dans Barreau-sur-Essonne. À la sortie du bled, un petit chemin de terre ondule au milieu des verdure comme un spaghetti jeté sur une vitre. La propriété de Pelletier se niche au bout de ce foutu chemin de terre.

La lecture d'une scène de crime ne se limite pas à sa découverte ni au commentaire des indices. Il y a une ambiance et une atmosphère qui doivent être soumises à l'analyse. Daniel « Dany » Ehrenberg est chroniqueur judiciaire free-lance. On s'est inspirés de lui pour le personnage de Lewis Guggenheim, dans *Les Chiens du purgatoire*. Dany organise illégalement des visites de scènes de crime. Il décrypte pour les « touristes » les différents éléments qui signent le crime : les traces suspectes – sang, sperme –, les angles de tir en cas d'usage d'armes à feu, etc. Il organise les meilleurs *tour operators* de la région. Ses touristes : des couples, essentiellement. Qui viennent pour se tripoter.

Nous vivons dans un pays de démocratie molle où les problèmes sociaux restent de basse et moyenne intensité. La législation protège les pulsions consuméristes et on risque peu d'atteinte à son intégrité physique si l'on se satisfait des règles en vigueur. C'est, en somme, un pays tranquille.

Bien sûr, tout le monde sait que notre modèle économique est largement foireux, mais ce frisson sporadique n'influe pas sur la tendance générale : ici, les gens s'emmerdent suffisamment pour traquer l'odeur du sang sous le Botox ou le collagène – et pour justifier au passage la vie de types comme Dany Ehrenberg.

Je lui ai dit :

— Pelletier, ça m'intéresse...

Il a accepté de m'emmener là-bas. J'aurais pu y aller tout seul, mais un guide reconnu m'évitera des embrouilles inutiles en cas de présence policière.

Je regarde l'ensemble. Le pavillon. La voiture. La rubalise blanche qui découpe les lieux en périmètres d'études.

Dany me dit :

— L'accident, personne n'y croit...

Je regarde. J'enregistre. *Pelletier n'a pas fini dans ses tilleuls, comme je l'espérais, mais sur le gazon...* La porte d'entrée de la cave, juste à côté de la véranda. De part et d'autre de la barre de seuil, des dépôts

de plâtre et de poussière dessinent un V dont la base serait le paillason. Le V forme un angle de 30°. La base du V est calcinée : des écailles noirâtres recouvrent le bois de la véranda... un dos de lézard... Il y a des dépôts de suie partout. Même sur la voiture, juste en face. Il y a des dépôts de suie sur un rayon de vingt mètres.

La voiture de Pelletier est grêlée d'impacts de fragments divers. Plus loin, des traces au sol. De petites zones de terre noirâtre où l'herbe a brûlé... des trous de pâtes cendreuse... c'est là que se trouvaient les débris encore chauds de l'explosion.

L'effet de souffle a déformé la gouttière, qui pend au-dessus de la porte d'entrée en accent circonflexe.

La Mort a épuré le périmètre.

Dany renifle, il s'accroupit, il s'imprègne de l'endroit. Pelletier, lui, est allongé à la morgue. Une fois lavé, ciré, sa peau craquante tamisée par la vaseline, et recouvert d'une moumoute de circonstance, il pourra rejoindre le silence où s'enferment tous nos morts, mais pour l'instant cet enfoiré a des choses à dire et son cadavre me montre du doigt.

Le crime le plus débile devient parfait s'il n'a pas de suites. Le crime le plus élaboré est une barbarie merdeuse si l'assassin se fait choper.

Le reste ? Littérature.

Dany se relève :

— *Omnia fui et nihil expedit.* « J'ai été tout et j'ai vu que ça ne sert à rien. »

— C'est quoi ?

— Du latin.

— Sans blague ?

— Le credo d'un ponton romain, un empereur je crois.

Quelque part, un merle babille. Un vent timide agite les lilas qui s'accrochent à la clôture, petits nuages de mousse mauve bouffés par les vers. Nous sommes presque à la fin de septembre, mais l'automne prend son temps. Le jour se dilue dans un camaïeu soporifique. Dany lui-même a l'air de somnoler, il se balance d'avant en arrière – je sais qu'il voit simplement Pelletier s'envoler dans le jardin.

Dany se tourne vers moi et me dit :

— Tu connais la différence entre le crime et le cinéma ?

— Y a que le second qui paie ?

— Non. Au cinéma, on tente toujours de te surprendre avec ce que tu connais déjà...

Il me fait un clin d'œil.

Une lourde planche en contreplaqué ferme la maison, avec les scellés habituels. La planche est fixée grâce à un gros cadenas. Sur le cadenas, un gecko bouffe un papillon.

Je dis :

— L'accident, personne n'y croit ?

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que ce n'est pas un accident.

— Qu'est-ce qui te fait dire ça ?

— Hum... l'ambiance ?

01/10/2012

L'élastique de son soutif dessine une petite tranchée sur sa peau, dans laquelle je passe mon doigt, et puis ma langue. C'est bleu, c'est sucré, j'ai l'impression de bouffer des bouts de printemps brut. L. se marre. Elle lève les bras, je lui mordille la nuque. Je vois aussi les premières repousses de poils sur ses aisselles. Je chope des détails, je me convaincs qu'ils sont pour moi. Je me dis que mon frère n'a pas fait gaffe, qu'il avait trop la tête à son plaisir.

Je me dis que je suis un pionnier.

L. s'inquiète, à un moment. Elle me dit : « Qu'est-ce que tu fais ? » Rien, je cherche mon Amérique, ma chanson. Je cherche à oublier la scène de crime et « l'affaire Pelletier ». Je lui dis juste, à L. : « Ah ! Je profite... » Elle se marre, elle baisse les bras, elle a bien vu que je la regardais de très près, elle n'a pas envie. Pas maintenant, c'est trop tôt. L'abandon, ça se gagne.

J'en suis loin.

La came est au centre de nos deux premiers romans, mais nous n'avons jamais consommé le moindre produit, mon frère et moi. Enfin, pas beaucoup. Nous savons trop bien l'addiction que procure le sentiment de puissance.

Avec L., je l'ai, mon sentiment de puissance, aussi de plénitude, avec en bonus l'optimisme nécessaire pour me motiver la bite et laver mon regard des vieilles traces d'aigreur. Et alors ? *Omnia fui et nihil expedit*, comme dirait l'autre con.

Ces sautes d'humeur me fatiguent. Hier, mon frère est rentré et m'a trouvé devant l'ordinateur. Je regardais les photos de L. sur Facebook. Il m'a dit : « Ça va pas ? » J'étais secoué de tics nerveux, avec des regards immondes de chien battu. Il m'a dit : « Merde, pas encore ? ! »

J'ai rien répondu.

Il – lui, l'enfoiré – m'a dit : « Comment on peut avoir autant de jus de navet dans les veines et commettre des assassinats ? ! » Ouais, dans le fond c'est un pragmatique, il ne peut pas comprendre.

Au matin, L. m'apporte le café au lit. Je me laisse envelopper par le parfum du moka. La tasse me brûle les doigts. J'ai la tremblote.

L. m'embrasse. Elle me dit : « T'as juste à claquer la porte en partant. »

Et puis elle s'en va. Moi, je pleure dans mon café, ça le refroidit et ça me permet de faire durer l'instant. La tasse déborde, j'en fous

partout.

Faut l'admettre, il est beau mon Amour, joufflu, sanguin, blondinet, avec des yeux de traviole pour mieux cacher la colère qui le bouffe de l'intérieur. *J'ai un GPS sur le cœur et un putain de Vivitron sur la bite. T'es dans ma ligne de mire, baby – j'arrive !*

Je me dis : – Est-ce que j'ai déjà été moi-même, parfois ? – Juste moi !

Oui, sans doute. Mais le jeu de l'identité est totalitaire : c'est un système qui exclut tout ce qui ne l'alimente pas, il rapporte tout à lui, il aimante n'importe quelle merde comme un putain de trou noir. Alors, oui, j'ai peut-être eu des moments d'existence spontanée, des actions sincères, mais je ne m'en souviens pas. Plus exactement, je ne m'en souviens que s'ils ont servi l'entité d'une manière ou d'une autre. Je suis un bon chien. Le meilleur. Je pense que la plupart des religieux sont comme ça, incapables de se concevoir en dehors d'un ensemble d'attitudes héritées de leur éducation. Pour eux, la moindre pétouille a un rapport direct avec Dieu, comme le plus petit événement intéresse, chez nous, l'entité. Incapables de se perdre de vue, même dans les moments les plus anecdotiques. De bons et merveilleux toutous, et nombreux, avec la bonne conscience que donne le nombre. Ce qui me sauve, moi, c'est la certitude de dépendre d'un continuum d'autant plus fragile qu'il se limite à mon seul cercle familial, sans transcendance nulle part.

Une chose est sûre : avec L., je suis différent. Hier soir, et cette nuit encore, j'ai eu l'impression d'être seul avec elle.

Document :

De : L. <l...@gmail.com,

À : Jérôme Fansten <jfansten@ hotmail.com,

Date : 03/10/2012 Objet : (aucun objet)

J'aime ces moments, j'aime le début de cette histoire. *Notre* histoire ? Je te sens troublé, souvent. Je ne sais pas comment je dois le prendre.

(By the way, t'as mis du café sur les draps. Ou alors t'as de la caféine dans le sperme.)

ACTE 1

Corollaire

Le terme latin persona pourrait être considéré comme équivalent au vocable moderne « individu ». Mais ce terme latin est loin de posséder le même degré de généralité, de se situer au même niveau de synthèse que les notions actuelles de personne et d'individu. Le terme persona désignait pour commencer le masque à travers lequel les acteurs déclamaient leur texte. [...] À partir de la donnée concrète du masque se développèrent ensuite d'autres sens, persona désignant par exemple aussi le rôle d'un acteur ou le caractère du personnage qu'il jouait.

Norbert Elias, *La Société des individus*

Document :

De : PPCOM-RELATIONSPUBLIQUES <ppcom-relationspubliques@interieur.gouv.fr,
À : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,
Ce : maurice.c.® interieur.gouv.fr Date : 05/10/2012
Objet : Demande d'informations sur la Brigade criminelle de la
Préfecture de police

Monsieur,

Dans un courrier électronique daté du vendredi 28 septembre 2012, vous avez sollicité des informations sur la Brigade criminelle de la Préfecture de police.

Je vous informe qu'une suite favorable a été réservée à votre demande. Ainsi il vous appartient de prendre contact auprès de Monsieur Didier M., chef de cabinet – chargé des relations publiques de la Direction de la Police judiciaire (01 77 72...) ou de sa collaboratrice, Madame Lucille D. (01 77 72...).

Je vous prie de croire, Monsieur, à l'assurance de toute ma considération.

Le conseiller technique

Chef du Service de la communication

Maurice C.

Relations publiques Préfecture de police

Cabinet du Préfet – Service de la Communication – Bureau 3804

Tél. : 01 53 71... Fax : 01 53 71... www.prefecturedepolice.fr

Document :

De : Jérôme Fansten <Jfansten@hotmail.com>

À : Stephen Carrière <stephen.carriere@anne-carriere.fr>

Date : 05/10/2012

Objet : Chiens du purgatoire

Salut Stephen,

Jean-Bernard Pouy le dit :

« Le roman noir accepte tout ! La forme brute, poétique, surréaliste, humoristique même. [...] C'est un genre fondé sur le désespoir lié à la société et à ce qu'elle peut imposer, pour devenir ensuite une vision des choses, une lecture du monde. Le roman noir est un roman réaliste, un roman du réel qui n'a besoin ni de tueurs ni d'énigme, mais de style. Une stylistique [...] le démarquant ainsi des romans policiers ou autres thrillers à qui on peut pardonner de ne pas être bien écrits. »

Je précise parce que... Pour *Les Chiens du purgatoire*... Ah ! Tu vas me gueuler dessus, je travaille les flux de pensées, le double point de vue, les jeux typographiques et les italiques à la David Peace, et les collages de « documents ». Mais tu vas voir ! Je vais te bricoler une histoire aux petits oignons.

Suite à ton intervention, j'ai reçu un avis positif du service de la com de la PP (Préfecture de police). J'ai l'autorisation de rester quelques jours au 36. Je vais pouvoir suivre le travail d'un procédurier. Merci, camarade ! Ils m'ont demandé un état des lieux de mes projets – je leur fais suivre ça et je te tiens au courant !

J.

P.-S. quand tu veux pour l'avance, ou si ce serait pas un effet de ta rayonnante bonté, connard, de ne pas trop laisser tes auteurs crever la dalle !

P.-P.-S. Je me mets à ton manuel de dramaturgie dès que j'ai liquidé ces *Chiens* !

Document :

De : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,

À : Stephen Carrière <stephen.carriere@anne-carriere.fr,

Date : 11/10/2012

Objet : Chiens du purgatoire

Salut Stephen,

Tu m'as demandé ce que signifiaient certaines digressions en octosyllabes dans *Les Chiens du purgatoire*.

(J'ai du corail au bout des doigts, et deux Barbie clouées dans le dos !

R2-D2 de la Caraïbe,

Yoruba ascendant créole,

Robot vaudou bouffé d'amibes, *etc.*)

Il ne s'agit pas de digressions ! C'est un « portrait » de Lewis, l'un de mes deux personnages principaux, saupoudré sur l'ensemble du texte selon une méthode d'écriture inspirée du *cut-up* [...]

[« Le *cut-up* est une technique littéraire aléatoire, inventée par Fauteur et artiste Brion Gysin, et expérimentée par l'écrivain américain William S. Burroughs, où un texte se trouve découpé au hasard puis réarrangé pour produire un texte nouveau. [...] Le *cut-up* tente de reproduire les visions dues aux hallucinogènes, les distorsions spatio-temporelles de la pensée sous influence toxique (phénomène de déjà-vu notamment). Esthétiquement, le *cut-up* se rapproche du pop art, des happenings et du surréalisme d'après-guerre (Henri Michaux par exemple) et de sa quête d'exploration de l'inconscient. » (*Source : Wikipédia*)(N.d.A.)]

Son ange gardien est caractérisé sur le même modèle, par collage de références. (Quand j'étais môme, j'avais un ami imaginaire... eh ben je l'ai toujours vu comme un magma identitaire, un genre de créature à morphologie aléatoire.)

Chacun son ange gardien. Le mien ressemble à Cupidon. Il a des ailes customisées, des plumes en polyester injecté (RTM) et du diesel plein la vessie. Du diesel ou autre chose – peut-être de l'acide sulfurique... ou du Coca-Cola... Peu importe... C'est mon mentor, une sentinelle. Mon guide, en quelque sorte.

Il est si petit, ce con, que même son ombre est incomplète. Il file à

grande vitesse, droit sur Villetaneuse. Il avance.

VroooooooooooooooooooooooooOOOOOOOOOOooooo... Et, plus loin :

Il est blanc, dans le genre « salsifis parisien », rondouillard, boudiné. Il ressemble à un préservatif rempli de saindoux. Il cherche l'Amour et ça l'emmerde. *Quand le rêve devient réalité, faut changer de rêve*, il se dit. Il avance. Vrooooooom...

J.

P.-S. Je commence mon séjour au 36 dans quelques jours ! Haut les cœurs...

P.-P.-S. Si ce genre de manip de langage te saoule, on peut envisager de mettre certains poèmes en *bonus track* dans la version numérique, une sorte de DLC gratos.

19/10/2012

Depuis 2002, le ministère de l'Intérieur a fait le vide autour de l'institution policière. Un putain de no man's land. L'Institut des hautes études de la sécurité et de la justice (INHESJ) a été placé sous la tutelle du Premier ministre en 2009, et l'Observatoire national de la délinquance et des réponses pénales (ONDRP), lui aussi sous tutelle, s'occupe seul du traitement des chiffres donnés par la police. C'est très opaque. Et ces chiffres permettent au ministre de l'Intérieur de se féliciter à date fixe de la « baisse de la délinquance ». Au besoin, le ministre se félicite de *la baisse de l'augmentation* de la délinquance.

Napoléon disait de Talleyrand que c'était de la merde dans un bas de soie. S'il entendait parler nos élites, il se dirait probablement que l'art de la soie s'est perdu. Des « communicants », rien de plus.

Voilà. Je ne sais pas à quoi ressemblera la police de demain. On aura peut-être droit à des machines, comme à la Poste. En libre affranchissement. Un logiciel avec des PV préremplis. Si t'as été violé(e), tape JL Puis # si t'as encore des saignements. Si on t'a piqué ton sac à l'arraché, tape 2. *Bip bip bip*.

N'empêche, ça me fait quand même quelque chose d'entrer dans le Saint des Saints – le « 36 ».

Le porche d'entrée est fermé par une grille. Je passe par un sas, à gauche, sous un portail métallique et un détecteur de métaux. Trois policiers.

Je dis que je viens voir Didier M.. L'un des policiers prend ma pièce d'identité.

Je me suis pointé en costard. Noir, évidemment. Je l'ai acheté pour un enterrement auquel je ne suis jamais allé. Il est trop grand pour moi et le ridicule me donne un air candide tout à fait opportun.

Sur la gauche, une porte grise marquée « Direction de la police judiciaire ».

L'escalier est recouvert d'un épais linoléum noir grêlé par l'usure. Je commence mon ascension. J'ai le cœur au bord des lèvres.

Au deuxième, je m'arrête devant un portail électronique. Rebelote : un flic me demande ma pièce d'identité et le motif de ma visite.

J'attends dans un petit couloir jouxtant le grand escalier central. La déco est merdique. Le lino noir, plus ou moins marbré de blanc, a dû être posé dans les années 1970. Les murs sont jaune pisseux.

Didier M. vient me chercher : « Monsieur Fansten ? » Il a l'air énervé. Il a des gestes vifs.

Dans son bureau, je le remercie d'avance pour le temps qu'il veut bien m'accorder. Il se détend un peu. Il a eu son lot d'emmerdeurs et ça le soulage de tomber sur un type poli.

Je lui dis :

— Vous avez beaucoup de demandes

— Trop, oui. Tout le temps. Quand c'est pas la télé, c'est le cinéma. Et quand c'est pas le cinéma, c'est la radio. Sans compter les écrivains.

Didier M. se cale dans son fauteuil.

Je devine que chaque civil qui passe la porte de son bureau lui demande ce que ça fait de venir *ici* tous les matins. Je pèse le pour et le contre et je me dis qu'un cliché de bienséance ne sera pas inutile.

Alors je dis :

— Ça vous fait quel effet d'entrer chaque jour au 36 quai des Orfèvres... ?

— Sans doute le même effet qu'un lavabo à un plombier.

Je rigole.

Didier me dit qu'il se méfie des gens de cinéma. « Ils se croient partout chez eux. » Il me dit. « Ils débarquent avec leurs caméras, ils veulent suivre la BRB jusque dans les toilettes... »

Il ajoute que les types se comportent comme s'ils étaient sur scène 24 heures sur 24.

Et puis il se tait.

Il me regarde.

À côté du bureau, un petit chien. Il remue la queue. L'admiration des chiens n'est pas celle que je préfère, mais leurs grands yeux vides, parfois, me mettent du baume au cœur.

Je regarde Didier M. et je lui dis que le monde du cinéma ne peut durer que s'il reste dans l'emphase permanente : célébration pompeuse des succès, *via* les Césars par exemple – ce qui permet de recouvrir sous les flonflons la grande fosse commune des films mort-nés... Et aussi : usage systématique de mots comme *important* ou *nécessaire*. « C'est un film nécessaire ! » Ou comment réinventer l'eau chaude tous les mercredis. *Des « communicants », rien de plus.*

Je décide de fayoter, je lui dis que le métier de flic impose de rester au ras du réel, même sur les affaires les plus médiatiques, tandis que le cinéma oblige à se prendre pour Dieu, même sur les projets les plus ridicules. Ça rend les « gens de cinéma » franchement odieux, pour la plupart.

M. sourit. Il me dit :

— Je suis quand même un peu cinéophile...

Je lui dis :

— Personne n'est parfait.

Il me dit :

— Qu'est-ce que vous intéresse dans « l'affaire Pelletier » ?

Il se penche en avant, pose ses coudes sur le bureau et croise les doigts, pouces l'un contre l'autre devant sa bouche. La glace est quasiment brisée, mais il est méfiant.

Je cherche mes mots. Pelletier est mort il y a un peu plus d'un mois et je sens encore sur ma nuque le souffle chaud qui l'a projeté au fond du jardin.

Je pourrais citer David Peace. « Étudier les crimes et les meurtres qui ont lieu dans une société est le meilleur moyen de la connaître. »

Mais, bon... je parle à un flic, quand même... je ne peux pas lui débiter le genre de fadaises qu'on sert aux journalistes.

J'inspire et je lui dis :

— Pelletier m'intéresse parce qu'il se trouve au confluent de la politique et des affaires. La victime n'est pas sympathique. Pour un scénariste, c'est du pain béni...

J'ajoute :

— Et vous-même... Est-ce qu'il vous intéresse particulièrement ?

Il me dit :

— L'affaire Pelletier est délicate et m'ennuie pour les raisons qui font qu'elle vous intéresse...

Il confirme par la bande que l'affaire Pelletier est politique et qu'il y a des intrus dans l'instruction.

Je laisse un blanc.

Encore une fois, je regarde à côté du bureau. Le chien remue la queue. Ces foutues bestioles ont le don pour réchauffer les atmosphères un peu froides.

Gérer une conversation permet d'apprendre le maximum de choses de son interlocuteur sans trop se dévoiler. Gérer une conversation permet de garantir la cohérence et la crédibilité de l'entité « Jérôme Fansten ». L'entité passe pour un homme relativement réservé, doté d'une certaine qualité d'écoute.

Quand je juge que le blanc a assez duré, je fouille mon sac et je tends *Les Chiens du paradis* à Didier. « Je vous ai apporté mon livre... »

Il me remercie et me demande de parler de moi.

Je lui réponds qu'il n'y a pas beaucoup de choses à dire. Sinon que... je suis né en 1974, à Paris – un 3 mai... et que...

ACTE 2

Le 36 quai des Orfèvres

J'ai horreur des chambres propres. J'ai horreur des gens qui ont toujours peur de laisser des traces. Voilà pourquoi cette pièce est merveilleuse. Vous y vivez et vous y laissez vos traces, et si vous restez assez longtemps, ça sera dans les murs et dans l'air, et un peu de vous ne quittera plus jamais cet endroit.

Norman Mailer, *Rivage de Barbarie*

Je suis né en 1974, à Paris, comme Machiavel... ou Gino Cervi, qui a joué Peppone dans la série des Don Camillo. Je suis né avec le cordon ombilical autour du cou, une « double circulaire cervicale ». Je suis né cyanosé, bleu comme une quetsche – un bleu qui a très vite quitté mon regard, au profit d'un brun sale beaucoup plus consensuel

Je suis né à moitié mort et ce trait de caractère me distingue encore.

J'ai eu une enfance merveilleuse, sur laquelle je vis toujours aujourd'hui, mais j'ai été un adolescent raté – ratage dont je porte encore les stigmates.

J'ai aimé les filles, sans être payé de retour.

J'aime les femmes, qui parfois me le rendent bien.

J'ai une ambition démesurée, qui me frustre chaque jour.

J'ai un boulot, dont je ne connais pas encore la finalité.

Je sais écrire.

Je ne sais pas écrire.

Je suis un humaniste sans humanisme. Je suis égoïste et généreux ; je suis attentif aux autres parce peur de déplaire ; je suis gentil parce que je sais que je n'aurais pas les moyens d'être un salopard agressif – et je ne le regrette pas.

J'aime ta bouche,

J'aime ton regard. J'aime tes seins. Et ta façon de bouger tout ça.

Tu es belle,

Tu es belle comme une sortie de secours sur un cercueil

Et moi je suis sans doute le non-violent le plus pervers que je connaisse.

J'aime la vie.

J'aime ma vie.

J'aime pas ma vie.

Je veux vivre, bordel ! Et tout le monde nettoie ses flingues, ça sent le pourri, y a comme un goût de cendre même dans le meursault, et je fais semblant d'y voir de la vanille, sinon je n'ai plus qu'à me jeter par la fenêtre.

Je suis un putain de menteur, j'avance masqué. Mais le problème d'un masque est que le visage derrière s'habitue à ne plus rien dissimuler – et le jour où l'on enlève le masque, le monde entier veut nous faire la peau.

Document :

De : L. gmail.com,

À : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,

Date : 21/10/2012

Objet : (aucun objet)

Hey,

Je voulais juste prendre de tes nouvelles, savoir si... Ça va ?

Moi ça peut aller. Enfin ça dépend des jours. Là, aujourd'hui, c'est un peu plus compliqué... Mais bon, c'est dimanche et il fait dégueu.

Je sais pas trop quoi te dire en fait, c'est un peu débile.

Désolée. Je crois qu'en fait, tu me manques. C'est juste banal. ,)

[...]

29/10/2012

Le dossier d'instruction de l'affaire Pelletier, c'est déjà cinq ou six kilos de paperasses, plusieurs dizaines de procès-verbaux accompagnés d'une copie de toutes les réquisitions judiciaires nécessaires à la bonne tenue de l'ensemble.

Nathalie me dit :

— Vous cherchez quoi, là-dedans ?

Nathalie, dite « Natou », c'est le procédurier du groupe qui se coltine l'affaire Pelletier. Elle a un air – hum... comment ils disent, les autres, quand on a un balai dans le cul ? « Compassé », une connerie dans ce genre.

Elle a donc un air compassé et regarde ses dossiers avec... componction.

Moi aussi, du coup.

Moue de circonstance.

Hey ! T'es un artiste, mec !

Je dis :

— Je cherche... une ambiance.

— Une ambiance ?

Les premiers PV établissent la genèse de l'instruction : quand les pompiers arrivent dans la propriété de Pelletier, ils maîtrisent le feu et s'assurent qu'il n'y a plus aucun risque d'explosion. Le corps de Pelletier est retrouvé quelques minutes plus tard, à vingt-sept mètres de la maison. *Pelletier n'a pas fini dans ses tilleuls, comme je l'espérais, mais sur le gazon* » tout simplement.

Les policiers sécurisent le périmètre. Ils n'aperçoivent rien de particulier, si ce n'est les badauds habituels. Des voisins, essentiellement.

Le substitut du procureur se déplace et repart aussitôt. Il revient quelques heures plus tard pour entendre les premières conclusions du commandant Stéphane B., chef du service Recherche des causes d'incendie.

Stéphane B. note que les murs de la cave sont noircis dans la partie haute et qu'il y a peu de dommages structurels. Le boîtier de l'interrupteur qui a servi de détonateur n'a pas été détruit par l'explosion. L'observation de ce boîtier révèle qu'il a été « manipulé » à plusieurs reprises : la peinture sur les têtes de vis et les bords du boîtier est abîmée. La présence de cales de bois indique par ailleurs

que Pelletier avait sécurisé son installation de manière très sommaire. Des marques au sol, à même le béton, laissent supposer que l'une de ces cales a été déplacée.

Ces divers éléments ouvrent des brèches dans la thèse de l'accident, mais ne l'infirmant pas totalement.

La levée de corps, c'est-à-dire l'examen externe du cadavre *in situ*, n'apporte aucune information susceptible d'engager la responsabilité d'un tiers. Mais le corps est en mauvais état et... *le boîtier de l'interrupteur « a été bidouillé »*. Le toubib présent sur les lieux s'autorise de la recommandation n° R (99) 3 relative à l'harmonisation des règles en matière d'autopsie médico-légale, qui comprend « l'accident domestique », et émet un obstacle médico-légal : une autopsie est demandée, avec radiographie complète du corps.

En attendant, le légiste confirme ce qu'on pouvait déjà déduire des photos racoleuses de *Rivarol* : lacération totale des poumons, accompagnée d'une déchirure partielle de la plèvre viscérale, éclatement des abdominaux, etc. Un peu comme si on avait jeté du tartare contre un mur.

Le visage n'a pas été altéré par l'explosion. Pelletier est identifié sans problème. Il a donc rejoint ses ancêtres avec la gueule encore bien droite, et tout à fait laide, comme elle l'a toujours été.

Le substitut joue la prudence et saisit la direction régionale de la PJ de Versailles, compétente dans les départements des Yvelines, du Val-d'Oise, de l'Essonne et de la Seine-et-Marne.

Le SRPJ demande l'intervention de l'Identité judiciaire et commence l'enquête de voisinage.

Les voisins n'ont rien vu. Les voisins ont entendu une détonation. Les voisins racontent l'événement comme s'ils l'avaient vu depuis la planète Mars. Une personne a noté, cependant, la présence d'un « inconnu »,

L'IJ cherche et trouve sur place la boîte à outils et le tournevis utilisé pour ouvrir le boîtier de l'interrupteur. Sur la pointe, le tournevis porte encore une petite trace de peinture blanche. Le manche a été nettoyé et ne révèle aucune empreinte, contrairement aux autres outils.

On estime donc « possible » qu'une tierce personne ait nettoyé le tournevis.

Ce dernier élément s'ajoute aux autres pour esquisser l'hypothèse d'un incendie criminel. Ce foutu dernier élément me lâche une colonie de fourmis dans les intestins.

Les vis du boîtier de l'interrupteur sont retirées du mur pour une recherche d'empreintes sur le fut.

J'essaie de garder mon calme. *Si sol fa dièse...*

Tout est là, quelque part, dans les disques durs d'un dieu qui dort

devant son ordi. La PJ donne des coups de sonar. Elle tente de figer l'instant qui lui échappe.

Bref, on va l'avoir dans l'os, mon frère et moi, parce qu'on n'a pas jugé utile d'apporter nos propres outils. Merde, c'était quoi l'alternative ? Débarquer avec tout le matos sous le bras ? Non. Nous avons calculé le rapport bénéfice-risque sur la base des destructions potentielles liées à l'incendie : l'interrupteur aurait dû fondre. Pointée avec la froideur coutumière du langage pénal, cette « erreur » devient celle d'un débutant grossier et, plus que la perspective d'être découverts, c'est la honte de l'amateurisme qui m'embarrasse.

J'essaie de garder mon calme – et je n'y arrive pas. Mon cœur s'accélère.

Dans un flash, je me revois, tout seul chez moi, quand j'étais même. Mes journées *sans entité*. Des moments de calme où je me contentais d'écouter les bruits de la rue. Des moments où l'on me foutait la paix *parce que je n'existais pas*. Je ferme les yeux, je trouve un peu de chaleur en me baignant dans ces souvenirs.

Natou me dit :

— Ça va ?

— Ça va... C'est... C'est plus violent que ce que je pensais.

J'ouvre les yeux et je regarde le procédurier. Elle ne se donne pas la peine de cacher son sourire. *Quelle fiotte, ce type !*

Dire aussi : l'entité est un artiste célibataire qui habite chez sa maman, il écrit des polars d'une noirceur absolue, mais ne supporte pas la vue du sang.

Bon... Les faits : Pelletier est mort à Barreau-sur-Essonne (77). Mais Pelletier est un Parisien, un notable engagé politiquement. Il n'y a aucun suspect identifié. C'est un dossier potentiellement sensible et la PJ de Versailles refile l'affaire à la brigade criminelle de Paris.

La Crim ! Rien que ça...

Je regarde le plan de masse, la carte de la scène de crime. Comme dans un jeu à points, des numéros indiquent les emplacements des débris et dessinent l'explosion.

Le bloc serrure – une serrure à mortaiser – ainsi que la traverse supérieure de la porte sont retrouvés deux mètres au-dessus de Pelletier.

Le plan comble les vides de la reconstitution *in situ* avec Daniel « Dany » Ehrenberg.

« L'affaire Pelletier » est suivie par un groupe de cinq personnes. Le capitaine et chef de groupe, Jean-Jacques A.. Il a 53 ans et deux culots de bouteilles en face des yeux. Il ressemble à Jacques Vergès. Il est trapu. Son indice de masse corporelle est élevé et je me dis que c'est un bon candidat pour une tumeur du côlon.

Antoine T., c'est le 2^e de groupe, capitaine adjoint du chef de

groupe. Il a la langue large, et je me dis qu'il doit faire de l'apnée du sommeil – ce qui pourrait expliquer ses cernes.

Le procédurier est une femme, Natou P.. Fille de gendarme. Pas très jolie, le nez en trompette, des pommettes saillantes. Elle a de belles mains, en revanche. Ce ne sont pas des mains de flic.

Christophe B., brigadier. Un ancien de la BRI. Et Karim H., enfin, jeune capitaine de 34 ans. C'est un nouveau, un « ripeur de base ».

Saisis par commission rogatoire, ils travaillent dans le cadre d'une enquête préliminaire. L'arlésienne qui est censée surveiller tout ça s'appelle « monsieur le juge Dubœuf ».

Ces chacals me collent aux basques, mais ils ne le savent pas encore. Ils ont devant eux l'assassin de Pelletier. Il suffit de nous comparer quelques secondes pour comprendre que le merdique de la situation tutoie la perfection : des pitbulls face à deux petits chihuahuas.

Natou n'a pas d'alliance. Ça ne prouve rien, mais... Nos yeux se croisent. Elle a l'air surprise que je la regarde avec intérêt. Elle doit penser que je l'imagine à poil, voire à quatre pattes, alors que je la vois bien en tenue, flingue en avant, en train de me réciter mes droits.

J'essaie de me calmer...

Je dois observer mon environnement, prendre des notes et rapporter l'info la plus claire possible à mon frère. « *Tiens ton sujet, les mots suivront !* » Mais il est contre-productif de tout prévoir. Cette scène qui relève de l'entité « Jérôme Fansten » est aussi un moment de ma propre vie et je dois le vivre avec toute l'intensité possible.

Je joue un rôle. Mon frère, beaucoup moins. Sa méthode : se laisser porter par l'instant et le consigner *a posteriori*. « Je suis engagé émotionnellement dans la plupart de mes interactions. » Mais là, je pense à L.

Je ne dois pas penser à L.

Je suis en train de décrocher.

Natou a un bureau étroit et mansardé, comme les autres, mais pour elle toute seule.

Je remarque un dossier recouvert de stickers. Natou suit mon regard.

Elle me dit :

— Ça... c'est le « bulle »...

— Le bulle ?

— C'est le genre de détail qui fera « vrai » dans votre bouquin.

Elle ouvre le dossier : des pochettes transparentes remplies de commentaires.

— Là-dedans, on note toutes les idées, les premières impressions... On garde sous le coude les vérif qui n'ont rien donné. Le « bulle », ou le « blanc », c'est le parent pauvre de l'instruction : on y met tout ce

qui intéresse l'enquête mais ne mérite pas de procès-verbal.

— Ça sert à quoi ?

— À revoir certaines choses sous un angle neuf. À reprendre l'enquête à gauche quand on est allé à droite...

Elle referme le dossier et sort de son bureau :

— Venez, on va faire le tour du propriétaire...

Il y a des boiseries partout. À gauche de l'escalier central, un genre de cabinet de curiosités : des écussons et des galures, des bibelots de flics du monde entier, des envois de collègues.

L'ambiance ? Merdique, avec une odeur d'encaustique. *Je suis dans la gueule du monstre, mec !*

À droite, un filet de protection. Natou me dit qu'il a été placé en 1987, juste après que Nathalie Ménigon, l'une des pétroleuses d'Action directe, a tenté de se jeter dans le vide.

Natou ajoute qu'Harlan Coben est venu visiter les lieux en 2008, juste avant d'écrire *Sans laisser d'adresse*. Je lui demande si c'est un bon roman, mais elle ne l'a pas lu.

Natou ouvre une porte minuscule. Elle doit deviner mes envies de destruction et vouloir me montrer les fusibles et le panneau de répartition, mais non, nous débouchons sur un petit escalier en colimaçon.

Natou me dit :

— Ça monte vers la salle de séchage.

— C'est quoi ?

— Comme son nom l'indique, c'est là qu'on suspend les fringues humides, encore ensanglantées, le temps qu'on puisse les analyser...

On grimpe. Je regarde son cul qui balance d'un côté à l'autre, juste au niveau de mes yeux. Dans la salle de séchage, je chope tout de suite l'odeur métallique du sang derrière celle des solvants. Des cintres sur un câble au-dessus d'un plateau en fer permettent de suspendre les vêtements des victimes.

Dans un coin, deux mannequins en assez mauvais état, un grand et un petit. Ils servent pour les reconstitutions. Le grand est maquillé – c'est un morceau de plastique femelle. Ou pas. Il est polyvalent, je suppose. Ça me semble très artisanal, tout ça, et je me demande si Natou ne se fout pas de ma gueule.

L'une des fenêtres de la salle de séchage donne sur les toits. Natou me propose d'aller faire un tour sur le zinc. Je n'en ai pas tellement envie, mais elle me dit que Coben est monté sur les toits. Alors, bon, si Coben l'a fait...

On monte. Rebelote son cul. Et, juste au-dessus, un ciel acide rouge et vert, une immense moussaka en technicolor. Une formation nuageuse en forme de bite – des *Staphylococcus*, à vue de nez. Et « la plus belle ville du monde », alentour, confite dans le gasoil et les

klaxons.

Natou regarde le paysage :

— On voit tout Paris d'ici ! La vue porte loin. Pas vrai ?

J'ai envie de dire : « Les poètes et les mouches sont au sommet de la chaîne alimentaire, *pas vrai ?* » Mais je ferme ma gueule.

Natou me redemande ce que ça veut dire : «... une ambiance ? »

Une ambiance...

— Le monde du cinéma est un monde fermé sur lui-même ; on s'y regarde en chiens de faïence, mais on y pratique l'endogamie avec obstination ; on ne s'intéresse aux classes populaires que pour en piller les angoisses quotidiennes et donner une patine sociale à nos œuvrettes. Or, depuis les toits du 36, par exemple... : « *La vue porte loin.* » Elle est là, l'ambiance.

Natou sort un bouquin de sa poche.

Elle me jette un œil, s'assure qu'elle a son auditoire. Et puis :

— « Par ses implications ontologiques et la solitude qu'elle révèle, une scène de crime, c'est... c'est la Torah du cinglé... l'Évangile du singe... Faut de l'étude et de la disponibilité... ! et, oui, du silence... »

Elle se racle la gorge et crache dans la gouttière :

— J'aime bien ce passage. Je ne pensais pas que le type qui écrivait ça pourrait venir au 36 jouer les voyeurs.

Elle me montre la couv. *Les Chiens du paradis*.

Le ciel s'assombrit – mauvais, toute la pisse évaporée va nous retomber sur la gueule sous forme de gros calculs jaunâtres. Je dis :

— Je ne suis pas un voyeur.

— Pourtant, vous êtes un ami de Daniel « Dany » Ehrenberg.

— Dany est l'un des meilleurs chroniqueurs judiciaires que je connaisse.

— Il organise des visites de scènes de crime.

— Eh bien... Je suppose qu'on vit une époque formidable.

J'entends le pas d'un type dans l'escalier métallique.

Je regarde la Sainte-Chapelle, feignant de trouver ça fascinant. Et puis je me tourne vers le nouveau venu.

Il s'agit de mon flic des Stups. Mister « Nubuck » en personne, toujours aussi jaune.

— M'sieur Fansten ! dit-il avec un petit mouvement de tête. J'ai appris que vous étiez dans nos murs...

Les Stups, c'est l'une des brigades centrales. « Nubuck » travaille sur place, évidemment.

Il claque une bise à Natou et se tourne vers moi. Il me dit que sa nana ne parle que de moi et que ça le saoule. Je lui dis que je suis désolé. Il me dit qu'elle se tripote chaque fois que je publie quelque chose dans *Le Bulletin du scénariste*. Je lui redis que je suis désolé, cette fois en me grattant les couilles avec ostentation.

Natou regarde la ville. Natou a l'air vague et profond de qui regarde la mer.

« Nubuck » me montre ses yeux, puis tend ses doigts vers moi, manière de signaler qu'il m'a dans le collimateur. Natou se tourne vers moi :

— Alors ?

— Oui, la vue porte loin.

Le ciel se couvre d'une vaste membrane rosâtre et crachote quelques gouttes d'eau tiède. Cet ersatz de pluie nous renvoie dans les bureaux, sur les PV.

L'autopsie demandée par l'obstacle médico-légal rapporte que Joseph Pelletier était légèrement alcoolisé au moment de sa mort.

La radiographie complète du corps révèle une liste interminable de fractures et de déchirures en tout genre. Les tissus sont piquetés de fragments de bois et de particules de plâtre, pour la plupart issus du chambranle et de la porte situés à côté de l'interrupteur. Ces fragments confirment la présence de Pelletier à l'endroit supposé de l'explosion. Pour le reste, j'ai droit à quatre pages d'abrasions et d'ecchymoses diverses, « écrasements et broiements » et autres « plaies contuses ». Sans compter les brûlures thermiques, peu nombreuses, contrairement à ce qu'on aurait pu imaginer.

Quid de cet « inconnu » aperçu par une voisine ? C'est un homme. Grand. Brun.

Les inconnus de passage sont identifiés les uns après les autres dans les communes alentour grâce aux factures dans les hôtels, entre autres.

Dans le lot, seul un « inconnu » reste... inconnu. *Moi, Mon frère.*

L'inconnu a logé à l'hôtel de l'Écu. Il a payé en liquide. Un portrait-robot est dressé à partir du témoignage du personnel.

Quand je regarde le portrait-robot, j'ai un haut-le-cœur : « Putain, il me ressemble ! »

L'état-major de la PJ a diffusé ce portrait-robot à tous les services, ainsi que les comptes rendus d'infractions et les synthèses des faits similaires. Natou me dit que ce portrait ne sera pas placardé partout. Pourquoi ? Parce qu'il est trop commun. Je joins les mains sur le sommet de mon crâne – et je m'effraie, avec toute l'ironie dont je suis capable : « Il me ressemble ! »

Natou me dit : « Vous êtes quelqu'un de commun. Au niveau du visage, en tout cas. »

Bref, ce portrait-robot est un simple outil supplémentaire.

Document :

Portrait-robot de l'inconnu.



N'empêche, je transpire. La dignité ? Le courage... ? J'en ai. Enfin, je suppose. Dans le système bizarroïde mis en place par ma mère, je suppose que je suis digne et courageux. Mais « Jérôme Fansten », non. C'est avant tout un scénariste. Son métier, c'est fermer sa gueule et avaler des couleuvres. Alors... je ne sais pas... par effet de vases communicants, il n'est pas absurde de penser que je devienne moi-même une belle carpette à l'occasion d'un coup de stress.

En l'état actuel de l'instruction, on ne sait pas si « l'inconnu » s'est, à un moment ou un autre, déplacé en voiture. Du coup, la Crim a demandé la totalité des procès-verbaux pour infraction au stationnement, excès de vitesse ou n'importe quelle infraction au code de la route dans un rayon de dix kilomètres autour de Barreau-sur-Essonne, les jours précédant la mort de Pelletier. Aucune des informations n'a permis de remonter jusqu'à l'inconnu.

Mon frère.

Barreau-sur-Essonne est à dix minutes en voiture de Malesherbes,

terminus du RER D4. La Crim interroge, portrait-robot de l'inconnu en main, les chauffeurs de taxi qui travaillent à Malesherbes. Le leitmotiv des chauffeurs ? « Jamais vu ce type-là ! »

Nouvelles réquisitions judiciaires. La Crim demande les images de vidéosurveillance de toutes les gares du RER D4. Deux personnes sont identifiées comme étant l'inconnu. Je demande à voir les vidéos, mais Natou refuse. En revanche, elle me met une capture d'écran sous les yeux. L'inconnu, qui descend en gare de Malesherbes, le 15 septembre. *Mon frère !*

En remontant le fil, en analysant les images de vidéosurveillance datées de ce jour dans chaque gare, on remonte jusqu'à Paris – où l'on voit l'inconnu monter dans le RER D, à Châtelet-les-Halles. Puis on perd sa trace.

Paris, c'est une grande ville. Un vaste abrutissement. Avec L. au milieu, dont les seins me manquent à ce moment précis, et me semblent aussi nécessaires que l'oxygène.

Quand on me demandera : « Vous avez vraiment tué tous ces gens ? » Je dirai : « Oui... » J'ajouterai que je ne l'ai pas fait de gaieté de cœur, ni même par coquetterie, mais parce que je suis un bon élève, un fils aimant – et un homme curieux de nature. Je ne parlerai pas de la créature immonde qui fait les cent pas dans ma boîte crânienne. Et face à la perplexité de mes interlocuteurs, il est probable que j'éclate de rire.

Je me calme... *Je dois observer mon environnement » prendre des notes et rapporter l'info la plus claire possible.* Il n'y a pas de photos de gamins sur le bureau de Natou. Comme l'absence d'alliance, ça ne prouve rien, mais... Je lui demande si elle est mariée. Elle me dit qu'elle n'a jamais trouvé « l'âme sœur ». La naïveté de la formule me fait sourire. Je crois pourtant cette fille très intelligente – et je me dis que ce genre de propos révèle une fragilité suffisamment meurtrie pour qu'on la cache derrière le premier cliché venu.

Ces éléments commencent à se superposer pour dessiner un portrait intéressant – celui d'une femme *accessible* ! Par ailleurs, son regard sur Paris n'est pas celui d'une femme aigrie ou blasée. Elle n'est pas très jolie et devrait donc être sensible à mon intérêt.

Dans un autre dossier : les dernières journées de Pelletier. On peut le suivre en détail avec ses fadettes ¹.

[1. Factures de téléphone détaillées, où figure la liste des communications émises et reçues.]

Les fadettes me racontent ce que je savais déjà puisque nous ne perdions pas notre cible des yeux : Pelletier est resté quasiment tout le temps à Barreau-sur-Essonne.

La téléphonie a radicalement changé le contenu des instructions. Mais ça coûte cher, tout ça. J'ai lu que le ministère de la Justice est en

dette auprès des opérateurs, Orange, SFR, Free et Bouygues Telecom. Plus de 50 millions d'euros. Natou me dit qu'Orange possède un service de 160 personnes entièrement dédié à l'interception des lignes téléphoniques et à leur basculement auprès des services de police.

Natou me donne un mémo sur Joseph Pelletier. Les lettres dansent devant mes yeux. La vie de Pelletier. Son engagement politique. Ses réseaux. Tout ce qu'on sait déjà, mon frère et moi. Joseph Pelletier est né en 1945. C'est un Français « de souche » très fier de ses racines franco-franzosisch. ⁵

En 1970, il obtient une licence de droit. En 1976, il passe son doctorat en Sciences de gestion spécialité Droit des affaires (université Paris II) et devient avocat en 1981. Etc.

Je feuillette, je survole...

Durant les années 1970, il est membre du Groupement de recherche et d'études pour la civilisation européenne, également connu sous l'acronyme GRECE. En 1980, il adhère au Club de l'horloge, un cercle de réflexion créé par de hauts fonctionnaires où s'élabore la riposte intellectuelle au socialisme.

Il milite depuis 2009 pour la Nouvelle Droite populaire, mouvement nationaliste et identitaire constitué autour de l'ancien député alsacien Robert Spieler.

Etc.

Je feuillette, je survole.

Pelletier : une sorte de grossiste en platitudes, chez qui les nationalistes de tout bord ont une ardoise longue comme le bras.

La Crim a récupéré des tas de données sur ses réseaux d'affaires. Ainsi, en 1973, il est en Libye où il établit des contacts avec quelques notables de la toute nouvelle République arabe libyenne.

L'information est inédite et me met KO.

Automne 1973 – date du viol de ma mère en France.

Et si « Jérôme Fansten » a, lui, le don d'ubiquité, je doute que Pelletier puisse prétendre au même pouvoir.

Natou s'en aperçoit, qui me dit :

— Ça va... ?

— Oui.

— Vous êtes tout blanc.

Une voix, dans ma tête... stridente, affolée... le timbre d'un canard hystérique – [mak.sim] : *Hey ! Pelletier n'a peut-être pas violé ta mère ! Pelletier n'était pas en France au moment du viol ! Ou alors... un retour en catimini ? Juste le temps de...*

... de vous concevoir, enfoiré ?

Je regarde Natou.

Tu le vois venir, le tsunami ? Le grand Chaos... ?

Je dis :

— Vous avez QUOI ? Au final ?

— À quinze bornes de Barreau-sur-Essonne, on a un groupe « ultragauche », qui est venu jeter de la merde dans la propriété de Pelletier après l'une de ses envolées sur l'immigration.

— Des gauchos ?

— Ou l'inconnu, évidemment...

— Mais vous penchez plutôt pour les gauchos ?

— Qu'est-ce qui vous fait dire ça ?

— Vous ne m'avez rien montré sur ces gauchos... Natou sourit.

Je lui dis :

— Natou...

— Oui ?

— J'aimerais beaucoup vous inviter à dîner.

Et plus si affinités.

30/10/2012

Je dis :

— Ils ont un portrait-robot. Et ça nous ressemble.

Je le foudroie du regard, mais je suis introverti et c'est un regard qui tombe à plat. « Poc ! » *Je n'ai pas les moyens d'être un salopard agressif...*

Mon frère me dit :

— C'est impossible parce que « nous » n'existe pas.

— Pendant les repérages... Tu ne t'es pas maquillé ?

— Non. Oh ! Je ne comptais pas revenir dans ce trou.

— On nous reconnaît.

— Non. On reconnaît « Jérôme Fansten ». Et « Jérôme Fansten » était à la soirée Pathé. Cent personnes peuvent en témoigner.

Je ne sais pas quoi dire.

Alors je me tais.

Il continue :

— L. peut témoigner. Et puis...

Je dis :

— Quoi ?

Il regarde la copie du portrait-robot, et répond avec un clin d'œil :

— Tu as les yeux plus ronds et j'ai les lèvres plus pulpeuses,

(Les yeux, la bouche. Puisqu'on en parle, aucun de nous deux ne ressemble à Pelletier. Même de loin. Les cheveux, la silhouette – rien à voir ! On n'a probablement aucun gène en commun avec ce type.)

Mon frère continue :

— Tu vas draguer le procédurier ?

— C'est un gros morceau.

— Tu as toute ma confiance.

— Je ne sais même pas si elle est célibataire.

— Je ne savais pas que ça pouvait poser problème.

— Je pense à L. tout le temps.

Sa bouche. Son regard. Ses seins. Sa façon de bouger tout ça.

Il lève les bras en l'air :

— QUEL RAPPORT ? PUTAIN !

Il se met à remuer les bras, comme s'il voulait s'envoler. Mon frère m'a dit il y a quelques jours :

— J'ai vu Adib. Je lui ai avoué que j'avais commis un assassinat...

Enfin, celui de Pelletier. Je lui ai dit : c'est moi.

— Pourquoi ?

— Pour voir.

— Et... ?

— Il a hoché la tête. Et puis il m'a reparlé de ses soirées, de ses putes...

Le ludisme de mon frère a quelque chose de suicidaire. Ou alors il a une intuition aiguë de l'idiotie du monde, une connaissance très supérieure à la mienne. Ça lui donne un humour beaucoup plus corrosif que le mien.

Une fois, parce que l'une de nos amantes reprochait à l'entité ses « sautes d'humeur », il a dit :

— Nous sommes deux.

Elle s'est marrée et lui a répondu qu'elle adorait les schizophrènes.

Il a dit, avec un sourire putassier :

— Non, je ne suis pas schizo. Nous sommes vraiment deux...

Elle s'est marrée et lui a *répondu* qu'elle mettait les clowns tout de suite après les schizophrènes dans son panthéon personnel.

J'aime les comics depuis mon enfance. Je les ai perdus de vue pendant une bonne décennie, mais l'arrivée sur le marché de scénaristes de premier ordre m'a réconcilié avec le genre. Brian Michael Bendis, Ed Brubaker ou encore Warren Ellis.

Brubaker écrit :

« Lorsqu'on lit un bon polar, chocs et rebondissements nous donnent un sentiment de déjà-vu : on les voit arriver mais on espère que les personnages vont soudainement les éviter... en ne répondant pas à ce coup de fil, en ne couchant pas avec cette femme, en ne vendant pas de drogue à ces flics... tout en sachant qu'ils le feront. S'ils ne l'avaient pas fait, ça n'aurait pas marché. La vraie surprise, peut-être, c'est qu'on se soucie des personnages parce qu'on sait qu'ils sont en enfer. On s'identifie à eux, même si l'enfer qu'ils vivent est bien pire que le nôtre.

Nous allons tous mourir et chacun de nous fait des erreurs.

Les meilleurs polars nous font totalement oublier l'intrigue en nous livrant des personnages que l'on comprend si bien qu'on ne peut s'empêcher de les regarder tomber tomber tomber

Et le décor semble si réel qu'on voudrait le fuir en hurlant.

[...] »

Ed Brubaker
Préface à *Scalped*, tome 4

La fascination de la chute. Tout est là.

02/11/2012

La voix, dans ma tête : [mak.sim], une voix de fausset... : *Hey ! Pelletier n'a peut-être pas violé ta mère !*

Son leitmotiv, mon angoisse... Je devine chez mon frère la même *hybris* que chez ma mère, la même veulerie aussi, le même talent pour l'inconscience, la fuite en avant, cette force que donne la certitude. Malgré ses coups de bravache, ses aveux ridicules, « *J'ai vu Machin. Je lui ai avoué que j'avais commis un assassinat...* », ça reste un fils dévoué – et un assassin sans scrupules. Moi, je suis scolaire, tout dans la maîtrise, incapable d'abandon. Lui, à l'inverse, est une présence pure. Je suis très jaloux de ça, l'enfoiré.

Pelletier n'a peut-être pas...

De la bile me taquine la glotte. Je me concentre et je me rappelle à l'ordre.

Notre mère nous a donné un objectif.

Cet objectif est peut-être un leurre...

Et alors ?

On tue des innocents.

Ou pas.

La probabilité n'est pas nulle.

Non, mais on ne peut pas revenir en arrière.

Moi.

Mon frère.

Mon frère a déballé notre réserve de cocaïne. Elle est molle, on dirait un bout de mastic. C'est le stock dont j'ai balancé la fine fleur au fond des w.c.. Adib nous l'a livrée comme ça : de la pâte à modeler, très grasse, difficile à réduire en poudre. À moins d'un peu de manufacture, faut la fumer, cette coco molle ! Mais le toxico *hipster* parisien – pour moi, le seul qui compte – veut sniffer. Bon... la pâte, c'est pas plus mal en un sens, elle est pure.

Je dis : « Tu fais quoi ? »

Il hausse les épaules et répond sans me regarder : « On est dans le rouge, on s'endette, faut qu'on se débarrasse de ce qu'on a ici, avec le maximum de bénéfice... »

La dernière fois qu'on a voulu faire le maximum de bénéfice, on a pourri la came. On craignait juste une bonne sinusite pour notre client. Tu parles ! Il s'est offert un *crank bugs* d'anthologie. C'était un comédien frais émoulu du Cours Florent, il végétait dans une sitcom

AB. Il avait une jolie copine à la blondeur synthétique froide et métallique. Elle m'avait appelé en urgence, son mec faisait un *bad trip*. « Il me dit que des insectes baisent sous sa peau, » Lorsque je suis entré dans l'appartement, le type faisait les cent pas, couvert de sang, le cutter à la main. Il s'était entaillé les avant-bras sur toute la longueur. Des veines minuscules pendaient dans le vide, comme si son coude avait recraché les spaghettis de la veille. La blondasse pleurait dans un coin, la joue fendue, on voyait ses molaires par l'ouverture, une sorte de seconde bouche qui souriait à côté de celle qui pleurait.

Je tire mon frère en arrière :

— On a les Stups sur le dos ! Et la Crim ! Et bientôt notre Turc !

Il perd l'équilibre, mouline dans le vide avant de tomber sur le cul. Il lève les yeux vers moi :

La voix, dans ma tête : [mak.sim], une voix de fausset... : *Hey ! Pelletier n'a peut-être pas violé ta mère !*

Son leitmotiv, mon angoisse... Je devine chez mon frère la même *hybris* que chez ma mère, la même veulerie aussi, le même talent pour l'inconscience, la fixité en avant, cette force que donne la certitude. Malgré ses coups de bravache, ses aveux ridicules, « *J'ai vu Machin. Je lui ai avoué que j'avais commis un assassinat...* », ça reste un fils dévoué – et un assassin sans scrupules. Moi, je suis scolaire, tout dans la maîtrise, incapable d'abandon. Lui, à l'inverse, est une présence pure. Je suis très jaloux de ça, l'enfoiré.

Pelletier n'a peut-être pas...

De la bile me taquine la glotte. Je me concentre et je me rappelle à l'ordre.

Notre mère nous a donné un objectif.

Cet objectif est peut-être un leurre...

Et alors ?

On tue des innocents.

Ou pas.

La probabilité n'est pas nulle.

Non, mais on ne peut pas revenir en arrière.

Moi.

Mon frère.

Mon frère a déballé notre réserve de cocaïne. Elle est molle, on dirait un bout de mastic. C'est le stock dont j'ai balancé la fine fleur au fond des w.c.. Adib nous l'a livrée comme ça : de la pâte à modeler, très grasse, difficile à réduire en poudre. À moins d'un peu de manufacture, faut la fumer, cette coco molle ! Mais le toxico *hipster* parisien – pour moi, le seul qui compte – veut sniffer. Bon... la pâte, c'est pas plus mal en un sens, elle est pure.

Je dis : « Tu fais quoi ? »

Il hausse les épaules et répond sans me regarder : « On est dans le

rouge, on s'endette, faut qu'on se débarrasse de ce qu'on a ici, avec le maximum de bénéfice... »

La dernière fois qu'on a voulu faire le maximum de bénéfice, on a pourri la came. On craignait juste une bonne sinusite pour notre client. Tu parles ! Il s'est offert un *crank bugs* d'anthologie. C'était un comédien frais émoulu du Cours Florent, il végétait dans une sitcom AB. Il avait une jolie copine à la blondeur synthétique froide et métallique. Elle m'avait appelé en urgence, son mec faisait un *bad trip*. « Il me dit que des insectes baisent sous sa peau. » Lorsque je suis entré dans l'appartement, le type faisait les cent pas, couvert de sang, le cutter à la main. Il s'était entaillé les avant-bras sur toute la longueur. Des veines minuscules pendaient dans le vide, comme si son coude avait recraché les spaghettis de la veille. La blondasse pleurait dans un coin, la joue fendue, on voyait ses molaires par l'ouverture, une sorte de seconde bouche qui souriait à côté de celle qui pleurait.

Je tire mon frère en arrière :

— On a les Stups sur le dos ! Et la Crim ! Et bientôt notre Turc !

Il perd l'équilibre, mouline dans le vide avant de tomber sur le cul. Il lève les yeux vers moi :

— T'as la trouille ?

— ÉVIDEMMENT QUE J'AI LA TROUILLE !

Il se relève, me tourne le dos et se remet au boulot.

« Raison de plus pour se débarrasser de ce qu'on a ici... » Il marque une pause et se redresse d'un bond, bras en l'air, furieux :

— À MOINS QUE TU VEUILLES AUSSI BALANCER ÇA DANS LES CHIOTTES ?

Tiens, pourquoi pas ? « Dealers mondains », c'est pas ce qu'on avait prévu pour l'entité.

J'ai des courbatures. J'ai le ventre rond, douloureux, la nervosité me ballonne. Mon frère me dit : « C'est pas les Stups : c'est juste un syndicaliste. » La nuance lui semble assez forte pour s'asseoir sur ce que je considère, moi, comme de la prudence élémentaire.

Mon frère me dit : « On attend que ce bouffon prenne le large avant d'aller chercher nos doses chez Rosina ! Et, en attendant, on revend illico toute cette merde ! »

Comme dealer, « Jérôme Fansten » est un amateur. *Nous* sommes des amateurs.

Je commence à dire que... *On tue des innocents. La probabilité n'est pas nulle.* Et alors ? Mon frère ne m'écoute pas, il agite les doigts devant ses oreilles comme s'il chassait des mouches. Il ne voit pas les approximations ou, s'il les voit, les considère comme des contingences, des incidents subsidiaires qui génèrent des affects encombrants. *Pelletier n'a peut-être pas violé notre mère* : hypothèse d'autant plus vaine qu'on ne peut pas revenir en arrière.

Je commence à me gratter, c'est nerveux. Le *crank bugs*. J'ai l'impression de sentir sous ma peau des œstres immenses et des vers comme des anguilles.

Je regarde nos produits de coupe. Là, de la phénacétine. Cette merde a été utilisée comme antalgique, mais elle avait des effets cancérogènes – interdite à la vente depuis 1986. Cela dit, elle provoque excitation et euphorie, alors c'est devenu la Rolls des produits de coupe.

La tétracaïne, c'est pas mal : utilisée comme anesthésique pour les muqueuses, notamment en cas de petites lésions dans le nez. En somme » en coupant la blanche avec de la tétracaïne, on a le problème et son remède dans une seule dose.

Et le paracétamol. Évidemment.

Et la voix de [mak.sim], en sourdine : « Hey ! »

Moi.

Mon frère.

Je ne peux m'empêcher de nous regarder

tomber

tomber

tomber

Mon frère balance l'ensemble des médocs par terre.

Je lui dis :

— Ça ne va pas ?

Non. Mon frère veut commencer la traque.

Le troisième homme. Valloton.

Je lui dis que c'est prématuré.

— Et moi je pense qu'il faut commencer les repérages !

— On n'a même pas épongé les frais relatifs à Pelletier.

— Nos cibles ont toutes autour de 70 ans. Si on les liquide tous les cinq ans...

On a déjà parlé cent fois des problèmes liés à l'homicide volontaire. À commencer par la nécessité de le pousser sous un tapis de faux-semblants. Boissard a disparu et aucune instruction n'est en cours, juste une RIF ¹ – procédure qui a été abrogée le 26 avril 2013. En somme : *nada* !

[1. Recherche dans l'intérêt des familles.]

On a eu la baraka au premier coup, mais... Pelletier n'est que le deuxième et il change déjà la donne.

Nos cibles se connaissent. En tout cas, elles se connaissaient. Les OPJ de la Crim établissent la biographie détaillée de chaque victime. Combien de temps leur faudra-t-il pour établir un lien ? *Boissard connaissait Valloton, qui dînait régulièrement avec Pelletier ; qui a fait ses études avec...* Ou encore : *Poissard a disparu et « Jérôme Fansten » le connaissait ; Pelletier est mort dans un accident suspect et un inconnu qui*

ressemble à « Jérôme Fansten » a été aperçu dans les parages, etc.

Un assassin est aussi un menteur professionnel. Et les menteurs se trahissent, tôt ou tard. Sur des détails, des invraisemblances. Nous sommes des dealers merdiques, mais nous sommes des menteurs professionnels. Peu importe : le temps ne joue pas en notre faveur.

Nos victimes vieillissent.

Nos victimes...

... n'ont peut-être pas violé notre mère.

Moi, mon frère... avons vécu dans le même carcan, sans en tirer les mêmes conclusions – il voit comme un signe d'élection ce que je considère de plus en plus comme une tragédie. Son projet est un élitisme meurtrier : les à-côtés embarrassants s'appellent « bien-pensance » ou « code de bonne conduite à l'usage de la majorité des bouffons » ou « notions profanes, consensuelles et hypocrites relatives au Bien et au Mal ».

Bouffé de sophismes, le con !

Après l'assassinat de Boissard, il a plongé dans un état fébrile. Comme un type qui vient de croiser le grand amour. Un *shooOOOOOooooot* de cocaïne sans cocaïne. Il ne baissait plus la tête devant les gens dans la rue, il écrivait mieux et plus vite, il dormait moins. Moi, j'ai éprouvé un vide tragique, une sensation de faim permanente, une indifférence perplexe à l'égard du genre humain. J'aurais pu montrer ma bite à la sortie des écoles pour constater que je m'en foutais royalement. Il avait l'humeur d'un conquérant dans une ville vaincue, et moi celle d'une pute dans un bordel après le rush. Il voulait faire la fête, j'avais juste envie de prendre un bain :

— Je ne veux pas commencer ces foutus repérages...

— Pourquoi ?

— C'est trop tôt. Attendons de voir où nous mène Pelletier.

Mon frère retourne à sa coke. Il va vraiment la revendre !

La cocaïne a été créée par des chimistes allemands pendant la Première Guerre mondiale. Et largement consommée pendant la Seconde. Pour combattre sur tous les fronts, Hitler a mis la Wehrmacht au régime poudrette. Et pour cause : ce pitre était lui-même dépendant des amphétamines. Il dormait deux heures par nuit. C'est devenu mon argument marketing dans les soirées branchouilles : « La nazie-drogue, mec ! » Bizarrement, ça marche.

Mon frère me dit :

— Je croyais que la Crim avait des gauchistes en ligne de mire.

— C'est une piste fragile et ils ne trouveront rien.

— Pourquoi ?

— PARCE QU'IL N'Y A RIEN À TROUVER !

— Tu vas draguer le procédurier ?

— C'est un gros morceau.

Non ?

C'est dans ce frigo, quasiment dans le giron de ma mère, que l'on conserve la coke et les produits de coupe.

L'impulsion... moi, mon frère. Cette histoire coordonne des « captations du réel » fragmentées, elle nous donne un objectif et met de la cohérence dans ce qui reste un délire de femme traumatisée.

Mais... Dans un récit, les personnages sont censés évoluer. Merde, c'est quoi nos possibilités d'évolution ?

Moi, mon frère. Mes petits anges... – l'ange est une volaille pour calotins, au même titre que la dinde de Noël ou l'enfant de chœur, dont il incarne le parfait mélange... Nom de Dieu, je suis trop crevé pour bosser et trop fébrile pour dormir.

L. est entrée dans ma vie. Je ne veux pas la voir partir. Mon frère la tolère de moins en moins : pour lui, les femmes ne doivent pas s'attarder dans notre périmètre, elles aggravent de manière exponentielle le danger qui pèse sur notre double vie.

Je me dis : « Le point de non-retour est loin derrière nous, déjà recouvert de poussière et... »

La déprime porte un soutien-gorge bandeau en lycra Princesse TamTam et un jean en denim noir et... Je me dis : « Ta marge de manœuvre est proche de zéro, mec. »

Je me dis : « Il va bientôt falloir choisir entre L. et ton frère... »

Document : Fiche technique du congélateur coffre Whirlpool WHM4611

Consommation d'énergie (Norme EN 153)

368 kWh/an Classe énergétique A +

Classe climatique SN-T(+ 10 à + 43 °C)

Coût d'utilisation estimé (€/an) 45

Volume total net 454l

Super isolation Oui

Mode de contrôle Mécanique

Autonomie du congélateur 52 h

Pouvoir de congélation (kg/24h) 21

Type de congélation Froid statique

Super congélation Oui

Nombre de paniers 4

Mode de dégivrage Manuel

Type d'alarme Visuelle (élévation température)

Serrure Oui

Poids 47 kg

Hauteur 91,6 cm

Largeur 140,5 cm

Profondeur 69,8 cm

Alimentation & prise 220-240 volts

Finition Blanc

Origine de fabrication Italie

Ce congélateur est doté d'une capacité de 454 litres permettant de stocker une quantité importante d'aliments. De classe A+, ce congélateur permet une économie additionnelle de 25 % en moyenne par rapport à un modèle de classe A. Lors d'un chargement important, enclenchez la touche de congélation rapide pour accélérer le processus de congélation de vos aliments. L'éclairage intérieur offre une parfaite visibilité des aliments. Une alarme visuelle signale une remontée anormale en température. Pour un chargement facile et agréable, le couvercle autocompensé s'ouvre et se ferme en douceur. En cas de coupure de courant, ce congélateur est doté d'une autonomie de 52 heures. La poignée est équipée d'une serrure pour en sécuriser la fermeture. De classe climatique tropicalisée élargie, ce congélateur fonctionne normalement même à une température ambiante allant de

10 à 43 °C.

Au cours de notre enfance, la cave n'est pas encore la mémoire de l'entité, c'est une aire de jeux – inaugurée, me semble-t-il, sur Atari 400/800, avec *Star Raiders*, où des pixels se tirent dessus dans un univers à la *Star Trek*. Un outre-monde ludique. Je me souviens ensuite de *Sun Dog*, sur Atari ST, un jeu d'exploration spatiale. La cave nous permet de tutoyer les étoiles.

Nous évoluons dans un système cosmogonique clos, archaïque, vaguement totalitaire : il y a peu de différences entre mon frère et moi et, sans être tout à fait interchangeables, nous n'avons pas vraiment conscience d'avoir deux vies distinctes. Notre situation ne nous paraît pas anormale.

À force de s'entraîner dans ses sous-sols, « Jérôme Fansten » devient imbattable sur consoles de jeux. L'entité a une petite notoriété auprès de ses camarades de classe. La notoriété ne dure pas, parce que le comportement de « Jérôme Fansten » fait flipper tout le monde. Avec le recul, nous *me* faisons flipper aussi : nous méprisons les autres enfants, coupables de *normalité* ; nous ignorons les filles et crachons dans le cartable des garçons ; nous ne sommes pas un gosse sympathique.

Moi, Mon frère... sommes plus intelligents que les autres. Mais nous lisons Lovecraft au lieu de *Tistou les pouces verts*.

Plus tard, Stephen King au lieu de Vasconcelos. Nous usons nos comics jusqu'à la trame : *Strange*, *Spidey*, *Spécial Strange*, etc, toute la ménagerie Marvel.

On considère l'entité comme un garçon perturbé.

Au mi-tan des années 1980, nous jouons avec notre secret à la manière de Tex Avery : un amant de notre mère quitte « Jérôme Fansten » en haut d'un escalier, descend au rez-de-chaussée et retrouve « Jérôme Fansten » en bas. C'est de notre part un accès de sadisme, une bravade. Aussi, peut-être, une façon de tenter le diable et de chercher le point de rupture... une poussée de ras-le-bol salutaire au milieu de ce manège continu qu'est l'entité... À chaque fois, notre interlocuteur redonne de la cohérence à notre mensonge, il trouve lui-même les réponses à ses questions, il ignore les zones d'ombre et remet de l'ordre dans le désordre. Nous sommes protégés, mon frère et moi, par l'esprit rationnel de nos *ennemis*. Ce paradoxe nous amuse et nous assure une soupape de sécurité. Au pire, certains finissent par trouver « Jérôme Fansten » malsain et... « bizarre »... et vont voir ailleurs, tout simplement.

Ma mère commence à prendre des cachetons que j'identifierai plus tard comme des antidépresseurs.

Je ne suis pas nostalgique de cette époque : nous vivons à moitié cachés, nos lectures nous valent une excommunication culturelle. Déjà

l'assassin geek se profile, puceau technophile et gavé de pop culture. J'essaie de justifier mes goûts : les superhéros racontent l'époque, les zombies évoquent la foule, la plèbe, les mouvements fascistes, etc. Au bout de quelques années, je lâche l'affaire, le monde reste aux singes savants et aux escrocs, inutile de s'obstiner. Au demeurant, je ne suis pas sûr que les zombies signifient quoi que ce soit, les peurs primaires qu'ils inspirent se suffisent à elles-mêmes. Mon frère, par exemple, ne tente jamais de se justifier.

Je rêve de *mashup*¹, j'attends qu'une nouvelle génération de scénaristes croise les exigences de l'art avec les personnages de mon enfance. Alan Moore ouvre la voie, *Watchmen* – un putain de boulevard, tellement large que l'underground et Hollywood s'y engouffrent au même moment.

[1. À la base, mélange de deux musiques sur une seule piste ; se dit, par extension, du mélange de deux éléments différents (personnage, univers fictionnel, etc.) (*N.d.É.*)]

La cave nous offre de longues heures de délectation morose et de rêveries porno. La cave nous offre des heures de branlettes. Nous épuisons des rouleaux de sopalin par paquets de dix. La cave nous offre des journées de narcissisme éhonté.

La plupart de mes digressions mentales sont des scènes de violence qui constituent un préliminaire paradoxal à la masturbation. Je m'imagine à l'école, dans la rue, n'importe où du moment qu'il y a une fille en danger. Je la sauve des cailleras, par exemple, avec une brutalité qui la fascine *et* la révulse. Les cailleras ramassent leurs dents sur le trottoir. Crachent du sang. L'un d'eux ne bouge plus. La violence me donne l'aura de romantisme tordu qui fait chavirer les filles. Mais elle hypothèque tout début d'histoire d'amour. Je suis Tetsuo, dans *Akira*, avant que son pouvoir le consume. Je suis Spider-Man, sans les jérémiades à la con de Peter Parker. J'accepte le monstre en moi ; je révèle le monstre au cours d'un acte de courage *et* de barbarie ; la fille que je viens de sauver me récompense en écartant les cuisses ; le monstre ne peut laisser aller la romance, la fille le sait et nous sommes très tristes en faisant l'amour. Et hop, un rouleau de sopalin en moins. Bref, je suis quasiment un ado lambda. J'ai juste dix fois plus de temps que les autres pour me livrer à ce genre de fantasmes bidon.

Grâce à Rosina, nous ne resterons pas puceaux trop longtemps. N'empêche : la libido nous bouffe de l'intérieur ⁷. *Moi. Mon frère...* posons des questions sur notre père, et les raisons du reste, la cave, l'entité. Nos frustrations accumulées suggèrent une nouvelle dynamique : la vengeance. Nous cherchons un sens à notre vie, quelque chose qui permette de *continuer* sans remettre en cause les bases. Notre mère nous donne des éléments épars. Notre mère a peur de sa propre création et nous pousse dans la voie d'une carrière

artistique. Elle double sa consommation de cachetons et arrête de fréquenter les hommes – elle en a marre de nous voir *jouer* avec eux, mon frère en haut de l'escalier, moi en bas...

Nous nous formons sur le tas et l'entité devient « graphiste » freelance, ça permet de bosser chez soi. Nous perdons quelques années à faire des CD-ROM, puis des sites Internet.

Moi. Mon frère... Nous réalisons un court métrage qui ne fait marrer personne... nous écrivons des scénarios qui ne se vendent pas... nous publions un roman qui passe inaperçu... et nous commençons les recherches – Boissard, Pelletier, etc. Nous respectons *l'impulsion* de départ. Notre mère ajoute de l'alcool à ses cachetons.

07/11/2012

Hier, Barack Obama a été réélu. Pour ce que j'en ai à foutre... Moi, une blondasse m'accueille sur un aplat de douze mètres carrés à l'entrée de l'hippodrome. Elle est belle, son sourire est immense, la blancheur de ses dents me pique les yeux, elle sert de support à une lingerie minimaliste. Je suis de « corvée de turf ». Je ramasse les tickets gagnants du PMU, histoire de me constituer une banque d'excuses afin d'éviter une condamnation pour « non-justification de ressources ». Si le fisc se penche un jour sur mon cas, je saurai quoi répondre. Prudence élémentaire. Combien de criminels sont tombés pour n'avoir pas justifié une simple facture ? L'article 321-6 du code pénal est très complet, qui oblige les fraudeurs à développer toutes sortes d'astuces.

Ici, je rôde près des guichets et je passe dans le sillage des mecs qui empochent leur pognon. S'ils balancent leurs tickets, je les ramasse. Et si le fisc me demande d'où vient le liquide que j'ai déposé sur mon compte, je peux lui fournir une explication circonstanciée. Une technique éprouvée qui demande autant d'obstination que de vigilance : à l'hippodrome de Vincennes, il y a plus de ramasseurs de tickets que de parieurs – façon de dire que l'escroquerie se démocratise.

Sur mes livres de comptes, du coup, je n'ai jamais vendu de cocaïne, non : j'ai gagné au PMU.

La pureté de la came, aujourd'hui ? Une vaste blague. Le chlorhydrate de cocaïne pur, c'est entre 10 et 30 % de la dose. Comme je deale dans le gotha, et le plus souvent possible à des novices, je revends le truc aux alentours de 80 euros le gramme. Là encore, j'improvise en fonction de l'ambiance, mais c'est plus cher que le prix du marché, de toute façon. Bref, les 400 grammes qui dorment chez Rosina, c'est une promesse de 30 000 euros. Mon Turc prélève une dîme non négligeable. J'ai dû balancer 100 grammes dans les w.c. de chez Pathé ; une fois remboursés ces foutus 100 grammes, je pourrai compter sur 5 000 euros de marge nette.

Une misère, vu mon mode de vie. Balzac serait capable de détailler ça sur vingt pages !

Mon frère et moi avons fait de scrupuleuses études de marché. Le site de l'Observatoire français des drogues et des toxicomanies donne les grandes tendances et des estimations fiables des prix. D'après

Une étude publiée par le *Brittish Medical Journal* indique que les prix de la cocaïne ont baissé d'environ 80 % en moins de vingt ans. Dans le même laps de temps, la pureté de la coco lambda a augmenté de 11 %! Ça réduit les marges, forcément. Tous les indicateurs disent que la consommation augmente, mais... c'est moins évident quand on veut vendre son truc.

L'idéal serait de vendre mes scénarios plus cher !

« Des princes saoudiens ont domestiqué les cavaliers de l'Apocalypse et les font courir en rond pour amuser les classes populaires. »)

[illegible]

Pour le reste, tout est calme. Un rayon de soleil. La foule, au loin. Des hommes, essentiellement – la blondasse à l'entrée prépare la tonte des parieurs en taquinant leur libido et leur volonté de puissance.

Une voix, dans mon dos :

— Tu ramasses des tickets gagnants ?

Il déplie *Paris Turf*.

— Tu me conseilles quoi pour la troisième ?

— Le prix de Blain-Bouvron ?

— Voilà.

— Attila Berry et Armstrong Jet me semblent très sympathiques.

D'ailleurs, il me balance son journal dans la gueule. Mes lunettes

s'envolent.

— Tu ramasses des tickets gagnants, Fansten ?

— Dois-je considérer votre insistance comme du harcèlement ?

Il marche sur mes lunettes et me dit :

— Considère mon insistance comme un coup de semonce.

08/11/2012

Nymphéas bleus, de Claude Monet, une toile immense d'un violet bizarre, tout entier marbré de veinules d'oxyde de chrome, un truc qui me rappelle les berges de la Seine à l'heure où la police fluviale ramasse les suicidés de la veille. C'est piqueté de jaune comme si la flotte elle-même tentait de planquer ses cadavres sous des boules de graisse et des lambeaux de pamplemousse.

L. se colle à moi.

Elle me dit :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— C'est pas mal...

L. me sourit et se dirige vers un autre tableau. Tout le monde la regarde. L'œuvre d'art, c'est elle.

Le musée d'Orsay est une ancienne gare et, comme toutes les gares, elle donne envie de repartir dès qu'on arrive. Enfin, je dis ça... Moi, je n'aime pas les gares. Je suis casanier. Je n'aime pas voyager.

Et je n'aime pas les musées. J'ai besoin de calme quand je regarde une œuvre d'art. La promiscuité dans les lieux de culture me donne de l'urticaire. Je préfère les reproductions, l'intimité qu'elles procurent n'a pas de prix. La cave m'a inspiré de curieux réflexes, un certain formalisme, et des automatismes de sauvageon, à commencer par une pudeur en acier dès qu'il s'agit de me concentrer sur autre chose que sur l'entité.

Mais, bon, L. voulait voir de la grande peinture et... pourquoi lui refuser ça ?

L'entité « Jérôme Fansten » lui plaît.

L. prend un plaisir manifeste à sa compagnie.

L. a l'air de se foutre de ma calvitie naissante – calvitie temporaire à peu près identique à celle de mon frère, mais qui demande une surveillance stricte et des ajustements quotidiens pour qu'on ait rigoureusement la même.

L. a l'air de préférer mon frère. Elle le trouve plus détendu. Plus aventureux, plus ludique. Ce connard !

Elle se pose devant un Courbet. *Un enterrement à Omans*. Son truc, à Courbet, c'est le graphite et la poussière de zinc – je ne sais pas ce qu'il vaut comme peintre, mais comme embaumeur il est parfait.

L. a l'air de préférer mon frère.

Mon frère : « Elles s'abandonnent d'autant plus que tu t'abandonnes aussi... je lui ai même mis un doigt dans le cul... »

Je lui prends la main. Elle ne la retire pas.

L. me dit :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— C'est pas mal...

— Non. C'est assez mauvais, en fait... Courbet est un poseur. Il uniformise les noirs et augmente les contrastes, ça lui permet de camoufler la rigidité de ses personnages. Et comme c'est laid, il se cache derrière un galimatias naturaliste à la Zola qui...

L. s'interrompt. Et puis :

— Pourquoi tu m'as dit que c'était beau ?

— Parce que je voulais te faire plaisir.

Son regard se perd. Elle lâche ma main et se décale vers la droite. Elle passe devant un autre Courbet. *L'Atelier du peintre*. Ce tableau est encore plus laid que le précédent, tout à fait pompier dans son inspiration – avec sa femme ridiculement blanche à poil au milieu – et d'un opportunisme effrayant : Courbet représente la gentry littéraire de l'époque et s'y associe sans aucun scrupule. Quand je pense que c'est pour faire de la place à ce genre de farceurs que l'école m'a refusé Lovecraft ou Robert Howard...

L. s'éloigne et me crie d'une pièce à l'autre :

— Tu veux me plaire ?

— Oui.

— Et tu penses que dire n'importe quoi... ?

— Je veux me montrer sous mon meilleur jour.

— menteur ?

— Conciliant.

— Qui t'a dit que j'aimais les hommes conciliants ?

Mon assurance vacille.

Quand je rejoins L., elle regarde un sexe de femme en gros plan, une vulve broussailleuse, amazonienne, on dirait un test de Rorschach en laine du Velay. C'est encore du Courbet et, pour une fois, je trouve ça joli.

L. me dit :

— C'est beau, n'est-ce pas ?

— C'est pas mal...

— *L'Origine du monde*. Le seul tableau qui sauve Courbet, à mon sens.

Elle reprend ma main.

Elle me dit :

— Tu veux me plaire... ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que...

Je cherche mes mots.

Je regarde la vulve et je me sens maladroit – et c'est donc la maladresse qui dicte ma réponse :

— Je veux te plaire parce que je me sens stupide quand t'es avec moi, et que c'est un inconfort délicieux. Je n'avais pas ressenti ça depuis des plombes. Je veux te plaire parce que t'es brune et que je suis comme un petit garçon avec les brunes...

— Je ne suis pas épilée.

— Ça ne me dérange pas.

J'ai l'impression que je viens de courir un marathon. J'ai le souffle court et le dos moite.

L. me dit :

— Tu transpires...

— C'est vrai...

Elle m'impressionne.

Son sourire... Ses seins...

Elle passe ses mains sous sa robe et se penche en avant, elle retire sa culotte et la roule en boule. Et puis elle m'éponge le front avec délicatesse. De la dentelle Milady « Pink » de Prima Donna. Oh ! Son regard...

Elle me dit :

— Tu me fais rire.

— ...

— T'es tout maladroit.

— Ça fait partie de l'inconfort délicieux...

Elle se met sur la pointe des pieds et m'embrasse.

Elle me dit :

— Et t'es... bizarre.

— Bizarre ?

— Lunatique. La dernière fois, t'étais plus décontracté... souriant...

Elle glisse la culotte dans ma poche et puis elle m'entraîne vers la sortie en sautant comme une gamine.

La dernière fois...

La dernière fois... je n'étais pas là.

Mon frère ment sans s'en apercevoir. Moi, le mensonge m'accapare tout entier.

Aux yeux du frangin, l'amour et la libido génèrent des affects marginaux qui parasitent les choses fondamentales comme la haine de l'autre ou la possibilité de compter son pognon. Alors il évite l'amour et se contente de satisfaire sa libido. Moi, je n'y arrive plus...

Document : Chat sur Gmail entre L. et l'entité, daté du dimanche 11 novembre 2012.

17 :09

L. : Les lieux dont tu parles dans le manuscrit que tu m'as filé, tu es allé les voir ? (*Les Chiens du purgatoire.*)

Moi : Certains, oui.

17 :10

L. : Pèlerinage dans le fin fond des banlieues ?

Moi : « Repérages », plutôt...

Et encore, c'était très sommaire.

Sauf pour le tribunal de Bobigny où je suis resté une bonne journée.

17 :12

L. : Tes personnages ont une vision si triste/tragique/caricaturale de ces lieux. C'est pour la nécessité du roman ou... c'est juste toi ?

Moi : Quels lieux ? Les cités ?

17 :13

Le tribunal ?

L. : Oui.

Moi : Triste ? Oui, ça doit faire partie de ma vision. Tragique ? Je sais pas...

Là, c'est plutôt dicté par les personnages.

17 :14

Moi : Caricaturale, en revanche... j'ai essayé de ne pas l'être.

Mais c'est vrai que mes deux persos n'habitent pas les cités.

17 :15

Donc, même avec la meilleure volonté du monde, ils en ont une vision limitée.

Tu as trouvé ça caricatural ?

L. : Un peu, oui.

17 :17

L. : Je ne me permets pas de faire une critique, chou. J'interroge, c'est tout. :-p

Moi : Si t'as envie de critiquer, c'est ton droit le plus absolu ! :-D

L. : Non.

Moi : D'autant plus que...

L.: :-)

17 :20

Moi : C'est une question que je me suis posée : est-ce que je ne refais pas un truc « sur les banlieues » façon « c'est la zone II ! » ?

Bon...

J'ouvre des pistes parallèles, je parle pas mal de la politique du chiffre, par exemple.

17 :21

L. : Oui, il y a beaucoup de matière.

Moi : Mais le quotidien des habitants, je n'avais pas de place pour ça.

Et puis mes potes de cités, entre nous, ont une vision parfois encore plus caricaturale ! :-D

17 :22

L. : Absolument.

17 :23

J'aime ce que je lis en tout cas et j'aime la façon dont tu parles des femmes. La manière douce dont tes persos en parlent en tout cas. :-)

17 :24

L. : Mon seul questionnement est la vision des banlieues, des musulmans omniprésents. C'est tout. Le reste, j'adore.

Moi : En fait, il y a très peu de musulmans dans le livre...

17 :25

Mais les flics les voient partout.

L. : Oui.

Il y a des papillons au printemps dans le 18^e arrondissement ?

17 :26

Moi : Des papillons ? Non. Pas plus que de poils sur les antennes paraboliques ou de ciels remplis de placentas fluorescents. ;-)

L. :,)

17 :27

Ça bouillonne dans ta tête, dis-moi... Enfin je m'en suis rendu compte en lisant ton livre. As-tu essayé de le faire lire à des flics ?

Moi : J'ai bossé avec des flics ET des animateurs dans les quartiers.

J'ai moi-même animé des ateliers d'écriture. Dans des prisons, même.

L. : Dans des prisons ?

Moi : Oui.

L. : Fier ?

Moi : Non. L'occasion s'est présentée. Ça ne se refuse pas.

17 :29

Et comme ça impressionne les bobos, je m'en vante dès que je dois faire le beau.

L. : :-))

Moi : Mais avec les gens qui m'intéressent... comme toi... je n'ai

pas besoin. :-)

L. : Ça m'a surprise.

17 :30

Moi : Pourquoi ?

L. : Parce que je ne t'imaginais pas faire ça.

17 :31

Moi : C'est curieux. Je dois vraiment véhiculer une aura de premier de la classe ! :-D

L. : Effectivement ;-)

17 :34

L. : Et puis tu semblés si calme... Ça m'intimide un peu... Moi qui suis emportée. :-)

17 :35

Moi : Ça te va bien.

17 :37

L. : Alors tu te kiffes comme tu es. :D

Moi : Non. Mais je ne kiffe pas les alternatives proposées.

17 :39

Tu trouves vraiment que j'ai une tête de premier de la classe ? :-D

L. : Ouais. J'aime bien.

Tu veux qu'on bosse le côté *bad boy* ! :-D

Moi : Tu sais, on a eu le bac au rattrapage...

17 :40

Et on a toujours été mauvais en classe...

Bref. Cette tronche nous a même pas servi !

L. : Tu parles de toi à la troisième personne ?

17 :42

Moi : Oui. Ça m'arrive. Je suis très fier de ma médiocrité scolaire et de la tronche qui l'accompagne.

L. : C'est pas une tronche, c'est une attitude. Calme, posé, réfléchi, un œil interrogateur, un sourire contraint. Même ce que tu as écrit pour le *Bulletin du scénariste*, t'as l'air de dire que l'écriture c'est froid, maîtrisé.

17 :43

Rien de négatif dans ce que je dis, attention.

Je suis maladroite...

Excuse-moi.

Moi : Non, ça va, j'adore m'en prendre plein la gueule. ;-)

17 :44

L. : Bah, non... :-(

C'était pas le but. Je suis trop franche. Mais c'était pas méchant !

Moi : Je sais, je te taquine.

L. : J'me sens con.

Moi : Si je te plais comme je suis, c'est l'essentiel.

17 :45

L. : Tu peux m'envoyer des vacheries si tu veux. Balance :-)

Moi : Non, ça va... :-)

Pas envie.

Un gage, plutôt... Genre : je prends une option pour une petite pipe.

17 :46

L. : Vas-y. Dis un truc qui t'agace chez moi.

Et un gage en plus.

Moi : Qui m'agace... ?

L. : Ouais.

Moi : Hum...

17 :47

L'impression que je dois parfois marcher sur des œufs quand je te parle parce que tu pars au quart de tour.

17 :50

Moi : Heu... Allô ?

13/11/2012

Retour au 36. On m'a accordé des jours de visite et un nombre restreint de PV à consulter. Ceux qu'on me propose aujourd'hui portent sur l'installation électrique de Pelletier. L'agence locale de télécom a procuré, sur réquisition judiciaire, toutes les informations nécessaires : date de branchement, matériel utilisé, numéros de série, etc. Dans le flot d'informations inutiles, l'une accroche mon regard : l'agent qui a travaillé sur ce chantier a été licencié pour « insuffisance professionnelle » il y a quelques mois : Pierre D.. Pierre D. faisait du prosélytisme politique pendant ses interventions. Il a insulté ses clients à plusieurs reprises.

Dans le PV, ses coordonnées. Son adresse... que je situe vaguement. Je me rappelle les propos de Natou. « À quinze bornes de Barreau-sur-Essonne, on a un groupe « ultragauche », qui est venu jeter de la merde dans la propriété de Pelletier. »

Je demande à Natou le PV de l'audition de Pierre D..

Elle refuse.

Je lui demande si Pierre D. appartient à la petite bande de gauchistes dont elle m'a parlé.

Elle sourit et se tourne vers son ordi sans me répondre. *Elle a vraiment le nez retroussé...* joliment sautillant quand quelque chose l'amuse...

Moi, je l'amuse.

Natou a un rire prudent. On sent que, chez elle, le ludisme a du plomb dans l'aile. Déformation professionnelle ?

Je lui ai apporté des fleurs. Elle m'a dit :

— C'est pas très original...

— Ah ? On offre beaucoup de fleurs, aux flics ?

— Non. C'est vrai...

Je lui demande ce qu'elle pense de la piste des anarcho-autonomes. Elle me dit qu'elle n'en pense pas grand-chose. Elle ajoute qu'elle préfère qu'on ne parle pas des instructions en cours. « On a sélectionné les PV auxquels vous pouviez avoir accès. Faudra que vous vous en contentiez. » Je lui demande de me tutoyer. Elle accepte. Et, pour couper court, elle me dit :

— Bien. Parle-moi de toi...

— De mon boulot ?

— Non. De toi.

Je lui dis que d'un point de vue éthologique, le scénariste se distingue par la complexité de son statut social, etc.

Au bout de dix minutes, je dis :

— Au fait... c'est QUOI le truc des femmes avec les fleurs ?

— C'est une part du protocole.

— Du protocole de quoi ?

— Des relations sociales.

— Tu trouves ça romantique ?

— Non. Consensuel.

— Ça te saoule ?

— Non, c'est gentil.

— Hum... le romantisme, pour toi... c'est donc « gentil » et « consensuel ».

Je dis, en souriant :

— Ça ne te plaît pas, un mec romantique ?

— Pas plus que ça.

Je la regarde droit dans les yeux :

— Tu préfères une approche plus directe ?

Elle me regarde droit dans les yeux :

— Non. Je n'ai pas de préférence, en fait.

Coriace. Femme échaudée, probablement. Mon frère foncerait tête baissée, moi je décide de temporiser.

Je lui dis :

— Parle-moi de toi...

— De mon boulot ?

— Non. De toi.

Ce qu'elle fait. Du bout des lèvres et de mauvaise grâce. Et ce qu'elle dit est assez banal. En dehors de son boulot, c'est une femme banale.

Pendant qu'elle parle, je me synchronise avec elle ; je me calque sur sa gestuelle ; je parle sur le même ton, avec la même intensité. J'essaie de placer notre interaction sous le signe de la complémentarité, sinon de la connivence.

Je lui dis, enfin :

— Tu donnes l'impression d'avoir une sacrée confiance en toi.

Je m'attends à ce qu'elle baisse un peu la tête et joue les modestes. Mais, non. Elle me dit :

— Dans ce métier, t'as pas le choix.

Je demande à Natou si je peux consulter le STIC¹ et regarder ce qu'ils ont sur moi.

[1. Le Système de traitement des infractions constatées (STIC) répertorie 7 millions de mis en cause et 50 millions de procédures. Un peu moins de 100 000 agents sont autorisés à se connecter au STIC.]

— Pourquoi ?

- Pourvoir.
- Pour voir quoi ?
- Hum... si vous avez bien noté toutes mes saloperies ?

Natou ricane.

On accède au STIC par un portail au nom chantant – CHEOPS NG.
[Circulation hiérarchisée des enregistrements opérationnels de la police sécurisés.]

L'accès à CHEOPS est limité. Natou entre son matricule et le code personnel associé. Je mate le code en douce, elle surprend mon regard, éclate de rire et me dit que je n'ai aucune chance de consulter le truc dans son dos.

Elle me dit que CHEOPS procède à des contrôles ponctuels aléatoires. La traçabilité des connexions est assurée et ces infos sont conservées pendant trois ans au minimum. Bref, elle me dit qu'elle me fait une fleur.

Elle lit le fichier sur son écran :

— Tu as porté plainte il y a quelques années contre un voisin qui faisait de la techno. Tu as été convoqué au tribunal d'instance de Bobigny.

— Ça va rester combien de temps, ça ?

— Tu es le plaignant. Ça devrait rester quinze ans, maximum. Pour le reste, t'es blanc comme un cul de bébé.

— Le type chiant, quoi.

La voix de [mak.sim], en sample : *Pelletier n'a peut-être pas...* Je demande à Natou si je peux consulter le STIC sur ma propre mère.

Natou hésite :

— Elle a quel âge, ta mère ?

— Hum... Elle a mis plusieurs décennies entre elle et ses conneries de jeunesse...

Natou ne trouve rien. Elle me dit que les infos relatives aux « mis en cause » peuvent être conservées dans le STIC pendant vingt ans, voire quarante si l'infraction est particulièrement grave. Cela dit, le STIC ne contient que ce qu'on y a entré – et la plupart des faits antérieurs à sa création n'ont pas été numérisés.

Hey ! Pelletier n'a...

Et Boissard ?

Et Valloton ?

Et les autres ?

Je dis :

— Il y a des archives que je pourrais consulter ?

— Sur ta mère ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Elle a un passé mouvementé.

— Faudrait que tu passes par la préfecture. Oui... c'est possible... mais c'est long.

— Si je t'invite à dîner, tu peux faire quelque chose pour accélérer tout ça ?

La serveuse – à qui je n'ai pas osé demander de l'eau plate – me dit : « La Wattwiller est une eau de saveur neutre, riche en calcium et en sulfates. Elle contient de nombreux oligoéléments et très peu de sodium. Elle est donc conseillée pour les régimes sans sel. »

Merde, elle parle de flotte comme s'il s'agissait de grands crus.

Elle me dit : « Voss est une eau issue d'une nappe vierge cachée sous la glace dans un site naturel au centre de la Norvège. Dépourvue de sodium et de minéraux, elle possède un goût d'une pureté exceptionnelle. »

Elle me dit : « La bouteille cylindrique Voss a été dessinée par un des designers de Calvin Klein et de Ralph Lauren. »

Dans une société saine, la serveuse serait tout simplement ridicule. En l'occurrence, elle se fond dans le décor.

Natou me regarde.

Je regarde Natou.

Connivence.

La serveuse me dit « L'eau Voss est servie dans les plus grands établissements du monde comme le Trafalgar Hôtel de Londres ou le Ritz-Carlton de Manhattan... »

La France est un pays civilisé où le contrôle social est tel que la médiocrité des hommes s'exprime avec plus de futilité que de cruauté – autant en profiter, pas vrai ? Alors, je dis :

— Au Ritz... ?! Naaaaan... !

Natou me demande ce que j'ai fait la veille. Je lui dis que je me suis rendu à une proje. Elle me demande si c'était intéressant. Je la regarde sans comprendre le sens de sa question. Alors elle me demande simplement si j'ai passé une bonne soirée. Eh bien... J'ai parlé boulot avec un premier assistant réalisateur. J'ai parlé boulot avec un acteur et un autre scénariste. J'ai parlé boulot avec un type que je ne connaissais pas. Et comme parler boulot me permet de critiquer tout le monde, on peut dire que j'ai passé une bonne soirée, oui.

Natou a un rire... prudent.

Oui, les auteurs passent leur temps à dire du mal les uns des autres. Et les gens de cinéma ne parlent de leur métier que pour se plaindre et régler des comptes.

La serveuse me dit : « Vous adorerez d'autant plus l'eau corse Saint-Georges que c'est Philippe Starck qui a dessiné la bouteille. »

Elle bombe le torse et ses tétons pointent sous son chemisier rose.

Oh, de la musique... ! J'entends monter dans l'air *In the Hall of the*

Mountain King d'Edvard Grieg. Je n'ai jamais pu écouter ce morceau sans avoir des envies de meurtre.

Le *Carmina Burana* de Carl Orff me fait le même effet. Mais...

... *s'exprime avec moins de cruauté que de l'utilité.*

Trois mille ans de culture pour arriver à ce haut degré de servitude où seule la politesse la plus élémentaire – et peut-être la présence à table d'un capitaine de la Crim – m'empêche d'agripper la serveuse à la nuque pour lui éclater les dents sur le bord de la table.

Je souris.

Natou me demande si je connais « un certain Adib B. » ?

Si elle me le demande, c'est qu'elle a déjà la réponse. Alors, je dis :

— Oui.

Elle me dit que c'est une connaissance d'Abousofiane M., l'un des prévenus dans l'affaire de prostitution relative à Zahia Dehar, Franck Ribéry et Karim Benzema. Adib a été cité comme témoin. Et moi – disons « Jérôme Fansten » –, je suis une connaissance d'Adib. *Les fadettes, c'est la plaie du criminel !*

Je ne lui demande pas si l'entité est suspectée de quoi que ce soit : rapport à la came, nous ne communiquons avec Adib que sur une ligne fantôme. Le « Jérôme Fansten » qui apparaît sur ses fadettes n'est qu'un contact parmi d'autres dans le petit milieu du cinéma.

J'essaie de me concentrer. *Je dois draguer cette emmerdeuse.*

Quelque chose bouge à côté de moi. Ah ! Oui... la serveuse... la serveuse s'impatiente... La serveuse me dit : « Bling H2O est une eau exceptionnelle mise en bouteille à la source de Dandridge, dans le Tennessee. Elle est sans nitrate ni sodium. Sa bouteille est un véritable bijou, givrée, incrustée de cristaux Swarovski. » Elle ajoute, comme si ça avait la moindre signification : « Bling H2O a été imaginée par le producteur hollywoodien Kevin G. Boyd. »

Trois mille ans de culture pour arriver à ce haut degré de servitude...

Non ? Sur ma pièce d'identité, et même dans le miroir, j'ai des caractéristiques définies – une taille précise, par exemple. J'ai des cheveux, aussi. De moins en moins, mais... Bon, je suis une personne lambda. On a dupliqué un humain à l'identique avec toutes les particularités nécessaires pour *ne pas* le distinguer de la masse. Mais j'ai très envie de violer la serveuse sur la table.

Je pourrais dire :

— Mademoiselle...

— Oui ?

— Je suis quelqu'un de simple et ce que j'aimerais, c'est vous faire un lavement au Destop.

Mais je ne le fais pas.

Alors, je dis :

— Une Evian.

— Ce sera très bien.

Et vous savez quoi ? Cette conne a l'air... déçue ?!

Je dis à Natou :

— Parle-moi de toi...

Ce qu'elle fait.

Les règles sont simples : ne pas commencer une discussion par des phrases directes, fermées ou suggestives ; commencer par des questions anodines et générales sur la situation de l'interlocuteur, « Parle-moi de toi... » ; laisser l'interlocuteur s'installer dans la conversation, puis continuer avec des questions plus spécifiques, plus directives. « Ça te plaît pas un mec romantique ? » C'est la technique « de l'entonnoir », qui permet de prendre le contrôle de l'échange.

Une technique de flic.

Est-ce qu'on utilise des techniques de flic contre des flics ?

Pourquoi pas ? Les règles sont simples : traiter Natou comme une femme *normale*.

— Parle-moi de toi... » Les questions ouvertes donnent de l'importance à l'interlocuteur, elles appellent la digression, le coq-à-l'âne. Elles offrent des accroches par paquets de vingt.

Natou parle de son métier avec intelligence.

Comme tous les flics, elle redoute d'annoncer un décès à une famille : là, les masques tombent, le vernis s'écaille. Le plus dur, dit-elle, c'est les gens qui s'excusent « de déranger », ceux qui viennent identifier un cadavre en marchant sur des œufs.

Et puis les autres. Ceux qui confondent à chaud le témoignage de police et l'oraison funèbre, qui travaillent déjà la mémoire de la victime, qui aiment leur proche par contumace, qui les abîment toute leur vie et se consolent en embrassant leur statue.

Elle me dit que les gens compartimentent leur vie bien au-delà de ce qu'on peut imaginer.

Tu m'étonnes...

Le mensonge. En gros, sur toutes les façades...

Elle me dit qu'elle est devenue trop paranoïaque pour fonder une famille, mais qu'elle a encore suffisamment d'amour et de naïveté pour le regretter.

De fait, elle regrette de n'avoir pas fait d'enfants « avant ». Avant quoi ? Elle ne parle pas d'horloge biologique. Elle parle juste... d'« avant ».

Je devine une pointe d'amertume et l'amertume est mauvaise conseillère – elle vous flingue la libido et va sans doute bousiller mes efforts pour approcher Natou.

Partant de son amertume, je bifurque vers la mienne, puis vers mon boulot – l'écriture, enfin. *J'aménage une sorte de coussin d'air chaud sous notre conversation.*

Elle me dit : « Ça a l'air important pour toi, ton boulot... »

Oui. C'est une bonne école, je dis. Quand vous allez dans un multiplex, vous marchez sur de la moquette épaisse, il y a des néons partout, rien que du rose et de l'or, et votre nom en colonne de lumière, des miroirs, on vous prépare pour le spectacle ; quand vous sortez, c'est l'inverse, vous passez près des w.c., dans un tunnel en béton, directement sur le trottoir. Pas d'employé(e)s, juste des caméras de surveillance. En gros, pendant deux heures, vous avez été Cary Grant ou Bruce Willis, et là, on vous renvoie dans vos pompes à vitesse grand V ! Faut jamais l'oublier, quand vous vous dites cinéophile.

Natou a un rire... sincère. Elle passe une bonne soirée.

À la fin du repas, je lui demande ce qu'elle pense de la piste des anarcho-autonomes. Elle me répète qu'on ne parlera pas des instructions en cours. Et puis elle dit :

— Tu me raccompagnes ?

Chez Natou, je joue la règle des trois tempos.

Règle n° 1 : continuer la conversation. Natou est assise au centre de son canapé. Le canapé est lui-même au centre de la pièce et les coussins sont disposés de manière symétrique de chaque côté.

Au bout de quelques minutes, je lui dis que j'aime son odeur. Pas son parfum, *son odeur*.

Sa télévision chuchote en toile de fond et il me semble bien que Justin Bieber reçoit quelque chose aux MTV Europe Music Awards 2012.

Je me concentre sur Natou. Elle soutient mon regard. Je compte trois secondes. J'essaie de l'embrasser. Elle se recule.

Elle me dit :

— Je te sers un verre...

— Oui.

Chacun sa bière.

Elle me regarde.

Elle me dit :

— Tu me dragues ?

— Ça t'emmerde ?

— Non.

Règle n° 2 : continuer la conversation. Je m'intéresse à Natou. Au besoin, je fais semblant de...

— Je te drague parce que je ne rencontre pas tous les jours une femme comme toi.

Elle se marre. Je me lève. Je vais m'asseoir à côté d'elle. On se regarde. Je compte trois secondes. J'essaie de l'embrasser. Elle se laisse faire.

Je l'embrasse doucement. Sans la langue.

Et puis elle se recule :

— Arrête...

Je me penche en avant. Elle m'agrippe les cheveux et me tire en arrière d'un geste brusque :

— Quand je dis non, c'est non !

Elle m'a fait mal, la conne. Je la regarde, je devine qu'un air de chien battu va saboter toute la séquence, alors je continue de sourire.

Tendu, le sourire.

J'aperçois l'interrupteur, à côté du chambranle. Je connais ce type d'interrupteur. Les vis qui fixent le conducteur multibrins sur sa borne se desserrent facilement et peuvent provoquer des courts-circuits. Les parois en béton de cet appartement sont cachées par des panneaux de particules ; l'aggloméré est recouvert d'un papier peint blanc « coquille d'œuf » saupoudré d'un motif « tubercule » d'un bleu de synthèse vaguement Klein ; les prises murales ne sont pas encastrées dans le béton et sont protégées par un boîtier en PVC. L'environnement est hautement combustible. Si cette emmerdeuse dort d'un sommeil un peu lourd, avec juste ce qu'il faut d'alcool dans le sang, je peux la...

Règle N°3 : continuer la conversation.

Pendant ce temps, je caresse son bras du bout des doigts, lentement. *La reprise de la conversation sans tripotage acharné la met en confiance.* Je la sens détendue, alors je réessaie : je l'embrasse... elle se laisse faire, mais... comme la première fois : je sens qu'elle n'est pas à l'aise. Alors je m'arrête. Je me recule avant qu'elle ne me tire les cheveux de nouveau.

Elle me dit :

— Le cinéma... les gens de cinéma, vous êtes puants. D'une manière générale.

Je me rappelle une phrase de James Ellroy, que j'avais mise en tête d'un post sur mon blog : « *Dans le métier, il connaissait un paquet de ringards et de faux durs, des barjos qui souscrivaient à l'éthique omniprésente « Hollywood selon laquelle seuls les salauds ont du caractère.* »

Ce qui est vrai pour Hollywood devient de plus en plus vrai pour le petit milieu parigot.

Je lui cite Ellroy. Ça lui plaît.

Et je lui dis :

— Moi, je n'ai aucune vanité.

— ...

— Quand t'es scénariste, tu peux pas te le permettre.

Elle enlève son haut. Elle ne porte pas de soutien-gorge.

Elle se colle contre moi et déboutonne ma chemise.

Je lui embrasse les seins. Ils sont petits et pas très fermes. *Elle se*

cambre. Je me démerde pour la mettre sur moi. Je lui laisse la position dominante. C'est encore le meilleur moyen de lui faire croire qu'elle mène le jeu.

Et je dis :

— Faisons un bout de chemin ensemble...

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que je n'ai pas envie de quelqu'un en ce moment.

Deuxième tempo. *Si sol fa dièse...*

Je tends ma main vers ses seins, elle m'arrête.

Je veux parler, mais elle met sa main contre ma bouche. Bon... elle veut mener le jeu...

Elle tire sur mon pantalon et le descend sur mes chevilles, elle tire mon caleçon dans le même mouvement.

J'essaie de m'asseoir pour l'embrasser, mais elle me repousse. Elle laisse glisser sa main et m'empoigne la bite. Et puis elle se recule.

Je lui dis :

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Rien. Je veux finir ma bière.

Je me redresse et commence à remonter mon pantalon. Elle me dit :

— Non, reste comme ça...

Je marque une pause, et puis je me déshabille complètement.

Tiens ton sujet, les mots suivront... ?

Si j'étrangle cette emmerdeuse, elle verra d'abord flotter des particules de lumière, des phosphènes – *tu le vois bien, l'arc-en-ciel !?* –, elle entendra un léger sifflement – *tu l'entends, ma chanson !?* –, sa fréquence cardiaque augmentera. *Boum, boum, boum.* Elle éprouvera une sensation de chaleur. *Quasiment tropicale !* Elle transpirera comme une vache. Les effets secondaires de l'hypoxie cérébrale ne seront pas glamour : elle va uriner de manière anarchique, souiller son pantalon et inonder le tapis, avant de tomber dans les pommes. Puis elle s'offrira une belle hypertension artérielle – voire un gonflement indu du clitoris que je ne pourrai pas vérifier vu que j'aurai les deux mains occupées.

Ses ongles, ses lèvres et ses lobes d'oreilles auront pris une coloration violette. Elle aura les yeux gonflés à moitié sortis de leurs orbites et la langue bien saillante, comme dans un cartoon.

Tex Avery, chez Marc Dorcel.

Elle sera, en somme, encore plus laide que maintenant.

Et, enfin, elle fera un arrêt cardiaque – mais comme ça peut survenir plusieurs minutes après l'arrêt des mouvements respiratoires, faudra pas lâcher l'affaire en cours de route... J'aurai les muscles douloureux, je serai épuisé par l'effort...

Elle me dit :

— J'ai pas envie que tu me baises.

— On n'est pas obligés.

— Et je veux que tu sois gentil.

— Je suis toujours gentil.

Elle a l'air triste, d'un coup.

C'est moi qui suis à poil, mais c'est elle qui se sent vulnérable. Elle ramène ses genoux contre elle, elle cache ses seins.

Ses seins. Ils sont gras et, ma foi, appétissants. Mais... petits. Ils pendent. On dirait des gants de toilette. La moindre déflagration les repousserait vers le haut et ils lui claqueraient la tronche comme des tapettes à souris.

Je lui dis :

— Je n'ai aucune envie de te faire du mal...

— Je sais. Mais moi, je veux plus, je veux que tu sois gentil.

Pourquoi pas ?

On parle.

J'essaie d'oublier que j'ai la bite à l'air.

Je regarde autour de moi, elle croit que je cherche des PV. Elle me dit qu'elle ne rapporte pas les dossiers de la Crim à domicile, que c'est rigoureusement interdit ; elle me dit que les scénaristes brossent décidément des portraits d'imbéciles.

Elle essaie de me coller une image de débile. Je lui plais et elle veut donc tuer dans l'œuf toute possibilité d'aller plus loin.

De temps en temps, elle regarde mon sexe et ses doigts se crispent.

Moi, je fais le type super à l'aise. Je ne vais pas la laisser me cataloguer comme un bouffon.

Je lui dis :

— J'ai envie de toi...

Elle me regarde.

Et puis elle se penche. Elle s'accroupit devant moi et commence à me taquiner le méat avec la langue.

Je bande, mais c'est plus de la rigidité cadavérique qu'autre chose.

Elle ne s'en aperçoit pas et semble contente d'elle-même, elle émet de petits bruits de rongeur.

Je touche ses cheveux du bout des doigts. Sa main, sur ma hanche. Elle me suce en apnée, avec des mouvements de tête rapides. Un *floc* *floc* humide, et un bruit de gorge quand elle reprend sa respiration.

Je pense à L.

— Ooooh...

Quand elle sent que mon corps se contracte, elle se retire et elle me branle. *Elle n'a pas des mains de flic* – je me concentre sur ses mains. J'éjacule par-dessus son épaule, tout droit sur la moquette.

Une bonne chose de faite.

Ensuite, on discute et je crois qu'on passe une bonne soirée. Je lui demande si je peux rester dormir chez elle. Elle accepte. Je me dis : l'entité a un pied chez Natou, aux premières loges de l'enquête sur Pelletier.

On pose quelques règles de base, pour le cas où « cette situation se reproduirait » : Natou ne parlera pas de son boulot. J'accepte, en sachant qu'il y aura toujours un moyen de contourner l'obstacle. Ensuite : je n'essaierai pas de lui toucher le cul sur son lieu de travail – son lieu de travail étant l'ensemble du territoire national dès lors qu'elle est en service. J'accepte, soulagé de ne pas avoir l'obligation de l'embrasser devant tout le monde. Dernière règle : « Je veux que tu sois gentil ! » J'accepte en bloc.

Natou se lève et elle m'embrasse. Elle vérifie l'heure sur son portable et se dirige vers la salle de bains.

J'attends quelques secondes. Je repense à la serveuse. « *Bien plus qu'une eau minérale d'exception, Bling est un mode de vie qui permet d'afficher son standing et sa différence.* » J'aurais peut-être dû prendre la bouteille afin de lui enfoncer dans le cul, histoire de vérifier si le design Ralph Machin peut procurer un orgasme anal...

Natou se déshabille, je crois. Puis elle entre sous la douche.

Quand l'eau commence à couler, je me lève d'un bond.

Je prends le téléphone de Natou.

Un BlackBerry Storm 9550.

L'eau de la douche...

Je prends mon téléphone fantôme, un HP IPAQ 510 « tombé du camion ». J'envoie à Natou un MMS codé.

Son appareil s'allume.

L'eau de la douche... et la voix de Natou : « Tu m'as fait rire avec tes histoires d'eaux minérales... »

Je dis : « Pourquoi ? »

J'ouvre son BlackBerry. Je vais chercher le « gestionnaire de fichiers ».

Je retrouve mon MMS.

La douche... la douche s'arrête de couler. Natou : « T'es un râleur, j'aime bien ça... »

J'ouvre le fichier – et lance dans la foulée mon logiciel. Le BlackBerry a l'air bloqué... Putain !

« Et puis j'aime bien ta façon de me parler... »

Ah ! Ça y est ! Je confirme l'installation de mon logiciel GSM dans la mémoire du téléphone et je nettoie la carte mémoire. Mon mouchard est totalement invisible.

— Jérôme... ?

Je repose le BlackBerry. *Basta !*

Outre la possibilité d'écouter Natou, l'installation de mon

programme GSM va me permettre de recevoir sur mon appareil fantôme une copie carbone de tous les SMS qu'elle va envoyer ou recevoir.

Je dis :

— Oui ?

— Je te disais que j'aimais bien ta façon de me parler.

Document :

À : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,

Date : 13/11/2012

Objet : (aucun objet)

[...]

Et, non, contrairement à ce que tu m'as dit récemment, je ne pense pas qu'on risque le lynchage quand on se met à nu.

Enfin, ça dépend.

On se connaît depuis trop peu de temps pour prétendre à quoi que ce soit rapport à l'exclusivité sexuelle, mais il y a suffisamment d'incandescence (?) dans nos échanges pour envisager une forme assez classique de lynchage si je te chope à poil avec une autre fille. : p

14/11/2012

Le dépôt principal des archives de la PP se situe aux troisième et quatrième sous-sols du commissariat central du 5^e arrondissement, rue de la Montagne-Sainte-Genève : six kilomètres carrés d'archives, des milliers de documents provenant de l'ensemble des directions de la préfecture de police.

Ce sont des boîtes en carton. Des rouges. Des bleues. Certaines ressemblent à des boîtes à chaussures, c'est coloré, ça fait mal aux yeux.

Natou a parlé cinq minutes avec l'un de ses collègues. Elle m'a présenté comme un scénariste *embedded*.

Il n'y a pas cent cinquante Fansten sur le territoire national et on a trouvé le dossier de ma mère en quelques minutes.

La boîte est là. J'hésite.

Mon frère est à la maison. Il n'est pas descendu à la cave pour y passer sa journée. Il a commencé les recherches sur Internet, Valloton en ligne de mire.

Il ne sait pas que je suis ici. Je suis supposé terminer *Les Chiens du purgatoire* à la bibliothèque de la SACD – et voir au passage s'il n'y a pas deux trois collègues auxquels refiler des doses de blanche. En l'occurrence, je dirai que personne ne s'est présenté.

Quand notre mère est morte, elle portait une petite robe bleue. Il y avait une tache sur la robe et nous ne voulions pas mettre notre mère dans son freezer avec un vêtement sale. Nous avons cherché une autre tenue dans sa garde-robe.

En la rhabillant, j'ai noté une petite cicatrice au-dessus du pubis, ça ressemblait à une vieille marque de césarienne. Je n'ai rien dit. J'ai attendu deux ou trois jours avant d'en parler à mon frère. Il m'a tout de suite dit que j'avais mal vu, que ça pouvait aussi bien être la marque du slip, et que j'avais fait semblant de me concentrer sur ça pour mater la chatte de notre mère en loucedé.

Je chasse les souvenirs parasites, j'ouvre la boîte et regarde le dossier de la préfecture de police sur ma mère. Le premier procès-verbal évoque un compte rendu d'examen médico-légal, daté du 30 août 1973 : ma mère se serait présentée à un médecin pour faire constater des violences sexuelles. Cet examen a été conduit sur réquisition de Gérard A., l'officier de police judiciaire qui a reçu le dépôt de plainte de ma mère.

Mon cœur grimpe à deux cents pulsations et me commande de faire une pause.

Je mets le PV de côté et cherche le dépôt de plainte.

Je le trouve.

Ma mère se présente au commissariat le 29 août 1973 afin de déposer une plainte pour violences sexuelles. Gérald A. rédige le PV. Ma mère a toujours gardé la date de l'événement dans le flou, mais... vu que nous sommes nés le 3 mai 1974... me voilà fixé !

Ma mère parle d'un dîner organisé la veille par Boissard. Boissard est un « ami ». Il y a d'autres femmes à ce dîner. Boissard a invité des célibataires. L'ambiance est tendue. Ma mère et Valloton s'isolent sur le balcon pour fumer une cigarette. Valloton essaie d'embrasser ma mère. Gérald A. doit demander des précisions, parce que ma mère développe – pas de traitement de texte, à l'époque, mais de vieilles Olivetti : j'ai quasiment sous les yeux la conversation à l'état brut, avec ses allers-retours, ses coups de Tipp-Ex. Ma mère dit qu'ils ont partagé une cigarette. Il a essayé de l'embrasser quand elle lui a rendu sa clope.

Gérald A. demande à ma mère si elle flirte avec Valloton sur le balcon. Ma mère parle d'une certaine complicité, une « complicité de circonstance ». Gérald A. veut des précisions. Ma mère parle de politesse élémentaire. « On a partagé une cigarette, c'est tout. Rien d'érotique là-dedans. » Gérald A. demande à ma mère comment elle était habillée. Il note que la plaignante s'énervait et hausse le ton : elle évoque une soirée « normale » où l'on ne se rend pas « en armure ». Gérald A. précise *in fine* que « la plaignante portait une tenue décontractée » faite pour « solliciter le regard des hommes ». Ma mère dit qu'elle a refusé d'embrasser Valloton. Qu'elle n'a pas besoin de « solliciter le regard des hommes » pour le sentir sur elle toute la journée. Elle dit qu'elle est retournée dans le salon et que les autres femmes étaient parties. Elle ne sait pas pourquoi. Elle ne connaît que les prénoms de ces femmes.

Geneviève.

Marie.

C'est à ce moment que Gérald A. se préoccupe d'identifier les hommes présents. Boissard. Valloton. Ma mère dit qu'elle ne connaît pas les noms des autres invités – juste leurs prénoms.

Alan. *Ma mère nous a parlé d'Alan Morvan.*

Ruben. *Ma mère nous a parlé de Ruben Campbell.*

Serge. *Inconnu au bataillon...*

Je tique : pas de « Joseph » dans le lot. *Hey ! Pelletier*

Ensuite ma mère va chercher ses affaires dans la chambre. Gérald A. demande : « Pourquoi la chambre ? » Ma mère dit que tout le monde y avait jeté ses affaires en vrac. Gérald A. demande à ma mère

de détailler les affaires en question. Ma mère ne comprend pas la question. Gérald A. précise qu'on est au mois d'août et qu'il est curieux de savoir quel manteau portait ma mère. Ma mère dit qu'elle voulait juste récupérer son sac et un foulard.

Valloton la rejoint dans la chambre et lui demande de rester. Ma mère refuse. Valloton lui barre la sortie. Il promet de la laisser partir contre un simple baiser.

Gérald A. écrit que ma mère a accepté d'embrasser Valloton.

Putain...

Je laisse tomber ce torchon. Ça me file la nausée. Je sais exactement ce qui va suivre. Et si j'en crois les questions de Gérald A. ce brave policier est face à une énième salope et ne se laisse pas bernier.

En somme, il serait temps d'ajouter l'excellent Gérald A. à la liste des types à liquider.

Je cherche l'examen médico-légal, en vain.

En revanche, je tombe sur un document d'« expert » selon lequel les violences sexuelles sont particulièrement nombreuses à l'encontre des femmes atteintes de maladies psychiatriques sévères.

Des maladies psychiatriques sévères... ?

Je reprends le PV qui résume l'examen médico-légal. L'examen a été conduit par le Dr Blanchard, « pathologiste médico-légal », deux jours après les faits.

L'examen somatique général ne permet pas de démontrer la violence physique.

L'inspection des organes génitaux externes de ma mère ne relève aucune lésion traumatique externe ou orificielle. À peine une « érosion cutanée » sur le gras du cul. Ma mère « prétend » qu'on l'a traînée sur le sol et que la moquette lui a brûlé la peau.

L'examen endovaginal ne signale ni hémorragie, ni déchirure, ni une quelconque cicatrisation.

L'examen anal est pratiqué en position gèneupectorale. On ne relève aucune déchirure du sphincter anal ni aucune lésion de la marge anale.

Un myriapode sous acide me bouffe le ventre. Avec mon iPhone, je prends en photo les pages de l'examen, une par une. Je les filerai à Rosina. Je lui demanderai qu'elle me trouve un toubib qui me donnera « un autre avis », comme on dit dans ce genre de cas.

Je laisse tomber le PV.

Je cherche d'autres documents.

La fiche des RG contient entre autres les renseignements suivants : « Aux archives de la Direction centrale des Renseignements généraux (dossier n° 52...), Mlle Fansten est connue pour avoir séjourné au Service libre de prophylaxie mentale, hôpital Henri-Rousselle, Paris XIV, du 23

— Non.

Une boule d'acide me ravage la gorge, je veux balancer mon téléphone contre le mur et détruire cette putain de ville ! Je sens tout le poids de ce qu'on appelle « l'administration » me tomber sur la couenne.

Le lendemain du viol hypothétique, elle est humiliée par l'officier de police judiciaire Gérald A. qui la prend pour une allumeuse.

Ma mère ne montrait aucune trace de violences sexuelles.

Je raccroche. Deux mois... ? Je DOIS voir ce foutu dossier médical.

[illegible]

— Je ne sais pas quoi penser.

... *chacun de son côté, nous ne serions qu'une demi-personne.*

Je regarde le congélateur coffre Whirlpool WHM4611. Mon cerveau fait un bruit de silice, comme un vieil ordi qui rame.

Un rayon de lumière tombe dru sur le parquet. Je ferme les yeux et j'essaie de profiter de l'odeur du bois sec chauffé par le soleil.

Et c'est Pelletier qui s'impose, je le vois s'envoler dans le pet fabuleux de son alambic.

Les prologues et les épilogues de nos deux romans sont identiques. Un incendie et/ou une explosion lance l'histoire – et la clôt. Un feu qualifié dans les deux cas de « dieu primitif ». Quand je pense à ma vie, c'est de nouveau une explosion qui s'impose. On a tellement glosé, et perdu de temps, et... tout ça dans des pensums, sans jamais faire le tour de ce foutu problème réel/fiction, que je me demande si ça vaut le coup de continuer.

Comme si j'avais le choix...

Pour le reste... Le 28 août 1973, une bombe atomique de 6 Kt du nom de « Tamara » est balancée dans les eaux de Polynésie à partir d'un Mirage III des Forces aériennes tactiques. Le même jour, un séisme au Mexique fait cinq cents morts et plus de mille blessés. (Merci Wikipédia !)

Entre ces deux événements sans importance, ma mère a ou n'a pas été violée. Une chose est sûre : neuf mois plus tard, une tache sombre marque le tapis du salon.

Rosina ne se souvient pas des détails ; elle a prétendu que nous étions nés légèrement prématurés – *ce qui achève de fausser le calendrier.*

Elle a les yeux rouges, les joues moites encore, elle a pleuré. À moins que...

— Rosina ?

— Quoi ?

— T'as tapé dans le stock ?

Elle regarde dans le vide, elle a croisé ses bras sur sa poitrine et a les doigts posés sur ses épaules. L'ensemble n'est pas dénué de délicatesse et renvoie l'image d'une féminité vulnérable. Dommage que ça sente le toc jusqu'au bout des ongles.

— Rosina ? T'as tapé dans le stock ?

Elle me dit :

— Trois fois rien.

Putain...

Je serre le poing. J'adore cette femme, mais la moindre brèche dans cette affection déclenche illico des envies de meurtre ! Elle s'en aperçoit et s'effondre par terre en se protégeant le visage. Réflexe

aussi inutile que théâtral, vu que je n'ai jamais porté la main sur elle. Ni moi, ni mon frère. Nous ne sommes pas violents. Prudents, sadiques, reptiliens, tout ce qu'on veut – mais violents, non.

Rosina, par terre. Elle me dit :

— Cette came ne doit pas rester ici...

Un sanglot, maintenant. Quelle emmerdeuse !

J'essaie de me souvenir. *Moi. Mon frère. L'entité.* Nos archives racontent « Jérôme Fansten » sans le mettre en perspective. La mémoire officielle de l'entité et l'union sacrée qu'elle induit sur le plan familial ne permettent plus d'ignorer les zones d'ombre.

Je me souviens de grands moments de joie... L'obligation de nous scolariser a contraint notre mère à une gymnastique épuisante. Elle nous a envoyés à l'école une semaine chacun, en alternance, avant de se résoudre à nous y envoyer un jour sur deux. J'allais à l'école le lundi et le jeudi ; mon frère, lui, le mardi et le vendredi. Nous alternions un samedi sur deux. Celui qui n'allait pas à l'école passait la journée à la cave. Le soir, nous débriefions tous les trois avec des jeux destinés à parfaire notre potentiel mnémonique et notre technique d'archivage. Nous étions trop jeunes pour être enfermés et je suppose que nous sommes devenus complètement tarés.

Nous avons mis un temps fou à nous habituer à ce rythme scolaire : Jérôme Fansten n'était pas un bon élève. Il a redoublé son CE2. Il était bègue et légèrement dyslexique. L'orthophoniste que nous consultions à tour de rôle devenait complètement maboule.

Je me souviens...

Je collecte des informations sur ma mère, des éléments hétérogènes qu'on peut assembler de différentes manières ; les patterns qui apparaissent dans sa vie sont moins le fruit du hasard ou de ses névroses que celui de mes propres obsessions.

Ma mère, d'une évidence monolithique il y a encore quelques mois, m'échappe à mesure que je me documente sur elle – un paradoxe exponentiel. Ce qui la caractérise, en revanche : sa phobie sociale et son amour pour ses enfants.

Un amour, au besoin, particulièrement vachard.

J'ai compris sur le tard que ma mère nous avait éduqués « à la japonaise »... ! « *La tradition japonaise a toujours souligné la responsabilité qui attache le sujet à son groupe social immédiat – sa famille, son entreprise.* – Ça, c'est Maurice Pinguet qui l'écrit. J'ai noté des tas de passages dans son bouquin, intitulé *La Mort volontaire au Japon...* À propos de l'éducation, Pinguet écrit :

« [La mère] s'attache à donner le spectacle de sa patience, de sa résignation, de sa douleur. Au lieu de briser, de mater ou de mépriser la colère de l'enfant, elle s'applique à la souffrir, sacrificiellement. Telle est la stratégie éducative que lui inspire la tradition : stratégie de

non-résistance. On sait bien qu'un moment viendra où l'enfant s'angoissera d'attaquer son objet d'amour et de saccager des liens qui lui sont indispensables. [...] Le masochisme maternel, culturellement programmé, aura atteint son but en provoquant la naissance du surmoi et du sentiment de responsabilité. »

Ma mère avait le courage de faire des sacrifices, mais pas celui de les dissimuler. Au contraire. Le plus petit acte de dévouement était aussitôt mis en scène, afin d'être payé en retour. Et si le salaire ne convenait pas, le spectacle de son amertume suffisait à nous remplir de honte et de culpabilité. Pas d'engueulades, juste des silences. Des silences faux cul, parodies de silence, entrecoupés de soupirs ostentatoires et douloureux. Et le bruit des larmes sur le parquet. *Ploc. Ploc ploc.*

Comme aujourd'hui, le bruit du congélo.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr

La mauvaise conscience comme instrument de contrôle social !

Mon frère, lui, se refuse à toute défection. Ce qu'on appelle un bon fils. Voire un enfoiré de première bourre.

15/11/2012

Mon frère est, ce jour, préposé à l'espionnage de Natou. Le mouchard GSM lui permet d'écouter son environnement.

Il met le haut-parleur et retranscrit ce qui lui semble intéressant.

Quand je rentre, il me dit : « Le téléphone fixe de Natou sonne parfois, mais je n'entends pas l'interlocuteur. » On entend Natou taper sur son ordinateur. Elle travaille sur une autre affaire. Un homme vient la voir à un moment donné. Ils sortent, elle laisse son BlackBerry sur son bureau et on perd le fil de leur conversation. Quand elle revient, elle passe trente minutes sur son ordi.

Enfin, Jean-Jacques A. vient débriefer avec elle. Il en ressort que « l'inconnu » ne s'est pas manifesté dans les environs de la scène de crime. Le portrait-robot n'a pas rencontré beaucoup de succès. Du côté des anarcho-autonomes, rien à signaler. Pierre D. n'était pas dans la région au moment où Pelletier s'est envolé dans le jardin. La plupart de ses amis nanars ne comprennent même pas de quoi on leur parle quand on les interroge sur Pelletier. La perquisition n'a pas permis de trouver un indice quelconque, sinon des tonnes de tracts divers écolos et/ou antisionistes. Jean-Jacques A. évoque une affiche d'un spectacle de Dieudonné. Le juge d'instruction a demandé l'ouverture d'une incidente relative à la découverte de matériel antiémeute planqué sous une bâche. Je crois comprendre que l'administration fait pression pour que la Crim mette les petits gauchistes au pas. Jean-Jacques A. n'en a rien à secouer.

Jean-Jacques A. demande où se trouve « Fansten ».

Natou répond que je dois pondre un nouveau chef-d'œuvre quelque part.

Ensuite ils baissent la voix, c'est inaudible. Je reconstitue leur conversation à partir de bribes et j'en déduis qu'ils ont eu une aventure – une histoire sans lendemain.

Jean-Jacques A. sait que je couche avec Natou. *Un suicide qui traîne en longueur, mec !*

Il dit que je suis plutôt terne. Pas antipathique, mais... il ne voit pas ce qu'elle me trouve.

Elle dit qu'elle non plus.

Ils rigolent.

Elle lui dit qu'elle a peur de tomber amoureuse.

Il lui répond que ce serait une bonne chose.

Et... je me sens comme une merde.

Ensuite, je dois supporter une bonne heure de bruit de clavier et de sonneries de téléphone.

Grâce au mouchard GSM, mon frère télécharge toutes les données du BlackBerry de Natou. Entre autres la liste de ses contacts dont il copie ceux qui nous intéressent – les membres du groupe qui travaillent sur « l'affaire Pelletier ». Le capitaine et chef de groupe Jean-Jacques A.. Antoine T.. Christophe B.. Karim H..

Les fiches associées permettent d'obtenir l'adresse personnelle de Jean-Jacques A. et de Christophe B..

SMS, e-mails, Facebook. Sur Facebook, Natou n'est pas amie avec ses collègues, à l'exception de Karim. Son profil est au demeurant assez gris, rien de personnel.

Karim, en revanche, est moins scrupuleux. Karim habite à La Garenne-Colombes. Il est marié et père d'une petite fille. La femme de Karim s'appelle Hélène H.. Elle est policière, elle aussi.

Je consulte la galerie de photos de Natou. Surtout des photos de ses deux neveux. Elle a une sœur – je suppose que c'est sa sœur, elles ont le même nez.

Sa sœur s'appelle Aline. Si j'en crois les photos, Natou passe ses vacances en Bretagne. Le numéro de téléphone de sa sœur est un 02. J'en conclus que sa sœur habite là-bas.

Un petit tour sur le profil Facebook de la sœur me le confirme.

Aline F..

Aline a balancé des tonnes de photos de ses mômes. Elle habite à Rennes. Elle est pharmacienne. Elle est divorcée. Elle a gardé le nom de son ex.

Natou et sa sœur ont échangé un nombre incalculable de SMS. Mon frère me dit qu'il a lu l'échange : rien d'intéressant, Natou ne parle pas de son boulot, et peu de l'entité, elle dit juste : « J'ai rencontré quelqu'un. » Mon frère ajoute : Aline a gardé le nom de son ex pour porter le même nom que ses enfants.

Je consulte la *playlist* de Natou. Natou écoute un pot-pourri incohérent de variétés américaines et de chansons françaises « à textes ».

Le journal des appels de Natou. Appels entrants et sortants. Date et heure.

Mon frère me dit : Natou communique avec les membres de son équipe, essentiellement. Elle se consacre à son boulot à fond, elle a peu de loisirs et se tire en Bretagne à la moindre occasion.

Je regarde mon frère, il est fébrile – il vibre jusqu'à la racine des cheveux. Il est nerveux, ce qui veut dire qu'il a quelque chose en stock...

Je lui dis : ¹⁰

— Qu'est-ce qui se passe ?

Il attend quelques secondes et ouvre un fichier MP3 qu'il a isolé du reste.

C'est une bribe de la conversation entre Natou et Jean-Jacques A. *Elle lui dit qu'elle a peur de tomber amoureuse de « Jérôme Fansten », Jean-Jacques A. lui répond que ce serait une bonne chose.* Ils reviennent ensuite sur « l'affaire Pelletier ». Pelletier est mort depuis deux mois maintenant. Ils évoquent des PV que je n'ai pas pu consulter. Je me fige : en 1983, deux femmes ont déposé plainte contre Pelletier, l'une pour harcèlement sexuel, l'autre pour agression sexuelle. L'une et l'autre ont déposé plainte à quelques mois d'intervalle presque dix ans après le viol de notre mère, pour des faits remontant à l'année en cours.

Les femmes :

Dominique G.

Christine L.

Dominique G. est décédée il y a quelques années.

Christine L. doit être auditionnée par Jean-Jacques dans la semaine. Natou sera évidemment présente.

Putain ! Et si notre mère avait mentionné Pelletier dans son procès-verbal ? Voilà ce qui se serait passé :

Les flics auraient déroulé la pelote.

Dominique G., d'abord.

Christine L., ensuite.

Et notre mère, juste après.

Ils auraient voulu l'entendre. Ils l'auraient convoquée.

Et là, surprise ! Ils auraient découvert qu'elle est la mère de l'auteur *embedded* qui a demandé à suivre l'affaire Pelletier. Et, comme par hasard, le portrait-robot de l'inconnu correspond à ce foutu auteur *embedded*.

Mon frère me dit, glacial :

— Si notre mère avait porté plainte contre Pelletier ?

— Si elle l'avait fait, nous serions déjà au 36...

— L'un de nous deux serait au 36...

On se regarde.

C'est bizarre, nous n'avons jamais évoqué cette possibilité.

Le dépôt de plainte de ma mère pose problème. Elle ne nous a jamais parlé de cette foutue plainte. Elle a dit que personne ne l'avait écoutée. Malgré tout nous avons postulé, mon frère et moi, qu'un tel document pouvait exister quelque part. Nous avons élaboré notre stratégie en fonction de cet élément : pas d'homicides volontaires, mais des accidents et/ou des disparitions pures et simples. *L'homicide intransitif*. Ça a marché pour Boissard. Nous ne devons notre survie, au deuxième homicide, qu'à des incohérences dans l'histoire de notre mère.

Ce qui nous sauve aujourd'hui fragilise simultanément tout l'édifice.

Sur le reste du fichier MP3, on a un invité : Nubuck vient poser des questions à Natou à propos de « Jérôme Fansten ».

Elle l'envoie chier.

Mon frère me dit :

— On ne peut pas garder la came...

— C'est ce que dit Rosina.

— Elle a raison, pour une fois. Nubuck s'acharne.

Ouais, et comme un malheur ne vient jamais seul, paraît que les pets de vaches trouent la couche d'ozone.

Je dis : « Pelletier n'a peut-être pas violé notre mère ! » Mon frère m'agrippe au col et me coince contre le mur. C'est assez rare et ça mérite d'être signalé. Nos engueulades sont fréquentes, mais nous avons peu de contacts corporels. Nous ne supportons pas de nous toucher l'un l'autre, ce qui ne nous empêche pas de partager nos femmes. Je ne lui ai rien dit à propos du dossier de notre mère. Je ne lui ai rien dit à propos de l'examen médico-légal. Je ne lui ai rien dit de l'officier de police judiciaire Gérald A..

On tue des innocents. Ou pas. La probabilité n'est pas nulle.

Il n'est pas loin de me foutre son poing sur la gueule. Son visage est tendu, rougeaud – je *me* trouve très laid, en colère.

Mon frère me dit :

— On ne change rien. On garde Valloton en ligne de mire.

— On devrait peut-être arrêter les frais ?

— Pour faire quoi ? À nous deux, nous sommes l'enfoiré le plus teigneux que je connaisse.

— Alors que pris séparément... ?

Il me lâche et écarte les bras comme un camelot du Far West : « Moi, je sais pas... mais, toi, tu vaux pas tripette ! »

Je m'approche de ma mère grâce à son silence. Mon frère, lui, vit dans une cacophonie permanente. Son intransigeance, il intitule ça « la fidélité à notre mère » et voit une ambiguïté scandaleuse dans mon scepticisme. La violence lui permet d'aller vers le monde et l'attache à lui.

Il me dit :

— Ne pas tuer Valloton... C'est ça qui n'aurait aucun sens !

Je repousse mon frère. On se regarde en chiens de faïence.

Le monde en dehors de la cave est la proie d'une hystérie permanente, avec des oasis d'apathie. Il y a des caméras dans les ours en peluche et des puces RFID dans nos animaux domestiques, chacune de nos rides est un code-barres en puissance, des tonnes d'empreintes numériques nous collent au cul – adresses IP, fichiers FOAF et hCard. Tout le monde regarde tout le monde. Votre moi virtuel est immortel

et tout ce qu'il dit peut être retenu contre vous.

Le métier d'assassin tel qu'on le pratique est une impossibilité logistique. Sur le long terme, on ne peut pas survivre. La voilà, la vérité.

Mon frère me dit :— Tu crois qu'on a le choix ?

Le choix... *équivaut à dégrader l'entité. Une amputation pure et simple.*

Au début, c'était moi le bon fils. Le fils à maman. Mon frère, c'était l'inverse. Il a passé des plombs sous Théralène, un tranquillisant donné sous forme de sirop. Et un somnifère : le Nopron. Impossible de le garder dans sa chambre sans ce traitement de choc.

— *Tu crois qu'on a le choix ?*

J'ai 8 ans. Je veux entrer dans le bain avant mon frère car il pisse dans l'eau. Bagarre.

Ma mère arrive alors qu'il barbote tranquillement et que je suis sonné sur le carrelage.

Je lui dis : « J'en peux plus. »

Je lui dis : « Je le déteste. »

Je lui dis : « Un jour, je serai tout seul, et ça sera bien mieux comme ça ! »

Ma mère agrippe mon frère et lui met la tête sous l'eau. Il se contorsionne, en vain. Il a besoin d'air.

Ma mère me dit : « Dans quelques secondes, tu seras tout seul, ça va venir beaucoup plus vite que prévu ! »

Elle me foudroie du regard.

Mon frère se noie.

Le regard de ma mère, sur moi.

Je me précipite sur elle et lui balance mon poing dans la gueule. C'est le seul coup de poing que j'ai donné dans ma vie.

Ma mère tombe dans la baignoire, jambes en l'air.

Au même instant, mon frère sort la tête de l'eau, le cœur au bord des lèvres.

Quand ma mère se relève, dégoulinante, il n'y a plus de colère dans ses yeux. Elle me dit : « Tu crois qu'on a le choix ? » :

Comment a-t-on pu en arriver là ? Ma docilité m'a peut-être évité la mauvaise conscience à la mort de ma mère ? Alors que mon frère...

Pourtant, cette anecdote... je ne suis pas sûr d'être celui qui a frappé ma mère. C'était peut-être *moi*, dans la baignoire...

Mon frère me sourit, il découvre toutes ses dents. Il met sa main en visière contre sa joue, comme pour cacher son rictus. Il me dit :

— Je veux Valloton.

— Non.

— Je veux Valloton. Je te laisse L. en cadeau bonus.

— L ?

— Elle te plaît. Tu lui plais. Moi, j'en ai rien à secouer. Je te donne L. contre Valloton.

— *Nous* lui plaisons.

— « Jérôme Fansten » lui plaît.

Il repart à se marrer. « Jérôme Fansten ».

L'entité.

Mon frère m'offre quelque chose d'unique et révèle dans le même mouvement l'ambiguïté de ma position : seul, je ne suis pas sûr de plaire à L.

Seul, je ne suis pas l'entité.

Seul, je suis moi-même – et la moitié d'un autre.

Mon frère me dit :

— L. ! Contre Valloton...

Nom de Dieu.

Valloton, c'est « l'ennemi » au sens le plus large. En tant qu'« ennemi », il a une fonction largement anxiolytique quand on cherche un responsable à nos problèmes, mon frère et moi. « L'ennemi » justifie notre binôme et je ne peux pas continuer ma relation avec L. sans la bénédiction de mon frère. Alors je dis :

— D'accord.

— *Tu crois qu'on a le choix ?* » Non. Enfin, si. On a toujours le choix. Sauf qu'on ne choisit jamais le moment, ni les termes du contrat.

Seul, je ne suis... rien ? Je suis...

Ce qu'on appelle l'identité, c'est l'insertion de l'individu dans un continuum fictionnel – la « culture » et son catalogue d'objectifs personnels. Voilà : la fabulation comme ciment identitaire ; le délire partagé comme nerf de l'aventure communautaire.

Le sens...

L'impulsion...

Notre culture, *moi, mon frère*, c'est le mensonge systématique dès lors qu'on sort de notre périmètre de base. Notre culture, c'est l'assassinat de sang-froid – et ses corollaires : la manipulation psychologique et la vente de stupéfiants.

Nos bases sont merdiques et ma volonté n'est pas inébranlable. *Mon frère se marre*. Je suis une putain de planche pourrie, face à Torquemada.

En attendant, si Valloton est le prix à payer pour L., alors on va mettre Valloton sur le gril.

DOCUMENT :

De : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com, À : L.
<r..@gmail.com,
Date : 16/11/2012
Objet : (pas d'objet)

Tôt le matin
Quand tout est vert
Et que je suis d'humeur
À réveiller les morts,
Je passe une laisse
À mon cadavre
Et je l'emmène
Faire ses besoins.

Alors, parce que j'ai le temps,
Je pense à nous,
À nos douleurs.
Elles ne sont pas belles,
Nos douleurs ;
Le vert
Ne flatte pas le teint.

Mon cadavre rigole
Entre deux poubelles.
L'espoir Dort encore
À cette heure-ci :
L'espoir
N'est pas du matin.

Puis vers midi,
Quand tout est vert
Mais un peu moins,
Je range mon cadavre
Dans le frigidaire,
Entre deux Guinness
Et un pâté.
Et puis je fais du bruit

Tout exprès
Pour réveiller
L'espoir.
Je touille à fond
Le sucre dans ma tasse
De café ;
Je pose bien fort
La tasse sur la soucoupe.
L'espoir ouvre un œil.
Il bâille.
Il s'étire.
Il me Jette un regard Mauvais...
Il voudrait bien dormir
Encore un peu.
Il voudrait bien dormir
Toute la journée.
Et moi je sors
Un Mossberg 930,
Calibre 12.
Bourré d'hormones
Et de GHB.
Et je dis À l'espoir :
*« Je te laisse
Deux heures d'avance... »*

Et puis le soir,
Quand toi tu reviens
L'air est bleu, forcément.
L'espoir
Est en fuite
Quelque part...
Mais il manque d'exercice
Et n'ira pas bien loin.
L'air est bleu,
Y a plus qu'à tendre la main...

Document :

De : L. <l...@gmaH.com,

À : Jérôme Fansten cjfansten@ hotmail.com,

Date : 16/11/2012

Objet : (pas d'objet)

Il est joli, ton texte. Mais, heu... T'as passé une journée de merde ?
C'est ça ?

P.-S. Ça fait deux mois qu'on sort ensemble. :)

01/12/2012

Aujourd'hui on peut contraindre son inconscient au moins autant que son corps pour s'approcher jusqu'au vertige de cet idéal de « bonne humeur » hautement recommandé par le consumérisme. Les psychotropes permettent de travailler son caractère comme on travaille sa sangle abdominale à l'acide ou aux stéroïdes, ou la forme de son nez à coups de scalpel.

En somme, avec mes cocktails cocaïne-médocs, je propose une banale technique de modélisation du comportement – des émotions « à la carte ». Une fois épilé(e)s, parfumé(e)s et drogué(e)s, nous sommes tout à fait aptes à sortir dans le monde... pour y passer inaperçus, *sauf dans les espaces prévus à cet effet*, où un catalogue des originalités admises est à disposition des plus exhibitionnistes.

La drogue, j'ai pensé que ce serait une sinécure... c'est devenu un sacerdoce !

L'appartement de Stephen Carrière impressionne par le bon goût de son aménagement ; de (ait, il n'a pas choisi la moindre chaise, c'est sa femme qui s'est occupée de tout – et je ne manque jamais une occasion de le lui rappeler, surtout quand il prétend passer dans mon dos pour corriger mes manuscrits.

C'est par ailleurs un cuisinier hors pair, qui invite ce soir un panel d'auteurs camarades.

Stephen a organisé cette sauterie pour fêter le succès du roman de Yannick Grannec, *La Déesse des petites victoires*, ainsi que la remise de mon manuscrit et celui de Maud Mayeras *Reflex*.

Héloïse Guay de Bellissen entre dans le salon, elle pointe un fusil dans ma direction :

— Hey ! Fansten, toi qui connais les armes, c'est quoi ça ?

— Qu'est-ce qui te fait dire que je m'y connais ?

— PUTAIN ? T'ÉCRIS DES POLARS OU... ?

Certes. Même si ma spécialité, c'est « l'accident »...

Et, donc, je dis :

— Héloïse, je n'ai pas la moindre foutue idée du nom de ce truc et je ne sais même pas s'il est chargé...

Elle pointe le fusil vers le plafond :

— STEPHEN ! IL EST CHARGÉ, LE FUSIL ?!

Stephen arrive dans le salon et hausse les épaules. Héloïse appuie plusieurs fois sur la détente. Rien. Elle laisse choir le fusil dans le canapé. « Quelle merde, ce truc ! »

Elle est jolie, Héloïse. Tatouée de bas en haut. Mayeras aussi. Bref, le catalogue des éditions pourra bientôt servir d'*artbook* pour le Mondial du tatouage. Enfin, je dis ça... Héloïse va être publiée chez Fayard, pas chez nous. Bref... Elle sélectionne des manuscrits pour Stephen, c'est tout.

Héloïse regarde les bouquins. Elle se tourne vers moi et surprend mon regard sur son cul. Elle me dit : « Fais gaffe, mec ! J'ai des ovaires en titane et je peux décapsuler une bière avec mon périnée. Je prends une douche froide tous les matins et, crois-moi, tes couilles te toucheront les genoux bien avant que je puisse faire tenir un stylo sous mes nichons ! »

Je la crois sans problème.

Je vérifie que personne ne me voit et j'exhibe un petit sachet de cocaïne :

— Ça te dit ?

Elle jette un œil à son mari, il fait non de la tête.

Elle me dit : « J'ai lu ton manuscrit, là... *Les Chiens du purgatoire*, c'est bien mais... qu'est-ce que c'est glauque ! »

Ouais... Avec Lewis, j'ai voulu créer un journaliste hors pair, un reporter à la Tintin. J'imaginai quelque chose comme le *Daily Bugle* de Spider-Man, pour son journal, avec sur le dos un James Jameson en rédac' chef gueulard et intransigeant. Résultat : j'ai pondu un narcissique libidineux, chroniqueur à *Garage* – hybride de *Bakchich* et de *Nouveau Détective*. J'ai pas le don pour les héros positifs.

Elle se marre.

Je secoue mon petit sachet de coco :

— C'est de la pure...

— ...

— La nazie-droque, *mec* !

Elle me fait un doigt d'honneur – voluptueux. Tout ce que fait cette fille est voluptueux.

Stephen débarque dans le salon, coiffe de cuistot sur la tête :

— JE NE VEUX PAS DE ÇA CHEZ MOI !

— Quelques grammes...

— Hors de question.

Je recule dans le couloir, vers la bibliothèque. Je me perds dans la contemplation des chefs-d'œuvre. Rien que des génies, forcément. Et la plupart insupportables. Nom de Dieu... l'échec, on peut toujours s'en remettre ! Mais le succès des pitres, c'est ça qui vous tue.

J'essaie de garder mon calme. *Si sol fa dièse...*

L'espoir

Est paresseux,

Il se contente

*D'être là
Et de siffler vos bières.
Il regarde les talk-shows
À la télé
Et les résultats du loto
L'espoir fait vivre
Il le sait
Il en profite.
L'espoir, en somme,
N'est pas très sympathique.*

Erik Wietzel s'installe à côté de moi. D'habitude, on parle de *fantasy*, lui et moi. Là, il est raide bourré, en tout cas suffisamment saoul pour oublier dans son monologue un bon paquet de consonnes.

Il me dit :

— Paraît que t'écris un manuel de dramaturgie ?

— Oui. J'essaie, en tout cas.

— Ça parle de quoi ?

— ...

OK. Il est mûr. Je lui dis :

— De la cocaïne... Ça t'intéresse ?

Il me regarde, les yeux exorbités. Ce type a des pudeurs de mormon. J'enfonce le clou :

— *Herr Reichspitzenmeister* [Le maître des injections du Reich.] Morell, le docteur personnel d'Hitler, a raconté que le Führer en consommait toute la journée !

Wietzel me saisit au col et se met à serrer. Je bascule contre la bibliothèque. Je me contorsionne, il ne lâche rien, il s'obstine ! Je le repousse.

Je me tire.

Je suis furieux, je perds mon temps.

C'est de plus en plus dur d'écouler ma came. Au cinéma, je trouve mon compte : les gens sont superficiels et friqués. Dans l'édition, ils sont tout aussi superficiels, mais plafonnent au SMIC, quand c'est pas le RSA pour les auteurs qui ne vivent plus chez leurs parents. Nous ne pouvons pas garder notre came à domicile, trop dangereux... Rosina tape dans le tas sans aucun scrupule et Nubuck nous colle aux basques. Cette foutue coke nous encombre plus qu'autre chose !

Je regarde autour de moi. Personne ne se drogue, mais c'est la crise et la déprime travaille tout le monde en souterrain. Stephen parle de ses problèmes d'érection, il met ça sur le compte de la sertraline. Héloïse vante les mérites de l'Effexor, mais chacun sait qu'elle se tripote sans s'en apercevoir.

Au cinéma, vu l'âge moyen des producteurs et le nombre de

starlettes au mètre carré, les discussions portent plutôt sur les mérites comparatifs du Cialis et du Viagra.

Bref, on parle. Et quand, bouffé par la chimie, notre sens critique aura l'espérance de vie d'un prépuce à Jérusalem, nous appellerons de nos vœux de nouvelles angoisses – artificielles, elles aussi –, pour le seul plaisir de se sentir un peu moins morts.

Putain, j'en viens même à me demander si l'assassinat n'est pas encore ce qui m'équilibre le plus.

Stephen nous propose de passer à table. Sa femme, Élisabeth, me prend par le bras :

— Si t'essaies encore une fois de vendre ta merde ici...

— J'arrête, j'ai déjà fait le tour des acheteurs potentiels.

Autour de nous, les femmes sont belles. Leur beauté m'isole un peu plus de l'instant. Ma mère, telle que je l'ai connue, a toujours été très ambivalente vis-à-vis de sa beauté. Son besoin d'affection était aussi grand que sa solitude amoureuse, mais aucun mec ne lui faisait le crédit du moindre sentiment ; ils abordaient ma mère avec, en tête, une seule question : « Vais-je baiser cette salope ou pas ? » Avec, en agrément subsidiaire, la possibilité de parader avec elle en public. Moi, je suis incapable de rendre hommage à la beauté, je ne veux pas déranger, j'ai l'œil neutre et les phéromones en berne. Même – si je n'en perds pas une miette. La plupart des femmes pensent qu'elles ne me plaisent pas.

L. me le reproche tout le temps. *T'es dans le contrôle ! Non-stop !*

Une femme en face de moi me fait du pied sous la table, mais je ne sais pas qui c'est.

Pour le reste, Maud Mayeras n'est pas venue et Wietzel prie dans le couloir. Et comme un malheur ne vient jamais seul, Stephen apporte un truc à base de betterave. « Rien que du bio ! » il dit. Merde, il a même mis des graines de sésame. Tout ça n'a aucun sens.

21/12/2012

Je remonte l'avenue Gabriel-Péri. On va me dire : laquelle ? Il y en a partout, des avenues Gabriel-Péri. En l'occurrence, à Saint-Denis, il n'y en a qu'une. Et encore, pas très large, bordée d'anciennes maisons de faubourgs, juste à côté d'immeubles seventies. Il y a des arbres sur le côté, avec des sacs en plastique aux frondaisons, et des troncs gravés de bites en forme de cœur.

Adib est dans un jour de colère, il me dit : « Aujourd'hui, en France, tu te lèves Noir, tu te couches *nègre* dans l'intervalle, un ministre a pris la parole... »

Pour ce que j'en ai à foutre...

Moi, j'ai besoin de vendre ma came, mais je n'ai plus aucune marge de manœuvre.

On passe deux garages et un McDo. J'entraperçois le clown Ronald et son sourire de néons derrière les branches d'un platane. Et puis des clebs, sous le sourire... *Milou cherche sa dose. Mirza fait le tapin. Idéfix vient de dire à la Kommandantur que Gai-Luron n'a pas de prépuce,*

Adib me dit :

— Mon pote, là... il te reversera que dalle...

— Je veux me débarrasser de ma came, c'est tout.

Je pense à L., elle m'accompagne où que je mette les pieds. Je ne le dis pas à Dib', qui rigole toujours du moindre aveu de faiblesse. «... *seuls les salauds ont du caractère...* »

« T'as de la colle de fion plein les yeux », il me signale quand même, Adib.

Il ajoute :

— T'es pas concentré... je te sens pas, là...

Il est nerveux.

La cité a l'air tranquille. Des feuilles voltigent. L'air est chargé de poussière de plâtre. C'est si dense qu'on peut regarder le soleil en face. Quatre mômes passent à vélo. Un sifflement. Un autre, plus lointain. Les « choufs » en gouquette.

Un mec vient saluer Adib, c'est le rabatteur. Après les salamalecs d'usage, il nous renvoie vers la troisième tour.

On avance. Adib salue deux types. Ici, les habitants ne sont pas politisés, ils se fédèrent autour d'un islam d'opérette d'autant plus intransigeant que ce sont tous, dans le fond, d'abominables faux culs ; ils se tiennent les coudes et conjurent le spectre de la came en

crachant sur notre passage. On enjambe les mollards, on passe sous les insultes, on est des *kâfirs* immondes. De toute façon, tout est immonde ici-bas, à commencer par les hommes – un milliard cinq cents millions de vues sur YouTube pour le clip *Gangnam Style* ! Si Quelqu'un nous regarde, Il doit avoir honte de nous.

Au bas de la troisième tour, un mec sort de l'ombre. Des yeux de lémurien, il vit dans l'obscurité, il a cassé toutes les ampoules pour pas qu'on puisse le voir.

Adib m'a prévenu : c'est de la mise en scène. Notre lémurien se balance du collyre mydriatique quatre fois par jour, il a les pupilles grosses comme mon poing. Il a trop vu *Twilight* et, bon, voilà ce que le cinéma commercial fait naître comme idées débiles dans le cerveau des adolescents.

Le lémurien nous dit de monter jusqu'au quatrième étage.

Je me dirige vers l'ascenseur, mais Adib me chope le bras : faut qu'on reste visibles. Alors on prend l'escalier.

Au quatrième, un mec nous fait signe. On entre dans un appart. Les fenêtres sont ouvertes. Pendant qu'Adib discute avec l'un de ses potes, je regarde au-dehors. La cité se déploie. Des odeurs de cuisson, le bruit des mômes qui jouent en contrebas. Le ciel, lui, secoue ses adiposes – *floc foc foc...* le bruit de Natou quand elle me suce...

Je remarque une bande d'ados, en face du hall voisin. C'est l'autre point de vente. Et toujours les barbus, en petits groupes, qui prennent leur mal en patience en attendant un coup de pouce des pouvoirs publics pour liquider les dealers. Plus haut, les immenses pubs néons qui couronnent l'ensemble d'un voile d'éther.

Le mec regarde Adib, puis me regarde :

— C'est le scénariste ?

— Ouais.

Il s'approche de moi – jamais vu des dents aussi blanches, une bonne tête de blédard :

— J'ai vu *The Incident*. J'aime bien les *slashers*...

The Incident, l'un de mes premiers contrats. Un film gore franco-américain. Le film est sorti directement en DVD. Bref... Je dis :

— Merci.

— Tu vas écrire un truc sur nous ?

— C'est pas prévu, mais... si je peux rendre service...

— Non. Rien à secouer, c'est pas notre monde. Tu consommes, toi ?

— Rarement. Juste pour la forme.

— Moi, pour la forme, je prends du chou palmiste. Paraît que c'est bon pour la prostate.

— Tu t'inquiètes pour ça, toi ?

Il se masse les burnes à travers son survêt :

— On ne s'inquiète jamais trop pour sa prostate. Je prends aussi des nutriments, vitamines, tout ça. Je te recommande, t'as le teint pâle.

La scène est tellement absurde que je me promets de la reprendre pour le prochain *Chiens*.

Je jette un œil à côté. Juste une table et un canapé. Sur la table, tout le matos qu'il faut pour conditionner de la came : des sacs en plastique, des couteaux, quelques kilos de résine. Dans un carton, des téléphones portables et des cartes prépayées.

Je tousse. Une odeur âcre, piquante.

Le blédard me passe le bras autour du cou :

— Bon... t'as acheté de la blanche et tu n'arrives pas à la fourguer. C'est ça ?

— Plus ou moins. J'en peux plus, tout simplement. Le cocaïnomane se sent invincible et distribue des conseils pompeux à tour de bras, et tous les cocaïnomanes distribuent les mêmes : je vais finir par consommer la moitié de mon stock juste pour supporter ces connards.

On se marre, on se comprend. Je lui dis :

— Je te refile le bébé, tu me le paies cash, je rembourse mon dealer. Tu coupes ce que tu veux, tu feras un bénéf de malade.

On discute, on fixe un prix.

Deux rottweilers pioncent dans un coin. Des chiens de catégorie 2. Le blédard suit mon regard jusqu'aux clebs, et il me dit : « Mes petits anges... »

Des chiens de défense. Il leur a fait couper les cordes vocales : les chiens ne peuvent pas aboyer et les intrus potentiels se font choper les couilles avant de comprendre ce qui leur arrive. Un traquenard bien rodé, très en vogue chez ceux qui s'attendent toujours à voir débarquer les flics...

Mon blédard compte quelques biffetons et les refile à Adib.

Adib prélève sa dîme. Moi, je suis fatigué, comme si Dieu lui-même venait de poser son immense paire de couilles sur mes épaules.

Au moment où je sors, le blédard me siffle. Je me retourne. Il me dit :

— Du chou palmiste, mec.

L'un des chiens remue le bout de gras qui lui sert de queue. Le blédard, lui, me fait un clin d'œil. Je suis vraiment paumé, pour ainsi dire. J'avance à vue.

Document : Contribution de l'entité « Jérôme Fansten » dans *Le Bulletin du scénariste*, daté du 15 décembre 2010.

Texte envoyé à Stephen Carrière dans le cadre du travail préparatoire du *Manuel de dramaturgie*.

« Au cœur de nos villes dévastées, la culture de la drogue a créé une structure qui génère de la richesse, une culture si élémentaire et durable qu'on peut légitimement la nommer contrat social. [...] Rendre compte de ce qui se passe dans [les *corners*], c'est aller bien au-delà des notions économiques de base ou des considérations médicales sur les mécanismes de dépendance. [...] Les hommes et les femmes qui vivent dans le *corner* redéfinissent leur rôle économique à un coût exorbitant, générant du *sens* dans un monde qui les a déclarés hors sujet. [...] Ils sont à leur place. Ici seulement, ils savent qui ils sont, pourquoi ils le sont, et ce qu'ils sont censés faire. Ici, ils ont presque de l'importance. [...] Il est nécessaire de repartir de zéro, d'admettre que d'une façon ou d'une autre, les forces de l'histoire mêlées à la question des races, à la théorie économique et à la faiblesse humaine ont comploté pour créer un nouvel univers, hétérogène, au cœur de nos grandes villes. Nos règles, nos priorités, rien de tout cela ne fonctionne ici-bas. On doit laisser de côté l'inutile bagage de la société et de la culture, celui qui se paie encore le luxe d'émettre des jugements raisonnables. »

David Simon, Ed Bûmes,
The Corner, enquête sur un marché de la drogue à ciel ouvert

Le *SENS*, voilà... Du sens dans un monde qui déclare certains individus « hors sujet ».

Le « sens »

« Je ne vois pas pourquoi les gens attendent d'une œuvre d'art qu'elle veuille dire quelque chose alors qu'ils acceptent que leur vie à eux ne rime à rien. »

David Lynch

Un : très peu de personnes acceptent l'idée que leur vie ne rime à rien. Deux : les films de Lynch sont tous très chargés sur le plan du sens. Mon Dieu, que les grands artistes sont cabots, parfois ! À mon avis, Lynch devait répondre à quelqu'un qui lui demandait pour la énième fois d'expliquer *Mulholland Drive*, et il en avait plein le dos.

Le « sens », donc

Le « sens » est souvent lié à l'objectif du personnage principal.
[...]

En dramaturgie, c'est à peu près la même chose : l'objectif est censé fonctionner comme une métonymie, il ouvre sur quelque chose de plus grand, voire quelque chose qui le dépasse.

Un homme qui décide de venger l'honneur d'une femme violée, par exemple, n'est pas un simple justicier un peu trop à cheval sur la loi du talion. C'est – ou ça devrait être, en tout cas – un homme dont l'équilibre personnel dépend de cette vengeance. Cette vengeance est un *divertissement* dans le sens pascalien du terme. L'intérêt, dès lors, n'est pas tant de savoir s'il va réussir à liquider les affreux que de saisir ce qui se cache derrière tout ce cirque.

C'est ça, le sens. Et il implique un thème. Attention : un thème n'est pas une thèse. Il ne s'agit pas de « faire une leçon de morale ». Qu'une œuvre veuille dire quelque chose n'implique pas un « message » intelligible. Et qu'une œuvre ait du sens n'implique pas que ce sens soit réductible à deux ou trois aphorismes cohérents.

Ce qu'on appelle le « sens » d'une œuvre est peut-être justement ce qui dépasse l'intelligible – une sombre histoire de vengeance à la Charles Bronson, par exemple – pour ouvrir vers la poétique personnelle de chacun.

Trouver le sens de son action ou, au contraire, s'apercevoir qu'elle n'en a pas – c'est peut-être ça, finalement, l'objectif final de n'importe quel personnage de fiction...

[...]

03/01/2013

Je reconstitue le portrait de Pelletier. Je reconstitue le portrait de Boissard. Je reconstitue le portrait de Valloton.

Des éléments épars.

Dominique G., Christine L.. Les femmes qui ont déposé plainte contre Pelletier. J'ignore si leur plainte a abouti. Nous n'en avons trouvé aucune trace au cours de nos repérages.

Pelletier se montrait autoritaire avec ses collaborateurs et paternaliste avec ses collaboratrices ; il les jugeait moins sur leurs compétences que sur la fermeté de leur cul ; le nombre de ses maîtresses était un secret de polichinelle. Le réactionnaire volontiers misogyne foutait la trouille à tout le monde et sortait de ses gonds à la première occasion. Ses maîtresses, une fois larguées, racontaient ses délires. Sa sexualité était complètement déjantée, il ne s'en cachait pas – la certitude de choquer les bien-pensants lui servait de justification rétrospective.

Dominique G., Christine L.. Deux femmes agressées dix ans après ma mère. Les années 1980 sont les plus libidineuses de Pelletier. Après, ma foi... il se fait vieux. Humilier ses femmes l'amuse moins, il bascule dans la politique.

Pelletier, c'est ce que la droite peut faire de plus démagogique juste avant de sombrer dans l'extrême droite. Pour Pelletier, le monde se divise en deux catégories : ceux qui pensent comme lui, et les autres : Bisounours, apparatchiks pédés et communistes mongoloïdes.

Nous n'avons trouvé aucun lien entre lui et Boissard, un universitaire comme la gauche molle en produit des tonnes.

En revanche, au cours de nos repérages sur Pelletier, nous avons croisé Valloton.

Mais pas de Serge.

Ma mère n'a jamais parlé d'un Serge. Sauf sur le dépôt de plainte enregistré par Gérard A..

Ma mère nous a parlé d'un Ruben Campbell. Nous n'avons jamais retrouvé sa trace.

Ruben et Serge sont-ils la même personne ?

Nous ne découvrons aucun lien entre Boissard et Pelletier, à part deux connaissances communes : Valloton, Morvan...

Valloton sera notre troisième victime. Valloton connaît Boissard. Nous devons être prudents. La disparition est exclue. Nous privilégions

donc l'accident : on cuisinera Valloton comme on a cuisiné Pelletier.

Valloton a un profil Facebook, j'établis une arborescence, je cherche des contacts communs. Je traque le petit monde de Valloton sur Twitter, je recoupe les *followers*. Au bout de deux heures, j'ai déjà cinq ou six « amis communs » avec Valloton. Je me perds sur LinkedIn ; je traque mes « amis » jusque sur les forums et les *newsgroups*.

Valloton connaissait Boissard. Valloton était maître de conférences à l'université Paris-Sud, située sur les départements de l'Essonne, des Hauts-de-Seine et du Val-de-Marne.

Je dresse des fiches. Je note les amis des amis.

Valloton a deux enfants qui vivent en province. Il est divorcé de la mère de ses enfants. Ses enfants vivent en concubinage. Valloton a un petit-fils de six ans.

Ce type de recherches nous oblige à sortir du bois, mon frère et moi. Alors nous essayons de laisser le moins d'empreintes numériques possible. Nous utilisons Google avec parcimonie ; nous préférons DuckDuckGo, le moins putassier des moteurs de recherche.

Nous faisons nos recherches avec un portable acheté cash à Adib, un ordi sans doute « tombé du camion » ; quand l'entité travaille dehors, elle s'installe dans des brasseries qui offrent le wi-fi à leurs clients ; nous choisissons des brasseries pas encore équipées de caméra de surveillance.

Quand nous nous inscrivons sur des sites pour les besoins de la traque, nous effaçons nos traces autant que possible. Justdelete.me répertorie la plupart des « gros » sites et donne les informations nécessaires à l'effacement de nos données personnelles.

Nous avançons dans le Web sur trois ou quatre machines fantômes, avec plusieurs pseudos. Nous changeons d'IP régulièrement et sauvegardons nos infos sur des ordinateurs non connectés. Quand je communique avec mon frère, le contenu des mails est crypté (GPG), mais aussi les pièces jointes – photos, etc.

Nous avons mis au point des techniques de chasse qui limitent les risques, et sommes suffisamment vicelards pour endormir les soupçons. Malgré tout, les zones d'ombre se développent comme des métastases. L'ensemble de nos impostures constitue une masse critique qui va tôt ou tard engager le pronostic vital de l'entité.

Sur le long terme, impossible de survivre, mais nous ferons de notre mieux pour aller le plus loin.

En parallèle, je chatte avec L., qui s'est encore embarquée dans l'une de ses envolées masochistes. Elle me dit :

« Une fois sur deux, j'ai l'impression que je te saoule ! »

Je lui dis : « Arrête ta parano... »

On s'embrouille. J'essaie de lui faire comprendre que j'ai du

boulot. Et elle n'a pas l'air de vouloir le comprendre.

Situation : *Hey ! Chérie, je suis en train de me renseigner sur ma prochaine victime, je ne peux pas te parler, là !*

On sonne à la porte. Je me fige. Le parquet grince. Nouvelle sonnerie. Une présence, derrière la porte. Quelqu'un bouge sur le palier. Le facteur ?

Un bruit métallique, puis la serrure. Quelqu'un essaie d'entrer !

Un « bip », je regarde l'ordi. L. me dit : « J'ai envie de te voir RIRE des fois ! Avec moi ! Tu vois, simplement RIRE ! Ça me ferait du bien. »

Je suspends l'activité de l'ordi. L'intrus triture la serrure. Je suis supposé ne pas être chez moi. Comprendre : « Jérôme Fansten n'est pas là ! » L'entité se trouve en ce moment même chez l'un de ses producteurs. Je dois neutraliser l'intrus. Je recule vers la commode. Le tiroir du haut. Là, sur une chemise pliée : un taser.

J'attends. Après quelques secondes, ma serrure se donne avec un bruit sourd.

J'allume le taser – un sifflement aigu signale la mise en charge. Je reste en retrait.

L'intrus referme la porte derrière lui. Il reste debout, dans l'entrée. Il écoute.

Il avance. Grincement du parquet. Il s'arrête. Il attend. Il fait un pas dans le couloir. Au bout du couloir, la chambre de ma mère. Je me penche et j'aperçois le *type* : Nubuck !

Je tends mon taser. Nubuck doit entendre quelque chose, parce qu'il amorce un demi-tour – sur sa gauche. Je ne sais pas pourquoi mais, en cas de danger, on pivote toujours sur sa gauche. En tout cas, moi, j'anticipe et je *shooOOOOooooote* cet enfoiré.

Grésillement du taser. Nubuck pousse un cri et tombe à terre.

À deux mètres de là, L. attend une réponse, elle est à deux doigts de me jeter comme une merde.

Nubuck, par terre, agité de tremblements. Le taser va juste l'étourdir. Je dois trouver un moyen de l'immobiliser. Je me précipite dans la salle de bains. Je fouille le placard à pharmacie. Je passe en revue les différents produits à disposition. J'appelle Rosina.

— Jérôme... ?

Les boîtes tombent par terre, les cachetons se répandent.

— Rosina ! L'Etomidate Lipuro, c'est QUOI la posologie ?

— Pourquoi ?

— La posologie, bordel !

J'entends le flic, il roule par terre. Il souffle, il a des nausées. Dans quelques secondes, il sera de nouveau debout. L'étomidate est un produit qu'on utilise pour les anesthésies générales – le plus court chemin vers les bras de Morphée !

Rosina cherche, elle bégaié. Elle n'aime pas qu'on la brusque.

Elle me dit :

— Tu dois avoir du propofol... quelque part...

— Et alors ?

— Utilise le propofol.

— Je ne sais pas où il est. Putain ! J'ai que l'étomidate.

Elle me dit :

— 1 ml d'émulsion correspond à 2 mg d'étomidate. Et...

Je l'entends qui tourne les pages d'un bouquin.

Elle me dit :

— Chez l'adulte... c'est pour un adulte ?

— Oui, bordel ! Oui !

— Faut que tu prévoies 0,30 mg par kilo. Qu'est-ce que...

Je raccroche.

Le flic... À vue de nez : ma silhouette. Un peu de bide. Quinze centimètres de moins que moi. Allez ! 1,70 mètre.

Disons 75 kilos. Pas de posologie spéciale pour les gueules de traviole.

Je prends les flacons d'étomidate Lipuro.

Je prends une seringue.

Je retourne dans rentrée.

Le flic est à genoux. Il a recraché son déjeuner sur le tapis. Je plante l'aiguille à travers le bouchon – qu'est-ce qu'elle a dit, Rosina ? Le ratio ? Je dois lui balancer quelque chose comme 22,5 mg dans le corps. J'arrondis à 23. J'aspire 11,5 ml de produit. Le flic rejette la tête en arrière, il reprend son souffle.

Je lui plante l'aiguille dans le bras et je balance tout !

Le flic se fige – puis s'affaisse. Je l'allonge. Il est plus léger que ce que je pensais ! Merde ! J'espère que je ne l'ai pas tué...

Je retourne à mon ordi. Je reprends ma conversation avec L.

J'essaie de la ménager, de la rassurer. Puis je reviens à mon flic. Le rythme cardiaque assez bas – mais vivant !

J'appelle mon frère. Je lui dis : « Reviens lissa ! »

Un coup d'œil à l'ordi : L. prétend que je me moque d'elle.

Rosina me rappelle, elle me demande ce qui se passe. Je lui raccroche au nez.

Dans la poche de Nubuck, un téléphone vibre. Nubuck doit avoir quelqu'un pour surveiller l'entité. Un « poisson-pilote ». Et ce poisson-pilote veut sans doute prévenir Nubuck que « Jérôme Fansten » rentre chez lui.

Moi. Mon frère.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

— Il venait pour trouver de la came, tu crois ?

— Quoi d'autre ?

— J'en sais rien.

— Qu'est-ce qu'on fait ?

Un vibreur : le portable de Nubuck, encore. *Le poisson – pilote s'affole.*

— On appelle la police. On dit qu'il nous harcèle, et que notre mère l'a taseré...

— Notre mère ? Ils vont vouloir l'interroger.

— Alors on dit que je l'ai taseré.

— Impossible. « Jérôme Fansten » n'était pas chez lui.

On fait les cent pas, on tourne en rond autour de Nubuck, charognards en phase de doute. Et puis :

— On attend qu'il se réveille et on passe un deal avec lui...

— « On » ?

— « Jérôme Fansten » passe un deal avec lui.

On lui donne quoi ? On lui donne le Turc. *Un Turc doté de « propriétés diagnostiques » de... dealer – très décoratif dans un CV de flic !*

Un bémol :

— « Nubuck » est entré chez nous en dehors de tout cadre légal. Il est dans la merde jusqu'au cou. Il va se demander pourquoi on n'appelle pas ses collègues.

On tourne encore. Et puis :

— On enfonce le Turc, on prétend qu'il nous menace.

— Un « échange de bons procédés » ?

— Voilà.

— C'est casse-gueule.

Dangereux, même. Mais avec un bénéfice collatéral : si le Turc est arrêté, on n'aura pas besoin de le rembourser. La thune de monsieur « chou palmiste », à qui on a refilé le stock à prix coûtant, on la garde !

Nubuck se réveille. Il a pioncé deux heures, l'enfoiré. Il a la tête qui tourne.

Il me regarde, hagard. Il aperçoit quelqu'un, sur le côté – mon frère, avec une cagoule sur la tête. Nubuck a un haut-le-cœur. Il panique. Il prend son regard le plus mauvais et tente de camoufler sa détresse derrière l'arrogance et la colère. Il me dit :

— Qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Moi ? Rien. Ma mère t'a taseré.

— Ta mère ?

Oui, elle se fait toujours des idées quand un inconnu entre chez elle par effraction.

— Je n'ai pas forcé la serrure.

— En effet.

Dis-je en malaxant son jeu de clefs dans ma main.

Mon frère reste silencieux. Il s'est assis dans un fauteuil, dos au

mur, coudes en appui, il presse ses doigts les uns contre les autres, vers le haut. Il attend.

Je m'accroupis devant Nubuck et je lui balance mon boniment. Le Turc, etc. « Pourquoi je deale ? Parce que je n'ai pas le choix. » J'ai acheté quelques grammes, au début, pour moi. Pour le fun. Je me suis endetté. Et patati et patata.

On le trouve où, mon Turc ? Une petite échoppe kebab sise à côté du Mama'z. *Il porte un musc entêtant, mais le musc est recouvert par le graillon.* Nubuck... il se méfie. Il sait que je devrais appeler ses collègues. L'administration adore immoler ses brebis galeuses pour amuser la population et s'offrir l'image d'un organisme propre et citoyen.

Mon histoire sonne juste. Je sais raconter les histoires. Il n'a pas le choix, de toute façon.

Quand même, sans doute pour la beauté du geste, il tente une sortie :

— Et si je refuse ?

Je me tourne vers mon frère.

Mon frère pose ses doigts en visière sur le front, le pouce en appui sur la pommette. Il fait non de la tête. Il a l'air d'un terroriste et l'absurdité de la mise en scène paume complètement l'ami Nubuck.

Nubuck a les lèvres qui tremblent.

Nubuck se relève, il craque comme une vieille grange. Il me regarde de biais. Puis il me chope au col, je tombe par terre. Il essaie de me faire une clef de bras. J'éclate de rire. Mon frère se gratte les couilles. Nubuck s'arrête. Il recule. Je me relève. J'ouvre la porte et je lui dis : « Je te fais une fleur : je te dispense de remuer la queue... Allez, file ! »

Document : Chat sur Gmail entre L. et l'entité, daté du jeudi 3 janvier 2013.

10 :44

L. : En fait j'ai l'impression de passer pour une ouf.

10 :45

Une fois sur deux, j'ai l'impression que je te saoule !

10 :46

Moi : Arrête ta parano. J'essaie juste de me concentrer sur mon boulot et je ne peux pas envoyer des mails toute la journée : ça n'a rien à voir avec toi !

L. : OK. On se parle plus tard alors.

Moi : Non, c'est bon, je fais une pause.

10 :47

Je veux comprendre pourquoi t'es énervée.

L. : Pour commencer, « Arrête ta parano », ça le fait moyen...

Je ne suis pas rassurée.

J'ai l'impression de te saouler.

10 :48

Tu ne me parles plus de cul dans tes mails.

C'est peut-être un manque de confiance en moi, je sais pas.

J'ai envie de te voir RIRE des fois ! Avec moi ! Tu vois, simplement RIRE ! Ça me ferait du bien.

10 :49

Moi : Le problème, c'est que...

Je sais pas comment le dire...

L. : Dis-le, c'est tout.

Moi : Tu dis « Je ne suis pas rassurée ». Mais...

10 :50

C'est un manque de confiance... en toi ? En moi ?

Si c'est le cas, je ne peux pas compenser ça en t'écrivant des lettres de cul dix fois par jour.

J'aimerais le faire, mais...

10 :51

L. : Je n'ai jamais demandé ça.

Moi : Disons que tu ne le demandes pas frontalement, mais que c'est bien chargé entre les lignes !

L. : Bon, je te saoule, quoi.

Je ne vais pas tarder à m'auto-jeter, en fait.

10 :57

Moi : Je suis désolé. Si je suis moins présent par écrit, c'est que mon boulot a repris sur les chapeaux de roue.

L. : Je sais, je ne parle pas de ça.

Bon, bref.

J'ai lu ce que tu avais à me dire.

Je te laisse bosser.

10 :58

Moi : J'aimerais savoir ce que contient ton « Bon, bref ». « Je ne parle pas de ça. » De quoi alors ?

L. : Bon, bref :

— On va s'embrouiller,

10 :59

— J'ai pas envie de m'embrouiller.

— J'arrive pas à en placer une.

— Ça ne sert à rien d'en placer une.

— Je me dis : « Si on continue comme ça, il ne va même pas avoir envie de me voir demain... »

11 :00

— Juste un petit mot gentil, ça m'irait, c'est tout,

— Je n'ai pas envie de parler,

— Ça sert à rien,

— Faut que j'apprenne à ne pas embrouiller les gens,

11 :01

— Ou m'asseoir sur ce que je ressens,

— Ça pue les embrouilles.

Voilà.

11 :02

Moi : Tout ça parce que j'ai répondu « Arrête ta parano » quand tu m'as dit « J'ai l'impression de te saouler ! » ???!

L. : C'est un ensemble de petites choses.

Moi : Pourtant, si on met les choses à plat...

L. : Bon, tu vois, ça sert à rien de parler...

11 :03

On peut arrêter ?!

11 :06

Moi : Pourquoi arrêter ? Pour revenir au même point demain ?

Je n'ai pas envie de te blesser ! Surtout pas ! Alors si j'ai dit des trucs blessants, essaie d'être plus explicite.

11 :08

L. : Je ne me suis jamais permis de m'amuser avec tes « défauts » ou tes traits de caractère, je te prends comme tu es, je ne réfléchis pas, j'aime tout, et même si j'aime moins, j'aime quand même. Tes sautes

d'humeur, ton côté lunatique. Tu es comme tu es, je m'en fous du reste. Fais pareil.

11 :09

Et je vais m'auto-jeter.

Maintenant.

11 :10

Moi : ?

L. : Bye, j'ai trop l'impression de m'enliser dans cette conversation.

Moi : Attends ! Je me suis moqué de toi ?

L. : Oui.

Moi : « Je ne me suis jamais permis de m'amuser avec tes « défauts ou tes traits de caractère »... Je l'ai fait, moi ?

11/01/2013

L. somnole dans son bain, entourée par des vapeurs de jasmin comme au hammam. Je l'embrasse. J'essaie d'oublier sur les lèvres le goût des lèvres de Natou. *J'essaie de m'oublier moi-même*. L. tourne la tête, elle envoie mon baiser dans les orties. Elle boude – elle ne boude pas assez pour m'empêcher de voir ses seins, juste pour m'en interdire l'accès.

J'ai passé la nuit précédente avec Natou. Au matin, mon frère m'a dit : « Je t'ai entendu. Plus exactement : je ne t'ai PAS entendu. Je te répète qu'une femme a BESOIN de sentir un peu de matière entre ses bras... »

C'est, en effet, ce que m'a dit Natou. Plus ou moins. Et L...

L. me dit :

- Tu ne m'as jamais fait venir chez toi...
- Tu sais, ma mère est quelqu'un d'un peu difficile.
- Elle se balade à poil ?
- Plus depuis longtemps.
- Alors tu n'as aucune raison de prendre des pincettes.

Sur le rebord du lavabo, à deux mètres de la baignoire : une bombe de laque *Elnett L'Oréal*. La laque est diffusée par un mélange sous pression de propane et de butane, et si je colle un briquet Zippo sur la bouteille avec du ruban adhésif, capuchon ouvert, et que je laisse la flamme chauffer la bouteille, la température des hydrocarbures va s'élever, ainsi que la pression à l'intérieur du récipient, et l'onde de choc au moment de l'explosion – malgré la petite taille de cette foutue bouteille de laque – devrait largement envoyer *ad patres* le brushing et la tête de cette...

[mak.sim] me dit : « Mais dis-lui que tu l'aimes » connard ! »

J'ai apporté du champagne, des sels de bain et des fraises. C'est déjà bien, non ? Les fraises flottent à la surface du bain, dans un petit ramequin transparent. Les sels, eux, nous rapprochent d'une Caraïbe pleine d'agrumes et de noix de coco.

J'essaie de changer de sujet.

L. boude...

J'essaie de définir ma relation avec elle.

Elle boude...

Mais qu'est-ce que je peux lui proposer ?

Je suis un assassin du genre « reptilien » et un justicier adepte de la

loi du talion ; je l'ai rencontrée en la baratinant dans une ambiance *clubbing* parigote.

Un justicier... Et les autres... ? Les filles d'avant ? C'est du viol ou pas ? Moi, mon frère, on partage nos femmes sans qu'elles le sachent. Viol ou... ?

L. me dit :

— Parfois, tu m'envoies cinquante SMS par jour... et le lendemain : silence radio ! Je ne comprends pas...

Je n'arrive pas à parler. Je dis : « C'est mon forfait qui déconne... »

[mak.sim] me dit : « C'est COMME ÇA QUE TU MONTRES TON amour ? ! Pauvre type ! »

Dans son frigo, ma mère éclate de rire.

Et Valloton.. ! ?

Quelle folie de tuer Valloton !

Je laisse tomber Valloton, je me concentre sur L.

« *Quelle chose ne va pas ?* »

Je veux cette fille. Même si c'est une emmerdeuse. Je perds le contrôle de la conversation, là... elle va me plaquer et...

L. me dit ; « T'es dans le contrôle. T'es tout le temps dans le contrôle... »

Non. Pas tout le temps. Parfois, « Jérôme Fansten » s'abandonne – mais, en général, ce n'est pas moi qui l'incarne.

Je suis romantique, en somme. Là où mon frère est pragmatique.

Je dis :

— J'ai été très occupé ces derniers temps. Entre mes scénarios, mes permanences au 36...

L. se lève. Elle fout de l'eau partout. Les fraises tombent au fond de la baignoire. Mon regard se perd sur son pubis où s'accrochent des bulles de savon. Elle me dit :

— Ça fait presque quatre mois que tu me sautes...

— Eh ben, je peux compter sur les doigts d'une main les fois où je t'ai vu sourire !

Tout devient rosâtre, comme dans un cartoon. Je relève la tête, je regarde par la fenêtre, bien au-dessus des toits. Une aurore boréale illumine Paris, à moins que la densité de la pollution ne se contente d'emprisonner les couleurs du jour ou de renvoyer les lumières de la rue, un grand aplat rutilant jaune et bleu. Si Dieu est responsable de ça, Il a clairement 2 ans d'âge mental et s'amuse avec des pastels gras grands comme la tour Eiffel. C'est naïf et c'est beau... alors, ma foi, que le spectacle nous vienne d'un trop de CO₂ ou d'un Grand Attardé, on ne va pas boudier son plaisir.

L. me dit :

— Tu m'écoutes ?

J'ai envie de dire : « Oui, je suis fou d'amour. De toi. »

J'ai envie de dire : « Le tout-venant, les autres et le tralala subsidiaire, Valloton et consorts, *ma mère*, ça ne m'intéresse plus du tout. »

Avant même que je puisse dire quoi que ce soit, elle me dit :

— Arrête !

Son pubis, les bulles de savon... Son doigt, qui me montre la porte.
Et sa voix :

— Dégage...

17/01/2013

Valloton est un homme sans envergure. Celui qui a partagé une clope avec notre mère sur le balcon de la maison où il t'a ou ne t'a pas violée est aujourd'hui un septuagénaire anecdotique.

Valloton habite rue Arthur-Groussier, dans le 10^e arrondissement, à quelques mètres de l'hôpital Saint-Louis.

Valloton est maigre, il a le ventre gonflé. Il se rend en consultation d'urologie à intervalles réguliers. Il est en mauvais état et c'est urgent de l'assassiner avant qu'il décède de mort naturelle.

Il habite au quatrième étage et son paillason a dû rendre l'âme il y a déjà dix ans.

J'introduis ma *bump key* dans la serrure. C'est le passe utilisé par Nubuck pour entrer chez moi. J'ai prélevé ma dîme. Je pousse leeeeeeement, ça rentre comme dans du beurre. Et puis je tape un coup sec sur les goupilles, la serrure se donne illico, c'est une fille facile.

L'appartement de Valloton, c'est de « l'ancien », un trois-pièces propre qui sent le vieux et le renfermé. Une petite entrée. À gauche, une salle de bains grande comme un mouchoir de poche. Les w.c. sont quasiment installés dans la douche. En face, une chambre. À droite, le salon – et une cuisine ouverte sur le salon.

Je jette un œil dans les poubelles. Des plats cuisinés, et mon propre poids en bouteilles vides. Valloton picole dru ! Les poubelles donnent un bon accès à la vie des gens. On peut « scénariser » beaucoup de choses à partir de ça.

Valloton, son vice, c'est le vin rouge. Quant au tri sélectif, il ne connaît pas.

Je me rends dans la salle de bains et je fouille le placard à pharmacie. Je trouve le b.a.-ba. Du paracétamol et de l'Alka-Seltzer. De rimodium – le vin rouge doit coller de sérieuses diarrhées à Valloton. Du mercurochrome, des bandes Velpeau et des Steri-Strip, de la Biafine.

Je trouve aussi de l'insuline. Pas d'ordonnance. Peut-être que Valloton est diabétique ? Faudra que j'envoie Rosina en première ligne, elle pourra dégoter des choses sur l'intranet de l'APHP, quelque chose qui nous donnera de quoi précipiter un accident. Une overdose d'insuline entraîne une hypoglycémie et des lésions cérébrales irréversibles. Si on peut liquider Valloton proprement, directement

dans son jus, c'est quand même plus confortable pour tout le monde.

Ah ! Une ordonnance. Vérapamil et... Kardégic. Via l'un de nos téléphones fantômes, j'envoie l'info par SMS à mon frère et je retourne dans la cuisine.

La machine à café de Valloton est une Senseo de couleur noire, posée sur un plan de travail en pierre. À moins qu'il ne s'agisse d'un plan de travail stratifié noir à motif minéral. La paroi arrière, en revanche, est en aggloméré, recouvert de cartes postales. La machine à café comporte un réservoir en métal dans lequel est immergée une résistance chauffante. La résistance est mise en fonction par un interrupteur commandé par un thermostat.

Si je bloque l'interrupteur... À la prochaine utilisation, le thermostat fonctionnera dans le vide et la résistance chauffera *ad vitam*. L'eau du réservoir va s'évaporer. La chaleur dégagée par la résistance se transmettra au réservoir métallique. Un excellent conducteur thermique. Tous les composants combustibles s'enflammeront rapidement, et attaqueront le panneau de particules, juste derrière et, de là, les placards en bois, juste au-dessus et...

La possibilité d'intoxiquer Valloton au carbone est une chouette idée. Mais, bon... l'overdose d'insuline reste la meilleure option, d'autant que l'alcool augmente l'effet hypoglycémiant de l'insuline. Autre avantage : les seringues hypodermiques sont d'un tout petit calibre et ne laissent quasiment pas de traces.

Les problèmes logistiques sont mineurs comparés au bidouillage de l'interrupteur de Pelletier.

À débattre.

Je m'installe au centre du salon. La lumière des voitures, au plafond. Le bruit de la ville. L'un des voisins regarde la télévision. Le son porte, j'entends quelqu'un monter l'escalier. L'environnement est sonore. Une fraction de seconde, je me dis que je suis peut-être chez mon père biologique. Ça ne me fait ni chaud ni froid.

Il y a deux modèles de recherches scientifiques. Le positivisme à la Auguste Comte, qui refuse la moindre métaphysique, et le constructivisme, plus « poétique ». Un type comme Bachelard, par exemple, considère que la connaissance est un assemblage relativement baroque d'observations sur le vif et d'a priori divers. « L'ambiance », l'épistémologie... valent autant, voire plus, que la pure pensée logique. Pour un homicide digne de ce nom, je me place définitivement sous le patronage de Bachelard. L'homicide tel qu'on le pratique s'intègre dans un continuum particulier qui prend en ligne de compte les acquis de la police scientifique autant que la psychologie de la victime ou les subtilités du code de procédure pénale.

Une invitation au voyage, en somme..

Je jette un œil à la bibliothèque de Valloton. Je compare l'intérieur

de Valloton à ce qu'on a découvert sur le Net. *Valloton était maître de conférences à l'université Paris-Sud, située sur les départements de l'Essonne, des Hauts-de-Seine et du Val-de-Marne.* La bibliothèque est assez dépouillée et ne ressemble pas à celle d'un universitaire à la retraite. Je me dis que Valloton doit avoir une résidence secondaire et/ou qu'il a laissé l'essentiel de son bagage dans la maison familiale où habite son ex-femme.

Valloton a deux enfants qui vivent en province. Valloton a un petit-fils de 6 ans.

Je trouve en effet des photos. Le petit-fils, manifestement. Des photos numériques. Aucune photo de ses enfants.

Il y a quelques polars. Arnaldur Indridason, Leif G.W. Persson, Henning Mankell... Jo Nesbo... Une belle collection. En tant qu'assassin geek, je ne suis pas si geek que ça : le roman noir a très vite pris le pas sur le reste. Aujourd'hui, j'ai beaucoup de mal à lire de la SF ou de la fantasy. Même Frank Herbert, à qui je dois des moments de cave à des millions d'années-lumière de ma propre vie... même lui, j'ai du mal... En revanche, les nanars *badass* me font toujours marrer et je ne boude jamais un film de Michael Bay.

Bon...

Je reviens à la machine à café. *Une machine à café Senseo de couleur noire.*

Elle me plaît, cette machine. Elle me parle. Je peux aller sur leboncoin.fr, acheter deux ou trois machines identiques, les démonter au calme, chez moi, pour en comprendre l'anatomie ; me familiariser avec l'appareil ; trouver le moyen de bloquer l'interrupteur et faire de ce truc un bon pourvoyeur de mort.

Dans la chambre de Valloton, il y a un petit secrétaire. Un agenda, de la paperasse.

Je photographie son agenda.

Valloton n'a pas de contact avec Pelletier. En revanche, dans son agenda figurent les numéros de Boissard et de Morvan.

Pas de Serge. Pas de Ruben Campbell.

Il y a quelques numéros sans identité.

Il faudra mettre un nom sur ces numéros. La méthode la plus simple : l'accès direct sur messagerie. Il suffit de se connecter au service d'identification des portables et de taper le numéro de téléphone mobile à identifier, on tombe d'office sur l'annonce d'accueil du répondeur : « Vous êtes bien sur la boîte vocale de... » – la majorité des utilisateurs de téléphone portable balancent leur nom, leur prénom, parfois la raison sociale de leur entreprise. Ils ne savent jamais que j'ai appelé, vu que je ne laisse pas de message et que le service d'identification des portables garantit notre invisibilité.

Je refais un tour d'appartement. Je me laisse porter par l'ambiance.

Valloton a une petite cave à vin électronique. Deux bouteilles sont ouvertes, juste rebouchées. Je peux écraser des pilules de Valium et les mélanger au vin – Valloton tombera dans le coltard et...

Un incendie ?

Merde ! L'insuline a le mérite de varier le mode opératoire : disparition pour Boissard, incendie pour Pelletier, overdose pour Valloton. C'est important, ça, changer de mode opératoire. Ça fait quatre mois qu'on a tué Pelletier. C'est encore trop proche... il vaut mieux éviter l'incendie...

Le point faible de Valloton : son ordonnance – la réponse de mon frère, en *live* : le Vérapamil est utilisé dans les cas d'hypertension artérielle, d'infarctus du myocarde et/ou de tachycardie. Le Kardégic est un antiagrégant plaquettaire.

Il me dit : « Je ne comprends pas bien ce que disent les sites spécialisés » mais il ressort clairement de tout ça que notre ami a un cœur en porcelaine... »

Je me pose au centre de l'appartement de Valloton. Dehors, le temps est calme, pas un souffle de vent. Je cherche une évidence, un *signe*. Cet appartement a une histoire, j'essaie de l'entendre. Je regarde l'usure du tissu sur les chaises, les éraflures sur la table en bois... Il y a quelque chose à saisir, ici, mais je me sens aveugle et sourd. Je me rends compte que ça ne m'intéresse pas, je ne suis pas *disponible*.

J'ai accepté de liquider Valloton parce que c'était le prix à payer pour garder L.

L. m'a largué.

Valloton ne signifie plus rien.

02/02/2013

Je rentre en métro. Je me sens vaseux. La déprime, peut-être ? La vérité, c'est que je n'ai pas pris de douche et que je porte encore sur moi tout ce que le corps d'une femme qui baise peut produire de mucosités. Nous avons décidé, mon frère et moi, d'un commun accord, que je serai le seul à baiser Natou. Si nos différences intéressent la plupart des filles, qui trouvent l'entité lunatique et *intrigante*, nous avons jugé plus prudent de ne pas jouer ce jeu avec un flic.

Je prends mon téléphone et j'appelle L.

Ça sonne dans le vide. Elle ne me répond pas. Depuis presque trois semaines, elle refuse de me parler, on n'a échangé qu'une poignée de textos...

Elle me manque. J'ai besoin d'elle. Je suis prêt à lui promettre n'importe quoi pour qu'elle revienne.

Dans la foulée, je me pose des questions relatives à ma mère, à ma famille. Le diktat de mes couilles aiguise-t-il mon sens critique ? L'ambition de me reproduire avec la femme que j'aime me pousse-t-elle à mettre sur le gril mon groupe d'appartenance – mon frère, l'entité ?

Un mec vient s'asseoir à côté de moi. Il renifle. Son nez circule dans l'air, de gauche à droite jusqu'à mon épaule. Il me toise :

— Eh ! Tu sens la chatte...

Je penche la tête, discrètement. Je crois qu'il a raison. J'évite de répondre.

Natou : elle bovaryse, avec moi, ou... ? Elle a demandé que je lui fasse une place dans mon prochain roman !

Mon voisin se lève, vient me visser la truffe sur le ventre : « Aucun doute. Ça sent la femme ! Ah ! Je SAIS RECONNAÎTRE, QUAND MÊME ! »

Je le repousse, il recule, l'œil hagard. Le métro continue sur sa lancée. On regarde tous ailleurs. On dodeline, parce que la voie est un peu rude sur cette ligne. Du coin de l'œil, je vois quand même l'obsédé, les narines en alerte. Il n'en perd pas une miette, le salaud ! Il a déjà une bosse sous le pantalon. Il bande comme un ours.

Je me dis que je me complique la vie. Rapport à l'écriture, je veux dire. J'écris au présent. Le temps du roman, c'est le passé. « Il entra dans la pièce et poussa un soupir de soulagement. » Le présent, c'est un sacerdoce. Les ellipses sont très difficiles à négocier. En plus, je travaille à la première personne du singulier – double peine ! Et pour

quels résultats ? *Les Chiens du purgatoire*... Un article dans *La Vie* n° 3527, un autre dans *Le Quotidien du médecin*... un autre, encore, dans *L'Est Éclair*... et dans *L'Estrade*, enfin...

C'est bien, mais ce n'est pas ça qui va me faire vendre des livres !

Et je me dis : combien va nous coûter Valloton ?

Et je me dis : le programme ADN qui me pousse à colporter mes gènes partout réveille-t-il en moi un instinct de mort à l'endroit de mon propre frère ?

Mon frère voit mes sentiments pour L. comme une manifestation de mes tendances maniaco-dépressives ; l'amour relève pour lui de la pathologie, un état malsain qui vient perturber l'équilibre de l'individu ; il est libertin par pragmatisme. C'est un véritable assassin, lui, presque un hygiéniste.

Je reprends mon téléphone et j'appelle L.

Ça sonne dans le vide, encore. Elle ne me répond pas... En attendant, notre roman est sélectionné pour le prochain prix Intramuros. Les nominés :

- *Le Testament noir* ; Patrice Pélissier (Presses de la Cité)
- *Lignes de sang*, Gilles Caillot (Éditions du Toucan)
- *Parasite* ; Christian Blanchard (Palémon)
- *Restez dans l'ombre*, André Fortin (Jigal)
- *Les Requins de la recherche*, Daniel Hernandez (Mare Nostrum)
- *Les Chiens du purgatoire*, Jérôme Fansten (Anne Carrière).

Critiques calamiteuses, en revanche, d'un comité de sélection pour les bibliothèques dont on attendait pourtant un peu de complaisance. Le comité dit que c'est un bouquin à la construction compliquée. Le changement de typo, l'argot, les acronymes et les « dialogues interminables » ne « contribuent pas à éclaircir le récit »... Quoi d'autre ? Ah ! Oui... « Un regard sans indulgence sur la politique sécuritaire de l'État, sur la police actuelle, sur la réhabilitation urbaine, sur le rôle des médias, etc. »

Sans indulgence ? Hum... En somme « un “polar” social sans suspense, difficile à suivre. » L'enfoiré qui a rédigé la fiche a mis des guillemets à polar !

Pour le prochain roman, on rêve, mon frère et moi, d'un style peut-être moins compliqué, d'une histoire plus simple... mais d'une narration éclatée... Une narration en « cadavre exquis », des saynètes assemblées comme une peinture pointilliste – là, une bulle de jaune, ici une bleue, l'effet de contraste commençant à créer dans l'esprit du lecteur un vert bien franc. Un dialogue amoureux, suivi d'une fiche « recette de cuisine » et complété par une scène d'action... les trois éléments superposés dessinant en creux le portrait du narrateur... Pourquoi pas ?

Ou alors... Peut-être que le manuel de dramaturgie que m'a

commandé Stephen Carrière est une bonne soupape entre deux fictions ?

Dany Ehrenberg m'avait dit : « J'aime beaucoup ton deuxième *Chiens*. C'est impeccable, rugueux, illisible, tu es sans pitié pour le lecteur. »

Merci, Dany. Vraiment.

Il a dit : « Nager à ce point-là contre le courant, ça force le respect. »

Je connais suffisamment Dany pour savoir que c'est un compliment.

Je reprends mon téléphone et j'appelle L.

Nouveau silence. Etc.

07/02/2013

Rosina me rapporte les copies de l'examen médico-légal de ma mère conduit par le Dr Blanchard le 30 août 1973. Elle l'a transmis à l'un de ses supérieurs pour prendre un avis, comme je le lui avais demandé.

Le type n'a pas posé de questions, il n'y a rien d'illégal là-dedans. *A priori.*

Le type a fait les choses dans les règles de l'art : c'est froid, exhaustif et quasiment incompréhensible.

L'examen du curriculum vitae du Dr Blanchard montre qu'il a œuvré comme « pathologiste médico-légal » sans détenir un certificat de spécialiste en pathologie.

Ensuite, l'ami de Rosina note l'absence de mention quant à la durée de l'examen. Il note le nombre restreint de photographies. Il note enfin qu'il n'y a aucune analyse chimique des plaies. « La description de l'érosion cutanée comporte des lacunes [...] et elle doit être qualifiée de sommaire. »

Etc.

La conclusion est sans appel, malgré la tournure ampoulée de la phrase : « La preuve a démontré que le cas de Mlle Fansten est présenté au Dr Blanchard comme un cas douteux de violence sexuelle et conséquemment l'analyse du Dr Blanchard fut la résultante de cette prémisse. L'examen doit être qualifié de « sommaire et incomplet ». Comprendre : Blanchard est un con et a livré un compte rendu d'examen conforme aux attentes de l'OPJ Gérard A..

Évidemment, tout ça ne suffit pas à infirmer ou à valider l'histoire de ma mère.

Rosina m'a dit :

— Ton frère sait que tu enquêtes sur votre mère ?

— Non.

— Je n'aime pas vous voir comme ça.

— Comment ?

— Comme ça. Le dos tourné. À vous cacher des choses.

— Non, *je* lui cache des choses. À moins que lui aussi te demande de taire certains événements ?

— Non. Non, pas... pas... pas du tout...

Rosina ment très mal. C'est une ancienne bègue qui repique au premier stress – et là elle s'offre un surplace d'anthologie.

Je reprends la fiche des RG : « Aux archives de la Direction centrale des Renseignements généraux (dossier n° 52...), Mlle Fansten est connue pour avoir séjourné au Service libre de prophylaxie mentale, hôpital Henri-Rousselle, Paris XIV, du 23 septembre 1962 au 31 janvier 1963, et à Sevrey, Chalon-sur-Saône (71), Centre hospitalier spécialisé de Sevrey, du 2 mars 1972 au 13 juin de la même année. Elle n'est pas notée aux sommiers judiciaires. »

Je vais sur Internet pour trouver des infos relatives à ces deux centres hospitaliers.

« Le CHS de Sevrey est situé à six kilomètres de Chalon-sur-Saône, il a pour mission la prise en charge des troubles de santé mentale... »

J'appelle le CHS de Sevrey. Je demande si des médecins travaillent dans ce centre depuis plus de quarante ans. La standardiste refuse de me répondre. Je lui explique la situation. « Je fais des recherches sur ma mère, etc. »

La standardiste me passe quelqu'un de l'administration. Rebelote. « Je m'appelle Jérôme Fansten, je suis scénariste, je fais des recherches sur ma mère, etc. »

Aucun membre de l'équipe soignante ne travaille à Sevrey depuis aussi longtemps. Je demande si une liste des médecins ayant travaillé à Sevrey au début des années 1970 peut m'être donnée, afin que je prenne contact avec eux. On me demande d'en faire la demande par écrit, de détailler mon « projet », etc. On me demande tellement de merdouilles que je renonce à cette démarche au moment même où je prends note de la montagne de documents à envoyer.

08/02/2013

Le centre Henri-Roussel se situe à l'hôpital Sainte-Anne,
1 rue Cabanis, à Paris.

J'entre, je me présente.

On m'introduit dans un petit bureau. J'attends. J'hésite à appeler L., mais je ne le fais pas.

Aujourd'hui, c'est mon frère qui se coltine « Jérôme Fansten ». Mon frère s'est installé au café des auteurs de la SACD, rue Ballu, et avance sur un scénario.

Mon frère ne sait pas que je suis dehors. Je n'ai pas toute la journée devant moi et je dois trouver vite ce que je suis venu chercher.

Je suis nerveux. Je me ronge les ongles. Mes intestins parlent une langue inconnue. Je maîtrise mal mon *hexis* corporelle et je crois qu'on peut *me* voir à travers l'entité.

Au bout d'un quart d'heure, une secrétaire m'apporte le dossier de ma mère.

Je survole l'ensemble.

Le 15 septembre 1963, ma grand-mère soumet pour ma mère une HDT, une « hospitalisation à la demande d'un tiers ». J'ai sous les yeux une copie de sa lettre, une lettre manuscrite à l'écriture déliée, élégante, très faux cul. « *J'ai l'honneur de vous prier de bien vouloir autoriser l'admission dans votre établissement, en hospitalisation sur demande d'un tiers, de ma fille, etc.* »

Deux certificats médicaux sont joints à la demande de HDT.

Les certificats dressent le portrait de ma mère.

L'été 1963... *Ich bin ein Berliner*, etc. Ma mère a 20 ans ; elle est d'une humeur joyeuse « excessive ». Son enthousiasme permanent inquiète ses parents. Elle héberge des inconnu(e)s avec lequel(le)s'elle partage manifestement une activité sexuelle « induie ». Elle entre dans des rages folles quand on lui en fait la remarque et disparaît ensuite pendant plusieurs jours.

Elle travaille comme serveuse pour Serge C. à la brasserie L'Alouette, au croisement des rues de Rennes et du Vieux-Colombier. Au médecin qui l'interroge, Serge C. parle de celle qui n'est pas encore ma mère comme d'une personne volubile et capricieuse. Il insiste sur sa beauté. Il insiste enfin sur son côté « planche pourrie », attendu qu'elle ne respecte pas les horaires. Serge C. prétend qu'elle repart

souvent avec des clients, à la fin de son service. Il sous-entend qu'elle se livre peut-être à la prostitution.

Serge C. insiste sur la beauté de ma mère avec complaisance. Alors je me dis qu'il a dû tenter le coup et se faire éconduire comme un bleu ; il n'a pas supporté le spectacle de la petite jeunesse en goguette à la sortie de sa brasserie ; il se venge en apportant un témoignage outré, plein de conformisme et de frustration. (*Ma mère n'a jamais parlé d'un Serge. Sauf sur le dépôt de plainte enregistré par Gérald A.. Je trouve donc un Serge sur mon chemin, mais il n'a jusqu'à nouvel ordre aucun lien connu avec Boissard, Valloton ou Pelletier.*)

Ma mère est placée en observation pendant quarante-huit heures au centre Roussel. Un examen somatique a lieu au bout de vingt-quatre heures. Le compte rendu de cet examen ne figure pas dans le dossier.

Ces examens débouchent sur une hospitalisation sans consentement. Le certificat délivré à ce moment évoque un caractère « rebelle et exalté ».

Je vois une jeune femme pleine de vie, trop libre pour son époque ; on me répond « épisode maniaque ». On me dit aussi : distractibilité, agitation psychomotrice, etc.

Ma mère. 1963. Une personne inconnue. Quand je m'intéresse à ma mère en tant que femme pour la première fois, je dois avoir une dizaine d'années. C'est le milieu des années 1980. Deux décennies après son premier internement. Entre-temps, il y a eu notre naissance – et ce choix délirant de ne déclarer qu'un seul enfant.

Entre-temps, il y a eu un viol.

Ou pas.

Dans la conversation, j'ai toujours entendu ma mère passer du coq à l'âne. Mais, avec le recul, je trouvais une cohérence à l'ensemble. Ma mère gérait ses conversations comme une toile pointilliste : à l'échelle de la phrase, ça pouvait sembler assez confus, mais à la fin de la tirade le motif apparaissait. Suffisait, en somme, de la laisser parler. Mais... je ne suis peut-être pas objectif...

Dans son dossier médical, je trouve des listes de médicaments, des sédatifs pour la plupart. Un bon paquet de rapports quotidiens plus ou moins anecdotiques : la bonne volonté de ma mère à se soumettre à tel ou tel examen, tel ou tel entretien. Ses coups de gueule, ses épisodes dépressifs. Ses « progrès »...

Je ne connais pas ma grand-mère. C'était, je crois, une femme autoritaire et narcissique ; elle s'était occupée de sa fille comme on joue à la poupée, jusqu'à ce que la fille en question tente de s'émanciper et de prendre le large, volonté d'indépendance immédiatement sanctionnée par une HDT.

Ma mère. 1963.

Je dresse la liste des médecins qui l'ont suivie. Via une clef 3G, je me connecte et je cherche sur Internet les coordonnées de ces médecins. Pas un encore vivant.

Dix ans après la première HDT, ma mère accouche chez elle de jumeaux. *Sur le tapis du salon...* Sa meilleure amie est alors un jeune transsexuel qui commence à se faire appeler Rosina. Ma mère ne déclare qu'un seul enfant à l'état civil, etc.

Je ne connais pas ma mère.

Rosina est trop instable et hystérique pour m'apporter les informations qui me manquent. Le portrait que je peux dresser de ma mère à partir du témoignage de Rosina est une louange rétrospective, assumée par une femme née avec un sexe d'homme, et qui a vu dans ma mère un modèle d'indépendance et de féminité.

Je ne peux que recouper des éléments hétérogènes et malaxer l'ensemble à la lumière de ma propre expérience. J'accumule les informations, j'enregistre tout, je ne tire aucune conclusion, j'attends que l'accumulation fasse son œuvre et suggère une stratégie. En tout, l'erreur c'est de vouloir comprendre trop vite.

Pour le reste... Tuer Valloton ? Une folie. Mon frère m'a dit, en battant des bras comme s'il voulait s'envoler : « Quand on veut, on peut ! »

Ma mère est folle. « Jérôme Fansten » en est la preuve. *Moi, mon frère.* Ma mère n'était *peut-être* pas folle avant sa première HDT, mais c'est maintenant un point sans importance. Son histoire est fragile – autant que notre malédiction, bourrée de bémols et d'appoggiatures ! Quelque chose m'échappe derrière l'apparence de réalité.

ACTE 2

Corollaire

Plus cette machine de construction [le récit] est calculée, plus les personnages sont vrais et naturels. Le préjugé contre la raison constructive en tant qu'élément "non artistique. et qui mutile le caractère " vivant" des personnages n'est que la naïveté sentimentale de ceux qui n'ont jamais rien compris à l'art.

Milan Kundera,
L'Art du roman

17/02/2013

Le 11 février, Benoît XVI renonce à son job de pape. Le 15, un astéroïde de 45 mètres de diamètre passe à 27 700 kilomètres de la Terre et crachote des cailloux sur la Russie. Les deux événements ne sont pas corrélés et seul le second est joli à regarder, qui coupe le ciel de grands coloriages enfantins.

J'apprends en regardant les infos que notre Turc s'est fait coincer dans son boui-boui par la fine fleur de la brigade des stupéfiants : une opération au su de quelques journalistes qui ne se privent pas de balancer des images partout – notre Turc, menottes aux poignets, le visage caché par un blouson, et le reflet blanc des flashes sur le döner kebab.

Merci Nubuck.

À côté de ça, la grisaille rend les gens encore plus veules, soupe au lait et agressifs que d'habitude. Deux types s'engueulent sous ma fenêtre depuis quinze minutes. Mon frère me dit :

— Merde... Aucun des deux ne va *vraiment* crever l'abcès ?

Non, ces deux connards ont un public et profitent des têtes qui apparaissent derrière les fenêtres pour se donner en spectacle. Aucun des deux n'a le courage de vider la querelle dans le sang, ni le sens du ridicule qui pourrait mettre un terme à leur grotesque parade d'intimidation. Ça ne va donc pas finir.

Mon frère me dit :

— Les voisins filment avec leur téléphone portable... J'essaie de me convaincre que notre fatum d'enfoiré est une bonne alternative au train-train de l'homme civilisé.

Bordel ! Où tu le vois, le train-train ? Nous, nous tuons des innocents. Ou...

Pelletier ? Si cette raclure est innocente, l'innocence a du souci à se faire ! Lui, innocent ? Innocent *de quoi* ? Son étiquette de « brave type », il l'a obtenue à titre posthume. *La canonisation, c'est l'arrivisme du cadavre.*

Mon frère m'entend parler tout seul et me dit :

— Ça va ?

Je ne réponds rien.

Tu es belle.

Belle comme une sortie de secours sur un cercueil.

Je pense à L. qui m'a dit : « Dégage ! » Qui ne prend plus mes

appels... Qui...

Trois usages de la lame, c'est le titre d'un livre de David Mamet. Un titre guerrier qui me parle. C'est surtout l'un des documents fondateurs pour l'écriture du manuel de dramaturgie que j'ai promis à mon éditeur. En développant les contraintes du milieu de récit et les stratégies que certains auteurs développent pour les contourner et maintenir intacte(s) l'arrogance et/ou la naïveté de leur(s) personnage(s), Mamet donne une définition du « romanesque » qui me touche particulièrement :

« Le film familial relève du romanesque. L'enfant-héros veut réussir à accomplir une tâche réservée aux adultes – apprendre le karaté, le base-ball, la gymnastique, gagner telle ou telle course – et devient l'apprenti d'un maître-tuteur, qui lui trouve des lacunes. Le maître/le parrain/la marraine sort sa baguette magique ou récite une incantation, et le héros s'aperçoit qu'il est parvenu à maîtriser la difficulté. Ces modèles romanesques sont des formules semi-religieuses fondées sur la prééminence de la foi. Dans *Karaté Kid*, *La Guerre des étoiles*, *Un conte de Noël*, les protagonistes voient leurs vœux exaucés lorsqu'ils comprennent que "tous les possibles sont en eux". [...]

Ces œuvres romanesques font disparaître la quête du milieu – les problèmes de l'acte 2 – d'une manière qui rappelle les hallucinogènes promettant d'offrir la clef de l'univers. Elles minimisent la difficulté du problème jusqu'à l'éliminer, avant de récompenser l'individu qui l'a résolu. Le romanesque oblige le héros à se contenter de faire preuve de "foi", à agir comme si le problème n'existait pas.

Le véritable drame, et surtout la tragédie, contraint le héros à faire preuve de détermination, à créer, devant nous, sur scène, sa force de caractère, le courage de poursuivre. »

Voilà : « Tu as tous les possibles en toi ! » Mantra de neuneu. Quand j'écris, j'ai besoin de pousser mon personnage dans ses retranchements, il ne peut pas juste tendre la main au bon moment pour résoudre ses problèmes, il doit suer un minimum, patauger dans le cambouis et, merde, faire des choix !

Mon frère, lui, est moins radical. Il travaille souvent à partir d'une dramaturgie ésotérique à la Philip K. Dick, par exemple, une dramaturgie qui postule l'existence d'un secret derrière le monde visible – un secret dont seul nous séparent les « conventions » de la vie humaine. Un incident ponctuel suffit à voir au-delà du simulacre qu'est la « vie normale ».

Sur le plan littéraire, cette différence fait de nous de bons sparring-partners. *Je suis plus doué pour la structure que pour le style... Mon frère,*

c'est l'inverse... Au quotidien, c'est de moins en moins évident...

Mon frère s'enferme dans le romanesque. Mon frère puise sa force dans un respect absolu et premier degré pour notre propre drame – au besoin en postulant que toute cette merde ouvre sur « quelque chose de plus grand ». Moi, ce drame m'intéresse de moins en moins et je me sens donc de plus en plus faible...

[mak.sim], lui, me dit qu'il ne s'agit plus de venger ma mère, mais de tuer des types qui ne signifient rien. [mak.sim] me dit qu'il ne s'agit plus de trouver mon père, mais bien de solder un arriéré de délire, [mak.sim] me dit qu'il ne s'agit plus de se définir, mais d'obéir à une injonction qui me semble chaque jour plus fragile.

ACTE 3

Vortex

Incapables de voir au-delà des murs de notre prison, nous en étions réduits à cartographier ses limites et ses recoins.

Robert Charles Wilson, *Spin*

Nous sommes nés en 1974, à Paris – un 3 mai, comme... merde, comme n'importe quel type né un 3 mai ! Ce drame m'intéresse de moins en moins.

J'aime ma vie » J'aime pas ma vie. C'est selon. Une chose est sûre : l'homme que j'ai cru être ne m'amuse plus. Taciturne, viril, « loup blessé » mais attention ! digne, forcément. Quelle plaisanterie bidon ! Je ne suis pas fait pour les amertumes qui donnent du caractère, voilà tout. Je me fous d'avoir du caractère. Mes dégoûts ne sont pas vendeurs. Et puis je n'ai pas très envie de fouiller les poubelles pour les besoins de la Vérité. Je ne suis pas né bourru, « rhinocéros » : je ne peux plus faire semblant de prendre mon pied à côtoyer la mort.

11/03/2013

Je traverse la rue de Rivoli, droit sur la rue du Louvre. Au 34-36, l'immeuble « Saint-Frères ». Un rez-de-chaussée immense, vaguement « hall de gare », et des baies vitrées sans doute classées.

Au troisième étage : Aura & Film Talents. C'est là que travaille mon agent, Lionel Amant.

Le palier qui sépare l'ascenseur de l'agence est souillé de fientes. Quand j'arrive, une poule dodeline. Une vraie poule, quoi, une poule domestique, *Gallus gallus*. Elle m'aperçoit, bombe le torse. Elle se penche en avant, lève une patte et lâche un truc mou sur la moquette.

Moi, je sonne.

Une jeune femme vient m'ouvrir :

— Oui ?

— Jérôme Fansten. Je viens voir Lionel.

— Je vais le prévenir.

Elle me propose un café, que je refuse. J'en ai déjà deux litres dans les veines, des bulles de caféine m'éclatent au coin des yeux. Elle me désigne un siège et me dit de patienter.

Il y a une odeur de foin, et de sous-bois, et d'humidité. La poule, sans doute. Cette connerie de bestiole concentre toutes les odeurs de la campagne dans son cloaque.

Au bout de quelques minutes, Lionel arrive et me fait passer dans un salon. On s'assied. Il me dit :

— Tout va bien ?

— J'ai vu une poule, sur le palier.

— C'est un cadeau.

— Un cadeau ?

— Dans le dernier film d'Audiard, y a une scène dans un poulailier.

— Je ne m'en souviens pas.

— Coupée au montage.

— Ah.

— La régie a acheté les poules. La prod en a refilé à tout le monde.

— Pourquoi ?

— Ben, pour les œufs.

Il met un doigt sur la bouche, manière de demander le silence. Il se lève et s'avance à pas feutrés vers une grande tenture. Il écarte doucement la tenture et dévoile cinq boîtes à chaussures remplies de billes de polystyrène – et, dans les billes, au chaud, des œufs de poule.

Il revient s'asseoir. Je le regarde et je lui dis :

— T'as quelque chose pour moi ?

— T'as besoin d'argent ?

— J'ai toujours besoin d'argent.

Surtout depuis que j'ai renoncé à vendre de la came.

Il me dit :

— Je te croyais à quelques mois du tournage ?

J'éclate de rire. Dans ce métier, les gens sont toujours « à quelques mois du tournage ». Pourtant, quand on creuse, on s'aperçoit que tout le monde cherche du boulot. D'ailleurs, je suis sûr que Lionel me pose la question par politesse, ou pour me faire plaisir. Ou alors il me confond avec quelqu'un d'autre.

Il n'est pas très à l'aise, il a mis sa jambe droite en équerre sur son genou gauche et sa main recouvre sa cheville. Il me dit :

— Civitas, tu connais ?

— Les cathos intégristes ?

— Oui. Ils investissent dans le cinéma.

— C'est sérieux ?

Il se lève et va chercher un dossier. Il me tend un contrat. Il faut bien connaître quelqu'un pour repérer ses « refrains gestuels » et les interpréter correctement. Nos gestes et nos expressions sont le produit de l'imitation et de l'imprégnation. Les gestes des prolos ne sont pas les mêmes que ceux des bourgeois. Mais la plupart de nos gestes restent de simples programmes dans le génotype et sont *a priori* universels : l'expression de la peur ou de la surprise, par exemple, ou le fait de porter ses mains à son visage dans certaines situations de stress.

Là, Lionel épuise la gamme gestuelle de la mauvaise conscience.

Je survole le contrat. Civitas s'est beaucoup mobilisé contre le mariage gay et, aujourd'hui, le groupe veut investir dans des productions « familiales, novatrices et provocantes », afin de lutter contre « le politiquement correct et le conformisme idéologique ». Ça doit vouloir dire quelque chose, mais quoi ?

Je repose le contrat sur la table. C'est un *step deal* intéressant sur le plan financier, mais il y a des clauses de bonne moralité qui le rendent inaccessible : pour commencer, je ne suis pas baptisé... mais, surtout, je ne veux pas m'engager à faire des analyses d'urine à chaque livraison de document, afin qu'ils puissent constater qu'ils ne donnent pas d'argent à un alcoolique et/ou un toxicomane.

Lionel me dit :

— On trouvera quelqu'un pour pisser à ta place !

Je secoue la tête. Il m'est arrivé, comme tout le monde, de vanner les homosexuels juste pour le plaisir d'emmerder les artistes de gauche, mais il y a loin entre une clownerie de circonstance et un CDD

en bonne et due forme.

Il me dit :

— Écoute... J'ai deux stagiaires pour pisser tout ce qu'on veut. Et, tout chaud, un jerrican alimentaire d'une contenance de vingt litres pour voir venir.

Je secoue la tête. Ça sent le flicage, le plan foireux.

Moi, mon frère... nous *me* faisons l'effet d'un supervilain de DC Comics... les méchants de l'univers « Batman », avec en sus le pourcentage de *lose* totale que l'époque réclame.

Lionel me dit :

— Hey ! Jérôme... Ça va ?

Non, ça ne va pas. Je dis :

— C'est tout ? T'as pas un VRAI boulot ?

— C'est la crise.

Sur le plan artistique, il est difficile de faire une synthèse cohérente de la production de fictions en France. On peut néanmoins constater un formatage absolu en dehors du périmètre restreint de la CRI, la « chronique réaliste intimiste », pour laquelle les critiques traditionnels multiplient les admirations circonstanciées et les orgasmes anecdotiques. À vrai dire, ils donnent surtout l'impression d'un *gang bang* obsessionnel, tous à califourchon sur la même cinéphilie.

C'est intéressant de voir les parallèles qui se dessinent entre l'intelligentsia et le marketing de masse. La pub qui, hier encore, prétendait vous fourguer de l'aventure et de la liberté s'est recyclée dans le confort et la sécurité ; en face, la plupart de la CRI soi-disant underground se contente d'explorer la sexualité sur fond de réflexion sociologique. Les deux pôles se complètent pour dessiner un portrait collectif relativement fiable qui explique en grande partie le sentiment de l'observateur étranger quand il s'intéresse à la culture française contemporaine : celui d'un doux enlèvement nombriliste vaguement politisé.

Lionel me parle de chiffres. Il me dit que les investissements du CNC sont en recul de 3,4 %, malgré la montée vertigineuse du nombre de demandes de subventions. Il me dit que les investissements des chaînes de télévision ont diminué de 5,4 %. Il me parle de Pathé, qui va réduire de moitié la voilure, et de Gaumont, qui tire la langue. Il me parle de statistiques absurdes et d'un rapport alarmant de la Cour des comptes. Et puis il me parle des cris d'orfraie de la profession qui gueule à la censure, en appelle à l'exception culturelle, etc.

J'interromps Lionel et je lui dis :

— *Le Sens du combat* est toujours sur les rails, non ? Il me reste une échéance ? Un paiement ?

Il lève les yeux au ciel. *Le Sens du combat*. Un projet de Marc-Henri

Dufresne. Fabio Conversi et Radu Mihaileanu veulent produire le film. Un road movie Paris-Moscou-Grozny. Lionel me dit :

— Tu n'es pas au courant ?

— De quoi ?

— Marc-Henri Dufresne est parti en Ukraine. Impossible de tourner un sujet sur la Tchétchénie en Russie. Il a commencé le casting, les repérages. Mais le coproducteur ukrainien a disparu. Marc-Henri s'est retrouvé dans les faubourgs de Kiev sans le moindre centime. Aux dernières nouvelles, il était toujours là-bas : le casting l'a mis en contact avec un bon paquet de comédiennes au chômage et... il dirige maintenant un service *d'escorts*, d'après ce qu'on m'a dit.

Mon téléphone sonne. C'est Stephen Carrière. Je fais un geste à Lionel et je décroche. Stephen me dit :

— T'as entendu la nouvelle ?

— Dufresne est devenu maquereau ?

— Non, on a retrouvé les affaires de Boissard. C'est qui, Dufresne ?

— Comment ça, les affaires ?

— Ses fringues... C'est énorme ! Celles qu'il portait le jour de sa disparition ! Boissard n'a peut-être pas disparu.

Il a peut-être été tué. Gros buzz en perspective ! Et... tu sais quoi ?

— Non.

— C'EST MOI QUI AI LES DROITS DE SON *ANTHROPOLOGIE* !

Je ferme les yeux. Au loin, dans les brumes, j'entends Stephen me dire qu'il faut que je mette les bouchées doubles sur le manuel de dramaturgie. Il me dit qu'il est content, aussi : sa mère le reconnaît ! Ils vont organiser une « petite sauterie » pour fêter le retour du bon sens dans la famille. Moi, j'ai des barbelés plein les veines, et un cœur bourré d'amiante, et...

— Jérôme !

— Oui, Stephen...

— Tu n'oublies pas mon manuel de dramaturgie, hein !

Quand j'ouvre les yeux, je m'aperçois que j'ai raccroché.

Lionel regarde sa montre. Puis il me dit :

— Je me souviens plus... Qu'est-ce qui a été décidé pour l'adaptation du *Bonheur des ogres*¹ ? Quelqu'un signe le scénario à ta place ?

[1. *Au bonheur des ogres*, un film de Nicolas Bary (2013), d'après le roman de Daniel Pennac.]

— Non. Cette fois-là, je refuse de faire le nègre.

— Bon... Attendons la sortie du film. Si ça marche, on te trouvera quelque chose...

— La date de sortie vient d'être repoussée de six mois.

— Eh ben... Va falloir que tu te démerdes, pendant ces six mois.

— ...

— Tiens, prends des œufs, ils sont excellents.

Mon frère propose qu'on se fasse des omelettes. Je ne suis pas d'accord : les œufs sont frais, autant les consommer à la coque avec des mouillettes beurrées.

Mon frère hausse les épaules. Il ouvre un fichier MP3 : les écoutes de Natou.

C'est une bribe de la conversation entre Natou et Jean-Jacques A..

Jean-Jacques A. lui demande « où ça en est » avec son scénariste. Elle lui répond que le scénariste est très pris par son boulot et qu'ils se voient peu. Jean-Jacques A. lui demande « comment elle se sent ». Elle change de sujet.

Ils reviennent sur « l'affaire Pelletier ». Ils évoquent des PV que je n'ai pas pu consulter.

La perquisition chez les anarcho-autonomes n'a rien donné. Pour la brigade criminelle, de toute façon, la piste est nulle depuis le départ. Ils se la coltinent pour la cosmétique, les besoins de la com. Jean-Jacques A. évoque des pressions médiatiques. L'extrême droite parle d'une Justice à deux vitesses : l'un de leurs sympathisants est mort dans des circonstances bizarres et la Justice fait du surplace ; l'extrême droite pense que la Justice le fait exprès ; l'extrême droite pense que la Justice ne se sort les doigts du cul que pour cirer les pompes des Arabes et autres allogènes.

Jean-Jacques A. et Natou parlent de leur hiérarchie, mais c'est quasiment inaudible. Il me semble que... L'affaire Pelletier ? Manuel Valls s'en branle dans les grandes largeurs. Et que Christian Flaesch [Directeur de la PJ parisienne de 2008 à 2013.] ne veut pas d'une nouvelle affaire Julien Coupât.

Natou dit que « son » scénariste pense lui aussi que la piste des gauchistes est bidon. Elle le dit avec une telle lassitude que je me demande si on ne s'emmerde pas beaucoup, finalement, dans la police.

Mon frère me fusille du regard. D'après lui, je devrais brouter cette conne de flic jusqu'à la convaincre que ces putains de gauchistes sont responsables de la moitié de ses affaires.

Natou dit que « son » scénariste pose beaucoup de questions sur l'inconnu.

Mon frère se prend la tête à deux mains. Je le désespère.

Ensuite, Jean-Jacques A. se déplace dans la pièce, sa voix devient d'un seul coup très claire. Il dit qu'il faut se concentrer sur « l'inconnu ».

Mon frère ferme son fichier.

Comme il s'apprête à me casser les couilles, je lui dis :

— T'as entendu la nouvelle ?

— Quelle nouvelle ?

— On a retrouvé les affaires de Boissard.
— Comment ça, les affaires ?
— Ses fringues, roulées en boule. On dit que Boissard n'a peut-être pas disparu, qu'il a été tué...
— On les a retrouvées où, les fringues ?
— Là où on les a laissées. Dans le bois de Bellebat, près de Pithiviers.

— Rien d'autre ?
— J'en sais rien. Je n'ai pas plus d'informations. En revanche on a retrouvé tout ça parce que quelqu'un les a déterrées et laissées en vrac...

Je le regarde. Il me regarde. On ne se dit rien. Et rien ne passe, de nos habituels échanges de pensées – juste le silence...

Notre mère ne nous a jamais demandé de tuer qui que ce soit. Pas directement, en tout cas. Les meurtres, c'était notre idée, moi, mon frère. Enfin, il me semble. Elle l'a peut-être suggéré, d'une manière ou d'une autre.

À la mort de notre mère, il fallait sortir de l'ombre ou monter le délire d'un cran. Sortir de l'ombre, c'était révéler les monstres de foire, avec un bon paquet de procès à la clef pour abus de confiance ! Et... peut-être même pour viol ! Allez savoir comment nos ex-copines allaient réagir !

On aurait vendu nos bouquins à la pelle, sans aucun doute, on aurait fait des films sur nos vies – on serait devenus des *médias freaks*, pire que les Bogdanov ou la vieille Bettencourt ! On a jugé que les meurtres ouvraient des voies plus épanouissantes.

Mon frère me dit :

— Ils ne retrouveront pas Boissard. Jamais.
— Je sais. Il n'y a rien à retrouver. N'empêche...

On a peur que les morts reviennent, paraît-il, l'apocalypse, les trompettes, tout ça. Moi, ce serait plutôt de ne pas les voir partir qui m'angoisse. À commencer par Pelletier, qui persiste à rester dans notre champ de vision, avec son cortège de flics... Et maintenant Boissard, qu'on pensait loin, qui se contentait d'attendre son heure.

Au cours de mes repérages, j'avais étudié tout un tas de choses relatives à la disparition d'un corps : température minimale nécessaire à l'incinération complète, taille de la cuve et nature de l'acide, en cas de dissolution. Des emmerdements de spécialistes, des détails techniques. Notre stratégie, nous l'avions élaborée à partir de là. Boissard...

Boissard était un universitaire reconnu, il travaillait sur le concept de fiction, « Jérôme Fansten » était scénariste et romancier – l'entité pouvait approcher Boissard sans problème.

C'était notre premier meurtre, mais nous avions déjà prévu de faire

dans l'homicide *intransitif*, un meurtre sans meurtre, où le cadavre tient tout seul le haut de l'affiche.

Le tuer n'a pas posé de problème. C'était un homme sociable, il voyait beaucoup de monde.

L'éutomidate que j'avais utilisée pour endormir Nubuck nous venait de là. Enfin, elle nous venait de Rosina – et de l'hôpital Bichat.

Boissard, on l'a plongé dans le coma alors qu'il dormait déjà. Son cœur s'est arrêté assez vite. Il n'a pas souffert. Nous ne voulons pas voir nos victimes souffrir, nous craignons d'éprouver de l'empathie. Nous manquons de ressources sadiques. Autant, donc, éviter le spectacle déplaisant de souffrances inutiles.

Un assassinat aérien, feutré.

On a emprunté la voiture de Rosina et traversé toute l'Essonne, avec l'anthropologue dans le coffre – droit chez Gauchon.

Michel Gauchon est le propriétaire des entreprises Gauchon & Fils, spécialisées depuis plus de quarante ans dans la production et la distribution d'appâts vivants. On appelle ça une verminière, il me semble. Michel produit ses appâts vers Pithiviers, dans le Loiret.

Gauchon devait transformer Boissard en asticots. Pour ma part, je l'aurais assez bien vu en gozzers blancs, très recommandés pour la pêche à la truite ou au gardon.

Rosina avait rencontré Gauchon à l'hôpital et ils étaient devenus rapidement amants. Le type étant marié, on a décidé de pousser l'avantage. Bref, quand on a apporté le cadavre de Boissard chez Gauchon, le maître des lieux nous a juste dit qu'il « ne voulait rien savoir » et nous a prêté son entreprise pour une heure.

Rien d'anormal, *a priori* : la viande utilisée pour la production d'asticots n'est pas en état de décomposition, elle est livrée fraîche afin d'en garantir la qualité, elle est ensuite broyée et disposée dans des petits bacs.

Cela dit, la viande destinée à l'élevage des asticots provient du bœuf ou du mouton, éventuellement de la volaille, mais pas du porc ; le porc est trop gras et produit des asticots mous ; or, compte tenu de son système musculaire, l'homme est un proche voisin du porc. Bref, les asticots nés d'un cadavre humain sont rarement utilisables pour la pêche. En somme, il fallait dispatcher Boissard dans plusieurs bacs.

Nous avons mis Boissard dans la trémie d'un hachoir industriel en acier inoxydable. Et hop, la broyeuse.

Pour le comptage statistique, nous nous sommes contentés, mon frère et moi, d'embarquer une soixantaine de kilos de viande.

On trouve chez Gauchon plusieurs élevages et tout un tas d'asticots, dont les fameux gozzers. Le gozzer est une merdouille blanchâtre assez grassouillette, très appréciée de certains poissons nobles. Il est sensible et se rétracte quand on le touche, un peu comme

les antennes des escargots. Et je voyais donc assez bien Boissard en gozzers. Mais c'est Gauchon qui a terminé le travail et qui a réparti ses bacs, en fonction des commandes et des asticots qu'il voulait obtenir. Il a bien dû remarquer que sa viande était de moins bonne qualité, mais...

Pour faire tourner son entreprise, Gauchon broie plus de sept tonnes de viande par jour. Le surplus est stocké dans des congélateurs coffres, comme celui où repose ma mère. Tout ça pour dire que Boissard s'est fondu dans la masse en quelques heures. Une semaine plus tard, il était impossible de distinguer quoi que ce soit d'humain dans les tas de viande pourrie où les mouches de tout le voisinage venaient pondre leur putain de descendance. Un mois plus tard, même Dieu n'aurait pas retrouvé une seule molécule de Boissard. Je le dis sans vanité, c'est l'un des moyens les plus sûrs de se débarrasser d'un corps.

On a offert la viande de bœuf à Adib, qui l'a écoulée en dizaines de méchouis dans une cité quelconque.

Le problème posé par la découverte des affaires de Boissard réside surtout dans l'ouverture d'une enquête préliminaire par un groupe de la Crim. La police nous trouvera dans les contacts de Boissard, et trouvera sans doute aussi des traces de Pelletier. Des affaires *a priori* sans liens. Mais l'inconnu de l'affaire Pelletier ressemble à « Jérôme Fansten ». Et « Jérôme Fansten » côtoyait Boissard. Et si tout semble ténu, ces recoupements compliqueraient la suite de notre projet criminel : il y a trop de connexions contingentes pour travailler sereinement à l'assassinat de notre troisième homme.

Il prend un coup de vieux, le frangin. Très pâle, soudain fragile et fatigué. Il voit venir de loin ce que je vais lui annoncer. D'ailleurs, je prends mon temps, j'aimerais savourer la chose, mais j'ai plutôt des soubresauts dans le ventre, une douleur lancinante, dans le genre qui tutoie les ulcères.

Je lui dis :

— On laisse tomber Valloton...

L'espoir est maintenant si minuscule qu'il faut un microscope à balayage pour l'observer.

Je lui dis :

— On laisse tomber Valloton, le temps que ça décante.

Le temps...

Le temps...

« On a retrouvé les fringues de Boissard... »

Le temps ne joue pas pour nous.

Mon frère se lève et balance une chaise à travers la pièce. Il frappe du pied par terre, gamin névrosé. Moi, je ne dis rien. Il s'en va.

L'impulsion... L'Évangile selon ma mère. L'examen somatique général

ne permet pas de démontrer la violence physique. Quand ma mère parle de viol, de quel viol s'agit-il ? Elle est juge et partie ; je ne connais pas les détails de l'affaire ; je vois des silhouettes s'agiter dans l'ombre... cinq connards, et ma mère martyrisée... *L'inspection des organes génitaux externes ne permet de constater aucune lésion traumatique externe ou orificielle. À peine une « érosion cutanée » sur le gras du cul.* Cette tragédie a donné une impulsion majeure à ma vie. Où s'arrête le rapport objectif des faits et où commence notre délire familial ?

Devant le spectacle déplorable d'une mère qui souffre, un enfant fait tout ce qu'il peut pour restaurer sa confiance et devenir une source de fierté. Ça s'appelle la « parentification ». Nous, nous sommes devenus des assassins. Bémol de taille : nous sommes devenus des assassins juste *avant* le décès de notre mère. Notre « parentification » est vérolée dès le départ, elle est insoluble, elle n'a pas d'objet. Il n'y a pas de confiance à restaurer.

L'impulsion... offre un récit entre le film gore et l'opéra bouffe !

Ma mère « prétend » qu'on la traînée sur le sol et que la moquette lui a brûlé la peau. L'examen endovaginal ne permet de révéler aucun...

Ma mère, tranquille dans le froid qui l'habille.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr...

Ma mère...

18/03/2013

Ça fait deux jours que mon frère est « Jérôme Fansten ». Normalement, on se coltine l'entité quelques heures, on rentre, on débriefe. Quand on en a marre, on demande un peu de rabiote. Bizarrement, on a souvent demandé un rabiote de cave, rarement d'entité. « Jérôme Fansten » nous emmerde.

À la cave, on peut écrire, bien sûr. Mais on peut surtout réfléchir, regarder le plafond... se tripoter... des choses fondamentales, en somme, qu'on n'aura pas à résumer au frangin, ni à conserver dans nos archives... des choses qui évoluent dans la zone démilitarisée de nos cerveaux, celle où nous avons caché nos souvenirs propres, aussi nos souvenirs d'enfance.

L'obligation de rester dans le même lieu clos un jour sur deux a conditionné nos réflexes et aiguisé notre capacité de concentration. La fiction a exacerbé notre imaginaire. La cave a été le lieu de grandes évasions. Notre panthéon personnel est celui de deux ados prégeeks en quête de sens.

La série *Twilight Zone* a donné de la cohérence à notre existence, elle la justifiait en estompant les frontières entre réalité et fiction. La série de Rod Serling a été diffusée de 1959 à 1964, elle s'est arrêtée dix ans avant notre naissance et nous l'avons découverte en VHS au milieu des années 1980 : la patine du temps lui donnait une autorité incontestable et nous permettait d'aggraver notre déséquilibre en toute bonne conscience.

Les VHS, on les a balancées depuis longtemps. On a cru qu'on allait acheter les DVD et puis on ne l'a pas fait. N'empêche, quand on se baladait, moi ou mon frère, on regardait les autres, et on se disait : « Hey, c'est *moi*, la quatrième dimension ! »

La série *Le Prisonnier* nous a intéressés parce qu'on nous avait *spolié* le dénouement : l'agent N° 6, incarné par Patrick McGoochan, est enfermé par l'agent N° 1, qui se révèle *un autre lui-même*. Ça nous parlait, forcément.

L'autre série qui a égayé nos journées de cave est *L'Incroyable Hulk*, diffusée de 1977 à 1982, et récupérée sur VHS à peu près au même moment que la série *Le Prisonnier*. Bill Bixby interprétait Bruce Banner, et Lou Ferrigno, peinturluré pour l'occasion, Hulk. Version kitsch et verte du « Docteur Jekyll et Mister Hyde » de Stevenson, cette série n'en demeure pas moins une réussite vu les critères de

l'époque. Le motif, en somme, est facilement identifiable – et je suppose que nous essayions, mon frère et moi, de trouver les attitudes *ad hoc* pour mettre un peu de fun dans notre tragédie.

J'évoque ces moments avec nostalgie, mais je ne suis pas dupe. La nostalgie convoque une époque et la reconstitue sans les gris : un lavis rétrospectif dilué à l'eau de rose. Dans le fond, nous étions deux adolescents sur orbite, obsessionnels compulsifs et borderline.

Comme beaucoup d'adolescents, nos premières amours sont restées silencieuses. Pas la moindre chatte à se mettre sous les doigts, platoniques affreusement ! Des kilomètres de cul nous passaient sous les yeux, mais... Non. Tantale peut se rhabiller. Nous avions déjà surtout, mon frère et moi, l'obsession de rendre justice aux femmes.

C., par exemple – une fille assez jolie, et suffisamment méprisante pour qu'on la juge irrésistible. C. était une brune méditerranéenne dans le genre choucas. Un connard du lycée se moquait du petit duvet noir qui lui dessinait la bouche. Pour dire les choses, la violence ne m'a jamais dérangé. En revanche, l'humiliation, je ne peux pas supporter. Tout est là. Un jour, on lui a balancé à la gueule une capote remplie de Destop. Au même moment, « Jérôme Fansten » était en classe de maths, alors personne n'a su qui avait fait le coup. C'est pas bien méchant, le Destop, c'est un déboucheur assez léger, sans trop de soude caustique, le connard n'a eu que des brûlures superficielles, des rougeurs, et suffisamment de bulbes en moins pour lui assurer une calvitie précoce et un peu plus de respect pour les poils. Il n'a jamais su pourquoi il avait reçu ça. Nous, on s'en foutait. Notre sens de la justice était aussi azimuté que le reste, et la punition en tant que telle nous semblait une monade tout à fait respectable.

On aimait de loin, quoi. Même C. n'en a jamais rien su.

Nous sommes aujourd'hui deux adultes fidèles à leur tragédie, et si l'amour que j'ai pour L. me permet de m'accrocher à quelque chose, je ne sais pas encore comment mon frère va gérer l'impossibilité logistique de poursuivre l'assassinat de Valloton.

Ça fait deux jours que mon frère est « Jérôme Fansten ».

Bill Bixby-Bruce Banner et Lou Ferrigno – Hulk. Docteur Jekyll et Mister Hyde. Etc.

19/03/2013

Mon frère rentre, enfin. Il ne me dit rien. Il se contente de me mettre un doigt sous le nez. Une scène qu'on avait écrite dans *Les Chiens du purgatoire*, un sale type qui tripotait ses assistantes et venait ensuite faire renifler ses doigts à tout le service.

Moi, l'odeur, je la reconnais sans peine.

L.

Mon frère me dit :

— Elle a jeté « Jérôme Fansten », tu ne m'avais rien dit, ça fait plus d'un mois qu'elle te fait la gueule !

— ...

— Eh ben, tu vois, « Jérôme Fansten » vient de se réconcilier avec elle.

Dans un flash, je me vois en train d'enfoncer une lame à travers la gorge de mon frère, je veux sentir la pointe buter contre un os, n'importe lequel !

Je lui dis :

— Tu ne devais pas l'approcher.

— À condition qu'on se fasse Valloton.

La cave, où je me sentais bien, devient illico le bunker merdique qui me prive de la femme que j'aime.

J'agrippe mon frère au col :

— On avait un deal !

— Le deal ne tient plus. Pas de Valloton, pas de deal. Et puis t'es pas foutu de garder cette femme ! Sans moi, « Jérôme Fansten » est un handicapé !

Je ne sais pas du tout ce qui intéresse L. dans l'entité. *Moi ? Mon frère ?* Les deux ?

Quand je me regarde dans un miroir. Je vois mon corps. Je vois le corps de l'entité. Je vois le corps de mon frère.

Le corps de l'entité me semble normal. Large d'épaule, un peu de bide, mais sans gravité, à peine une rondeur au-dessus du pubis. L'entité est un brun lambda que certaines femmes trouvent séduisant.

Moi, en revanche, je me trouve trop maigre, des bras comme des brindilles, et des poils dispersés sur le torse par un obsédé du contraste : tout sur les reins et la nuque, rien sur le ventre.

Dans le miroir : un monde étranger. Et cet exercice de schizophrénie m'épuise, tant il révèle ma dépression...

On joue la carte : « Jérôme Fansten » est lunatique. Les femmes le comprennent. L. le comprend, mais les sautes d'humeur de l'entité commencent à l'emmerder. Nos sautes d'humeur révèlent de plus en plus les rustines qu'on utilise pour camoufler nos différences, mon frère et moi.

Tant pis...

Je regarde mon frère, avec l'air le plus mauvais que je puisse imaginer, et je dis :

— Merci.

— De... ?

— D'avoir récupéré L. pour *moi*.

23/03/2013

L. est nue contre moi. On vient de faire l'amour.

Elle me dit : « Finalement, j'aime bien quand t'es tendre, aussi... »

Elle m'embrasse. Son sourire l'habille jusqu'au nombril – en dessous, elle ne porte rien.

Je ferme les yeux.

J'essaie de reconstituer l'attitude de mon frère en me basant sur celle de L.

L. se penche, elle *me* respire. Elle aime bien *mon* odeur. Elle *me* trouve nerveux. J'ai envie de lui dire : *L'entité est un savant mélange de viande rouge et de caféine... et de résidus de dioxane et de parabène, hautement cancérigènes ! En somme, je trimbale ce qui me tue !* L. m'embrasse. Elle me dit :

— J'aime quand tu me regardes.

Je ne sais pas de quel regard elle parle.

J'aime bien quand t'es tendre, aussi...

Je lui mordille le cou, elle bascule la tête en arrière. Je descends ma bouche sur ses seins. Je la retourne, elle se laisse faire. Je m'agenouille et je commence à lui embrasser le cul. OK, j'ai toujours rêvé de faire ça : je glisse ma langue entre ses fesses. Elle se cambre, *elle se laisse faire*.

Je ne sais pas si c'est une caresse que je conquiers et une preuve de sa confiance et de son abandon, ou si je profite du je-m'en-foutisme de mon frère...

Je serre mes poings sur ses hanches, j'accentue la pression de ma bouche. Elle glisse une main entre ses cuisses et se stimule le clitoris.

J'essaie d'imaginer ce que ferait mon frère et je la tourne à nouveau.

L. voit l'entité comme un mec cyclothymique, un artiste taciturne, un cliché romantique *qui l'intéresse*. Et je comprends tout de suite ce qui me distingue de mon frère. Mon frère est égoïste *et* passionné ; je suis plus attentif, mais froid comme une lame, calculateur, intello.

L. écarte les jambes. Je la prends dans ma bouche. Elle se contorsionne et tente de m'échapper, ses mains me griffent le visage – je la garde, elle se tend, puis s'affaisse.

On reste l'un contre l'autre, quelques minutes.

Je l'embrasse.

Elle me dit :

— Pourquoi tu m'aimes ?
— J'en sais rien, c'est bizarre comme question...
— C'est sans doute la plus classique des questions bizarres.
— Eh ben... parce que tu me fais rire. Parce que tu me rends fou quand on baise.

— Je ne suis pas pudique, c'est pour ça. Ça te surprend tout le temps...

— Oui, peut-être. Aussi parce que j'ai l'impression d'être moi-même. Parce que...

— Parce que... ?

— Parce que je n'ai pas envie de te partager.

Elle considère ma réponse. Elle a les yeux dans le vague.

Elle me dit : « Je n'arrive pas à savoir si tu es quelqu'un de sensible. Parfois, tu sembles anesthésié. Je ne sais pas si me voir pleurer t'avait touché, emmerdé, surpris. Mais, on s'en fout, je suppose... »

L. a pleuré ?

Bon...

Moi, je ne l'ai pas vue pleurer.

L me dit : « Tu sais, la dernière fois, tu m'as surprise. » L. me dit : « Je ne m'attendais pas à te voir débarquer comme ça... »

Je ne sais pas de quoi elle parle. Mon frère ne m'a pas détaillé sa journée. Il m'a laissé extrapoler, par pur sadisme. Un jour, je le tuerai.

L. éclate de rire, puis :

— Tu me fais un bébé ?

— T'es folle.

— Non. Je suis amoureuse de toi.

Ils servent de l'amour au McDo, ce jour-là ; de l'orgasme en poudre, à diluer dans le Coca, et des godes en kit dans le Happy Meal. On prend un double *blow job & cumshot*, et... une douceur quelconque, pour le dessert, un truc vaguement bleu et frais, sans doute toxique, avec un nappage au glycol très intimidant sous les lampes à sodium.

On bouffe de la merde, quoi, et je me dis que j'ai bien fait de la brouter avant qu'elle ne commence à digérer ce truc.

On parle de sexe, comme d'habitude. Je lui apprends que le poids moyen des couilles humaines est de 42,5 grammes. Soit, à vue de nez, deux fois plus que la quantité de bœuf synthétique dans notre burger.

Je lui apprends que les seins des femmes sont une merveilleuse aberration du pur point de vue biologique, un cadeau de la muse à Darwin, et que les femmes ont les plus gros seins de l'ordre des primates – originalité qu'aucun scientifique n'a expliquée jusqu'à présent, sans doute pour le plaisir simple de continuer à l'étudier.

Puis on sort se balader sur les quais. Le ciel, pourtant d'un rose immense, crève d'un coup ; de l'eau tiède tombe dru sur nos têtes ; on se réfugie dans un hall. J'enlève mes lunettes parce qu'il y a de l'eau dessus et que ça me fait des yeux de mouche, – à facettes », et que j'ai l'air idiot.

Elle me dit, d'ailleurs : « T'as l'air idiot. »

Je ne l'embrasse pas. Alors elle me dit : « Tu es idiot. » Je réponds que la dimension élevée du pénis humain représente un gaspillage patent de protoplasme qui, si nous bandions moins souvent, pourrait alimenter plus qu'il ne l'est le cortex cérébral. Et que nous sommes, *in fine*, très intelligents avec les filles qui ne nous font pas le moindre effet. Sa main vérifie à quel point je suis stupide et son regard me dit : « Je suis rassurée. »

... et son regard me dit : « Je suis rassurée. » Je tiens la main de L. dans la mienne. On avance, sans se parler. Et je croise Natou.

Je me fige.

Natou me regarde. Elle regarde L.

L. regarde ailleurs, elle admire la vue, elle me dit que Paris est quand même une belle ville.

Natou se met à sourire. Elle passe sans rien dire. Enfin, elle se tourne :

— Jérôme ?

— Natou... ça va ?

Elle s'approche. Elle me fait la bise.

L. la regarde.

Je dis :

— L., je te présente Nathalie P., qui travaille au 36 quai des Orfèvres, à la brigade criminelle.

L. est impressionnée. Elle salue Natou avec admiration.

Je suppose que mon frère éclate de rire devant notre téléphone espion.

Moi, je me sens si merdique que je ne peux pas m'empêcher de dire du bien de Natou – elle fait un boulot remarquable, c'est une femme étonnante, etc. J'avance à vue dans ce panégyrique sans savoir où je mets les pieds. Natou s'en aperçoit, qui me regarde avec des yeux de plus en plus menaçants.

Elle me coupe et me dit :

— Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vu !

L. tente de faire de l'humour :

— Je l'accapare beaucoup.

Natou évite mon regard. Elle doit se dire que L. est une très jolie fille. Merde, tout le monde se dit ça !

Une fraction de seconde, quand Natou se penche vers moi, je me dis qu'elle va me remonter son genou dans les couilles, ou m'arracher la joue avec les dents. Mais, non. Elle me fait une bise. Et elle me dit :

— Je ne vous dérange pas plus longtemps...

25/03/2013

Quand je retrouve Natou, elle ne me dit rien à propos de L. On parle de l'actualité, la mort d'Hugo Chavez, les ronds de jambe du Conseil de sécurité de l'ONU à propos du programme nucléaire de la Corée du Nord. On parle de mon roman, de ses affaires en cours. Je la raccompagne chez elle. Elle me propose de monter.

Je me dis qu'elle veut juste me flinguer au calme.

Une fois chez elle, elle me propose une bière et se déshabille. Puis elle me prend par la main et m'emmène dans sa chambre.

On se câline et, au bout d'un moment, on baise. Elle est très excitée, très humide, elle bouge beaucoup, elle s'abandonne bien plus qu'avant. Ça fait quatre mois qu'on se grimpe dessus et c'est la première fois que je la sens aussi détendue. J'essaie de me montrer à la hauteur et je m'abandonne aussi, autant que possible. Au besoin, je m'oblige à faire un peu de bruit. Je me fais l'effet d'un mulet sur une côte au soleil, mais je lui dois bien ça.

Après, on se partage la bière que j'avais laissée au pied du lit.

Je lui dis :

— Rien de nouveau sur Pelletier ?

Elle regarde dans le vide, en silence. Ça fait presque six mois que Pelletier est mort et je sais que la Crim n'a pas grand-chose.

Au bout de quelques secondes, je lui dis :

— Je suis désolé. Je sais que tu ne veux pas en parler. Oublie. Je ne demanderai plus...

Elle se lève et s'assied sur le lit. Elle se tourne vers moi :

« On a un élément commun à deux affaires, ça vient de tomber... »

Je reste immobile. J'attends.

Elle me dit que des traces de semelles ont été relevées sur la propriété de Pelletier – des Adidas Terrex Solo taille 45.

Mon estomac se contracte et je dois me concentrer pour ne pas vomir sur l'oreiller.

Je dis : « Une idée du propriétaire des chaussures ? » Natou me dit que la traçabilité d'une simple semelle relève encore de la science-fiction.

Je dis : « Mais... c'est quoi, l'autre affaire ? »

Elle garde le silence. Puis elle me dit :

— Des empreintes quasiment identiques ont été retrouvées sur la scène de crime de Christine M.. Cette pauvre fille a été tuée début 2010...

Je me lève, je vacille. Natou me dit :

— Ça va ?

Je vais m'enfermer dans les toilettes. Je m'agenouille devant la cuvette et je sens un flot d'acide me brûler les dents. Je recrache mon déjeuner, et tout ce qui l'accompagne, la bière, la mort de Chavez, le nucléaire coréen...

Je connais Christine M..

J'ai couché avec Christine M..

Je veux dire : « Jérôme Fansten » a couché avec Christine M.. *Je suppose que mon frère éclate de rire devant notre téléphone espion.* Mais, non... mon frère n'est pas en écoute ! Mon frère n'a aucun intérêt à écouter quelqu'un qui se trouve avec l'entité ! Mon frère est à la cave, en train d'écrire notre troisième roman... ou de mettre à jour un dossier pour tel réalisateur... ou... *Mon frère...* a-t-il déterré les fringues de Boissard ? *Mon frère...* a-t-il un lien avec le meurtre de Christine ? Je ne savais pas que Christine était morte. Je ne...

Natou vient gratter à la porte des w.c.. Elle me dit :

— Tu l'aimes, cette fille ?

Petite voix de porcelaine, totalement nouveau chez Natou ! Je dis :

— Qui ? L.?

— Oui, L. Pourquoi tu demandes ? T'en as d'autres en stock ?

— Non. C'est... vous êtes les deux seules. Je suis désolé.

— C'est bon, on s'était rien promis.

Christine M.. Christine a été l'une des amantes de « Jérôme Fansten » en 2008, juste après l'assassinat de Boissard. Je retrouve sans problème notre dossier « Christine » dans nos archives. Une éducatrice que « Jérôme Fansten » a rencontrée lors d'une soirée. Dans le dossier : la date de nos rendez-vous, des photos de Christine prises avec notre iPhone, des commentaires, des comptes rendus. Une histoire ludique, sans importance, y compris pour elle. Une jolie fille. Un regard gris, trouble comme un estuaire, et des seins d'une rigidité paysanne. D'après Natou, elle a été tuée « début 2010 » par quelqu'un qui portait des Adidas Terrex Solo taille 45.

Je vais voir sur Google à quoi ressemble cette foutue paire de pompes, et je m'aperçois que *nous* portons les mêmes de temps en temps.

Je fouille les archives. C'est mon frère qui s'occupe des achats de pompes, moi je m'en fous complètement. J'épluche nos factures « équipements » et je tombe sur une preuve d'achat datée de septembre 2009 : une paire d'Adidas payée à 13 h 27 au Go Sport de la place de la République.

Christine habitait rue Courtois, à Pantin. L'appartement de Christine m'avait servi de base pour dessiner celui de Judite Gimenez, le « premier mort » des *Chiens du purgatoire* ! Un F2 standard, organisé en U autour d'une salle de bains sans fenêtre. À droite de l'entrée, la chambre. Un lit à deux places. Le salon : au sud, un canapé, face à une table basse ; au nord, une table en bois ; cette table se situe face à la cuisine américaine. Au sol, une moquette anthracite neutre. Et, partout, des bibelots – de la joncaille en toc, vaguement hispanisante.

D'après Natou, quand la police découvre Christine, elle est allongée à même le sol, au sud, entre le mur ouest et le canapé, en position fœtale. De l'urine a souillé son pantalon sur toute la longueur de la jambe droite. La jambe gauche est sèche. La victime était debout quand sa vessie s'est relâchée. La police suppose que la victime s'est débattue. Il y a une tache sombre sur la moquette, à l'autre bout de la pièce, entre la cuisine et la table. Il s'agit de l'urine de la victime. Il n'y a pas d'autres taches entre ce point et l'emplacement où l'on a retrouvé Christine, allongée. La police suppose que la victime a été déplacée. L'agression a donc commencé près de la fenêtre.

La victime se trouve en décubitus latéral, face contre le mur. La région cervicale a été compressée. On distingue des ecchymoses dans les régions antérolatérales du cou, surtout dans la région sous-hyoïdienne ; le sillon de strangulation est complet, horizontal, situé à l'étage sous-thyroïdien, juste sous le cartilage ; le sillon est large, peu profond.

L'agresseur a travaillé à mains nues. Et comme il n'y a pas d'ecchymoses digitiformes, la police suppose qu'il a enserré sa victime avec son avant-bras en se plaçant derrière elle.

Quand on la retrouve, Christine porte une chemisette légère et un pantalon, elle n'a pas de sous-vêtements, elle est pieds nus ; elle s'était mise à l'aise. Ses vêtements ne sont pas déchirés. Pas d'effraction ? La police suppose que la victime *connaissait* son agresseur...

Etc.

La tête me tourne.

C'est, à l'identique, la scène de crime telle que nous l'avons écrite dans *Les Chiens du purgatoire*.

Les traces de semelles ? Les fameuses Adidas Terrex Solo taille 45 ? Eh bien... l'agresseur a marché dans la flaque d'urine... et a offert une première piste aux flics.

Mon frère...

Mon frère, qui danse les bras en croix comme s'il voulait s'envoler.

Mon frère, qui avoue nos crimes à certaines personnes pour le seul plaisir de les voir prendre cet aveu pour une plaisanterie !

Je remonte dans notre appartement. Le ronronnement du Whirlpool me soulève le cœur. Ma mère, momie recroquevillée à côté de nos produits de coupe.

Mon frère se repose. Une fraction de seconde, je vois couché par terre notre pote imaginaire, [mak.sim], l'immonde tortue fripée, sa gueule sans canines, ronde comme un anus géant. [mak.sim] dresse la tête et me hurle dans l'oreille : « Quelle est la probabilité pour qu'un homme déterre *par accident* les fringues de Boissard ? » [mak.sim] me hurle dans l'oreille : « Et quelle est la probabilité pour que la personne qui a tué Christine M. porte *aussi* des putains de Terrex Solo taille 45 ? »

Mon frère, qui parle tout seul.

Mon frère, qui balance des chaises contre les murs quand on l'énerve.

Mon frère, tellement décontracté qu'il met des doigts dans le cul de la femme que j'aime !

Le type qui a déterré les fringues de Boissard les a laissées en évidence. Pourquoi ?

Et pourquoi je soupçonne mon frère ? Quand je lui ai dit que Pelletier n'avait peut-être pas violé notre mère, il m'a dit : « T'es parano ! »

J'ai mal au bide. Une violente contraction intestinale me pousse aux toilettes.

Je cherche sur Google des infos sur Christine M.. Je ne trouve rien. Elle a encore un compte « Copains d'avant ». Son profil Facebook a été supprimé. Etc. Aucune mention de son décès.

Yeux gonflés à moitié sortis de leurs orbites et langue bien saillante...

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr

Je m'approche du congélateur coffre. Je retire la prise électrique.
Le silence se fait.

Plus de ronronnement, plus rien. Le silence. Oh, putain, comme il me manquait, ce silence !

Dans la pénombre, il me semble voir danser les lattes du parquet.

Je me dirige vers la salle de bains.

Je descends ma bouche sur ses seins. Je la retourne, elle se laisse faire.

Je m'agenouille et je glisse ma langue entre ses fesses. Elle...

Une voiture passe dans la rue, la lumière de ses phares balaie le plafond. Les ombres tournoient ; la peinture s'écaille et projette de grandes piques noires.

Je serre mes poings sur ses hanches, j'accroche la pression de ma bouche sur...

Je prends les flacons d'Etomidate Lipuro.

Je prends une seringue.

Je vais dans la chambre de l'entité.

Mon frère dort – qu'est-ce qu'elle a dit, Rosina ? Le ratio ? Je dois lui balancer quelque chose comme 25 milligrammes dans le corps. Allez ! J'aspire tout le produit, jusqu'à ce que la seringue dégorge.

Le plan : je lui plante l'aiguille dans le bras et je balance tout !
Je...

Je m'approche du lit. Mon frère...

L. glisse une main entre ses cuisses et se stimule le clitoris.

Mon frère m'a dit : « T'es parano ! »

Peut-être. Pour l'heure, la paranoïa est une pulsion de vie, une mesure de prudence élémentaire – mon meilleur placement pour l'avenir.

Mon frère, qui balance des chaises contre les murs quand on l'énervé.

Ma main tremble sur la seringue. Une goutte d'étomidate tombe par terre. *Ploc.*

Le ciel pourtant d'un rose immense, a crevé ; de l'eau tiède est tombée dru sur nos têtes ; on s'est réfugiés dans un hall. J'ai enlevé mes lunettes parce que...

À mes fenêtres, des colonies de papillons *Euménis semele* s'agglomèrent en laissant de longues coulées de gras. À travers le bruissement des antennes, j'entends quelque chose, un ronronnement. Je lève la tête. Je laisse choir la seringue. J'avance dans le couloir, vers la chambre de ma mère, son mausolée Whirlpool.

Les loupottes clignotent dans la pénombre.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr

Quelqu'un a rebranché le congélateur. Ou... *moi*, j'ai dû rebrancher le congélateur. Ou... merde, j'en sais rien.

26/03/2013

Je me lève avec les paupières collées, comme si j'avais pleuré de la poix dans mon sommeil. Je me frotte les yeux, j'ai du gras dans les cils, avec de la poussière. Je tire sur un truc mou, de la peau de poulet, et puis j'ai mal. Une douleur aiguë. Une douleur vicelarde, genre « je me coupe avec du papier » ! Putain ! je suis en train de tirer sur ma peau.

Je me lève d'un bond, le miroir, là... oui, c'est de la peau de poulet, très fine, une membrane, qui pendouille juste sous la caroncule. Je tire encore, ça fait mal, c'est à vif !

Je m'enferme dans la salle de bains. Je ne veux pas sortir, plus jamais. Je regarde mon torse, il est tout pelé, lui aussi. Pas comme ma gueule, mais pas loin. J'exsude des poulpes. Je suis recouvert de pâte feuilletée.

Mon frère, à travers la porte :

— Ça va ?

Je me mets sous la douche, je me frictionne. De l'eau bien chaude, je veux me brûler tout à fait. Plus tard, je veux qu'on m'incinère. La cendre, c'est ce qu'on fait de plus mort. Moi, mes cendres, je veux qu'on les mette dans une bouteille de saint-estèphe. En attendant, je reprends une couleur de nouveau-né.

Mon frère :

— Tu vas rester là-dedans toute la journée ?

— Va te faire foutre...

Je reste longtemps sous le jet. Je sens que j'ai de l'eau jusqu'aux chevilles. Merde ! J'ouvre les yeux : des grumeaux de peau ont bouché la bonde. Ça fait comme de la mie de pain trempée. Je m'accroupis, j'enlève tout, ça s'effiloche.

Je m'essuie, mais je laisse des boulettes roses sur la serviette. Je me regarde dans le miroir, mais je vois rien, trop de buée. Je me couvre la tête et j'enfile un peignoir. Je traverse l'appart. Je m'enferme dans la chambre. Je me mets tout nu, je m'ébroue, je pars en poudre.

Le petit tentacule qui me pendait sous l'œil est tombé, ça va mieux. Je me regarde. Les plaques dans mes cheveux peuvent passer pour de l'eczéma. Au mieux, on dira que c'est des pellicules.

Le visage, ça va. Le dos, c'est une vaste alvéole, comme une serviette nid-d'abeilles... les bras, pareil... mais je vais enfiler un tee-

shirt à manches longues.

Mon frère entre dans la chambre.

— Ça va ?

— Je me sens bizarre...

— T'es tout pâle...

Il ne voit pas mes plaques blanches ou... ?

Je jette un œil au miroir.

Rien.

Je suis normal. Un peu pâle, mais...

Je ferme les yeux, j'inspire.

Lui :

— T'es tout pâle...

— Ça va passer.

— T'as mélangé du Xanax et de l'alcool ?

— Oui.

— T'aurais pas dans l'idée de me tuer, des fois ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— En plus de plaquettes vides de Xanax et d'un fond de tequila, j'ai retrouvé de l'éutomidate.

— On en a toujours eu.

— Pas en seringue pré-chargée. Surtout quand la seringue en question se trouve par terre, au pied du lit. Et pas quand la dose suffirait à endormir un éléphant.

— OK. Admettons. J'ai eu une envie...

— Une envie ?

— Une envie passagère.

On s'agrippe, on se bouscule. On tombe par terre. Je m'apprête à lui coller mon poing sur la gueule, mais il s'écrie : « Pas le visage ! PAS LE VISAGE ! »

Évidemment.

L'entité.

Faudrait pas abîmer l'entité...

L. éclate de rire, puis : « Tu me fais un bébé ? Je suis amoureuse de toi. »

De qui ? De toi ! De quel *moi* tu parles, bordel ? Quelque chose me brûle, l'amour, la frustration, j'en sais rien. L'un dans l'autre, ça s'apparente à de la rage.

« T'es pas humain. T'as dans le bide des diodes et des tripes en Dacron, et... »

Je ne sais pas si je jalouse mon frère ou si je me félicite d'être *moi*. Je ne sais plus ce que *je* veux.

Je le repousse du pied, il s'affale. Je me relève. Il me crie dessus : « C'est *MOI* qui me coltine le sale boulot ! Toi, tu dragues les alibis, moi, je vais tuer les enfoirés ! Moi, *MOI*, *MOI* ! Et Pelletier, c'est *MOI* qui

ai bidouillé son putain d'alambic, et l'interrupteur ! »

Il s'effondre, enfin. Il pleure.

On n'y arrivera pas, il me dit.

Je m'assieds à la Brasserie du Midi, sise au 230 rue de Vaugirard. Je lève les yeux vers l'immeuble où habitait Christine M.. Là, j'ai couché avec elle. *Nous* avons couché avec elle. *Nous* avons largement profité de ses muqueuses au cours de ce qui m'apparaît rétrospectivement comme des distractions anodines. J'éprouve des sentiments contrastés. Christine est morte. Elle a été assassinée. Il suffit de me poser dans cette foutue brasserie, où nous avons nos habitudes, elle et moi, pour que le grain de sa peau me revienne en mémoire. Et sa voix. Et... mille détails, qui l'actualisent en quelques secondes. *Christine est morte. Elle a été assassinée.* [mak.sim] me hurle dans l'oreille :

— *Et quelle est la probabilité pour que la personne qui a tué Christine M. porte aussi des Terrex Solo taille 45 ? »*

28/03/2013

Paris s'enfonce dans un brouillard d'oxydes jaunâtres. Les gens se contentent de cracher par terre et d'éviter les conjonctivites. Quand l'entité traverse la place de Clichy, les trottoirs sont recouverts de glaires et de mucus. Une vieille dame dérape et se brise probablement le col du fémur. « Jérôme Fansten », lui, passe devant l'académie de billard.

Christine M., elle, joue de la harpe au Paradis.

Mon frère marche au pas. Un « Jérôme Fansten » comme on en voit peu. Il passe d'ailleurs totalement inaperçu. Moi aussi.

Je me surprends à regarder les pieds de tout le monde à la recherche de Terrex Solo taille 45, et m'aperçois que cette foutue paire de grolles semble en voie de disparition !

Mon frère est impeccable – opaque, lisse, tout à l'entité. Rien de lui-même ne surnage à la surface de son mensonge. Un putain de psychopathe.

Il avance.

Il crache, comme tout le monde. *Il est ou n'est pas entré chez Christine pour l'agresser près de la fenêtre. Il s'est mis ou ne s'est pas mis derrière elle pour l'étrangler...*

[...]

Il y a deux jours, je l'ai suivi. Je l'ai perdu de vue vers Stalingrad, du côté de l'avenue de Flandre. Le soir, mon frère m'a débriefé la journée : « Jérôme Fansten a travaillé toute la journée à la bibliothèque de la SACD. »

Ben voyons...

Il m'a dit : « Mauvaise journée, je n'ai pas écrit grand-chose... »

Il m'a dit : « Je ne suis pas dans le *mood*, en ce moment. »

Aujourd'hui, il a l'air de suivre le programme que nous avons établi, il se rend à la SACD, au Café des auteurs, 7 rue Ballu. « Jérôme Fansten » y va souvent pour travailler – et être vu en train de travailler, au cas où. (Nous développons l'idée d'un manuel de dramaturgie *fictionnalisé*. On va voir où ça nous emmène...)

Je me glisse dans son sillage, une dizaine de mètres, il ne sait pas que je le suis.

Il enjambe deux clodos, deux accidents olfactifs dans un parcours par ailleurs anecdotique, rien de plus, rien qui demande un réveil de

l'attention, puis il bifurque dans la rue Ballu.

Bientôt, mon frère sera en écoute « Natou » ! Il va entendre les news : Christine M...

Mon frère me cache des choses et je veux contrôler les infos dont il dispose.

Je me pointe au bas du 36. J'appelle Natou. Je lui propose qu'on déjeune ensemble. « Allez, juste une demi-heure ! » Elle accepte.

On se retrouve au Soleil d'Or, une brasserie du boulevard du Palais.

« *Faisons un bout de chemin ensemble...* » C'est ce que je dis quand une fille me plaît. *L'image est bucolique, c'est léger, ça permet d'amorcer une relation sans hypothéquer l'avenir.*

Quand je quitte une femme, je sais très bien m'apitoyer sur moi-même. Je donne le spectacle d'un homme larmoyant qui souffre de son intégrité. Je dis : « Le bout de chemin s'arrête là... » L'image est aigre-douce, elle a le sérieux compassé d'une ballade populaire, elle permet de liquider la relation sans lui donner la gravité requise. « C'est pas si grave... » Mon frère, lui, s'en fout complètement. Il se barre, c'est tout. Moi, je pousse le vice jusqu'à envisager de *rester amis*. C'est ce que je tente, avec Natou. Sans passer par la case « romantique ». Je lui dis :

— J'aime cette fille, mais... je crois qu'elle ne m'aime pas.

— L ?

— Oui.

— Pourquoi tu me dis ça ?

— Parce que tu m'as vu avec elle et...

— Je ne t'ai rien demandé.

— Non. C'est vrai...

Elle chipote sa salade, évite mon regard. Moi, je laisse mon tartare en rade. J'ai le bide en vrac depuis quelques jours.

On garde le silence. En toile de fond, il y a le JT de Jean-Pierre Pernaut. Sans le son, c'est beau comme un aquarium.

Puis elle me dit :

— Ça va, le boulot ?

— Ça va.

— J'ai lu que Canal se désengageait de plus en plus du cinéma...

— Il se désengage par paliers. Ça laisse aux happy few le temps de se retourner.

— Et toi ?

— Moi, je ne suis pas un happy few.

Je lui fais un clin d'œil.

Elle a vu L., elle a pu se comparer et je suppose qu'elle se voit comme un flirt low cost. Elle essaie de garder la tête froide. Elle joue les femmes fortes. De fait, c'est une femme forte. Mais, là, elle fait du

zèle. Tout le monde a son « identité vitrine », je suppose.

Mais... putain, je vois tellement de détresse derrière tout ça que je n'arrive même pas à garder intacte la haine que je devrais lui porter. Et pas seulement à elle, d'ailleurs. À Nubuck même... Tous, ils manquent d'imagination et les efforts qu'ils font pour exister les rendent tour à tour dangereux et pathétiques – et même désagréables à regarder, faut reconnaître.

Natou...

Je l'aime bien, Natou.

J'aurais préféré qu'elle ne soit pas dans cette histoire, finalement.

En sortant, je lui passe le bras autour du cou. Dans la poche extérieure de sa veste : son BlackBerry. Natou se tend. Elle me repousse. « Arrête ! »

Je dois choper ce truc et détruire le mouchard !

Je la raccompagne au 36. Je retente un câlin. Elle ne me repousse pas. *Je sens son BlackBerry au bout de mes doigts*. Elle m'enlace. Elle me dit :

— Tu n'as pas peur qu'on te voie ?

— Je m'en fous...

Elle entre, je lui fais un petit geste d'adieu. Elle se tape les poches, se fige – elle ressort aussitôt !

Je lui dis :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Mon téléphone !

Qu'est-ce qui se passe si quelqu'un l'appelle à ce moment précis ? Natou entendra la sonnerie de son téléphone chanter depuis la poche de MON blouson. Mais personne ne l'appelle.

Natou remonte dans son bureau à toute vitesse, elle veut vérifier qu'elle ne l'a pas oublié là-haut.

Moi, je me dirige vers le Pont-Neuf. Je me penche, je retire la carte SIM de son BlackBerry et je laisse tomber le téléphone dans l'eau saumâtre. Ensuite, je découpe la carte SIM en petits morceaux que je disperse sur mon chemin.

Quand j'arrive en bas de chez moi, tout semble normal. Les Chinois et les putes vaquent à leurs occupations. J'entends des pas. Deux silhouettes, en reflet dans une vitre. Je me retourne. Deux types : l'un m'accueille d'un coup de pied dans le ventre tandis que l'autre s'assied sur moi et m'envoie son poing dans la gueule. Le second, je l'ai déjà vu – chez le Turc ! dans le resto kebab !

Mon cerveau fait les cent pas dans son bocal. Je me recroqueville, je me protège la tête avec les bras. Putain, je suis VRAIMENT en train de me faire casser la gueule ?

Je m'agite comme une anguille. Mon agresseur rate son coup, ses phalanges me percutent les dents. Ma lèvre éclate, mais je lui fois mal.

Il pousse un cri. Il se relève et insulte ma mère. J'entends l'autre mec : « On l'embarque ! »

Je souffle, je sens la froideur du trottoir contre ma peau. Ça me fait du bien. L'un des types se penche vers moi, son haleine est beaucoup moins fraîche que celle du bitume. Il me prend par les pieds et me tire vers la voiture. Je roule sur moi, je crie, il lâche prise.

Une femme s'arrête à quelques mètres et demande « ce qui se passe ». (Tu veux que je te fasse un dessin, connasse ?)

Le type remonte fissa dans sa voiture. Il me gueule des choses. Je ne comprends pas tout, sinon que je dois un bon paquet de pognon. Il ressort de l'événement que monsieur Ertugrul reste mon créancier, même du fond de sa taule.

Quand j'ouvre l'œil que je peux encore ouvrir, la lumière du jour me décolle la rétine. Je sens un flot de bile me remonter des entrailles – et je dégueule par terre.

29/03/2013

Rosina examine mes ecchymoses. Elles sont violacées et m'égaient le flanc à deux endroits. Rosina surveille particulièrement mes hématomes, dont un bel avocat bipalpébral – un truc qui me gonfle la paupière gauche et me ferme l'œil. Rosina me palpe la mâchoire doucement et ne réveille aucune douleur.

Elle me dit :

— Pas de fractures.

Elle nous avait dit un jour : « Si l'un de vous se fait tabasser et perd des dents, vous devez les ramasser, les essuyer sans les laver à l'eau, cracher partout et courir aux urgences dentaires pour qu'elles soient réimplantées ! »

Je pensais à ça, quand je me prenais des coups.

Après la tête, Rosina me palpe la cage thoracique.

Elle ne réveille aucune douleur, sauf à l'endroit où se développent mes ecchymoses.

Elle me dit :

— Pas de fractures.

Mon frère me dit : « Et tu faisais QUOI, dehors ? -

Je ne réponds pas. Rosina évite mon regard.

Mon frère me dit : « À cause de toi, – Jérôme Fansten – s'est trouvé à deux endroits au même moment. »

Rosina me palpe l'abdomen et le bassin. Pas de fractures non plus.

Rosina me palpe la bite. Je lui dis : « Il n'a pas tapé par là... »

Elle me demande de me tourner, je refuse. Je dis :

— J'ai juste mal à la main gauche.

Rosina observe ma main et diagnostique une légère contusion musculaire.

J'accepte qu'elle regarde mes jambes. Il y a une autre ecchymose sur la jambe gauche.

Rosina me dit :

— Tu vas porter des bas de contention afin de résorber l'œdème. Pour le reste... Arnica !

Mon frère me dit : « Tu ne trouves pas qu'on a assez de problèmes comme ça ? »

Rosina baisse la tête.

Le procédurier fait les constatations in situ : Christine se trouve en décubitus latéral, face contre le mur. La région cervicale a été compressée.

On distingue des...

Mon frère me dit : « Tu faisais QUOI, dehors ? »

Je ne réponds pas.

J'entends des bruits de mastication, des stridulations bizarres, peut-être des cafards.

Mon frère me dit : « T'es parano ! »

Je vois des choses bouger dans les coins.

Mon frère me dit : « Il n'y a rien, ici. Cette cave est un putain de bunker ! »

Mon frère me dit des choses sans intérêt. Moi, je sais que les cafards sont les rois de la tchatche. Ils se foutent de moi. Ils parlent un genre de sabir stambouliote qui...

Mon frère me dit : « J'espère que tu ne me surveillais pas... »

Rosina fond en larmes. Je lui mets une claque. Elle s'arrête illico. On garde tous le silence, un silence juste entrecoupé des sanglots de Rosina. Elle ne supporte pas qu'on s'engueule, mon frère et moi, c'est une grande émotive.

Mon frère me dit : « Au fait... Silence total du côté de Natou. Le mouchard est mort. Tu as une idée ou... ? »

Je ne réponds pas.

Monsieur Ertugrul reste le créancier de l'entité.

Mon frère me dit : « On a un karma de merde depuis quelques jours. »

01/04/2013

Bloqué chez moi pour cause d'ecchymoses, interdit de réel parce que « Jérôme Fansten » n'a pas été *officiellement* tabassé.

Rosina estime à deux semaines ma convalescence, avant qu'un peu de maquillage sur mon frère ne puisse me permettre de sortir, en prétextant un simple bleu. Elle m'a dit : « Mon amour, ces ecchymoses noirâtres vont devenir violacées, puis vertes avant la fin de la semaine. Dans une dizaine de jours, ce sera simplement jaune. »

Mon frère me dit : « Ne t'inquiète pas, L. est entre de bonnes mains... »

Je lui fais un doigt d'honneur.

Il éclate de rire.

J'ai mal au ventre, j'ai des nausées, mais rien ne sort. Faut que je trouve un moyen de liquider notre Turc. On a déjà dépensé une partie de l'argent qu'on lui doit, on ne peut pas le rembourser. Surtout, il m'a passé à tabac et... merde, je déteste perdre, encore plus que j'aime gagner. Là, ma vie me fait honte. Je veux tuer cet enfoiré.

03/04/2013

Quand je me branle, je pense à L. et à Natou... je confonds parfois les deux... Christine s'invite aussi, sans que je la sollicite. *Le grain de sa peau. Et sa voix. Mille détails.* Je me vois en train de baiser l'une ou l'autre, elle soupire, son souffle s'accélère. Le rouge lui monte jusqu'à la racine des cheveux. Et moi, je commence à m'énerver. C'est quoi son nom déjà ? Natou ? L. ? Elle ondule, elle se cambre. Je ferme les yeux.

J'aime la vie.

J'aime ma vie.

J'aime pas ma vie.

L'Évangile selon ma mère. Quand elle parle de viol, de quel viol s'agit-il ?

Et mon Turc ? Et...

Dany Ehrenberg m'appelle. Il me dit :

— Jérôme ? Les sœurs du dépôt mettent la clef sous la porte à la fin du mois !

Il parle des sœurs de la congrégation de Marie-Joseph et de la Miséricorde. On en a parlé dans *Les Chiens du paradis*, mon frère et moi. Herschel, notre personnage principal, fourgue du sang de nonne à un procureur qui se l'enfile en intraveineuse – du sang de vierges, françaises « de souche », AB+, amélioré en hormones diverses, glucose et triglycéride. Un genre d'EPO pour obsédé de pureté raciale. Herschel va se servir au dépôt. On m'a dit : « T'es teeeeeeeeeellement drôle, mec ! » La plupart des lecteurs ont cru que c'était une blague, une envolée baroque – eh bien, non : depuis le XIXe siècle, des bonnes sœurs habitent le palais de Justice de Paris, elles s'occupent des femmes déferées à la justice et transférées au dépôt. Les policières ne sont arrivées qu'en 1999. Dany me dit :

— Des fonctionnaires soucieux de laïcité ont enfin eu leur peau.

— Avril 2013. Une date qui fera date.

Ça sentait bon le bénitier, dans les cellules. Le détergent, aussi. Ça faisait marrer les putes écrouées. Mais pas les nonnes, imperturbables sous les lazzis malgré les jets de mignons dont elles étaient la cible.

Il me dit :

— Jérôme ?

— Quoi ?

— Je te sens... tendu.

— Je suis tendu.

... *faut je trouve un moyen de liquider mon Turc.*

05/04/2013

Mon Turc... *ressemble à la version diarrhéique terminale de Dario Moreno*. Je veux tuer cet enfoiré, et je veux marcher librement sur la terre qui va digérer ses restes, au besoin je foudroyerai le feu à toute la Turquie.

La solution m'est donnée par nos archives.

21 septembre 2012.

Le Turc me dit :

— Tu pourrais me présenter Bérénice Bejo ?

— Non.

— Je ne suis pas assez bien pour elle ?

— Je ne pourrais même pas te présenter la stagiaire régie. Le scénariste est la lie de la profession.

Le Turc tourne la tête vers Adib, qui écarte les bras, impuissant :

— Je confirme,

Le Turc s'éponge le front et râle à voix basse. Il sort de sa veste une sorte de petit cylindre et se donne un coup sur la cuisse. Un EpiPen. Un truc contre les allergies graves.

Un EpiPen,

Je dis à mon frère : « Je sais comment nous débarrasser de ce fils de pute... »

Il me répond que le Turc est en taule. Comme si je ne le savais pas ! *Nos échanges de pensées sont en rade depuis quelque temps...*

Je lui dis qu'Ertugrul est jugé en Poitou-Charentes, pour des faits commis à La Rochelle qui était sa base arrière : il est enfermé à la maison d'arrêt d'Angoulême en attendant son procès. Je lui dis que « Jérôme Fansten » est l'invité d'Intramuros et qu'on peut demander à Bernard Bec, l'organisateur d'Intramuros et du festival de Cognac, si l'entité peut aller à la maison d'arrêt d'Angoulême.

Mon frère me dit : « Tu veux l'assassiner en taule ? »

Oui, en taule, directement. Lors des rencontres Intramuros, il y a un petit buffet : jus de fruits et biscuits – un boulevard ouvert sur l'homicide par empoisonnement.

Mon frère : « Tu veux l'empoisonner avec quoi ? » *Un genre d'EPO pour obsédé de pureté raciale*. On ne sait pas à quoi il est allergique. Il faut donc prévoir un cocktail spécial. Les médocs allergènes les plus courants ? La pénicilline. Facile, y en a plein dans l'Augmentin, suffit de réduire tout ça en poudre. Il y a aussi les anti-inflammatoires non

stéroïdiens. Pour ça, faudra envoyer Rosina dans les pharmacies de Bichat. Il y a aussi des allergies au latex. On peut donc essayer de se procurer des protéines de caoutchouc naturel. Les allergies alimentaires sont trop nombreuses, en revanche. On peut ajouter des essences d'arachide, et du gluten pour viser large, mais... ça reste aléatoire, quand même...

Bon... C'est une option.

On ne peut rien rentrer de détectable, en taule. Or, là : une simple éprouvette en verre de cinq centimètres, notre cocktail dedans... Et hop ! un choc anaphylactique, quoi de plus naturel ?

— *Tu veux l'assassiner en taule ?* »

Oui. Au pire, on n'y arrive pas, et on se contente de lui demander un peu de bienveillance, et de compréhension, un délai. Au mieux, on le dégage du paysage..

Mon frère me dit :

— Qui te dit qu'il va venir te voir ?

— Les rencontres Intramuros sont ouvertes aux détenus qui le souhaitent.

— Oui, je sais. Et tu penses que le Turc va venir te voir ?

— Un auteur qu'il connaît *personnellement* ? Oui. Oui, je pense qu'il va s'inscrire.

On entre dans les turbulences.

Mon frère me dit :

— Ils feront une autopsie.

Il y a trop de turbulences.

Les turbulences demandent de notre part une violence proactive.

Mon frère me dit :

— S'ils font une autopsie, ils trouveront les causes du décès.

Et alors ? Ils trouveront les causes du décès sans pouvoir remonter jusqu'à nous. N'importe qui aura pu faire entrer le produit toxique dans la prison. Et « Jérôme Fansten » ne connaît pas *officiellement* le Turc...

Mon frère me dit :

— Je n'irai pas en taule.

— Je vais le faire à ta place, alors.

— Je ne suis pas sûr que le Turc mérite cet effort.

— J'ai été tabassé.

— Oh.

— J'ai la rage, *mec*.

— Tu avais le cœur moins bien accroché quand il fallait tuer ceux qui le méritaient vraiment.

Il parle de Valloton. Il n'y a aucun reproche dans le ton de sa voix. Il constate, c'est tout.

Mon frère me dit :

— Je ne vois pas ce que tu cherches à prouver..

Dans l'ombre, la parade continue : le coryphée secoue ses mandibules ou se tripote l'abdomen – et moi, je ne vois plus que Dieu entre ce fils de pute d'Ertugrul et moi.

Je ne prouverai pas mon innocence, mais la corruption de mes victimes. Ça pourrait suffire à me sauver à vos yeux. Après tout, je tue sans troubler l'ordre public.

Je veux dire : proprement.

Et sans dommages collatéraux.

Par ailleurs, je suis blanc, mes livres restent dans les limites du politiquement correct, mes indignations officielles sont aussi immédiates, vaines et sélectives que les vôtres – j'appartiens au même monde moral que vous. Mon pedigree vous fascinera. Le monstre de foire vous fascinera. Je pourrai m'appuyer sur cette fascination pour demander votre indulgence.

ACTE 3

Corollaire

L'art de duper ses pairs est le visage même de la vérité.

Richard Rorty

Jusqu'au début des années 1990, je mène une vie presque normale, je mange comme tout le monde, je rigole aux mêmes blagues que les autres. Je ne suis pas spécialement fier de ma vie, mais pas honteux non plus. Je suis un menteur compulsif et un enfant perturbé. J'avance en somnambule dans une société de décadents et de faux pédés. Tout le monde danse sur de la musique synthétique, dans des fringues rigolotes, et le regard bien caché derrière un maquillage ultra-festif.

J'ai pu questionner les paramètres qui me définissent au terme d'une adolescence compliquée, à un moment où le chemin parcouru rendait tout changement de cap difficile à négocier : je pouvais foutre le camp, disparaître, je pouvais aussi reconnaître que la fuite me fatiguait d'avance, et accepter la situation comme elle était.

Je ne suis pas sûr que tout le monde soit confronté, aussi jeune, à un choix aussi radical. Enfin, cela dit, ce n'est pas si rare non plus. De toute façon, tôt ou tard, le choix finit par se poser et, globalement, les gens acceptent la donne. C'est ce que j'ai fait.

À la faveur d'une journée off ou d'une insomnie, il m'arrive quand même de penser que mon expérience reste très atypique, mais il m'est impossible de m'extraire vraiment du flux quotidien. Bien sûr, sur le plan moral, je sais que ça ne va pas, qu'il y a quelque chose de faux, mais je considère cette fausseté avec plus de curiosité que d'embarras.

Dans les romans ou dans les films, un homme qui en tue un autre voit sa vie transformée ; l'événement suffit à générer des pages ou des heures de fiction : un remords importun ou un sentiment de puissance accompagne l'auteur du crime. Nos présupposés culturels veulent qu'un meurtre de sang-froid propulse l'assassin en marge de la société, presque en marge de l'humain – une « expérience limite », dit-on. Or, non. Il n'y a rien d'inintelligible dans le meurtre. Cette « expérience limite » est l'une des expériences les plus communes et les plus vieilles de l'histoire de l'homme et, pour ainsi dire, l'une des plus vilaines et des moins romantiques. Mon frère s'y livre avec le plaisir de la fille de bonne famille qui se fait sodomiser par le loser du coin – avec un étrange plaisir d'autodégradation et de nouveauté. Je n'ai, pour ma part, pas d'autre explication que la possibilité technique associée à une conjoncture identitaire inhabituelle.

À vrai dire, dans notre société soi-disant civilisée, c'est le hiatus entre l'effet attendu et l'effet réel qui crée un changement de paradigme : « Merde, ce n'est donc que ça ?! »

Je peux tuer et faire mes courses à Monoprix, juste après, ou prendre le métro... ou parler de cinéma, ou... Le meurtre devient un souvenir secret au même titre que mes premières branlettes ou mon passé d'enfant énurétique.

De nos jours, l'atrophie du sens moral est plus ou moins compensée par un profond conformisme, associé à une grande capacité de dissimulation.

J'ai l'intuition que ces traits de caractère, quoi qu'on en dise, expliquent la société. Toutes les sociétés.

Moi, je suis juste un peu... original. Malgré moi. Mais je ne suis pas un psychopathe, il n'y a aucun sadisme dans mon projet. Mes crimes sont rationnels et motivés.

Pourtant, si je me fais attraper par la police » je sais d'avance ce qui se passera. On me regardera comme un monstre, un immonde relaps. Et qui suis-je, hein, pour prendre le – bon sens » et la logique collective à rebrousse-poil ? Alors je mettrai ma perplexité sur la table en disant aux experts : « Pourquoi suis-je si... froid ? »

Seul le spectacle de la famille des victimes me fera « revenir » : là, oui, j'aurai honte, je dirai avec conviction que je n'aurais pas dû tuer... Mais, dans le fond, le procès, la justice, tout ça ne sera qu'une énième pantomime dans une vie déjà tout entière vouée à la pantomime. Ok... je jouerai le monstre, quand même, ça rassurera tout le monde. Merde, c'est la moindre des choses ! Et peut-être même que j'y croirai. Je chercherai la fêlure, bien convaincu qu'il doit y en avoir une...

La tragique vérité, c'est qu'il n'y a pas de fêlure.

ACTE 4

La maison d'arrêt d'Angoulême

Un comique est toujours conscient du succès qu'il cherche à obtenir. Il veut que tout marche. Il veut que les gens l'aiment, afin de s'auto-convaincre qu'il n'est pas un mauvais bougre.

Judd Apatow

DOCUMENT :

De : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,
À : Bernard Bec <polar-lefestlval-cognac@orange.fr,
Date : 27/05/2013
Objet : Atelier d'écriture en prison

Salut Bernard,

[...]

L'expérience a été dense ! Il faut continuer Intramuros, demander des subventions, aller de l'avant ! Je vais en parler autour de moi et voir si je peux trouver quelques mécènes supplémentaires.

Je regrette de ne pas avoir pu me déplacer à la prison d'Angoulême, mais... je comprends la difficulté de gérer tout ça. Je serais très heureux – nous l'avions évoqué rapidement – de recommencer les ateliers d'écriture. À Angoulême si possible, où j'avais envie d'installer une scène de mon prochain roman. Mais je me tiens à ta disposition, évidemment !

Côté planning, en revanche, je ne peux m'engager que sur le mois courant, j'ai des contrats à honorer par la suite

[...]

Document : Article sur l'entité paru dans *La Charente libre*¹.

[1. Source : *Charente libre*, <http://www.charentelibre.fr/2011/09/01/le-romancier-jerome-fansten-veritable-emule-d-intramuros,1052428.php>]

LE ROMANCIER JÉRÔME FANSTEN VÉRITABLE ÉMULE
D'INTRAMUROS

Ph: Th. Rateau



Par *Jean-Pierre Coffin*

La fierté légitime d'Intramuros est de demander à des prisonniers de lire des romans policiers, d'en sélectionner six, puis de désigner eux-mêmes leur préféré et de décerner le prix. C'est d'abord une manière de les inciter à la lecture, puis à débattre, et de leur permettre d'élargir en plusieurs occasions leur univers carcéral au-delà des murs des maisons d'arrêt, de centrale ou de centres de détention.

Cet objectif, volontairement visé et joliment atteint par Bernard Bec, créateur du prix Intramuros, mais aussi du Salon du polar, est aujourd'hui inscrit dans les manifestations cognacaises.

Ce qui n'était peut-être pas prévu au programme c'est l'attachement des romanciers à leur mission. Au point de souhaiter la poursuivre en dehors du calendrier officiel Intramuros. Les six sélectionnés sont en effet invités à rencontrer leurs lecteurs au sein même de leur lieu de détention. Ils reviennent de ces visites à chaque fois différents.

« J'avais vraiment des images très « clichés » des prisons. Ces visites aux maisons d'arrêt de Saintes et de Rochefort m'ont déstabilisé. Les images que je croyais nettes, via le cinéma certainement, étaient devenues floues. Dans les films il y a un parti pris d'outrance. »

Jérôme Fansten est l'un de ces auteurs quelque peu changés par leur rencontre avec des détenus autour de leur livre. Au point de vouloir renouveler l'expérience, hors Intramuros. Il était à Cognac hier avec Bernard Bec avant de prendre la direction de la maison d'arrêt d'Angoulême pour animer un atelier d'écriture.

« Je m'attendais en prison à rencontrer des gens renfrognés, agressifs. C'est tout le contraire. Ils sont ouverts et diserts. » Et quand un prisonnier, lors d'Intramuros, lui confie sa passion pour l'écriture, mais ses difficultés à mettre de l'ordre dans ses idées, Jérôme Fansten dit : *« Banco ! Je reviens, je t'explique comment faire. » « En fait cet homme m'a vraiment boosté. Il ne savait pas comment commencer. Maintenant c'est fait. »*

Romancier, Jérôme Fansten est avant tout scénariste. *« Une série de questions doit les amener à s'exprimer selon leurs envies. Ce sera mon travail. En aucun cas je n'interviendrai sur leur univers. Seulement sur la façon de le décrire, de le mettre en forme. »*

Document : Post sur les prisons, tiré du blog de l'entité « Jérôme Fansten », *La poubelle à passions déborde de bons sentiments.*

Quand j'annonce que je vais voir en prison ce qui se passe, la même vanne revient en boucle : les douches, les viols, « longe les murs, mec ! » (*rires*), etc.

Ouais. À chaque enfer son folklore. La taule n'y échappe pas, qui survend de sales histoires de fauves en chaleur quand le quotidien, lui, s'épuise au ras du réel, sur le béton froid d'une cave pour humains.

Les images d'Épinal taquinent notre libido dans son penchant paradoxal pour la dégradation : un môme déguisé de force en pin-up, à quatre pattes devant un quarteron de détenus qui lui tassent à grands cris sa dignité dans l'intestin. Quand je dis « folklore », il faut évidemment comprendre qu'on ne m'a pas rapporté ce genre d'anecdote et que tous, matons et taulards, s'accordent à ne pas se reconnaître dans les images que la société donne de ses prisons et de la vie carcérale. Et quand je dis « on ne m'a pas rapporté... », il faut évidemment comprendre qu'on m'a dit beaucoup d'autres choses et que ceux qui parlent ne cherchent pas forcément à ménager nos nerfs et à éviter le pathos. De fait, quand un viol survient, ça traumatise les détenus. *Et ils en parlent.*

Comme toute représentation, ce « folklore » dit plus de choses sur nous que sur la réalité dont il prétend rendre compte. Et, dans un sens, je crois que ça nous rassure d'imaginer qu'il n'y a que des bêtes derrière les barreaux.

LA PRISON

«... vivre ainsi, privé de cette référence qui ancre les relations humaines dans la durée et les valorise, finit à la longue par fabriquer des êtres indifférents à tout ce qui ne les implique pas directement. En ce sens, on peut dire que le temps carcéral tue l'homme social. »

Jacques Vergès

La privation de liberté, peu de détenus songent à s'en plaindre : ils ont joué, ils ont perdu. En revanche, *l'humiliation* est un autre

problème. Et la première humiliation consiste à reproduire *ici* les inégalités de *là-bas*, avec l'argent comme moteur et les incohérences d'un règlement tatillon en toile de fond.

Les choses sont simples : les riches, les délinquants professionnels – les irrécupérables, en somme – s'en sortent plutôt bien... Le fretin, en revanche...

On ne vit pas avec le pack de l'indigent. Un peu de confort et de rabiote, bouffe ou télé, vous coûtera entre 200 et 600 euros par mois. Je ne parle pas de se faire livrer des draps en satin, non, juste autre chose qu'un berlingot de javel pour nettoyer sa cellule, voire du dentifrice sans soude caustique avec un peu de menthol dedans, parfois un savon parfumé qui sent autre chose que le chlore et ne vous détruit pas la peau. Quand on n'a plus de boulot et que la famille que vous avez laissée à l'extérieur – avec un crédit sur vingt ans – peine à simplement boucler ses fins de mois, 200 euros, c'est une somme.

La déprime opère un travail de sape tenace, vicelard et souterrain. Les violences existent, mais elles sont très clairement « survendues » parce qu'il faut édifier les masses – libres – l'édification, en l'occurrence, s'apparentant à de la trousse bien partagée. Sur ce sujet comme sur d'autres d'ailleurs. Voilà ce qui se passe quand la télé est le truc auquel nous sous-traitons nos peurs, tandis qu'on se repose sur la politique pour être courageux par procuration...

Comme d'hab, inutile d'attendre de la « communication » la moindre info sur le réel.

Storytelling, encore.

La violence d'une prison, ce n'est pas un coup de poing dans la gueule. Lequel, n'est-ce pas, ne dure que quelques secondes. Non : la prison, c'est l'enlèvement. La répétition. Le sang qui coule dans vos veines s'épaissit. Votre cervelle se transforme en purée de pois. Vous sentez la lourdeur vous envahir. Semaine après semaine. Mois après mois. Chaque année vaut son pesant de plomb.

Le jour où vous faites partie des murs, vous savez que vous êtes mort.

La seule chose que les films racontent bien, c'est le bruit. Des grilles à intervalles réguliers, qui font *clac* quand elles s'ouvrent et *BLONG* quand elles se referment. Une ouverture est précédée d'un *bip* électrique. Évidemment l'ensemble résonne. *Bip-clac-BLONG*.

J'avance. *Bip-clac-BLONG*. J'avance encore, *BLONG*. Etc. Chaque fois qu'on ouvre une porte ou une grille – et, croyez-moi, on en ouvre un bon paquet quand on passe d'un point à un autre –, on entend ces bruits. On le sait tous. Mais quand on y est... Moi, ça m'a donné le tournis, en même temps qu'un bon coup de flip et une sérieuse poussée de claustrophobie !

En fait, il y a une chose que ne rend pas le cinéma, c'est l'espace.

Et pour cause : au cinéma, la caméra porte loin. Les couloirs sont longs. On peut voir des dizaines de grilles superposées. Des cours immenses, encadrées de miradors. Des couloirs interminables. Moi, je me suis déplacé dans de petits couloirs. En coude, en plus. Une fois sur deux, c'est une porte qui coupe l'espace, pas une grille. Donc on ne voit pas ce qu'il y a derrière. Et c'est bas de plafond – je parle de l'espace, pas des mentalités, même si... Bref : le regard ne porte pas. Le regard s'affole. Le regard tourne en rond dans un réduit. On se trimbale à travers une succession de cagibis de dix mètres carrés. On ne voit rien. Et comme les fenêtres sont rares, on se demande même quel temps il peut bien faire. Quand je parle d'absence de perspective, j'en parle aussi au sens propre.

Quid de l'atelier d'écriture ? Passons sur la poésie propre à la presse et sur le fait que je n'ai jamais employé le mot « disert », pas plus que je n'ai dit « banco ! » à un détenu. Le journaliste a brodé.

Je détaillerai l'atelier la prochaine fois. En fait, la seule chose que je peux dire pour l'instant, c'est qu'on y croise à peu près tout. Dans l'atelier que j'ai animé, par exemple, un détenu – le fameux que j'avais croisé lors des journées Intramuros de juin – avait déjà écrit plus de 35 pages. Un autre, « gens du voyage », était analphabète. Un autre, enfin, Turc d'origine, venait simplement pour passer le temps. On voit bien la difficulté d'animer un atelier dans ces conditions. Là, le truc, c'est de trouver des éléments de réflexion qui vont intéresser tout le monde.

Je ne savais pas trop comment classer ce post dans mes rubriques. Par contraste, je l'ai mis en « carnet de voyage ». Parce que je ne vois pas de lieu plus atrocement sédentaire que la taule. D'un autre côté, j'ai vraiment eu l'impression de visiter une autre planète. Bref, il y aura encore pas mal de choses à dire...

Document :

De : Bernard Bec <polar-lefestlval-cognac@orange.fr,
À : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,
Date : 11/06/2013
Objet : Intramuros

Bonjour Jérôme,

La tradition veut que les auteurs qui se déplacent pour rencontrer les détenus écrivent un petit texte afin de faire partager leur expérience.

Ce texte sera transmis aux détenus.

[...]

Polairement et cordialement,

Bernard Bec

FESTIVAL POLAR DE COGNAC

32, rue Grande – 16100 COGNAC

Tél. : 05 45 82... 7 09 72 99...

JOURNÉES INTRAMUROS

PRIX POLAR (BD/Cinéma/Roman/Télévision) – PRIX

INTRAMUROS

site www.cerclenoir.com/

Document : Texte de l'entité « Jérôme Fansten », à l'attention de Bernard Bec.

Derrière nous : la maison d'arrêt d'Angoulême. On l'a perdue de vue depuis dix minutes, mais elle est encore dans le rétro. Au besoin, on l'imagine. Elle nous accompagne, elle s'estompe *leeeement*.

La rencontre s'est bien passée. Grosse journée, quand même.

On en discute dans la bagnole, en se rappelant les meilleurs moments.

Dehors, le paysage défile.

En sourdine : la radio. Des actus sans intérêt. Inversement paradoxal : la vraie vie nous semble celle qu'on vient de quitter. Ce qui se dit au grand jour et sur les ondes sent le coup de gueule prévisible et la déclaration bien rodée. De la pantomime.

Il y a une urgence à parler, chez les détenus, qui – par contraste – rend moins urgente l'urgence des autres. Bref, on vient de perdre nos marques.

On en parle. On met les choses en perspective pour *se retrouver*. Reprendre ces fameuses marques.

Le paysage défile.

On arrête de parler. On cherche des visages, on meuble éventuellement en parlant d'écriture. Silence. Les actus, le paysage.

Oui, on retrouve des évidences. La joie simple de voir défiler un putain de sous-bois. Oh ! Une jolie ferme. Habituellement, je ne peux pas blairer la campagne. Là, je regarde même voler les oiseaux...

Dans vingt minutes, ce sera l'apéro. Je ne le sais pas encore, mais je vais contempler *loooooongtemps* la condensation sur mon verre de bière. Un spectacle presque nouveau. Je vais retrouver des *évidences* – la joie simple de boire une 16 à la terrasse d'un café.

Je ne connais que deux sortes de personnes qui peuvent se satisfaire de joies simples : les sages et les dépressifs.

Dans un cas comme dans l'autre, le moindre sourire vous inspire un poème et vous fait pleurer.

Or je ne suis ni sage ni dépressif.

Là, c'est donc d'une autre nature. Laquelle ? J'en sais rien. C'est trop tôt.

Dehors, ça défile, on reprend la conversation. On parle d'écriture.

On a déjà vu plus de ciel et de paysage, en moins d'un quart d'heure, que les détenus n'en voient en une année.

Les évidences sont de moins en moins évidentes.

Je ne peux pas parler de la prison, parce que je n'en ai vu que le meilleur.

À partir de là, je ne peux plus dire grand-chose... ou simplement que le paysage a depuis longtemps cessé de défiler et qu'à l'heure où j'écris ces lignes, je décante encore... et que, parfois, au moment où je m'y attends le moins, avec des potes ou pendant une réunion de boulot, des visages s'invitent sans que je les sollicite... les vôtres, en l'occurrence – et puis des phrases, des regards...

Je ne sais pas ce qu'on a bien pu vous apporter, mais en ce qui me concerne, je sais que je vous dois de régulières « absences », qui m'isolent de l'hystérie quotidienne et me permettent de *me* préciser un peu plus.

En espérant que la littérature, dans son ensemble, et pas seulement les auteurs du prix Intramuros, vous apporte un peu le même genre de calme... je vous souhaite bon courage et je vous dis : à bientôt.

Document :

De : Bernard Bec <polarfestival-cognac@orange.fr,

À : Jérôme Fansten <Jfansten@hotmail.com,

Date : 28/06/2013

Objet : Intramuros

Bonjour Jérôme,

[...]

Et j'ai donc appris à cette occasion, avec deux semaines de retard, le décès de monsieur Ertugrul M.. Tu avais beaucoup discuté avec lui et je sais par le SPIP (Service pénitentiaire d'insertion et de probation.) qui vous accompagnait que le contact n'a pas été facile. Quelle merde que ces prisons ! Ertugrul était un vieillard. Une crise d'allergie ! Une anaphylaxie idiopathique, ils m'ont dit. Ils ne savent pas ce qui s'est passé. Une chose est sûre, ce type ne devait pas être en taule, pas à son âge !

À ce rythme, on va finir par enfermer à titre posthume. On aura des prisons pour cadavres. Au Moyen ge, on déterrait des morts pour les juger ! On y retourne à vitesse grand V !

[...]

Merci pour ton texte. C'est aussi une façon de voir les choses.

Amicalement,

Bernard Bec

FESTIVAL POLAR DE COGNAC

32, rue Grande -16100 COGNAC

Tél. : 05 45 82... 7 09 72 99...

JOURNEES INTRAMUROS

PRIX POLAR (BD/Cinéma/Roman/Télévision) – PRIX

INTRAMUROS

site www.cerdenoir.com/

Document : Chat sur Gmail entre L. et l'entité, daté du Jeudi 13 juin 2013.

Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com / L. <l...@gmail.com

14 :08

L. : ils sont forts, tes textes sur la prison. On sent que ça t'a marqué.

Moi : Bof, c'est de la mise en scène. C'est pour le blog. J'en ai rien à cirer, en vrai.

14 :09

Voir la citation de Vergés : «... des êtres indifférents à tout ce qui ne les implique pas directement. » Mais je ne parlais pas tant des taulards, là, ils ont tout ce qu'ils veulent comme fondamentalistes pour les prendre en main, non, je parlais des gens normaux, ceux qu'on croise tous les jours. Portrait admirable !

14 :11

L. : Tu fais quoi ?

Moi : Je pense à toi. Ça devient un boulot à plein temps. ;-)

L. : Mais encore ?

Moi : Je reviens sur terre tranquillement. Après mon périple à Angoulême.

L. : La prison ?

Moi : Non, tout le cirque qu'il y a autour. Et les festivals, les salons. Les auteurs qui parquent...

L. : C'est un autre monde ?

14 :12

Moi : On est en représentation. Et la plupart des auteurs continuent après, d'ailleurs. Mais moi je ne veux pas (me) mentir. La merde est partout et ce serait dommage de croire que quelques paillettes nous en préservent.

L. : Tu viens pas de dire que tu faisais de la mise en scène ? :-p

14 :13

Moi : Voilà ce que nous dit Bukowski, alors qu'il picole à une soirée hollywoodienne pleine de stars et de courtisans divers :

14 :14

— Seigneur, me dis-je, et le scénariste ? Le scénariste était la chair, le sang et le cerveau (ou leur absence) de ces créatures. Le scénariste leur insufflait la vie, leur donnait des phrases à dire, les faisait vivre

ou mourir, les manipulait à sa guise. Et où était le scénariste ? Qui le photographiait ? Qui l'applaudissait ? Mais somme toute, nom de Dieu, le scénariste se trouvait à sa place : dans un coin sombre, à observer. »

Pas mieux.

14 :16

L. : Ça fait du bien les paillettes, des fois, non ? Les paillettes sur les culottes, sur mes yeux quand tu me prends... Moi : Oui, c'est vrai.

L. : J'ai quelle tête d'ailleurs quand je baise ? :-D

14 :17

Moi : La tête d'une fille qui donne envie de continuer.

L. : Genre je kiffe ?

Moi : Genre t'es bandante.

L. : J'adore ce compliment. :-) (Et j'adore quand tu bandes.)

ACTE 4

Corollaire

Voyez, tous ces trucs de Jonathan Franzen et de Salman Rushdie dans votre bibliothèque, tous ces aspirants au Booker Prize qui prennent la poussière, toutes ces conneries sérieuses :

POUBELLE

Regardez les choses en face, mon pote.

Vous voulez savoir comment marche le monde, lisez Andrew Vachss.

Pas assez intellectuel ?

Lisez James Sallis, il va vous griller les cellules.

Ou si vous voulez du carrément métaphysique, Paul Auster.

Les polars, mon frère, c'est le nouveau rock'n'roll.

Ken Bruen, *Calibre*

DOCUMENT :

De : Jérôme Fansten <jfansten@hotmail.com,

Objet : Manuel de dramaturgie

Salut Stephen,

[...]

Je veux définir la dramaturgie comme un art des interactions dans un contexte précis.

La plupart des projets de séries que je vois passer exposent une situation de base et des personnages déjà largement définis. Untel a un secret, etc. On sent d'emblée que la caractérisation s'est faite en parallèle à la définition du concept. Les personnages sont plus ou moins tirés du grand répertoire des prototypes de fiction, actualisés pour l'occasion et balancés comme le fameux « précipité blanc » en cours de chimie dans la situation dramatique de base : une enquête policière, une situation de crise humanitaire, une cellule d'intelligence économique, etc. Pour moi, cette méthode – parce qu'elle isole « ontologiquement » le personnage de son contexte – peut vite te précipiter dans le fossé !

[...]

Qu'est-ce que nous dit Boissard ? Un individu appartient toujours à un groupe et un groupe se raconte toujours une histoire sur lui-même. En revanche, rien n'oblige l'individu à souscrire totalement à cette histoire.

Là, on a de la dramaturgie potentielle ! Et aussi le « conducteur de mon manuel de dramaturgie..

matériau.

[...]

03/07/2013

L. entre chez moi. Elle regarde à droite, à gauche, intimidée. « Alors c'est là que tu habites... » Elle regarde les livres, les meubles. On parle de choses anecdotiques, comme si on se voyait pour la première fois.

Enfin, elle me dit :

— Elle est là, ta mère ?

— Oui.

Je vais frapper à la porte de la chambre de ma mère. Derrière, mon frère bougonne. Et je dis à L. : « Je ne crois pas qu'elle sorte... »

L. regarde des photos de ma mère. Une femme d'une grande beauté. Je dis : « Elle ne supporte pas de vieillir. Elle dit qu'elle est malade, mais... la vérité, c'est qu'elle n'a pas envie que tu la voies comme ça. »

Dehors, il n'y a qu'une macédoine de lumière et de chaleur, une sorte d'enfer blanc qui sent le gasoil. Avec mon Turc quelque part, *ad patres*. Un chef-d'œuvre, cet assassinat ! Mieux que Pelletier ! Mieux que Boissard ! Quand je pense que c'est un extra, même pas dans la liste de ma mère. Une excellence de pure forme, quasiment de l'art pour l'art. Et L. qui me dit : « On sent que ça t'a marqué, la prison ! »

Je tentais surtout de flatter l'humaniste qui sommeille en chacun de nous, même si tout le monde s'accorde à dire qu'il dort d'un foutu sommeil de plomb. La vie en société demande trop de raideur, voilà tout.

L. vit un moment important : elle découvre l'appart de l'homme qu'elle aime.

Ce moment important est, de tous les moments qu'on vit ensemble, le plus faux. Elle estime sans doute qu'on « passe une étape ». Elle pense qu'on devient plus intimes. Moi je remarque surtout la distance qui nous sépare.

J'en deviens un peu maussade, du coup. Cette imposture systématique m'agace les nerfs. L. me prend la main. Je ne suis pas à la hauteur de *son* moment, c'est évident. Elle a une moue de jeune fille, elle a l'air de penser que j'ai honte de ma mère, elle m'excuse d'avance avec ce petit regard de chat, ça me déprime encore plus.

Je lui offre un café. Elle accepte. On le boit en silence, en écoutant les bruits de la ville. À un moment, quelque chose tombe dans la chambre de ma mère, je suppose que mon frère essaie de créer un semblant de vie, une *présence*, il a dû jeter un truc par terre.

Dans le petit reportage qu'il consacre à Frédéric Bourdin, *Le*

« Il n'est pas si difficile de berner les gens. Les gens ont des attentes limitées à l'égard du comportement d'autrui : ils sont rarement sur leurs gardes, à redouter d'être trompés. En jouant sur des besoins primaires – la vanité, la frustration, la solitude –, les hommes comme Bourdin laissent une impression si profonde qu'elle prévient le soupçon. »

Oui.

C'est à peu près ça.

L. est trop contente de ce qui se passe pour chercher le moindre bémol.

Elle finit son café à petites gorgées. Et puis elle décide que j'ai assez souffert, elle m'embrasse et me propose de la raccompagner.

Quand je reviens, mon frère m'attend. Il porte une robe en maille souple Anne Weyburn avec des manches kimono courtes, il a croisé ses bras sur son ventre, il ne s'est pas maquillé et...

Il me dit : « Autant crever l'abcès. »

Il me dit : « On chope Valloton et on lui fait cracher la vérité. »

Comprendre : on rentre chez lui et on le bouscule jusqu'à ce que la vérité se fasse à propos de ma mère. Viol ? Pas viol ? Après l'homicide intransitif, voici l'homicide prophylactique.

Je dis :

— Pourquoi tu t'es habillé comme ça ?

— C'est des fringues de notre mère.

— Et... ?

— L. aurait pu regarder par la serrure.

Ah.

À mon avis, il cherche juste à me mettre mal à l'aise. Sur la fenêtre, un essaim de papillons nous cache la lumière. Et mon frère profite de la pénombre pour accentuer la bizarrerie de son effet.

Je serre le poing, j'ai envie de le lui balancer sur la gueule. Il s'en aperçoit et se met à sourire. Le pathos l'intéresse d'autant plus qu'il se développe en pleine bouffonnerie. Ou alors c'est juste un sadique qui a le sens de l'humour ?

Je dis :

— Tu as tué Christine M. ?

— Pourquoi tu demandes ?

— Pour avoir une réponse.

— Non.

— Non, tu ne vas pas répondre ?

— Non, je n'ai pas tué Christine M..

C'est tellement opaque, entre les lignes, son ton est tellement neutre, que sa culpabilité ne fait aucun doute. Il me dit : « Non, je n'ai pas tué Christine... », et il reprend son souffle. Il me parle en apnée, aucune crédibilité. Il bande sous sa robe. Dans son regard : un patchwork de souvenirs dégueulasses.

Hypertension artérielle...

Gonflement indu du clitoris...

Yeux gonflés, langue saillante...

J'ai peur pour L.

Mon frère, sa bonhomie de serial killer.

Mon frère pose ses mains sur les hanches. Il me dit :

— Elle me boudine, cette robe...

J'ai peur pour L. et j'ai peur pour moi. Je dois trouver une solution, quitte à monter le délire d'un cran. Je ne veux pas m'en prendre à mon frère. Je dois savoir la vérité.

Et Valloton... Valloton connaît la vérité. Je dis :

— OK.

— Pour... ?

— Valloton.

— ...

— On chope Valloton et on lui fait cracher la vérité.

ACTE 5

Le bunker

Difficile de s'affranchir d'un système même lorsqu'on a compris qu'il s'agit d'un piège à cons... Est-ce que remplir sa fonction au sein de la fourmilière contribue à notre épanouissement individuel ? Et si l'on nous prive de notre rôle de fourmi travailleuse, allons-nous mourir d'inertie, dépérissant convaincu de notre inanité ?

Alejandro Jodorowsky

04/08/2013

La rue Arthur-Groussier disparaît dans un brouillard rouge chargé de grumeaux, des milliers de bouchers doivent hacher des morceaux de viande crue dans le sens du vent, depuis les hauteurs de Montmartre. Les panneaux d'information de la mairie s'affolent, l'alerte aux PM10 est déclenchée dans vingt-quatre départements. Y a plus que des zombies dans les rues. Et moi. Et mon frère, juste derrière.

Je sonne chez Valloton.

Il ouvre ;

— Oui ?

Je pousse la porte, il tombe en arrière. Je l'agrippe en essayant de lui maintenir sur la bouche un chiffon imbibé d'éthanol.

Il se débat, se convulse, je dérape et tombe sur lui. Je souffle, je m'épuise – on sous-estime toujours l'énergie d'un homme qui résiste à une agression, même un vieillard. Enfin, il se relâche, les yeux mi-clos, la bouche ouverte, il respire comme un poisson échoué sur le parquet. Il râle un peu.

Toute ma vie culmine dans cet instant merdique l'un de mes pères potentiels bavouille à mes pieds.

Je fais un rapide tour d'appartement. Je ferme les volets. Je décroche le téléphone, afin qu'il sonne occupé si un contact de Valloton l'appelle.

Deux minutes après, on frappe à la porte. Mon frère...

Il entre. Il regarde Valloton. Il fait un tour des lieux.

Ensuite, on déroule une grande bâche par terre. On traîne Valloton dessus.

On le déshabille. Il est là, à poil, le ventre gris, des varicosités partout – on dirait un delta vu du ciel.

On attend.

J'hésite à retourner la photo du petit-fils sur la commode. Je n'ai pas envie de croiser le regard de l'enfant, encore moins son sourire, quand on va torturer Valloton. D'un autre côté, la vue de sa famille va l'émouvoir et détruire ses dernières résistances.

J'ai mal au ventre. Des diarrhées colossales depuis quelques jours. Je me shoote à l'Imodium.

Valloton bouge un peu. Il se recroqueville. Au bout de trois, quatre minutes, il s'accroupit.

Il nous aperçoit :

— Qu'est-ce que vous faites ici ?

Devant lui, sur la bâche : quelques photos de notre mère, à différents âges.

Je lui dis :

— Tu la connais ?

— Non.

— Regarde bien.

— Je ne la connais pas, nom de Dieu ! Qu'est-ce que vous faites ici ?

— Regarde bien.

Il sautille en arrière et se met à crier.

Mon frère tend le bras et lui vaporise de l'hélium dans la gueule. Un simple aérosol pour gonfler les ballons... et Valloton pousse un cri de souris. Mickey Mouse, en panique. L'hélium est un gaz léger, beaucoup plus léger que l'air que nous respirons. Les ondes sonores émises par les vibrations des cordes vocales se propagent plus vite dans de l'hélium que dans de l'air. L'effet ? Un timbre de voix métallique, ridiculement aigu. Accessoirement, ça fait un mal de chien et ça vous colle la migraine. Valloton tousse et crache un peu.

Retour à la photo :

— Tu la connais ?

— Non.

— Regarde bien.

— Je ne la connais pas.

— Boissard te l'a présentée.

— Je ne connais pas de Boissard.

Mon frère agrippe Valloton par la gorge et lui pince le nez.

Valloton ouvre grand la bouche et essaie de respirer. Mon frère lui enfonce aussitôt un tuyau en caoutchouc dans la gorge.

Valloton a un sursaut. Ses jambes se tendent. Mon frère pèse de tout son poids sur les épaules de Valloton et l'immobilise. Valloton laisse échapper des râles de douleur. Mon frère empoigne le tuyau et commence à faire de larges mouvements de va-et-vient, on dirait qu'il récuré des chiottes avec un déboucheur à canalisation.

Valloton se tend.

Je chope mon frère et je le repousse. Il transpire, il a des tics nerveux – il est carrément sur orbite.

Valloton tombe en avant et vomit un grand coup. Il se met à pleurer. Moi aussi. C'est nerveux.

Mon frère s'accroupit et s'empare une nouvelle fois de Valloton.

— Tu la connais ?

— Non.

Le non de Valloton est un couinement de vaincu.

Quelle chaleur, bordel !

— Tu la connais...

— Je ne l'ai pas vue depuis des années...

— Mais tu te souviens d'elle, pas vrai ?

Valloton fait oui de la tête.

— Tu connais Boissard ?

Valloton fait oui de la tête.

— Tu connais Pelletier ?

Valloton fait oui de la tête.

— Et tu connais ma mère.

Valloton baisse la tête.

Mon frère pousse un cri et pousse Valloton du pied :

— Est-ce que tu as violé cette femme ?

— Non.

— Est-ce que tu as violé cette femme ?

— NON !

— Elle était consentante ?

— Oui...

— Ah. Donc, tu l'as baisée. Comment tu sais qu'elle était consentante ?

Valloton relève la tête, il nous regarde, affolé, il a la trouille de sa vie, il ne comprend rien.

Mon frère s'approche de lui. Il tente d'agripper Valloton, qui se débat. Au moment où mon frère va plonger le tuyau dans la gorge de Valloton, celui-ci se remet à vomir. Mon frère bondit sur le côté et évite la gerbe de justesse. Valloton se ramasse sur lui-même.

Dehors, c'est calme, on entend juste les particules du *smog* grésiller sur les câbles à haute tension. À moins que les *Eumenis semele* n'aillent simplement se chauffer les glandes sur les néons de la brasserie d'en face.

Je m'agenouille devant Valloton. Je lui dis :

— Il s'agit de notre mère.

Valloton sanglote. Nom de Dieu...

Je dis :

— Elle prétend que tu l'as violée, avec Boissard et Pelletier, au mois d'août 1973.

— C'est faux.

— Elle nous a dit que c'est arrivé chez Boissard. Elle nous a parlé d'une ambiance tendue.

— Il y avait d'autres femmes.

— Elles ont couché avec vous ?

— Non.

Je manque d'entrain, c'est évident. J'essaie de me concentrer.
L'examen somatique général ne permet pas de démontrer la violence

physique. *L'Inspection des organes génitaux externes ne permet de constater aucune lésion traumatique externe ou orificielle.* Un bip. Je regarde mon téléphone. Un texto de L. : « J'ai envie de te voir. ♥ »

Je dis :

— Ma mère nous a dit que vous vous êtes isolés sur le balcon pour fumer une cigarette. Tu as essayé de l'embrasser.

— Je ne m'en souviens pas. Mais, oui... c'est possible...

— Elle était jolie ?

— Oui.

— Elle a refusé de t'embrasser.

— Je ne m'en souviens pas.

L'examen endovaginal ne permet de révéler aucun signe d'hémorragie ; aucune déchirure ni aucun signe d'une... Valloton est un vieil homme, maintenant. Difficile de voir dans ce type cendrex un père plausible et un violeur en puissance.

Un bip. Je regarde mon téléphone. Un texto de L. :

« Tu fais quoi ? »

Je lui envoie un texto : « Je me prépare à te dire que je t'aime. -

Et puis je dis à Valloton :

— Ma mère a refusé de t'embrasser et elle est retournée avec les autres. Mais elle nous a dit que les femmes étaient parties.

— Peut-être... Attendez. Non, ça ne s'est pas passé comme ça...

— Ma mère a voulu partir. Elle est allée chercher ses affaires dans la chambre. Elle voulait récupérer son sac et un foulard. Elle nous a dit que tu l'avais rejointe dans la chambre et que tu lui avais demandé de rester.

— Ça ne s'est pas passé comme ça...

— Ma mère a refusé de rester. Tu lui as promis de la laisser partir contre un simple baiser.

— C'était un jeu...

— Elle a accepté ta proposition et t'a embrassé. Tu l'as jetée sur le lit et...

— Non.

— Non ?

L'examen anal est pratiqué en position gèneupectorale. On ne relève aucune déchirure du sphincter anal ni aucune lésion de la marge anale.

Un bip. Je regarde mon téléphone. Un texto de L. : « ^^ »

Minimaliste.

Valloton nous dit :

— Je me souviens de cette soirée. Je me souviens de cette femme.

— Elle prétend que tu l'as violée, avec Boissard et Pelletier.

— Elle a couché avec nous. Elle est restée toute la nuit !

— Elle était consentante ?

— Oui...

— Comment tu sais qu'elle était consentante ?

— À un moment, elle est partie.

— Elle est partie ?

— Elle est allée chercher du vin. Elle est revenue avec des bouteilles.

— Ça fait quarante ans. Tu te souviens d'une chose aussi anecdotique ?

— Quand une fille accepte de coucher avec vous et vos amis, vous vous en souvenez longtemps.

— C'était l'aube des années 1970, tout le monde couchait avec tout le monde.

— Certains couchaient plus facilement que d'autres.

Ma mère « prétend » qu'on l'a traînée sur le sol et que la moquette lui a brûlé la peau.

J'envoie un texto à L. : « Je t'aime. » C'est la première fois que j'écris ça. Je me souviendrai donc probablement de cet instant toute ma vie.

Et puis je reprends :

— Ma mère, vous l'avez traînée par terre ?

— On a fait l'amour par terre.

— Et tu vas me dire qu'elle a pris son pied ?

— Je ne crois pas que c'était son but.

— Et c'était QUOI, SON BUT ?

— Elle voulait faire chier ses parents...

— Et vous l'avez crue ?

— Pardon ?

— Une fille couche avec toi et tes potes « pour faire chier ses parents » et vous ne trouvez rien de mieux que de la baiser toute la nuit ?

Valloton s'affaisse. Il respire avec difficulté. Une bulle de sang vient border sa narine gauche. On dirait un piercing de jeune fille. Il dit :

— Qu'est-ce que je suis censé répondre ?

— Rien. Elle a pleuré ?

— Je ne sais plus...

— Elle parlait de quoi, au petit matin ?

— Elle ne parlait pas.

— Elle ne vous a pas demandé d'argent ?

— Non, je ne crois pas.

— Elle ne parlait pas ?

— Non.

— Elle faisait quoi, alors ?

— Je ne me souviens plus...

— Moi je pense que tu te souviens.

— Nom de Dieu... votre mère s'est comportée comme une pute et elle a eu honte le lendemain. Merde ! La plupart des filles s'offrent un jour ou l'autre le même délire !

— Un classique, en somme. Une douche et on n'en parle plus ?

— Je ne suis pas responsable de ça.

— J'insiste : comment tu sais qu'elle voulait se dégrader ?

— On ne couche pas avec plusieurs mecs à la suite juste pour le plaisir.

— Parfois, oui.

— Dans ce cas, on ne fait pas la gueule le lendemain. On ne part pas en claquant la porte... ou en insultant tout le monde !

— Donc tu te souviens !

— Oui, nom de Dieu ! Oui ! Je me souviens que je me sentais comme une merde !

Mon frère s'avance vers lui. Valloton a un mouvement de recul, il a peur de prendre un coup. Mon frère se baisse, un genou à terre. On dirait un cavalier servant devant son roi nu. Mon frère regarde Valloton, il a des pupilles comme des têtes d'épingles. Il se penche et prend Valloton dans ses bras.

Un *free hug* d'anthologie.

Valloton ferme les yeux et se met à pleurer.

Mon frère se relève. Valloton, lui, reste immobile par terre. Il râle. Un souffle rauque, un peu sifflé. Il tremble.

Je demande à Valloton :

— Tu te souviens des autres personnes ?

— Non... enfin... à part Boissard, non...

— Pelletier ?

— Je ne m'en souviens pas. C'est possible...

On se regarde, mon frère et moi. L'adrénaline reconstitue nos antennes, jusque-là en berne – connexions automatiques. Un même regard, sur le type qui gît par terre.

L'implicite : « Et lui, on s'en débarrasse comment ? »

Dieu me dit : « Tu n'es pas humain. Tu n'es que... soupapes, fils et interrupteurs. Tu es une machine, comme euh... (Il réfléchit.) Comme une machine à filer la laine, ou une machine à vapeur. »

Je sors de mon sac un défibrillateur manuel. Valloton souffle. Un souffle rauque de petit vieux en équilibre sur sa dernière marche. Il se noie dans ses sanglots. Il s'allonge, il ne résiste plus. Je vérifie que sa poitrine est sèche, je ne veux pas laisser des traces de brûlures. Mon frère enduit de gel les palettes de l'appareil. Je croise le regard de Valloton. Il est vide, son regard. Je demande à mon frère de charger l'appareil au maximum – 400 joules. Mon frère laisse son doigt contre le bouton de charge... Un sifflement strident... Puis le silence.

Je pose ma première palette juste sous la clavicule droite de

Valloton et l'autre sous sa poitrine gauche.

J'envoie une bonne secousse à Valloton.

Il se contracte, ses yeux sortent à moitié de leurs orbites. Il retombe, enfin.

Le pouls, faible. Mais cet enfoiré respire encore...

Je fais un signe de tête à mon frère. Il recharge la machine. L'acouphène, encore. Et le silence. Nouvelle secousse. Valloton tire la langue, elle dépasse de quinze centimètres ! Il se contracte – et retombe. Fin de l'histoire.

Mon frère remballle le défibrillateur. J'essuie le gel avec des compresses. Je recoiffe le mort. Ensuite, on le rhabille. On enlève la bâche, on prend notre temps.

Quand tout est terminé, je m'aperçois que mes mains tremblent. Mon frère est livide. Je lui dis :

— Vas-y, je partirai le dernier.

Il acquiesce. Il a l'air très vieux, vraiment. Plus vieux que *moi*.

Il sort.

J'attends.

Valloton ? – Crise cardiaque », on dira. Avec un peu de suicide en plus, pourquoi pas ? Je me dirige à l'autre bout de l'appartement. J'ouvre la fenêtre. Des pigeons s'envolent. Un puits de lumière. Une courette. Ça sent la merde et le citron : sans doute le local à poubelles.

Je reviens sur mes pas. Je prends Valloton dans mes bras et l'emporte jusqu'à la fenêtre. Je le soulève à hauteur de poitrine. Je le dépose sur les ferronneries du balcon. Il dodeline, un filet de bave.

Je recule, il reste comme ça une demi-seconde, en équilibre sur son balconnet, puis il glisse dans le puits de lumière, fesses en avant.

Il chute sur deux étages, puis bute sur une canalisation et rebondit contre le mur d'en face avant de s'écraser cinq étages plus bas, dans un bruit de viande molle.

Au loin, un klaxon. Des bruits de cuisine : de l'huile qui grésille. Un cri d'enfant. La vie. Enfin, les pigeons roucoulent autour de Valloton.

08/08/2013

La cave. Je suis moi-même. Je ne suis pas l'entité, je ne joue pas de rôle. Évidemment, je *prépare* le rôle. Je me documente. Je fais de la prospective. Je potasse la mémoire de l'entité.

Je continue la numérisation des vieilles archives. Je scanne les documents. Je retranscris nos fiches.

C'est drôle de figer la mémoire à ce point-là, c'est un processus de mort proche du *happening*. Dans un musée, les gens trouveraient ça marrant. Faut dire que les gens s'emmerdent.

Mon frère me dit : « Ne reste pas là ! C'est un enfer ! »

De fait, une odeur immonde envahit la cave. Un iceberg de gras a bouché plusieurs canalisations dans le quartier : les eaux usées ont reflué des chiottes et des éviers, dans une odeur de mort et des sifflements obscènes, tout l'outre-tombe venant roter son Zyklon à la face des vivants. Quand les services de la voirie ont inspecté le tuyau d'évacuation, ils sont tombés sur un amas de graisse figée. À vue de nez, quinze tonnes de merdes et d'huiles de cuisson, un Blob rose et jaune, long comme une rame de métro.

J'ai suspendu des petits sapins de senteur partout dans la cave, j'ai réparti des pots-pourris. Ça ne change rien.

L'odeur est tellement compacte qu'elle imprègne même nos documents » nos archives, toute la vie de l'entité.

Dans notre premier bouquin, Herschel, le personnage principal, se réfugie dans sa voiture, il n'en sort plus. Son seul compagnon est un vieux chat qui utilise la banquette arrière comme litière. Herschel dit se sentir là-dedans comme Job sur son fumier – pareil la cave, qui m'évoque l'infini à travers les relents de caca et les quatre murs rapprochés.

L'infini suggère des choses : je dois me débarrasser de mon frère. Il perd la tête. *Mon frère, mains sur ses hanches* : « Elle me boudine, cette robe... » Il cherche à saborder l'entité. Je suis une bien meilleure entité que lui !

L. attend de l'entité qu'elle s'engage un peu plus. Moi, je peux m'engager. Pas mon frère.

Le viol de ma mère n'est pas *exactement* un viol. Ou...

Je ne sais pas ce que je dois faire. En réalité, je ne sais pas ce que l'entité doit faire.

J'ai besoin de silence.

Je ne comprends pas pourquoi les gens allument la radio ou la télé dès qu'ils entrent chez eux. Le silence n'a pas de prix. Pourtant... si, je comprends... On dit que c'est un bruit d'accompagnement, purement divertissant. Non. Il s'agit de garder accessible le continuum grégaire auquel on appartient. L'ado, par exemple, qui s'isole et parasite avec ses propres bruits le bruit de ses parents ; l'univers sonore esquisse le groupe auquel on prête allégeance. La musique, évidemment, premier « lieu » d'appartenance communautaire.

Moi, j'ai besoin de silence.

La cave.

La cave me bichonne. Elle sent que je m'éloigne d'elle et veut se faire cocon. L'odeur de merde n'aide pas...

L'obscurité est relative, on est en pleine journée. Je me concentre sur les bruits extérieurs. Je capte le ronronnement sourd de la ville. Je laisse la ville prendre possession de moi et mes pensées vagabondent.

Des souvenirs.

Pelletier qui passe le mur du son au-dessus de ses tilleuls. Et Boissard... petit asticot... Et Valloton, ses poubelles...

05/09/2013

Un appart parigot. Tout le monde braille. Une soirée de quadragénaires. Ça va bientôt faire un an qu'on a tué Pelletier. Un an que j'ai rencontré L.

Un grand roux passe devant moi. Il se convulse dans tous les sens. Il me regarde, il a une griffure sur le nez :

— T'as pas vu le chat ?

— Quel chat ?

— Le fils de pute qui m'a griffé.

— Non, je ne l'ai pas vu.

Il repart en jurant.

C'est K., un comique à la mode, un espoir du stand-up à la française.

La soirée se déroule dans un grand appart à la fois bohème et tape-à-l'œil. Les soirées d'artistes fauchés se déroulent souvent dans ce genre d'appart. Comme quoi, les artistes fauchés savent quelque chose que j'ignore... Je croise un type dans le couloir, tout nu, la bite à l'air. Il se balance avec cette élégance fatiguée des volailles après la ponte.

Il ressemble à Valloton, deux secondes avant de chuter dans ses poubelles.

Le rouquemoute revient sur ses pas. Il a l'œil torve et le poil électrique. Il ne m'évoque pas du tout une volaille, lui. Il porte des *low boots* Matthew Cookson, un jean Hugo Boss, et une veste non doublée Daniel Crémieux « Silver Label » coton à carreaux bleus et blancs, on dirait la vieille nappe en toile cirée des films paysans des années 1970. (700 euros la veste, au passage. Il a gardé l'étiquette.)

Il me dit :

— T'as pas vu le chat ?

— Toujours pas.

— Ce fils de pute m'a griffé.

On entre, le rouquin et moi, dans la chambre d'où le type à poil est sorti. Une jeune femme est allongée sur le lit et se fait sauter par un mec qui n'a pas enlevé sa parka, ni même sa capuche : on ne voit que le cul du mec qui gesticule comme un flan. Une parka « Encapsil Down » de chez Patagonia, un truc à base de silicone qu'on porte en haute montagne. Nom de Dieu...

Le roux se penche et regarde sous le lit :

— Ce fumier s'est planqué là !

Je m'assois sur une chaise :

— De qui tu parles ?

— Je parle du chat ! Bordel ! Du chat !

— Le fils de pute qui t'a griffé ?

— OUAIS !

Et puis il s'en va. Du salon, on entend la musique.

Valloton pousse un cri de souris. Mickey Mouse en panique.

Le type avec la parka bouge de plus en plus et son cul bat la mesure.

C'est du Stromae. On n'entend que lui, depuis quelque temps. La chanson : *Papaoutai*. Très bonne question !

Un couteau traîne sur la table de chevet. Je me dis qu'un coup de couteau crée une plaie en forme de fente dont les berges sont nettes – à condition de s'y prendre calmement, et sans bousiller le travail, et avec un couteau cligne de ce nom. Si la lame est complètement naze, et c'est le cas du couteau sous mes yeux, les berges de la plaie seront irrégulières, abrasées, pas jolies du tout. (Les ciseaux, s'ils sont ouverts, provoquent des blessures originales en forme de Z. Mais, s'ils sont fermés, ce qui arrive quand même dans la plupart des cas, les lames superposées ont tendance à déchirer la peau plutôt qu'à la couper et ça entraîne une plaie ovale aux berges abrasées encore plus disgracieuses que le coup de couteau raté.)

L. dit qu'elle m'aime, mais est-ce moi qu'elle aime ou... l'entité « Jérôme Fansten » ? Ou mon frère, plus cruellement ?

Le rouquemoute revient avec un balai. Il s'allonge par terre, devant le lit, et je crois qu'il essaie de taper le chat avec le manche. Sur le lit, le cul vibre, et le sommier avec. En dessous, le rouquin se contorsionne sur son bâton. La parka s'agite de plus en plus fébrilement : il y a la silhouette de Bruce Lee dessus, thermocollée, on a l'impression qu'il sautille avec son nunchaku.

Et puis le cul se contracte et un râle sort de la capuche. Le rouquin ricane et le chat s'enfuit.

Moi, je me tire.

L. me rejoint dans la cuisine.

Lionel Amant, mon agent, parle avec un homme qui doit être vaguement connu. Il a ce négligé du type déjà lancé qui trouve très brillant de se saper n'importe comment. Il porte par exemple un béret Kangol « prolo » et... C'est dingue que je sois capable de reconnaître les marques des fringues, moi qui ne sais même pas comment je m'habille ! Une déformation professionnelle, on appelle ça – cette obsession de l'étiquetage qui me permet de décrire par le menu des gens dont je n'ai rien à foutre. Lui, il porté surtout un K-way obsolète depuis le tournant de la rigueur en 1983 : avec le Kangol, c'est de la putasserie à l'état pur. Il s'est placé de biais à l'entrée de la pièce,

assez raide, il a l'air d'attendre qu'on le reconnaisse. Pour ne pas faire d'impair, je me contente d'éviter son regard et de me concentrer sur le grand bol de sangria.

L. me dit :

— Je ne supporte pas l'ambiance...

— Je sais. Moi non plus.

— Qu'est-ce qu'on fait encore ici, alors ?

— J'en sais rien. On attend Godot ?

Ce genre de soirée est inutile mais c'est, *in fine* ? une manière assez indolore de perdre son temps.

Dans la cuisine, il y a un pic à glace. Un pic à glace provoque de petites plaies rondes relativement discrètes, alors qu'une fourchette offre des plaies groupées dites « pénétrantes superficielles et/ou d'abrasion » régulièrement espacées. Un tournevis standard a évidemment la particularité de créer des plaies en forme de fente dont les extrémités sont carrées. Avec un cruciforme, il est possible d'obtenir une jolie plaie poinçon étoilée en X, mais le coup doit être porté bien perpendiculairement et avec un outil neuf, et...

L. me prend par la main et m'entraîne sur le palier, puis dans la rue.

La chaleur coiffe Paris d'un essaim de sulfate, un dais rosâtre tirant sur le vert, et je me demande vraiment quelle tragédie et combien de millions de morts nous permettront de re-distinguer les étoiles.

L. me dit :

— Je suis enceinte.

— Enceinte ?

— Oui.

Et je m'entends dire, en imaginant mon frère danser la gigue au fond de la cave :

— De qui ?

Je le dis avec une telle sincérité qu'elle m'allonge une baffe immédiatement.

22/09/2013

Dans la cave, mon frère a terminé la numérisation de notre « mémoire ». Il a enregistré les données sur deux volumes de stockage, situés sur deux disques séparés. En somme, deux volumes avec des contenus identiques : en cas de panne matérielle d'un volume, l'autre reste intact et disponible. Il a ajouté un index basique SQL pour la récupération d'informations précises. La cervelle de l'entité : trois disques durs, des câbles entortillés dans une lanière en plastique. L'entité est un cadeau des dieux numériques – ses boyaux serpentent dans la poussière jusqu'à deux écrans Retina qui scintillent dans la pénombre.

L'entité 2.0 est arrivée. Je est un Autre, et c'est un tissu d'algorithmes.

L'identité est un empilement de principes frais du jour et de fictions patinées par le temps.

Je me rappelle une histoire drôle, qui me semble très à propos, « Un fou se regarde dans un miroir. Au bout de quelques minutes il se dit :

— Je suis sûr que je connais ce mec !

Un autre fou prend le miroir et le regarde à son tour. Au bout de quelques minutes il répond :

— Évidemment que tu le connais, c'est moi ! »

Le genre d'histoire qui ne fait pas rire mon frère.

Quand je consulte les données, je m'aperçois que mon frère a modifié certaines notes relatives à Christine M..

Le soir du meurtre...« début 2010 »... Natou m'a dit :

« 27 janvier, » Il y a six mois, je me souviens d'avoir consulté ces archives. Elles disaient : l'entité est allée voir un film. Maintenant, pour le 27 janvier 2010, les archives nouvelles indiquent que nous sommes restés à la maison, mon frère et moi.

— Pourquoi t'as changé ça ?

— J'ai rien changé du tout.

— Si. Ça,

— Je n'ai rien changé du tout.

Le rire aigu de [mak.sim] : *Hey ! Il est temps de solder... un arriéré de délire...*

De nombreux psychologues estiment que nous modifions la mémoire de nos comportements dans le sens de l'autopromotion. La transformation de nos documents en flux numérique a, d'une certaine

manière, rendu la mémoire de l'entité plus *organique* – c'est-à-dire évolutive, suspecte, partielle. Ce paradoxe ne m'amuse pas.

Mon frère devine que je veux mettre un terme à tout ça, notre vie. Il me dit :

4- Qu'est-ce que tu espères, dehors ? L'amour ? L. ?

— Ce serait un bon début.

— Et après ?

— Après ? J'improvise.

... *discuter, voir les potes... un apéro au soleil...*

L'entité palpite dans la pénombre, deux loupiotes sur un disque dur. *Dieu m'a dit : « T'es pas humain, t'as des polymères jusque dans le cerveau, et du PEEK radioactif sur le squelette, et... »* Le rire aigu de [mak.sim] :... *mon cul c'est du poulet d'élevage ?* Dans l'ombre, les regards de ma mère et de Christine M.. Et Pelletier, qui s'envole en saluant le parterre. Et Boissard, en milliers d'asticots.

Et Christine M... ?

Mon frère :

— Je l'ai croisée par hasard. Elle... elle était avec son pote aveugle. Le mec me reniflait pire qu'un clebs.

— Tu l'as tuée ?

— Je ne sais pas.

— Putain ! Ça veut dire quoi, JE NE SAIS PAS ?

— Ça veut dire que je ne m'en souviens pas. Je suis parfois dans un état second, j'avance dans le brouillard...

Ouais, au besoin, je réécris nos archives. Il me dit ensuite qu'il n'a pas déterré les fringues de Boissard. Enfin, qu'il n'est pas sûr de l'avoir fait... Il me dit qu'il ne savait plus si on avait vraiment tué Boissard et qu'il a voulu *vérifier...*

Mon frère :

— Je ne m'en souviens pas bien.

— Tu ne t'en souviens pas ?

— J'avais picolé. Abandonner Valloton, je ne le supportais pas...

— Nous, on n'oublie pas quand on picole.

— Je prends du Xanax depuis la mort de Pelletier.

— Rosina ?

— Oui, elle est au courant.

— Elle ne m'a jamais rien dit.

— Je lui ai demandé de ne rien dire.

Bip bip. L'entité, ses diodes. « *Je suis sûr que je connais ce mec.* » Et l'ombre de Pelletier, en albatros foireux. Et Christine M., qui se pisse dessus quand on l'étrangle. Et le rire de [mak.sim], qui se solde en quinte de toux.

Je me souviens de grands moments de connivence, avec mon frère. Nos difficultés actuelles rendent ça difficile à imaginer. Pourtant...

Notre mère, ultra-paranoïaque, nous a élevés dans la méfiance du monde, mais cette méfiance n'avait rien d'amère, elle avait l'apparence d'un jeu – et le jeu n'avait pas d'autre règle que de taire l'existence même du jeu. Le ludisme et notre insouciance de même rendaient notre statut de « monstres de foire » potentiels à peine plus difficile à supporter qu'une petite tache de naissance sur la fesse ou un oncle alcoolique dont il ne faut pas parler. En somme, les choses ont bien changé...

Je dis :

— L. est enceinte.

— De qui ?

— « Jérôme Fansten ».

— Lequel ?

— COMMENT TU VEUX QU'ON LE SACHE !

— Elle veut garder l'enfant ?

— Oui.

— Impossible.

— Ce genre de chose arrive tout le temps.

— Ça ne peut pas nous arriver à nous. Il faut trouver une solution.

— On attend. J'ai besoin de réfléchir.

— Non. Il faut détruire ce fœtus.

Il s'avance vers la porte et je lui balance un coup de pied dans les reins. Le rire aigu de [mak.sim] : *Vas-y, fiston !* Mon frère s'effondre par terre.

Il veut se relever, je lui passe mon bras autour du cou et je serre. Il balance son poing tous azimuts, il me touche l'oreille, et puis l'arête du nez. J'ai des larmes plein les yeux, je ne vois plus rien. Je sens qu'il s'affaisse.

Je le laisse et je me précipite vers la porte. Quand il m'attrape à la cheville, je m'étale sur la barre de seuil. Il essaie de me grimper dessus, alors je lui balance mon pied sur le front. Il pousse un cri. Je recule sur les fesses en battant des jambes pour le maintenir à distance.

Je referme la porte à clef. Je reprends mon souffle. Je l'entends se déplacer. Il vient se coller à la porte. Il me dit :

— Tu m'enfermes ?

— J'ai besoin de réfléchir.

— Combien de temps ?

— Le temps qu'il faudra.

Il éclate de rire et donne un grand coup contre la porte

— Oh. Et je vais te revoir un jour ?

Document : Chronique publiée sur le blog de l'entité « Jérôme Fansten », *La poubelle à passions déborde de bons sentiments*

Entre terrorisme et pandémie, mon cœur balance... J'avoue, pour ma part, une légère préférence pour la seconde. En effet, le terrorisme reste très localisé. Comme beaucoup de choses propres à faire trembler les masses, sa représentation médiatique est sans commune mesure avec la réalité du phénomène. Ça sert surtout à cristalliser nos méfiances ancestrales au profit de quelques idéologues sans scrupules.

En revanche, le développement chaotique de vastes poubelles urbaines, en Inde, en Afrique ou en Amérique du Sud, constitue une sorte d'incubateur géant où des virus comme le H1N1, par exemple, ont tout le temps et l'insalubrité nécessaires pour s'amuser à *muter*.

Avec un parterre de 10 millions de personnes pour prendre son envol, je ne donne pas cher de nos « barrières sanitaires »... Sauf en France, bien sûr, où l'on arrête aux frontières aussi bien les nuages atomiques que les esprits critiques.

Alors ? Notre avenir ? Dans la guerre et le sang, façon « grand veneur » ? Dans la virologie, façon « cuisine moléculaire » ?

Il n'est pas inutile, en ces temps de sinistrose, de rappeler quelques préceptes fondamentaux. Le premier reste l'hédonisme : *à quoi bon survivre, si ce n'est pas pour profiter de la vie ?* Je suis contre les grincheux à la Cormac McCarthy. D'où cette nouvelle rubrique :

LA PETITE CUISINE DU BUNKER

Ou comment réconcilier l'apocalypse et les fins gourmets...

Vaste programme ! Cette rubrique se développera à intervalles réguliers, jusqu'à ce que la guerre ou la maladie nous sépare, mais nous espérons que d'ici là vous en aurez suffisamment appris pour jouir de l'apocalypse avec tact et civilité.

Le bunker

Avant de parler de conserves de luxe et de spiritueux, de chaussettes en velours et autres colifichets de bon goût, quelques fondamentaux. Le bunker. Le bunker n'est « bunker » que pour les militaires et les analphabètes ; pour vous, il est cocon, matrice, havre – et félicité. Il va s'agir de le personnaliser. Mais, à la base, il y a les bases :

— Prévoir des réserves d'eau potable, disons 2 litres par jour et par personne.

— Prévoir au minimum 500 grammes de bouffe par jour et par personne ; si les victuailles en question sont déshydratées, l'eau nécessaire au coup de *polish* n'entre pas dans le compte des 2 litres précédents.

— Vous pouvez aussi envisager de boire votre urine, selon la méthode Amaroli, mais ça ne me donne pas envie de partager mon bunker avec vous.

— Prévoir une station de traitement de l'eau. On ne sait jamais.

— Si vous envisagez de sortir du bunker pour chercher de l'eau, et il vaut mieux l'envisager, prévoir un lot de pastilles Mieropur Forte. Chaque pastille permet de désinfecter 1 litre d'eau. Comptez 30 minutes pour les bactéries et virus lambda, et 2 heures pour certains protozoaires un peu plus coriaces, comme les amibes ou les giardias. Conseil gourmet : l'utilisation de quelques gouttes de liquide anti-chlore vous permettra d'éliminer le léger goût résiduel de chlore. – Prévoir aussi des médicaments et une trousse de premiers secours avec des traitements anti-radiations (bleu de Prusse, pastilles d'iode, DTPA). *Un chapitre sera consacré à la trousse médicale.*

— Pour l'éclairage : des lampes led, 50 watts de consommation pour tout l'abri, fonctionne en 12 volts continu.

— On peut envisager le chauffage par peinture chauffante appliquée sur les murs du bunker : 500 watts maximum, fonctionne en 12 volts continu ou en 220 volts alternatif.

— Pour les douches à pompe en circuit fermé, il faut prévoir un réservoir de 20 litres d'eau par personne. Et si vous me reparez de pisser dans le baquet, c'est que vous confondez l'apocalypse avec *Rocco défonce Mad Max*.

— Prévoir des toilettes chimiques avec récupérateur d'eau ; les seuls déchets sont alors de l'acide urique solide et des excréments déshydratés. Pour le reste, prévoir du papier-toilette, un lot de serviettes, du savon, du détergent liquide, de l'eau de Javel, des brosses à dents et du dentifrice en poudre – du bicarbonate de sodium, évidemment : ça vous fera des dents blanches.

— En vrac : Prozac, Deroxat, Effexor, tout ce que vous pouvez trouver comme antidépresseurs ! On ne sait jamais... Là encore, un

chapitre sera consacré aux antidépresseurs, et à la manière de les accommoder.

— Deux poupées gonflables, deux boîtes de vaseline, une paire de menottes ; des préservatifs ; si vous êtes seul(e), un assortiment de *hutt-plug* et trois godemichets devraient suffire.

— Aménager une bibliothèque ; disons trois livres par personne et par semaine. Je reviendrai, plus tard, sur ce point, pour sélectionner les œuvres les plus adaptées au bunker, ainsi que sur l'installation vidéo adéquate.

— Lot de combinaisons Hazmat, à utiliser en fonction de la situation cataclysmique où vous vous trouvez.

Certains suggèrent en outre de se procurer un appareil pour mesurer l'intensité de radiations potentielles à l'extérieur de l'abri, « pour savoir quand il est possible de sentir »...

À la lumière de mon expérience, je pense que le monde sera salubre – et fréquentable – quand vous serez tous morts.

Mais c'est là une vision un peu austère d'onaniste fanatique.

J'imagine mal une catastrophe nucléaire ; pas de « source terroriste » en tout cas. Mais, bon, ne soyons pas sectaire. À l'intention, donc, de ceux qui craignent une attaque nucléaire... Il faut prévoir :

— des combinaisons et un équipement pour les sorties hors du bunker ;

— un système d'aération muni de filtres anti-radiations et d'un échangeur de chauffage.

Je vous rappelle qu'il faut rester dans le bunker au moins six mois, à cause du refroidissement généralisé du climat dû à l'injection massive de poussières dans la stratosphère.

— ce qu'on appelle l'hiver nucléaire.

Pour le reste... ma foi, la radioactivité a la vie dure... Inutile d'attendre qu'elle se soit dissipée.

Autant prévoir des tenues adéquates...

Pour le reste, voici le b.a.-ba :

— des allumettes et des briquets ;

— des bougies, des lampes torches à piles ET à manivelle, et bien sûr des piles de toutes sortes ;

— plusieurs réchauds à gaz et plusieurs bouteilles de gaz ;

— des bâches de protection de jardin imperméables et imputrescibles, des bâches plus légères de protection des sols, des sacs-poubelle de différentes contenances et des sacs en plastique lambda ;

- un assortiment de seaux en plastique de différentes tailles et qui peuvent s'enchâsser comme des poupées gigognes ;
- une vingtaine de rouleaux de scotch, des cordes et des ficelles ;
- une caisse à outils ;
- des rouleaux de papier aluminium ;
- un kit de pêche complet (cannes à pêche, moulinet à tambour avec sa bobine, plombs, flotteurs, hameçons, etc.) ;
- deux ou trois ouvre-boîtes ;
- des gourdes et des thermos ;
- des gants et des masques anti-poussière ;
- des sacs de couchage et des couvertures de survie.

La bouffe sera au centre de cette chronique. En attendant, et au cas où l'apocalypse surviendrait avant qu'on puisse aller au bout de notre entreprise, quelques bases :

- Prévoir des conserves de poissons non assaisonnés et non salés, à commencer par le thon ou les maquereaux, très riches en oméga 3.
 - Prévoir des conserves de légumes variés, tels que carottes, haricots, petits pois ou lentilles ;
 - Mais, surtout, prévoir des paquets de riz et de pâtes ! Beaucoup de paquets ! Ainsi que des céréales – blé, boulgour, etc.
 - Prévoir des conserves de fruits au sirop.
 - Prévoir du sucre et du sel – un chapitre sera par ailleurs dédié aux épices à stocker.
 - La farine, autant que possible, se stocke sous vide, afin qu'elle se périmé un peu moins vite.
 - Prévoir des bouteilles d'huiles « première pression à froid » et des bouteilles de vinaigres divers.
 - Prévoir des sachets de soupe en poudre et de lait en poudre.
 - Prévoir des biscottes, des confitures et des fruits secs.
 - Prévoir de revenir lire cette chronique pour comprendre comment faire un gueuleton digne d'une grande table avec tout ça !
- Quatre rubriques seront développées dans *La petite cuisine du bunker* :

Comment conserver les aliments

Comment créer des aliments

Comment cuisiner dans son bunker

Aménager son bunker

À bientôt. Et bonne chance.

À suivre... ?

LA PETITE CUISINE DU BUNKER

En temps de paix, nous bouffons de la viande aux hormones, des poulets désinfectés au chlore et tout un tas de légumes transgéniques bizarroïdes. La fin du monde est l'occasion de passer au bio. Si l'absence de radioactivité le permet, évidemment.

#3

Les plus raffinés d'entre vous connaissent les schiitakés, ces délicieux champignons très aromatiques. Dont acte :

Cultiver des schiitakés

Il faut acheter du mycélium. On en trouve chez les horticulteurs.

Il faut se procurer quelques rondins de bois frais : environ 1,20 mètre de long sur 10 à 15 centimètres de diamètre.

Après, ma foi, c'est simple.

Il faut faire des encoches à intervalles réguliers, d'une épaisseur équivalente à, disons, un stylo.

Il s'agit ensuite de bourrer les encoches avec le blanc de champignon, trois ou quatre par rondin, et de boucher l'encoche avec du ruban adhésif.

Après il faut entreposer les rondins dans un endroit frais. Une cave, ou... un bunker ! Ça tombe bien, vous êtes dedans.

Il faut mettre sur l'ensemble de la paille humide recouverte par une bâche.

Là, laisser en l'état tout ce fatras pendant quelques semaines.

Quand le mycélium a bien colonisé les rondins, on peut enfin les enfoncer en terre, dans un sol frais, à une profondeur de 30 à 35 centimètres.

Tous les ans, au printemps, on obtient des schiitakés.

Ça va durer quelques années, et puis il faudra renouveler l'installation. On voit bien, dès lors, la nécessité d'aménager dans un coin de son bunker un espace de culture d'au moins 2 mètres sur 3.

Après les shiitakés, continuons notre exposé avec des champignons plus classiques. Pourquoi ? Simple hommage aux champignons nucléaires, image de nos paranos d'avant, avant que le Barbu islamiste

ne le remplace avantageusement.

Au demeurant, il est plus facile d'accommoder les champignons que de trouver un barbu accommodant. (*Rires,*)

Bon...

Les champignons

Pour faire une meule de champignons dans votre bunker, il faut se procurer une certaine quantité de fumier de cheval.

Facile : les ploucs hors périph en ont plein. (Prévoir d'en acheter avant que l'apocalypse ne ramène ces analphabètes au cannibalisme.)

Il faut ensuite disposer votre fumier à l'abri de la pluie et du soleil, en tas, pendant un mois, en prenant soin de le retourner tous les dix jours.

Si votre bunker est sec, arrosez votre fumier régulièrement, au besoin avec votre urine.

Privilégiez le fumier de chevaux de trait, en raison de leur alimentation à base d'avoine ; le fumier de ferme – chevaux et vaches – est trop froid. (Sachez donc sélectionner vos ploucs avant d'acheter votre fumier.)

La fermentation faite, arrangez votre fumier en petites épaisseurs bien tassées, en prenant la précaution de mettre le fumier non fermenté à l'intérieur. Pensez à enlever les pailles longues ou autres objets étrangers au fumier, sinon c'est le bordel.

Dix jours après, le fumier est devenu volumineux et onctueux au toucher, il est prêt pour former les meules. Si vous notez chez vous une légère érection, il est temps de consulter. Bon... formons les meules : il s'agit de tasser et d'égaler en formant des dos-d'âne réguliers.

Dix jours plus tard encore... la couche de fumier s'est légèrement échauffée : faites à la main des trous de 5 à 30 centimètres de distance les uns des autres. Dans chaque trou, enfoncez des blancs de champignons. Un kilo de blancs de champignons peut suffire pour 5 à 6 mètres carrés. La température doit se maintenir de 20 à 25 °C. Si elle monte au-dessus de 30 °C, il faut pratiquer des trous de sonde avec un bâton dans les meules.

Quelques jours après, mélangez deux tiers de craie en poudre avec un tiers de sable fin et répandez-le légèrement sur la meule.

Des filaments blanchâtres indiquent que le blanc a pris. Dans le cas contraire, on remet du blanc dans les ouvertures que l'on a faites à côté des trous précédents.

Si le blanc a pris, parsemez toute l'étendue de la meule de 2 centimètres environ de terre légère.

Arrosez très légèrement quand la meule devient sèche.
Quarante jours environ après, la production commencera.

Cadeau bonus de la petite cuisine du bunker

Je vous recommande de jeter un œil au travail de Kenji Yanobe. Il prouve à lui seul que si l'on peut réconcilier l'apocalypse et les fins gourmets, on peut aussi leur adjoindre le dandysme le plus échevelé.

À bientôt. Et bonne chance.

À suivre... ?

01/10/2013

Hier, je suis allé voir Rosina et je me suis comporté comme si j'étais mon frère.

Je suis moi. Je suis *l'autre*. Je suis l'entité. Je suis, face à ma tante, une putain de trinité. Elle n'a pas vu la différence. Faut dire qu'elle est très centrée sur elle-même et qu'il suffit de la faire parler de ses problèmes pour disparaître à moitié de son champ de vision. Elle pourrait se douter de l'entourloupe si elle s'en donnait les moyens, mais ses éventuels accès de lucidité ne résistent pas à la perspective de perdre un auditoire complaisant. Bref, comme tout le monde, elle a juste besoin qu'on s'intéresse à elle.

De toute façon, c'est ça ou je la tue.

À un moment, je lui demande si elle peut me procurer de l'abrine. Une protéine ultra-toxique. Soixante-dix fois plus toxique que la ricine. L'abrine est isolée à partir de graine d'*Abrus precatorius*. L'industrie pharmaceutique l'utilise dans la recherche médicale. C'est, évidemment, très surveillé. Elle me demande ce que *nous* comptons en faire. Je ne lui réponds pas.

En rentrant, j'ai croisé l'un de mes voisins. Un type très hype qui m'a fait de la lèche jusqu'à ce qu'il apprenne que je n'étais que scénariste et, pire, que j'écrivais des polars. Un poseur : il se trimbale toujours avec un jean *selvedge* trop petit de deux tailles, et un manomètre pour bien s'assurer de la pression de ses couilles, et...

Il m'a dit :

— Bonjour, Jérôme, ça va ?

— Ça va... Et vous ?

— Une amie à moi a lu un de vos livres. Elle a trouvé que c'était de l'anti-lecture.

— Ah.

— Des onomatopées, des italiques à ne plus savoir qu'en foutre. Elle m'a dit : c'est illisible ! Faudrait épurer votre style.

J'ai pensé à mon frère. Mes intestins se sont contractés. C'est le ventre qui nous tue, point barre. Tout vient de là. Je me suis plié en deux, à deux doigts d'inonder mon pantalon. Je me suis accroché à la rampe.

Le voisin m'a dit :

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Rien. C'est le chili de la veille qui me reste sur l'estomac.

Il a dû colporter partout que je ne supporte pas la critique, que je suis un mégalomane honteux, etc. Non, *mec*. Je suis juste en train de *me* laisser mourir dans la cave-mémoire-bunker.

03/10/2013

Je retrouve L. et j'ai l'impression que c'est la première fois. Elle me dit : « On va fêter notre première année avec quelques jours de retard... »

Au début, je ne sais même pas comment l'embrasser. Je suis excité, pire qu'un puceau pour son premier pointage. Elle me redit que je suis maladroit.

Je lui embrasse le cou, je mange l'un de ses cheveux et commence à crachouiller. Elle se marre. On s'embrasse, mais on se cogne les dents.

Alors on arrête de tourner autour du pot et on s'arrache nos fringues. On s'oublie, ça devient vite assez bestial. Ça permet de dépasser ma maladresse des premières minutes. Je l'agrippe au cou, je lui tire les cheveux, elle serre ses mains sur mes fesses. Je la mords, alors elle me repousse. Elle me rattrape et me ramène à elle.

Je ne veux pas la faire jouir, je veux faire durer le plaisir. Je descends entre ses cuisses pour lui faire un cunnilingus. Je zigzague avec ma langue, je lui taquine les lèvres, avant de piquer sur son clito.

Quand je sens qu'elle s'abandonne, je baisse le rythme, je la masse avec mon index – et puis je remonte ma langue au bon endroit. Au bout d'une ou deux minutes, elle m'agrippe et me fait venir en elle. Alors je perds mes moyens, je l'écrase, je me fais l'impression d'un vieux grizzly contre une souche. Je jouis très vite, en elle. Je pousse un cri, j'ai le souffle court et des phosphènes plein les yeux.

L. m'agrippe – *t'es à moi*, elle dit. Elle ne se trompe pas. Quant à savoir de *qui* elle parle...

Du coup, je pense à *l'autre*, en train de crever tout seul dans sa cave, et de se déshydrater dans son coin. Je pleure, elle se marre. Elle me dit que ce sont plutôt les femmes, en général, qui pleurent après l'amour.

Je la regarde. J'adore ses yeux, mais je me demande si elle vaut le coup...

Elle me dit qu'elle veut rencontrer ma mère.

— Jérôme...

— Quoi ?

— Tu ne m'as jamais fait venir chez toi.

Elle développe le truc, je ne vais pas y couper.

Ma mère...

Et *l'autre*, presque mort.

Je prends L. dans mes bras, je ne veux plus sortir, je veux rester là.

Quelque chose passe dans mon regard, comme un courant d'air froid. Je sens même mes pupilles se contracter. L. me repousse illico, pas rassurée.

Je lui dis :

— Ça va pas ?

— Ne me regarde plus comme ça, s'il te plaît...

— Jérôme...

— Quoi ?

— Tu ne m'as jamais fait venir chez toi.

— Une fois.

— Une fois, ça ne compte pas.

— La première impression, ça compte beaucoup.

— Je n'ai même pas eu le temps d'avoir une première impression.

— C'est pas important.

— Laisse-moi décider de ce qui est important pour moi.

— Je t'aime.

— Tu me dis ça, et on dirait que tu commandes un steak.

— Tu es la première fille que je ramène chez moi.

— Et alors ?

— Une fois, c'est déjà bien.

— Ta mère n'est même pas sortie de sa chambre.

— Ma mère sort très peu de sa chambre.

— Tu ramènes une fille pour la première fois et ta mère ne sort pas ?

— Tu aurais voulu qu'elle tienne la chandelle ?

— Non, juste qu'elle me dise bonjour.

— Elle ne savait pas que tu étais là.

— Je suis enceinte.

— Tu ne l'étais pas à ce moment-là.

— Et depuis... Tu lui as dit ?

— Oui.

— Oh. Et tu lui as dit à travers la porte ?

— Non. C'est le genre d'information que je préfère donner quand je l'ai en face de moi.

— Elle était donc sortie de sa chambre ?

— Oui. Elle n'a pas de toilettes. Alors, à moins de pisser par la fenêtre...

— Tu lui as dit quand elle allait aux toilettes ? Elle a réagi comment ?

— Elle m'a embrassé. Et puis elle est allée aux toilettes. Qu'est-ce que tu veux que je te dise ?

— Ça te met mal à l'aise ?

— Pourquoi tu dis ça ?

— Tu viens de siffler ton Black Bushmills en quelques secondes.

— Je lis trop de Ken Bruen ces derniers temps, alors...

— Ta mère, je veux la rencontrer.

— Hum... Elle est retournée dans sa chambre.

— Fais-moi venir le jour où elle va aux toilettes, j'aurai peut-être une chance de la croiser.

— Écoute, j'ai des relations difficiles avec ma mère et...

— Tout le monde a des relations difficiles avec sa mère.

— La mienne est un cas.

— Eh bien, au moment où l'on parle, son petit-fils me pèse sur la vessie. Je dois la rencontrer. C'est la moindre des choses.

— Comment tu le sais ?

— C'est ce qu'on appelle les relations sociales.

— Non, je veux dire : comment tu sais que c'est un garçon ?

— J'en sais rien.

— Tu as dit : « son petit-fils... »

— J'ai dit ça comme ça.

— Tu as dit : « Son petit-fils me pèse sur la vessie. »

— De fait, j'ai envie de pisser.

— C'est un garçon ?

— Ou une fille. On le saura quand on fera la deuxième échographie. C'est qui Ken Bruen ?

— Un auteur de polar. Un Irlandais. Un nostalgique du vieux Galway. Je crois que je préférerais une fille.

— Pour l'instant, ça n'a pas de sexe, ça doit mesurer à peu près vingt-cinq millimètres et ça ne doit pas peser plus de deux ou trois grammes.

— Tu savais que 50 % de l'ADN humain était similaire à celui de la banane ?

— Quel rapport ?

— Aucun. Je suis juste fasciné par... la vie, quoi. Et le fœtus, là...

— Je veux voir ta mère.

— D'accord. J'organiserai une rencontre.

— La famille, c'est important.

— Oui.

— Tu dis oui, mais tu regardes ailleurs.

— Et ?

— Rien. Tu regardes ailleurs. Tu dis oui... tu dis que la famille, c'est important... mais tu regardes ailleurs. Et tu me parles d'ADN et...

— Je regarde s'envoler mes dernières particules de bon sens.

— Quoi ?

— Rien. Je disais que la famille est une petite communauté. Et ça, c'est important.

— La communauté ?

— Oui. C'est important. Je vais te présenter ma mère. Tu as raison, elle doit te rencontrer.

— Tu vas faire comment ?

— Je n'en ai pas la moindre idée.

07/10/2013

Stephen Carrière m'envoie un mail. Il me dit : « Il y a de bonnes choses dans ton *Manuel de dramaturgie*. Mais... ce n'est pas une "méthode à proprement parler..." »

Il me dit surtout : « Ne le prends pas mal, mais tu écris un peu moins bien depuis quelque temps. »

Oui. Je suis seul à écrire. « Jérôme Fansten » a donc perdu la moitié de son talent. Je fais illusion auprès de L, qui accepte l'entité comme elle est. Je m'abandonne – c'est une conquête qui me rapproche de *l'autre* sur le plan psychologique et me permet donc de me passer de lui sur le plan logistique.

Mis à part l'écriture, je fais preuve d'une résilience aussi audacieuse qu'opportuniste.

Je suis l'entité.

Je suis *seul* l'entité.

Il n'y a plus d'entité.

Stephen me dit quand même :

— Ton style reste inventif, mais c'est plus froid qu'avant...

— *Hey, mec... je viens d'apprendre à jouir, on ne peut pas tout faire en même temps !*

Pour le reste, je fais l'étiologie de mon identité. Je redéfinit les termes du contrat qui m'attache à la folie de ma mère. Je cherche une place pour *l'autre* et je n'en trouve pas.

La haine est un bon argument. C'est aussi une bonne défense. Je m'amuse à détester tout le monde, mes proches surtout, que je détruis en pensée de mille façons différentes, avant de passer le balai et de trier mes bouquins. Je mets de l'ordre, en somme, entre deux apocalypses potentielles – je prends mes marques dans ma nouvelle vie.

10/10/2013

Je retourne avec L. à une soirée Pathé. Nécessité professionnelle, autant que pèlerinage amoureux. *Tout est rose ; les fringues, les sushis » la musique et même le vin* – tout le monde fait la gueule, pourtant. Nous ne sommes qu'en octobre mais l'année 2013 est, du point de vue de l'exploitation cinématographique, assez merdique. Pas de gros succès français. Peu de films à l'export. Des investissements en berne. Tout le monde sait maintenant que le nombre d'entrées en salle ne dépassera pas la barre des 200 millions, soit son niveau le plus bas depuis plusieurs années. Les films français représentent le tiers des entrées, alors qu'ils tutoyaient les 40 % en 2012. Bref, on profite de l'occasion pour parler chiffres. Chacun fait de la prospective et essaie de se trouver une place dans le nouveau paradigme. Aurélie Filippetti, la ministre de la Culture et de la Communication, arbore l'air grave des jours difficiles. On parle comme dans une abside, en chuchotant.

Les pros du cinéma qui pinaillent chaque décision ressemblent aux lycéens qui, à deux mois du bac, établissent des barèmes et perdent un temps fou en statistiques diverses, s'attribuant telle ou telle note afin de mesurer leurs chances de succès et d'encadrer leurs incertitudes, « Si j'ai 12 en maths, vu le coefficient, ça peut compenser un 7 en anglais... » ; mais ce qui est touchant chez des post-ados sur le gril devient très angoissant chez des adultes dont la compétence leur permet de brasser chaque jour plusieurs millions d'euros – et cette angoisse confine à la dépression terminale quand on comprend que ces gesticulations propitiatoires sont aussi le lot des experts de tous bords et des hauts fonctionnaires. Une *dead joke*, comme disent les Américains. Mais nous sommes là pour râler et je me prête au jeu. Je m'inquiète, donc. J'essaie d'oublier la cave. *Je participe*.

Nubuck est là. Il me voit et détourne le regard. Je m'approche, il n'est pas très à l'aise. Je lui dis :

— Salut Nubuck.

— Nubuck ?

— C'est comme ça qu'on t'appelle. T'as le teint jaune. Et une peau dégueulasse. Alors « Nubuck », c'est très bien, c'est un bon surnom.

Il me toise, perplexe. Ses bourgeons de peau prennent une teinte rose doré. Il tente de se donner une contenance et de reprendre l'avantage :

— Le Turc est mort.

— Je sais.

— Il est mort après que tu sois venu le voir en prison.

Je lui donne une grande claque dans le dos, comme on le fait avec un pote après une bonne plaisanterie :

— ET TU CROIS QUE C'EST DE MA FAUTE ?

Des gens se tournent vers nous. Aurélie Filippetti me fait un petit signe de tête, elle doit me prendre pour quelqu'un d'autre.

Nubuck transpire. Il n'est pas rassuré. Je m'approche. *Je suis là, avec toi, mais je suis aussi en train de crever dans ma cave. Alors je suis d'humeur taquine, forcément...* Je lui explique que j'ai profité de son sommeil pour photographier ses testicules. Je sors mon iPhone et je fais défiler les clichés – son intimité, sous toutes les coutures, avec une préférence nette pour la vue d'ensemble : froc en berne, et sa tête d'affreux en pôle position juste au-dessus de ses couilles.

Nubuck, à deux doigts de la crise d'apoplexie.

Je l'agrippe à la gorge et je lui dis :

— T'as de la chance, j'avais pas de concombre ni de vaseline sous la main.

Je le lâche. Il baisse la tête, mâchoires crispées. Je pourrais lui pincer la joue en le traitant de galopin, mais j'ai le succès modeste et je retourne me lamenter avec les autres sur les mauvais chiffres de cette année. La vie « normale » est un juste milieu entre le meurtre et l'apathie.

13/10/2013

Mon frère tourne dans son sous-sol depuis trois semaines. Je suppose que la démangeaison qui m'agace la nuque s'appelle mauvaise conscience ou stress ou... [mak.sim] ?

Et alors ?

Laisser sortir *l'autre*, c'est ouvrir la porte à ce que l'enfer peut faire de plus vicelard. Je sais de quoi je parle, on se ressemble comme deux gouttes d'eau. Putain ! Je me demande même si ce n'est pas moi, parfois, qui suis dans cette saloperie de cave. Lui aussi entend les mandibules, maintenant, et le bruissement des élytres. Chacun son tour, je me dis ! Et les griffes sur le béton, les palpès, tout le carnaval de l'ombre qui vient bousiller notre silence.

On n'est forts qu'à l'extérieur, face aux cons. Face à nous-mêmes, on s'effondre.

Je lui dis :

— Ça va ?

— T'as qu'à ouvrir cette porte, tu verras si ça va...

Il a de quoi manger. Non ? De quoi il se plaint ? Largement de quoi survivre, si l'on en croit *La petite cuisine du bunker*. Son idée, au demeurant. On a tout écrit sur notre blog, des pages entières de survie « gourmet », Fauchon des ruines, tout ça.

Je lui hurle :

— ÇA DOIT MANQUER DE SEXE, LÀ-DEDANS, QUAND MÊME !

Il donne des coups de pompe sur la porte.

Je lui dis :

— Pourquoi Christine ?

— Elle posait problème...

— Et L ?

— Elle pose problème.

L., pendant ce temps, grossit du ventre, distendue de partout, avec une petite vie nouvelle en prétexte.

Je reste dans la pénombre, face à la cave, j'écoute.

Il chantonne. Des airs qu'on croit connaître et qui, très vite, partent en free-style. Il parle tout seul Il s'encourage. Il re-chantonne.

Rosina m'a dit qu'elle ne pouvait pas me procurer d'abrine, c'est dommage, j'aurais pu abrégé les souffrances de *l'autre*. Cette situation est pénible pour tout le monde.

Bref, le temps suit son cours. Et le délire reste le même, ni plus ni

moins. Je pourrais, bien sûr, ouvrir cette porte, m'occuper de mon frère, définir de nouvelles bases. Mais d'autres gens m'attendent, là, dehors. Avec un peu de travail, je pense pouvoir moi aussi feindre un certain intérêt pour les produits de marque ou la presse people, les voitures, la lutte contre les déficits, *m'intégrer* en somme à cette « communauté nationale » tant vantée.

Mon frère se tait.

Je lui dis :

— L'année 2013 n'est pas très bonne pour le cinéma français.

Il pousse un cri et se lance illico dans une logorrhée incompréhensible. Il se parle à voix basse et bouge des trucs, peut-être des meubles.

Je lui dis :

— J'ai vu Natou...

— ...

— Ils passent à autre chose. L'affaire Pelletier ? Ils attendent une autre manifestation de « l'inconnu » pour rebondir. Pareil, Christine ! Ils n'ont qu'une trace de semelles...

— Tu sais ce que disait Confucius ? Un voyage, fût-il de mille lieues, commence toujours sous votre pied.

— C'était pas Confucius, c'était Lao-tseu.

— Qu'est-ce que ça change ?

— Rien. De toute façon, c'est une connerie.

Il me dit qu'il n'a plus rien à boire.

Le corps a la capacité de s'adapter à la pénurie d'aliments pendant une quarantaine de jours en puisant dans ses réserves énergétiques. Pendant les premières heures, il utilise le glucose et les nutriments ingérés, c'est un processus normal lié à la prise discontinue de nourriture.

Si on le prive au-delà de six ou huit heures, le corps va chercher dans le foie des réserves de glycogène. Du glucose, quoi.

Environ seize heures après le dernier repas, le glycogène hépatique est épuisé. L'organisme commence alors à puiser dans sa graisse. Au bout de deux à trois jours, sa production de corps cétoniques – seule source énergétique que le cerveau est capable de consommer en l'absence de glucose – s'accélère.

Lorsque les réserves lipidiques sont épuisées, le corps mobilise soit ses acides aminés musculaires, soit ses protéines, qu'il puise jusque dans la trame osseuse. La fonction cérébrale est maintenue, mais on délire quand même fortement, j'aime autant dire. On voit des choses. C'est la néoglycogénèse. C'est une situation critique, l'antichambre de la mort. Et quand il n'y a plus d'acides aminés, on crève comme une merde.

Tout ça, c'est comme une rupture amoureuse. Le travail de deuil est un mouvement répétitif, assez pauvre sur le plan de l'intelligence.

De fait, on peut souffrir avec élégance, mais avec esprit ? Jamais. Pas moi, en tout cas. Moi, je suis un faible. J'ai besoin de retourner les choses vingt fois, je digère lentement.

D'abord, je fais des plans, des listes, je balise l'avenir proche. Je me donne une sorte de code de conduite comme si ça pouvait faire passer en mode automatique les jours qui s'annoncent. Évidemment, ça ne marche pas et je me refais un planning toutes les deux heures, dès que je suis seul dans une pièce à vrai dire. Je triture toutes les facettes de mon existence comme un putain de Rubik's Cube.

Je me dis : « Je le laisse crever. La cave est au fond du sous-sol. Moi, j'habite au rez-de-chaussée. Je ne redescendrai que pour jeter le corps de cet enfoiré dans une décharge quelconque. »

Je me dis : « L. est une passade, un accroc. Je ne peux pas sacrifier mon frère pour elle. Je me donne encore une journée de réflexion et... »

Les plans sur la comète ont une vertu anxiolytique et me requinquent pour l'apéro. Le sexe apporte un peu de bonne humeur et me donne l'impression que le jeu en vaut la chandelle. La haine, enfin, me branche sur haute tension et refoule les éventuelles poussées de mauvaise conscience.

Je me dis : « Je mettrai le corps de mon frère dans une caisse pleine de sel et je le balancerai dans quelques années, quand on ne pourra même plus le distinguer d'un vieux jambon de Bayonne... »

Je sais que je vais m'amputer de la moitié de moi-même et je sais comment aller au bout du processus : une mort lente, pour mon frère, et des velléités de le sauver vite dissipées par une bonne partie de jambes en l'air.

L. est le noyau dur de ma volonté.

Mon frère me redit qu'il n'a plus rien à boire.

Je lui dis :

— L. veut venir chez nous.

— Elle est déjà venue.

— Une fois, ça ne compte pas. C'est elle qui le dit, « *Je n'ai même pas eu le temps d'avoir une première impression !* »

— Ce n'est pas important.

— C'est ce que je lui ai dit. Elle m'a répondu : « *Laisse-moi décider ce qui est important pour moi.* »

Je suis là, devant mon ordi, les doigts sur le clavier, les nerfs à vif. Et... Rien.

L. veut que je lui dise qu'elle est belle. Entre autres. Et plus si affinités. C'est une lubie persistante.

« T'es belle ! »

« Je t'aime... »

Mais... Rien, Hey ! Qu'est-ce qui se passe ? « T'as la cervelle en vrac ou... ? » Bordel, c'est mon métier d'écrire !

La vérité, c'est qu'elle m'apaise, et que j'écris pour mettre les choses à distance. J'écris pour le plaisir de passer pour un sale type, voire un type intelligent ! J'écris pour me défouler... pour me rendre intéressant... pour l'argent... Mais je n'écris pas pour dire à une femme qu'elle est belle.

Or.

L.

N'est-ce pas...

Je ne sais pas si elle est belle. Est-ce qu'elle est belle « dans l'absolu » ? Rien à secouer, de l'absolu. L'absolu, c'est une grande zone floue dans laquelle on barbote quand on n'est pas foutu d'être précis. Exemple : « Les gens sont cons. » Eh bien... non. Ils sont aussi capables d'une immense inventivité dès qu'il s'agit de vous frire la peau.

Bon...

L

Moi, elle me plaît. *Son regard. son sourire... Ses seins !* Certains les trouvent trop lourds, elle m'a dit. Ou trop gros. (D'où : « Les gens ont des goûts de chiottes. » Eh bien... non. Ils n'ont simplement pas les moyens de leur politique. Ça les rend pleurnichards. Et jaloux. Et bien plus dangereux qu'un animal blessé.) Moi, ils me conviennent, ses seins. Ils me remplissent l'œil et les mains, ils ont juste le poids qu'il faut pour me tomber sur le cœur et m'aiguiser la libido.

Sa bouche, aussi.

Et son regard.

Et son cul.

Et sa façon de bouger tout ça.

(« Ils s'enfilent du bas de gamme en... » Me voilà rattrapé par mes propres généralités ! « Ça les rend pleurnichards. » Non, pas forcément. Je connais personnellement des tas de types très à l'aise dans leur médiocrité, heureux pour ainsi dire, et pas seulement des *white trash* ou des cailleras, aussi des notables. Enfin... quand ils nettoient leurs flingues, ils ont l'air heureux, comme un môme avec son doudou...)

L. n'a pas que des qualités. Elle est, par exemple, aussi parano que susceptible. Mais elle est drôle. Parfois. Elle est...

La vérité, c'est qu'elle m'apaise. Elle me donne envie de vivre plus lentement, de me poser là et de laisser couler les heures sans m'emmerder à autre chose qu'à savourer l'instant.

Je ne sais pas si elle est belle. Mais... « jolie en tout cas. « Mignonne ». Et... « belle », oui. Quand on baise, elle est belle.

Elle est spontanée.

Elle est brune.

Elle aime bien constater qu'elle me casse les couilles, ça la rassure, elle se dit qu'elle a du caractère.

Elle est aussi parano que... confiante ? Elle aime les gens. C'est fou, non ?

Elle dit : « Dans l'absolu, les gens sont bienveillants... »

Elle m'aime bien.

Elle est drôle. Elle est... différente. Elle me dit : « Tu trouveras pas une autre femme comme moi ! »

Elle a peut-être raison.

Elle a raison.

Et c'est un argument de plus pour ne jamais lui dire la vérité. Ou alors juste les vérités faciles, comme :

« T'es belle ! »

Ou :

« Je t'aime... »

15/10/2013

Je suis de plus en plus nerveux. Je suis fou d'amour – et plein de rage.

Aujourd'hui, un séisme de magnitude 7,2 a fait plus de cent cinquante victimes dans l'archipel des Visayas, aux Philippines. Je n'en ai rien à foutre, je suis trop occupé par *l'autre* qui hurle dans la cave pour m'octroyer les quelques instants d'empathie demandés par les JT. Mais les images des victimes donnent une bonne idée de mon paysage mental.

Aujourd'hui, *l'autre* m'a insulté, il s'est jeté sur la porte. Je l'ai entendu balancer des trucs contre les murs – ça m'a surpris, il ne peut s'agir que de nos archives, et mon frère a toujours respecté l'entité. J'ai envie de lui dire que *son* identité est frappée d'obsolescence et que sa colère l'épuise inutilement. Je ne le fais pas.

Aujourd'hui, pour la première fois de ma vie, je rentre chez *moi* et je ne débrieфе pas ma journée. Je n'essaie pas de garder une trace numérique de mes activités. Je ne veux pas figer cette portion d'existence sous forme d'archives. Ce défaut de vigilance me perturbe, la tête me tourne et le monde me semble sale et menaçant. Je suppose que *l'improvisation* me rend plus fragile.

Par ailleurs, l'absence de *l'autre* soulève des problèmes inédits. L. est plus tyrannique. Ou peut-être que la grossesse lui suggère des exigences nouvelles. Les hormones, sans doute... L. veut venir chez *moi*. Elle est déjà venue une fois. Mais... « Une fois, ça ne compte pas », dit-elle. Elle m'emmerde, parfois, même si l'odeur de sa peau me réconcilie d'office avec ma vie. Et puis les choses se goupillent bien, sa transformation à elle justifie celle de l'entité :

« Jérôme Fansten » attend sa paternité avec un sérieux confondant et personne ne trouve bizarre son léger changement de caractère. *Il* somatise, n'est-ce pas ? En somme, le fait de se reproduire autorise, sur le plan psychologique, un certain nombre d'innovations, et je compte profiter de l'aubaine pour ajuster l'image sociale de l'entité... m'installer, *moi et moi seul*, dans l'esprit de mes proches...

17/10/2013

Quand j'ouvre le congélateur coffre, ma mère est là, les yeux mi-clos. On n'a jamais pu les fermer complètement. Il y a des perles de givre sur ses cils.

Rrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrrr

— Je t'aime, maman, mais il est temps de finir...

Je l'agrippe, elle est raide, et froide, trop froide, je ne la reconnais pas. Je la laisse tomber par terre, un bruit de viande molle qui m'évoque en adagio le bruit de Valloton basculant par la fenêtre. Là, elle se détend un peu. Elle n'est pas si rigide, en fait. Les morts surprennent toujours.

Ma mère porte la petite robe bleue qu'elle avait le soir où elle est morte.

On s'était réveillés tout seuls, mon frère et moi. Elle ne nous avait pas rejoints pour le petit déjeuner alors que l'odeur du moka aurait dû la tirer de son lit depuis des plombes. Le petit-déj avait refroidi quand nous sommes allés la voir ; elle était comme ça, dans sa robe bleue, la même que la veille. On avait picolé tous ensemble. Une bonne soirée. Une soirée sans l'entité – juste... *moi, mon frère*. Et notre mère.

Au pied du lit, on a retrouvé sa boîte de somnifères à moitié vide. Elle avait avalé plus de quinze cachetons. Un suicide en bonne et due forme. Ma mère a dû prendre la décision pendant qu'on s'amuse ; nous n'avons rien vu, mon frère et moi. Elle avait délégué son autorité à un agent chimique étranger et sous-traité ses dernières secondes.

Je me dis qu'on a été heureux, quand même, tous ensemble.

Ou pas.

Je prends ma mère dans mes bras et je me dirige vers son lit.

Cette robe bleue... ma mère la portait le jour où j'ai essayé de lui parler de notre première petite amie. La fille avait appelé l'entité pour l'inviter à son anniversaire.

Nous avions deux téléphones à la maison et ma mère avait écouté notre conversation. Ma mère m'a dit :

- C'est qui, cette fille ?
- Une copine de classe.
- Elle travaille bien ?
- Oui.
- J'aime pas sa voix. T'es sûr qu'elle a de bonnes notes ?
- C'est l'une des premières de la classe.
- Hors de question.
- Maman...

Mon frère est arrivé dans le salon. Ma mère l'a montré du doigt :

- Si tu y vas, ton frère va vouloir y aller.
- Il ira la prochaine fois.
- Elle travaille bien ?
- Je viens de te le dire !
- Elle a une voix de salope. Je suis sûr qu'elle est schizoïde et castratrice.

- Tu me dis ça chaque fois que je veux voir des filles !
- J'essaie de te protéger.
- J'ai 17 ans !
- Ton frère aussi. Pourquoi il ne sortirait pas, lui ?

Mon frère a haussé les épaules, il connaissait la scène par cœur et a préféré foutre le camp. Ma mère a posé ses poings sur ses tempes, un geste dont j'avais l'habitude et qui annonçait le climax : nous n'avions plus que quelques secondes avant qu'elle n'essaie de me mettre une baffe.

J'ai dit, en montrant l'endroit où se tenait mon frère :

- C'est pas son jour de sortie. Il sortira la prochaine fois !
- La prochaine fois ?

Ma mère est devenue livide. Elle a laissé tomber ses bras le long de son corps. Elle s'est mordu la lèvre et m'a dit :

- Elle le fête combien de fois, son anniversaire ?
- Maman...
- Il y a beaucoup de filles qui vous courent après ?
- Non...
- Elle te plaît ?
- Je sais pas...
- Pourquoi tu vas à son anniversaire si elle ne te plaît pas ?

Geignarde, cette fois-ci. Ma mère s'est approchée et a voulu me

prendre dans ses bras. Elle m'a dit :

- J'essaie juste de te protéger.
- Il fallait avorter, dans ce cas.
- Tu veux qu'elle te touche le zizi ?
- C'est son anniversaire, c'est tout.
- Tu veux peut-être que je te mette un ruban autour des couilles ?
- T'es complètement folle.
- NE ME PARLE PAS COMME ÇA !
- Laisse tomber...

18/10/2013

Ma mère, étendue sur le lit. Je change les draps. Et je lui allume sa dernière clope. Je la fume avec elle, je lui dis des choses... des choses que j'espère tendres et, merde... en vrai, je parle dans le vide. Et cette clope, je la fume tout seul, c'est tout.

Au même moment, quelques mètres plus bas, je suppose que *l'autre* meurt dans son sous-sol, seul lui aussi.

Je dépose la cigarette sur le lit. Premier essai. Rien. La cigarette troue le drap et attaque un peu le matelas, mais s'asphyxie toute seule.

Deuxième clope, les draps commencent à brûler. Je me lève, je sors de la chambre à reculons. Je me pose au bout du couloir et je regarde.

La voix de L., quelque part :

— *Tu me fais rire... T'es tout maladroit.*

Le matelas est une large dalle de latex recouverte de coutil stretch 100 % polyester – ultra-combustible, ultra-toxique. De longs filaments montent vers le plafond pour y dessiner des volutes noirâtres, « *Je t'aime, maman, mais...* »

Sa beauté de brune, ses yeux noirs...

Très vite, la fumée s'accumule au plafond. Le lit flambe. Le cadavre de ma mère dégage de grandes fumées blanches » comme les jets de vapeur d'une cocotte-minute.

Des boules de flammes apparaissent dans la fumée, des « feux de fumées », ça veut dire que la température monte à vitesse grand V.

Je recule encore.

Un jour, j'ai observé ma mère, j'étais tout même et... je l'ai observée sans qu'elle le sache. Elle reniflait mes fringues. Elle grimaçait. Pas des fringues dégueulasses, « au sale » ou... Non : des fringues normales. Elle grimaçait à cause de l'odeur. Mon odeur. Ou celle de mon frère. *Mes petits anges...* Eh ben, je me suis toujours demandé si les petits anges ne lui rappelaient pas l'horreur de son viol, parfois. Ou simplement sa folie.

Un abat-jour s'embrase. Puis c'est le papier peint. Il faut que je m'en aille. Les fumées envahissent le couloir. Elles sont brûlantes, elles vont tout bouffer sur leur passage. Elles glissent le long du plafond et cloquent les vieux restes de peinture... *plocplocploc...* le plafond se délite avec un bruit de pop-corn, crachote partout...

Je recule, encore. J'essaie de garder ma mère dans mon champ de vision, mais c'est trop opaque. La chambre est loin. Je plisse les yeux.

Une forme, dans le brouillard, une petite tache bleue. Ma mère se dresse ! Je vois son corps bouger ! Elle se dresse, portée par le flux ; un écartement obscène des cuisses et une flexion du genou. Ses cheveux s'enflamment dès qu'elle est debout.

On a écrit quelque chose d'identique dans notre premier *Chiens*. Un personnage aussi sortait de la mort, rappelé par le feu. La chaleur coagule les protéines musculaires et provoque une contraction des muscles, c'est une simple réaction physiologique. Ma mère se tourne vers moi, ses bras ondulent à l'horizontale comme ceux d'une danseuse orientale. La robe bleue colle à son corps, de longs chewing-gums noirâtres. Elle vacille, elle va tomber du lit. Je pousse un cri, j'attrape une chaise, je vais me défendre. Maman gonfle, elle est atroce. Les gaz contenus dans la tripaille se dilatent. Je recule. Et puis elle se déchire comme une figue mûre, et l'abdomen, la peau, les muscles abdominaux, tout crève dans un crachat de boyaux, une bruine grasse et lourde qui vient moucher le couloir. Maman reste en attente, dans un équilibre précaire. Des postillons de chair grouillent dans la chaleur, dix milliards de mouchérons rouges.

Une fois le ventre vaporisé, ma mère n'est guère plus qu'un O sur pattes, évidé, avec une tronche dessus. Au bout de quelques secondes, elle se replie en torsade. Elle s'avachit au pied du lit.

« Elle est très jolie, ta maman ! » me disait dans la rue le passant mâle lambda, en espérant obtenir un peu d'attention de ma mère avec l'alibi de taquiner son jeune garçon. Ça me mettait toujours mal à l'aise.

Là, je crache, je tousse. J'ai de la suie plein les dents. Peut-être du sang. Les fumées s'avancent vers moi...

Ma mère, dans le brasier – la boîte crânienne est ouverte, le cerveau ressemble à une masse sombre en fusion. Les os de ma mère brillent encore plus que les flammes, ils sont d'un blanc incandescent. Je recule, je ne peux déjà plus atteindre la porte dans l'entrée, je me suis laissé surprendre. La tuyauterie brinqueballe, elle se décroche, elle s'affaisse... *une musique légère ; quelques notes de piano, du Arvo Pärt...*

Le tapis du salon. La tache brunâtre. J'aimerais voir brûler cette foutue carpette, mais je ne peux pas rester, ça me brûle les yeux, mes cheveux se recroquevillent à cause de la chaleur, je recule encore. La tache ondule sur le tapis. Elle se distend atrocement, elle essaie de s'enfuir elle aussi. Tout autour, nos bouquins – les K. Dick, les Frank Herbert... des virgules de feu apparaissent çà et là... ça monte... Un doigt de feu vient griffer le plafond, puis se rétracte, j'ai l'impression qu'il se replie dans le couloir, il se couche à terre, il respire un bon coup et bondit, mille fois plus grand, il arrache une assiette de plâtre de plus de cinq mètres, puis se retire à nouveau dans le couloir. *Pàrt...*

do dièse, la, fa, ré, si bémol... Le feu s'affaisse au ras du sol, il absorbe tout, les bruits, les poussières. Il attaque par vagues, il chope sa proie et revient la bouffer sur le sol – il a repéré les fenêtres, il veut de l'air frais. Il fait le dos rond, il enfle, il prend ses appuis. *Sol, mi, do dièse...*

Derrière moi, la salle de bains. Je vois la baignoire, les w.c.. Je plonge au sol et je ferme la porte avec le pied ! J'ai juste le temps de voir le feu s'élancer, il touche les fenêtres et les projette dans la rue, un immense postillon de double vitrage et de PVC – il est dehors, enfin, il respire tout ce qu'il peut, il prend possession de la pièce, je l'entends hurler contre la porte. *« Elle est très jolie, ta maman ! »*

Je prends des serviettes, des torchons, je les mets sous l'eau, je colmate la barre de seuil.

La salle de bains n'est pas très grande, dix mètres carrés à peu près. Une fenêtre minuscule donne sur un puits de lumière. J'ouvre la fenêtre, faut renouveler l'air autant que possible. La lumière s'éteint ! Les plombs viennent de sauter.

L. éclate de rire, puis :

— Tu me fais un bébé ?

— T'es folle.

— Non. Je suis amoureuse de toi.

Je crache, ça pue le plomb, une odeur de vase et de goudron.

Je ferme les yeux.

Un flash. Ma mère agrippe mon frère et lui met la tête sous l'eau. Il se contorsionne, en vain. Il essaie de se redresser, il a besoin d'air. Je me précipite vers elle et lui balance mon poing dans la gueule.

Putain... Je t'aime comme un frère n'a jamais aimé son frère, mais nous ne sommes que des prédateurs – et tout le reste m'appelle. Je te tue sans te regarder, parce que je serais incapable de le faire d'une autre manière, je n'ai pas ta détermination.

Ma résilience me coûte la moitié de ma cervelle.

Mes souvenirs me font plus mal encore que le monoxyde. J'ouvre les yeux. Au-dessus de moi : de l'encre en suspension, des bourrasques – elles ondulent au ralenti. Je dégueule dans un coin.

Les serviettes, sur le seuil – elles fument.

Le feu, juste derrière. Il pousse sur la porte, il l'outrage, baryton-tornade, elle va céder. Sa voix d'outre-tombe : *« Elle... est... très... jolie... ta... maman !.. »* Je tousse, j'ai la gorge sèche et les yeux rouges. La nausée me reprend, en même temps que la migraine. *Mon frère pousse un cri et se lance illico dans une logorrhée incompréhensible* – il parle un genre de volapük énervé, un langage qu'on a mis au point tous les deux quand on était mômes... et qu'il a raffiné tout seul, au fil du temps, jusqu'à ce que ça devienne son langage à lui. Eh bien, le feu me parle avec ses mots, à peine plus rauque.

— Je pense à toi. Ça devient un boulot à plein temps.

Ça bouge partout : la fumée ondule au-dessus du lavabo, elle s'arrondit, elle s'étend. Elle est chez elle. Le plafond n'est plus qu'un souvenir du temps béni où l'on voyait à plus de cinquante centimètres.

Je brasse la fumée, je la repousse... mais c'est pire que tout, ça s'écarte devant moi pour se reformer juste derrière, un peu plus bas. Je ne distingue même plus les fleurs bleues sur le carrelage mural en faïence.

— *Au fait... c'est QUOI le truc des femmes avec les fleurs ?*

Au plafond, quelque chose bouge dans la masse compacte du carbone. Ça se boursoufle – un gouffre noirâtre, un vortex. Un ronronnement sourd. Un œil se forme. Je vais descendre en enfer par l'entrée des artistes.

L'œil s'ouvre et me regarde fixement.

L. m'embrasse. Elle me dit :

— *J'aime quand tu me regardes.*

Je lui mordille le cou, elle bascule la tête en arrière. Je descends ma bouche sur ses seins. Je la retourne, elle...

Un sifflement aigu, un râle de pur désespoir : le feu s'enfuit. Il me semble que... J'entends des coups. Des cris ? Les pompiers ? Je me relève. C'est une pâte meuble, la fumée, et je laisse en suspens la trace de mon propre corps, je m'effondre sur le rebord de la baignoire. Mon spectre se délite déjà, emporté par l'œil, juste au-dessus... comme dans une bonde...

J'entends tomber du verre brisé. Des coups, encore. Des voix. Les pompiers ! Ils ouvrent les fenêtres, ils défoncent les portes, faut que l'air circule. Pas de temps à perdre. Faut ouvrir, faut tout ouvrir.

L. se laisse faire. Je m'agenouille et je commence à lui embrasser le cul. Elle...

Je ferme les yeux. Un goût de viande pourrie, dans la bouche – quelque chose de métallique.

J'entends le bruit des bottes sur le palier. Ils sont à l'étage. *Boum, boum.* Deux coups sur la porte. Je veux parler, j'y arrive pas... *je glisse ma langue entre ses fesses...* j'ai des caillots de plomb sur les gencives, mes poumons se recroquevillent...

— *Je t'aime...*

Un premier coup de hache. Un deuxième. La porte résiste. Des coups secs. Ma tête, en vrac – chaque coup sur la porte m'éclate les tempes et les tympans..

Je tousse, je bave noir. La fumée touche la baignoire, maintenant. Je suffoque. J'ai soif... des coups de rasoir, dans le fond de ma gorge... je pense à une terrasse au soleil, à l'heure de l'apéro... *je regarderai les gouttes d'alcool se condenser sur les parois du verre et...*

Des silhouettes s'avancent, j'ai déjà bouffé toutes mes ressources d'adrénaline et je reste par terre, immobile. Mon cœur ne brasse plus

que de la poix. Les lampes torches des pompiers dessinent des barres lumineuses dans le brouillard.

Je me sens partir... deux gars m'embarquent... la cage d'escalier... je vois plus rien, je décroche... juste un bipède calciné dans le couloir – maman... la cervelle qui brûle encore, une tache de gasoil...

Il y a de la flotte sur les marches. Des grumeaux. C'est noir farineux.

Les marches défilent, on me descend.

Et puis...

De l'air. De l'air pur. Une caresse.

Je suis sur le trottoir.

« Jérôme Fansten » est sauvé !

Les gyrophares balancent leurs couleurs sur les immeubles alentour. *En gros, sur toutes les façades – en jaune, en cent mille gerbes de lumière... BOUM BAM... ! des étincelles ! Des badauds. J'avance au radar. Des gens applaudissent.*

Je m'en suis sorti. Juste la patine qui dénote, la gueule au cirage, bizut total. Certains bombent le torse, un mec à ma droite : « J'ai rien du tout ! », il dit, je reconnais un voisin. Il s'agite : « Ah ! Du coup, je peux peut-être aider ? » Un sourire, puis il titube, flageole. On le rattrape, on l'assied. « Ça va, j'ai rien du tout... » Il a la tête qui tanguer sur les épaules, on dirait l'un de ces clebs en plastique à l'arrière des voitures.

Les pompiers nous font souffler dans une sorte de petit tube, qui évalue notre degré d'asphyxie. Moi, on me met d'office un masque à oxygène. Je sens qu'on bouge. Le camion s'en va. Je ferme les yeux.

19/10/2013

Je passe six heures sous un masque à oxygène. L'oxygène me masse les neurones comme une pute thaïe. *Ooooh...* Je regarde dans le vide avec un air béat.

Je suis heureux, je suis vivant, je rigole tout seul.

Quelque chose bouge dans la périphérie de mon champ de vision, une télévision, des infos en continu... Moi, je me sens loin du cynisme et de la futilité collective, loin du music-hall politique, je me sou mets aux lois du sexe et je pense à L. en criant dans le couloir : « Me voilà ! »

Un petit con juste en face prend ça pour de l'arrogance et veut me casser la gueule. Il me dit :

— Qu'est-ce qui t'arrive ?

Il serre les poings.

Je me sens libre et je vois la lumière à travers les brumes de la migraine.

Au bout de quelques heures, on me laisse partir. Je rentre en métro, je sens le cramé et j'ai les cheveux en vrac, les gens s'écartent sur mon passage.

Au réveil, avec ses odeurs d'amine et d'œuf pourri, Paris n'a pas la mine plus avenante que les plus morts d'entre nous. Par ailleurs la chaleur n'est pas retombée et les trottoirs restent moites et spongieux sous mes pieds. Des vapeurs jaunes montent au-dessus des toits et...

Quand j'arrive, je constate que mon appartement est carbonisé à 70 %. Le propriétaire est sur les lieux. Les assurances aussi. Les siennes, je veux dire. Pour moi, tout reste à faire. J'appelle L. et je lui parle de l'incendie. Je suppose que je lui annonce la mort de ma mère et que L. m'offre tout le réconfort que je mérite. À vrai dire, je suis en pilotage automatique et je ne sais pas trop ce qui se passe, si ce n'est que je pleure beaucoup et que j'accepte volontiers de m'installer chez elle.

Le sinistre s'est déclenché au rez-de-chaussée, et si les étages sont fouillés jusqu'aux moindres recoins, personne ne s'intéresse aux sous-sols. Je descends à la cave. J'ouvre la porte. Je regarde. Il y a des traces d'usure sur la serrure. *L'autre* a essayé de l'arracher. Il a dû se bousiller les doigts. Et puis il a rangé nos affaires. Je m'attendais à voir des trucs partout, un bordel de fin du monde, des papiers dans tous les coins. Non. Tout est en ordre. Il a tout aligné et s'est installé

sur le lit.

Là, il est mort de déshydratation.

Il est tombé par terre. Il ne bouge plus. Il est recroquevillé. C'est une mort atroce, mais... merde, et Christine ? C'était pas atroce, peut-être ? Et...

Je prends son pouls. Rien. *Y a deux fous qui se regardent dans un miroir...* Je pense à Gauchon. Peut-être que... ? Mais, non. Je ne peux pas assurer seul la manutention de la broyeuse.

Enfin, je prends conscience que mon frère est vraiment mort et que je me retrouve tout seul avec l'entité. Je tombe à genoux et je fonds en larmes.

Selon Aristote, *l'archè*, l'origine de toute chose, est le feu. Aristote a, vraisemblablement, piqué l'idée à Héraclite. Pour eux, l'univers se crée et se détruit dans le feu. Le feu est, en outre, la théophanie par excellence : le buisson ardent, la foudre... Moi, j'y vois simplement quelque chose de propre. Mon goût du feu est pragmatique.

ACTE 5

Corollaire

Comme tous les primates mais plus encore, les humains – fragiles, menacés – ont appris à survivre en s’attachant fortement au nous et en percevant tous les eux comme des ennemis potentiels. [...] Cela rend notre espèce, en un mot, parano. La paranoïa, maladie de la surinterprétation, est la maladie congénitale de notre espèce.

À l’époque de nos ancêtres lointains, cette structure paranoïaque a sans doute été indispensable. Elle ne l’est plus ; elle est même devenue contre-productive ; mais, gravée à même nos circuits cérébraux, elle perdure.

Nancy Huston,
L’Espèce fabulatrice

Un, deux, trois, je vous présente, tout d'abord, *Quelques-uns*. Cette curieuse bestiole a développé un sens des valeurs incompréhensible si on ne le met pas en rapport avec une caractérisation de base : *l'homme suppose* n'existe pas – il n'y a que des *sapiens* – et ils vivent en groupe, mal le plus souvent. Dans leur berda : une conscience sociale et un optimisme maladif, parfois caché derrière des dépresses de circonstance. Ce que Boissard appelle la « culture » coordonne les efforts des hommes pour préserver et perpétuer leur groupe. Ou, pour le dire autrement : la culture leur permet de s'inscrire dans un continuum commun, les empêche de crever de faim et de devenir fous. Enfin, plus ou moins. *Beaucoup de gens croient de leur, dans la tabouche. Qu'ils, ou, deviennent complètement, l'air.*

Une *story* est une succession d'improvisations / a posteriori, on peut avoir l'illusion de déceler une *dynamique* cohérente – on ne fait que mettre en valeur des « *faits* », pour le plupart hérités de nébrouses plus ou moins jolies. Que même l'individu le plus solide soit un pur produit de son époque, et une *particule* balayée par le vent de l'Histoire : tel est le scandale ontologique que nous récusons.

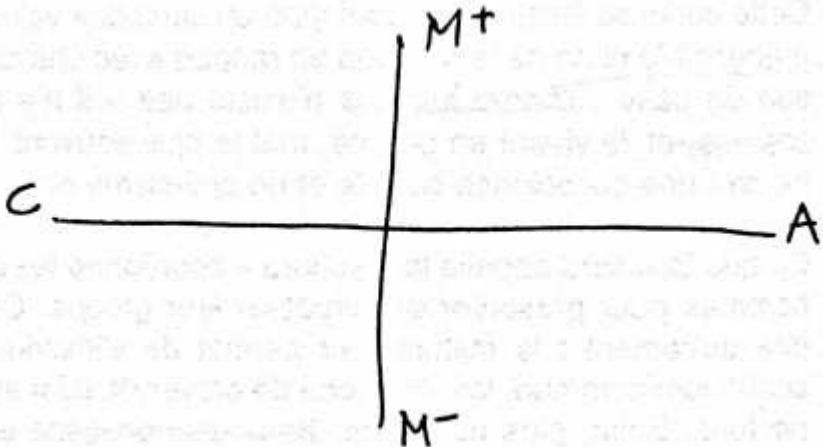
La construction fictionnelle, la *narativité*, permet de mettre de l'ordre et de la cohérence dans des mesures et des « *captations* » du réel – *fragmentées*.

Le récit s'inscrit dans le temps. Il a une direction. Le déterminisme est ainsi une figure essentielle du récit : quasiment sa dynamique. La *narativité*, c'est l'insertion de la conscience dans le temps ; de là vient que les animaux ne se racontent pas d'Histoire : l'homme se projette, l'animal constate. L'homme est une bête à fiction. Le Moi, insertion de l'individu dans un continuum fictionnel – la « culture ». L'identité nationale est essentiellement par un empiètement de principes tristes du jour et de l'action passées par le temps.

La fabrication comme ciment identitaire : la fiction comme base du collectif ; le dérive / partage, comme nerf de l'aventure communautaire. La *dynamique* générale échappant à notre intelligibilité, nous *inventons* nos fictions – et créés pour nous inspirer des êtres hors pair, *soûlés* et *aboussés* de leur propre destinée.

On existe par convention

Voilà, l'intuition de Boissard est la suivante : il n'y a pas de « culture » sans *storytelling* – c'est-à-dire sans récit fondateur. Et pas d'identité sans violence identitaire. Pour y voir un peu plus clair, reprenons l'un des schémas de Boissard.

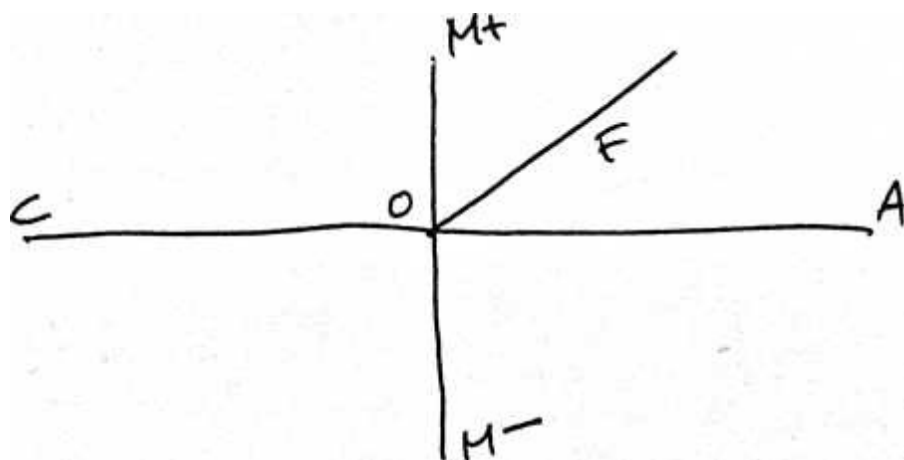


Soit un axe des abscisses (x) qui serait celui du *sentiment d'appartenance communautaire*, un axe qui se déroulerait entre deux pôles, d'une part celui du plus fort degré d'appartenance communautaire (le *nous*) (C.) – fût-ce une adhésion de pure forme, un conformisme hypocrite à la Tartufe –, et celui de l'anarchie d'autre

part (le je) (A.), qui est improvisation identitaire, free-style – fût-ce une anarchie de pure mondanité ou une rébellion « artiste », c'est-à-dire le plus grand conformisme derrière un sentiment aigu d'individualisme et/ou de solitude. *On peut avoir un très fort sentiment d'appartenance communautaire dans une société individualiste ou un fort sentiment de sa singularité dans une société communautaire.*

Soit un axe des ordonnées (y) qui serait celui de la violence. À partir du point 0, deux forces centrifuges poussent vers deux pôles : un pôle de violence qui tend à servir les intérêts *réels* ou *supposés* du groupe (M.+), et un autre qui est *rejet* du groupe : contre le groupe et/ou contre soi avec, en dernière extrémité, le suicide (M.-). Plus on s'avance vers C. dans la zone M.+ , moins on croquera de petits délinquants brutaux, mais plus le risque sera grand de croiser des idéologues violents. Dans la zone A./M.+ , ce serait plutôt l'inverse. Pour les suicidaires et les dépressifs... Hey ! C'est en bas du tableau que ça se passe. Bien sûr, n'oublions pas que chaque être humain appartient à plusieurs groupes simultanément... Ce « tramage » d'appartenances communautaires justifie selon Boissard l'axe des ordonnées, tel qu'il l'a conceptualisé : si un individu appartient à *plusieurs groupes simultanément, tous ces groupes n'ont en revanche pas une égale valeur à ses yeux ; en effet, l'un de ces groupes le définit plus que les autres* – et ce sera le groupe où l'individu en question peut se situer en CJM.+ , c'est-à-dire le groupe pour lequel son « sentiment d'appartenance communautaire » peut le pousser à la plus grande violence ;

Pour Boissard, *plus l'on s'éloigne du point 0, plus on entre dans la fiction, dans le storytelling.* *Storytelling* du groupe ou *storytelling* de l'individu, c'est-à-dire l'histoire qu'il se raconte sur sa propre histoire. Tout homme se situe sur une ligne F., transversale aux différentes zones. Le sentiment d'appartenance communautaire est, en somme, d'autant plus fort que l'on adhère au *storytelling* qui fonde le groupe. Et le sentiment de sa solitude est d'autant plus fort que l'on élabore un *storytelling* qui justifie la solitude.

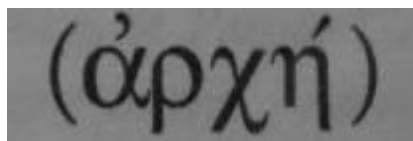


SE TIRE DU LIVRE DES VIOLENCES DE WILLIAM
T. VOLLMANN, QU'ON NE PEUT QU'ÈNE SUSPECTER
D'ANGÉLISME, QUELQUES DIVERSIONS SUBSIDIAIRES.

EN GROS : VOLLMANN EXPLIQUE QU'IL A ÉTÉ BIEN
MIEUX REÇU DANS LES PAYS PAUVRES, SUBSANNIENS, QUE

ACTE 6

Archè



Quand on me dit : « Je vais écrire une histoire sur un ouvrier au chômage dans le Pas-de-Calais ! », ma foi... c'est une histoire comme une autre, l'ouvrier devient un personnage de fiction au même titre que Hulk ou... Jeanne d'Arc. Alors oui, pourquoi pas ?

Seulement, voilà, on ajoute que l'ouvrier va être traité de manière « réaliste ». Nom de Dieu, c'est quoi le « réalisme » ! Je vais vous le dire : c'est une convention culturelle. Il y a des codes de représentation. On les connaît. Plus ou moins consciemment, d'ailleurs, mais on les connaît.

Si vous filmez Hulk en caméra-épaule, avec un montage cut, on va vous dire que vous filmez de manière « réaliste », « documentaire », on a plein de mots passe-partout pour étiqueter tout ça, ces foutus outils-qui-permettent-de-faire-semblant-mieux-que-les-autres. Si vous faites de longs plans-séquences sur votre ouvrier dans le brouillard, avec, disons, l'air de la Casta Diva en toile de fond, ça va faire artiste, dandy, ce que vous voulez. Alors, ceux qui prétendent faire « réaliste » privilégieront la chronique, ils renonceront à la dramaturgie classique, ils feront des « tranches de vie », et puis ils garderont peut-être la caméra-épaule, etc. plieront gratuitement les connexions logistiques entre les personnages et le spectateur » : le héros va aux w.c., il a le nez qui coule...

Eh ben, c'est de l'esbroufe. Ça reste représentation et ça n'a pas plus de réalité que les ombres dans la caverne de Platon.

Au moins, avec Hulk, le pacte est clair : on ne peut pas confondre. Ou alors faut sérieusement consulter.

Donc, moi, la fiction ne me dérange pas. Je veux dire : des personnages baroques, « bigger than life », ça ne me dérange pas. Il est là, le credo. Quand on fait une fiction « à personnages », l'intérêt réside dans l'introspection et/ou dans les interactions. C'est ça, l'essence du truc. Alors, qu'il s'agisse d'ouvrier, de monstre vert ou du prince de Danemark, il y a moyen de faire de la bonne fiction.

Le « réalisme », ça peut très vite devenir de la fausse monnaie, de la propagande. Les JT dégueulent de fictions réalistes ! Et ; parfois, le meilleur moyen de parler de la réalité, c'est justement de ne pas cacher les procédés de mise en scène.

« Ceci n'est pas une pipe. » On n'a jamais fait mieux !

Au demeurant, pourquoi les livres devraient-ils coller au langage parlé ? On a les dictaphones, pour ça ! Si un auteur veut improviser devant son dictaphone et publier son œuvre en MP3, il le peut. Le « réalisme », c'est une mise en scène – si on perd de vue qu'il s'agit de mise en scène, on renonce d'office à la moitié de son sens critique.

Jean Renoir, par exemple... merde, même lui ! qui disait : « Avec le cinéma en noir et blanc, au moins on ne pouvait pas imiter la nature. Avec la couleur, il va falloir inventer autre chose... »

Est-ce qu'on invente !

Oui ! Mollement.

Et moi je vous le demande : serions-nous devenus si médiocres que seul le réalisme arrive encore à nous émouvoir !

02/01/2014

Rosina a eu le sentiment de perdre ma mère pour la deuxième fois. Elle pleure beaucoup. Les traînées de khôl qui lui coulent des yeux mettent carrément son visage en prison. Je la console avec les locutions d'usage, tellement pratiques en cas de décès.

Pour le reste, l'hiver est doux.

Je lui annonce que mon frère et moi mettons notre vengeance en stand-by. Je lui annonce que nous allons être papa. Je lui annonce que nous allons sensiblement modifier notre organisation.

Elle me dit :

— Je ne suis pas sûre de TOUT comprendre...

Dans l'air : un soupçon de bergamote...

Elle me dit :

— C'est QUOI, cette histoire de paternité ?

... de la bergamote ou du jasmin..

Elle me dit :

— Il est où, ton frère ?

Rosina adore les encens. Son mélange préféré : de la myrrhe avec de l'encens pontifical. Pour le reste, des plinthes en PVC recouvrent les circuits électriques qui courent au ras du parquet. Il y a des rideaux en nylon devant les fenêtres. Un petit cylindre d'encens déposé sous le rideau – et hop ! Nylon, vinyle, un dégagement toxique potentiel qui...

Quelque chose passe dans mon regard comme un courant d'air froid.
Et, comme les autres, elle me dit :

— Jérôme ?

— Oui...

— Ne me regarde plus comme ça, s'il te plaît...

04/01/2014

Je n'ai pas beaucoup d'affaires à récupérer dans l'appart, rien qui ne soit pas carbonisé, et j'ai déjà bien vidé la cave. La mémoire de l'entité a été numérisée et tient sur deux disques durs externes LaCie CloudBox de deux téraoctets chacun.

Seule la malle est difficile à transporter, où je prétends garder l'essentiel de mon patrimoine. *L'autre* y est emballé dans une housse sous vide en plastique transparent. Son jeûne prolongé lui a fait perdre le tiers de son poids et, pour tout dire, on ne se ressemblait plus vraiment quand je l'ai retrouvé. C'est rare de contempler son squelette, c'est une expérience que je ne recommande pas. À l'aide de seringues médicales d'une contenance de vingt millilitres, j'ai injecté dans son corps un bon litre de formol, surtout dans les intestins et l'estomac. Et puis je l'ai « plastifié » dans sa housse. Il m'a suffi de brancher un aspirateur sur l'embout prévu à cet effet, au milieu de la housse. Procédé de fortune, ça n'empêchera pas la décomposition, mais les humeurs diverses resteront sous plastique.

L. et moi déposons cette malle dans le box personnel que je loue dans un centre de stockage pour particuliers à Noisy-le-Grand. Ce box me coûte 400 euros par mois. Outre la malle, je peux y entreposer mes vieilles armoires métalliques – armoires dont la patine grisâtre me fascine, mais que L. refuse de voir chez elle.

Ce box, ce n'est pas l'idéal. Bien sûr. Mais je dois m'installer dans ma nouvelle vie avant d'envisager sereinement les moyens de liquider tout à fait l'ancienne.

Le centre de stockage se situe au 36 route de Neuilly, à côté de la Marne, dans un ancien entrepôt industriel. Il propose, entre autres commodités, deux quais de déchargement couverts et trois accès différents. C'est un bâtiment vaguement jaune et mauve, avec une imitation de phare à l'entrée et, sur sa droite, un terre-plein recouvert de gazon. Le bâtiment est haut de quatre étages. Situé à proximité d'une déchetterie, il jouxte une station-service et un parking. De l'autre côté de la N370, qui passe devant, s'étend un ensemble de petits pavillons familiaux, tous austères et courts sur pattes. Il n'y a aucun commerce de proximité, ni aucun espace vert en dehors de quelques ronds-points recouverts de rudbeckias jaunes en massifs. En hiver, c'est assez déprimant et personne ne traîne vraiment par ici. 400 euros par mois, ce n'est pas donné, surtout compte tenu de ma

situation financière, mais je pense que ça les vaut. Le ronronnement des poids lourds sur la nationale bercera mon frère, le temps que je trouve un moyen de détruire son cadavre. Quant à mes armoires métalliques, au pire, je les revendrai sur leboncoin.fr.

Je peux maintenant me consacrer à mon nouveau groupe d'appartenance, essayer d'en comprendre les règles et les buts. Je partage déjà la même structure mentale que mes voisins, je ne doute pas une seule seconde qu'ils ont des secrets dégueulasses, eux aussi – et si nous respectons la surface des choses, on peut s'entendre, friser front commun. C'est jouable.

Quand elle regarde les infos, L. me dit parfois : « J'ai des doutes sur le monde qu'on est en train de construire. » Elle est inquiète. Mais, précisément, on va au restaurant, on trouve le temps de faire l'amour, tout n'est pas si tragique.

Une vie complète pour moi tout seul ! À presque quarante ans, je peux m'estimer chanceux, certains attendent ça toute leur vie.

08/01/2014

L. est enceinte. Nous regardons l'écran, on cherche à comprendre quelque chose à l'échographie. Le médecin balade la sonde sur le ventre de L.

Elle me serre la main. J'aimerais dire, pour le plaisir simple d'un détail romantique, qu'elle me broie les phalanges, mais c'est plus une caresse qu'autre chose, presque une absence. Un réflexe.

Ça bouge sur l'écran. Le type me dit : « C'est une demoiselle... » Il nous montre un truc et nous assure qu'on distingue les grosses lèvres de la vulve.

Ensuite, il balade sa sonde et s'arrête sur une tache qui bouge. Un cœur qui bat, il dit. Je regarde le cœur. Puis la forme hydrocéphale bizarre, un genre d'Alien, qui se prend déjà ses 4,5 MHz dans la tronche en guise de bienvenue. Je le distingue mal à travers mes larmes, mais il bat, ce cœur, très clairement.

C'est une demoiselle.

Je rêve pour elle de grands espaces – des voyages, des horizons nouveaux. Pas de cave, en tout cas ! Et de l'air frais, toujours !

Cette créature va naître avec un crâne *mou* afin de ne pas trop déchirer le sexe de sa mère lors de l'accouchement. La Nature me fascine.

Pendant quelques secondes, j'ai le sentiment de faire partie de quelque chose d'immense, je me sens calme, et puis je perçois un bruit de klaxon, suivi d'une insulte.

L. et le toubib ont déjà filtré l'info, ils s'en foutent, eux, du klaxon, ils regardent l'écran – l'univers se réduit, à ce moment précis, aux quelques centimètres carrés du système de visualisation de l'échographie.

Moi, ce klaxon, il me rappelle qu'il y a toujours un bon paquet d'énervés dehors, ils veulent se faire une place au soleil, et j'espère que le Destin saura leur parler – parce que moi, s'ils s'approchent trop près de la petite, je ne leur ferai pas de cadeaux.

Appendice

MANUEL DE DRAMATURGIE

(Extraits)

Une majorité de Britanniques sont convaincus que Sherlock Holmes a réellement existé mais 23 % d'entre eux pensent que Winston Churchill était un personnage de fiction, révèle une enquête publiée lundi.

Parmi les 3 000 personnes interrogées pour ce sondage, 47 % sont persuadées que Richard I^{er}, dit Cœur de Lion, n'a jamais été roi d'Angleterre mais n'a vécu que dans les livres, alors qu'il a régné de 1189 à 1199. Winston Churchill, Premier ministre de 1940 à 1945 puis de 1951 à 1955, est lui aussi considéré comme un personnage fictif par 23 % des répondants, tout comme Cléopâtre (4 %), Gandhi (3 %) ou l'écrivain Charles Dickens (3 %), précise l'enquête réalisée pour le compte de la chaîne UKTV Gold.

En revanche, 58 % des personnes sondées croient que Sherlock Holmes, personnage créé par Arthur Conan Doyle en 1887, a réellement existé.

AFP, 03/02/2008

«... tout ce que nous voyons dans la rue [...] ne fait qu'aiguiser notre désir d'en voir davantage, de traîner, de traîner et de traîner encore avec quiconque voudra bien de nous dans une quête sans fin de quelque vérité urbaine. Notre prière du soir : Seigneur, accorde-moi encore juste un jour, encore juste une nuit, laisse-moi voir, entendre quelque chose qui sera la clef, la métaphore parfaite de tout ce chaos. »

Richard Price, « Ante mortem »
(préface à *Baltimore*, de David Simon)

Ou alors, plus simple et plus direct, le conseil *jazzy* d'un Boris Vian :

« Rien à cirer de ton opinion, dis simplement ce qui s'est passé. »

Avertissement

Quand on commence à détailler des principes d'écriture, il y a toujours un emmerdeur pour défendre je ne sais quelle « entorse au règlement » en s'autorisant d'un film fameux. « Ah ! Ouais... mais Lynch, il fait pas comme ça ! » Et le type en profite pour pondre une bouse. Le patronage d'un chef-d'œuvre sert la plupart du temps d'excuse et de cache-misère. Il justifie la radicalité d'une démarche, au détriment de l'art lui-même. De ce point de vue-là, il aurait paradoxalement tendance à tirer vers le bas ou à donner de la visibilité aux snobs.

Les œuvres qu'on décide de mettre dans son panthéon personnel, les chefs-d'œuvre, nous requinquent et nous permettent de faire provision de courage et d'insolence : ils nous poussent au cul, très clairement, mais ils sont en général d'une aide assez limitée pour résoudre les problèmes quotidiens que pose l'écriture.

Les films ratés ou les films « qui auraient pu être mieux » sont dix fois plus riches d'enseignements. Ça n'engage que moi, mais il me semble que s'appuyer sur les exemples des manuels de dramaturgie, justement (les exemples cités étant des films réussis), n'a aucune utilité pratique, sauf à reproduire en moins bien. À bon entendeur...

Chapitre 1

Situation dramatique / récit / histoire

Selon Alan Moore, la première question que se pose un scénariste est : *«[...] de quoi parle l'histoire ; pas l'intrigue, ni le déroulement des événements à l'intérieur de l'histoire, mais quel est le véritable sujet de l'histoire. »*

John Truby, un *script doctor* du genre gourou, distingue quant à lui le concept, d'une part, et la prémisse, d'autre part. Le « concept » selon Truby recouvre à peu près le point soulevé par Moore :

— De quoi parle ton histoire, bordel ?!

Il me semble que cette question est fondamentale.

J'ai remarqué que pas mal de gens confondent un peu tout ça... d'où ce premier chapitre !

[...]

Avant d'écrire, et pour faire au plus court, je dirais qu'on doit se poser deux questions simples :

— C'est quoi l'histoire ? »

« Ça raconte quoi ? »

Ces deux questions sont fondamentales et ne sont pas équivalentes. La nuance mérite d'être développée.

Quand un jeune auteur-réalisateur a son *thème*, il croit qu'il a son histoire. Erreur.

— Ça raconte quoi, ton truc ?

— C'est un mec qui n'est pas à l'aise dans la vie... il veut changer de vie...

— Et donc ?

— Ben... ça raconte un malaise... un rapport douloureux à l'existence... et les stratégies qu'on peut développer pour essayer de s'en sortir.

— OK. Développe.

— Le mec est, disons, médecin. Il voit défiler les malades. Alors, il y a ceux qui n'ont qu'un petit bobo et s'en font un événement. Ils n'arrêtent pas de geindre. Le monde se réduit à leur rhino, leurs règles douloureuses ou leurs cors aux pieds.

— Ah.

— Ouais. Enfin, bref, ça le déprime. Et ceux qui souffrent *vraiment*... les cancéreux, par exemple... le dépriment encore plus.

— Il est tout à la fois déprimé à cause de la futilité des uns et de l'authentique souffrance des autres.

— Voilà. Sachant que les premiers peuvent vite devenir des seconds.

— Hum... Et c'est quoi l'histoire ?

— ...

— C'est quoi l'histoire ?

— Ben... je viens de te dire.

— Ah, non.

— Si. C'est un médecin qui voit défiler les malades. Alors, il y a ceux qui n'ont qu'un petit bobo et s'en font un événement. Ils n'arrêtent pas de geindre. Le monde se réduit à leur rhino, leurs règles douloureuses ou leurs cors aux pieds.

— C'est pas l'histoire.

— Mais si.

— Mais non.

Vous ne pouvez pas imaginer le temps qu'on perd ! Véridique.

Posons deux bases d'histoires, à partir du « thème » ci-dessus. Pas forcément des histoires très bonnes, mais ça n'est pas le sujet :

Gilles Montaigne, 52 ans, médecin généraliste de province, s'enlise dans la morne quotidienneté de son cabinet. Sa femme l'ennuie. Sa maîtresse aussi. La déprime se profile... jusqu'au jour où Damien Bernet, 22 ans, un hypocondriaque particulièrement inventif, débarque dans son cabinet. Damien tient absolument à convaincre le monde entier qu'il est sur le point de mourir. Et le monde entier semble se réduire, dans l'esprit de Damien, à Gilles. Damien s'incrute. Damien est omniprésent. Damien est un boulet ! La vie de Gilles va basculer radicalement. Ce que Gilles ne sait pas, c'est que Damien est son fils, né d'un ancien amour aujourd'hui oublié. Le jeune homme veut rencontrer son père et...

Et patati patata.

Ou :

Gilles Montaigne, 52 ans, médecin urgentiste, est de plus en plus dépendant d'anxiolytiques. Le quotidien d'un grand hôpital parisien est dur pour les nerfs. L'incurie des pouvoirs publics n'a d'égal que leur cynisme. Les soignants sont de plus en plus victimes de violences physiques et verbales. Gilles n'a pas de femme, pas d'enfants. Il croit que sa vie n'a aucun sens. Jusqu'au jour où une jeune femme débarque, après avoir raté un suicide. Entre les deux, une étrange

relation va se nouer. La jeune femme revient régulièrement. Jusqu'au jour où Gilles s'aperçoit, dans les fichiers de l'administration, que la jeune femme est décédée depuis plusieurs mois... et qu'il se coltine manifestement un fantôme qui refuse sa mort...

Et patata patati.

On peut, sur ces deux bases, raconter le malaise d'un homme qui va reprendre goût à la vie. Ou pas, d'ailleurs.

Globalement, les jeunes auteurs cernent assez vite leur thème (« je veux raconter l'histoire d'un homme qui a l'impression de passer à côté de sa vie... »), mais peinent à trouver leur histoire. Pour les auteurs plus expérimentés, j'ai cru remarquer que c'est plutôt l'inverse : sur la base d'une situation dramatique simple (disons : une femme se réveille un matin avec le pouvoir de lire les pensées des autres), une histoire est vite esquissée. Le thème, en revanche, met plus de temps à émerger. Pour la simple et bonne raison qu'une même histoire peut raconter plusieurs choses, selon le point de vue. D'où le nombre assez conséquent de documents courts, comme les synopsis, qui permettent de tester le matériau, d'envisager différentes pistes, et de préciser ce qu'on va raconter.

(Et, oui, les jeunes auteurs ont souvent des thèmes de départ assez déprimants. Je suppose que c'est l'époque qui veut ça.)

Alors, parfois, quand vous avez illustré ça, ça continue ailleurs :

— Ah ! Mais, oui. J'ai mon histoire. En fait, tu ne m'as pas demandé qui était mon personnage, c'est pour ça...

— Bon, je t'écoute.

— Alors c'est l'histoire de François, 40 ans. Il est médecin généraliste à Toulouse. Comme il s'ennuie, il fait souvent de longues balades la nuit. En fait, il déprime. Dans son cabinet, il voit défiler les malades. Alors, il y a ceux qui n'ont qu'un petit bobo et s'en font un événement. Ils n'arrêtent pas de geindre. Le monde se réduit à leur rhino, leurs règles douloureuses ou leurs...

— Cors aux pieds. Oui, continue.

— Et donc, François, il erre dans la nuit.

— Et je suppose qu'il va croiser une galerie de personnages un peu baroques.

— ...

— Des rencontres un peu « décalées » ? Avec même une putain de « scène onirique » au milieu ?

— Comment tu le sais ?

— Je le sais, c'est tout.

— ...

— Je le sais, parce que tout le monde fait la même erreur. C'est pas

une histoire, ton truc, c'est une situation. Un tableau. Dans le meilleur des cas, un portrait.

— Et j'ai pas le droit d'en faire un ?

— Si. Mais c'est pas une histoire. C'est une succession de moments. De moments interchangeables, qui plus est. Ça peut s'apparenter à la chronique. Mais ce n'est pas une histoire... Dans les deux exemples ci-dessus, il y a une situation de départ qui va être bousculée par un élément déclencheur (l'arrivée d'un personnage qui a manifestement un but) et une question en suspens : quand est-ce que Damien va avouer son identité ? Pourquoi Gilles se coltine un fantôme ?

Après, on se fait traiter d'enculeur de mouches. Du coup, ben... on ne voit que des chroniques. Des trucs « intimistes » et « réalistes », des « petites choses », des non-dits, des silences.

Les films sont chiants.

La critique est contente.

Et tout le monde dit qu'on manque de scénaristes.

On vit dans un monde curieux, quand même !

[...]

Chapitre 3 « Sens » / thème

[...]

Le « sens »

« Je ne vois pas pourquoi les gens attendent d'une œuvre d'art qu'elle veuille dire quelque chose alors qu'ils acceptent que leur vie à eux ne rime à rien. »

David Lynch

Un : très peu de personnes acceptent l'idée que leur vie ne rime à rien. Deux : les films de Lynch sont tous très chargés sur le plan du sens. Mon Dieu, que les grands artistes sont cabots, parfois ! À mon avis, Lynch devait répondre à quelqu'un qui lui demandait pour la énième fois d'expliquer *Mulholland Drive*, et il en avait plein le dos.

Le « sens », donc

Le « sens » est souvent lié à l'objectif du personnage principal.

Deux psychologues, Wegner et Vallacher (1984) ont proposé une théorie selon laquelle les gens s'efforcent toujours de donner un sens très général à leur action. Il s'agit en somme de s'identifier à ses aérions, de ne pas être simplement le mercenaire de la nécessité. Ainsi une mère de famille va dire qu'elle s'occupe de sa famille, voire qu'elle « prépare le dîner », et pas simplement dire qu'elle accommode pour sa descendance un bout de cadavre de bœuf. En fait, il ne s'agit pas de donner un sens à *tout*, mais bien d'inscrire certaines actions dans le cadre d'un projet général.

En dramaturgie, c'est à peu près la même chose : l'objectif est censé fonctionner comme une métonymie, il ouvre sur quelque chose de plus grand, voire quelque chose qui le dépasse. L'objectif d'un personnage joue toujours à deux niveaux : le niveau quotidien, celui de la nécessité immédiate et du conflit concret, et le niveau plus large du sens que cet objectif donne à sa vie.

Un homme qui décide de venger l'honneur d'une femme violée, par exemple, n'est pas un simple justicier un peu trop à cheval sur la loi

du talion. C'est – ou ça devrait être, en tout cas – un homme dont l'équilibre personnel dépend de cette vengeance. Cette vengeance est un *divertissement* dans le sens pascalien du terme. L'intérêt, dès lors, n'est pas tant de savoir s'il va réussir à liquider les affreux que de saisir ce qui se cache derrière tout ce cirque.

C'est ça, le sens. Et il implique un thème. Attention : un thème n'est pas une thèse. Il ne s'agit pas de « faire une leçon de morale ». Qu'une œuvre veuille dire quelque chose n'implique pas un « message » intelligible. Qu'une œuvre ait du sens n'implique pas que ce sens soit réductible à deux ou trois aphorismes cohérents.

Écoutons ce que nous dit Stephen King : « J'ai été stupéfait de découvrir à quel point la "pensée thématique" pouvait être utile. [...] Je n'ai jamais hésité à me demander, soit en entamant la deuxième mouture d'un livre, soit *quand j'étais coincé à la recherche d'une idée pendant la première*, sur quoi j'écrivais et pour quelle raison je passais autant de temps à l'écrire, alors que j'aurais pu jouer de la guitare ou aller faire un tour à moto. Qu'est-ce qui me tenait attaché à ma meule ? La réponse ne vient pas tout de suite, mais il y en a en général une, et il est en général assez facile de trouver laquelle. Je ne crois pas qu'un romancier, eût-il écrit plus de quarante bouquins, ait beaucoup de thèmes de prédilection. [...] Je dois clore ce petit sermon par un mot de mise en garde : se lancer dans l'écriture en partant de grandes questions et de problèmes thématiques est la meilleure recette pour faire de la mauvaise fiction. La bonne fiction part toujours d'une histoire et progresse vers son thème ; elle ne part presque jamais du thème pour aboutir à l'histoire. »

En somme, ce qu'on appelle le « sens » d'une œuvre est peut-être justement ce qui dépasse l'intelligible – une sombre histoire de vengeance à la Charles Bronson, par exemple – pour ouvrir vers la poétique personnelle de chacun.

[...]

L'un des premiers clichés de la dramaturgie fast-food consiste à poser d'emblée que se coltiner des problèmes va faire « évoluer » le personnage... Je pique à Ken Bruen cette citation de Bruce Robinson :

« L'évolution d'un personnage n'existe pas. Il y a un personnage et il y a une évolution. Je ne sais pas où ils se rejoignent. Au début d'un film, un type hait les Noirs et, à la fin, il saute une Noire ; c'est l'évolution de son personnage. Bon, merci beaucoup. Est-ce que j'ai vraiment passé toute ma vie d'adulte à apprendre ça ? »

L'évolution binaire à la sauce hollywoodienne est motivée par la nécessité de délivrer un message. *À la fin, il saute une Noire*. Et gros warning sur l'idée morale de base : le racisme, c'est pas bien. Ou comment prendre le public, au mieux, pour de grands enfants... au pire, pour des neu-neus de compétition.

Et l'on voit bien, là, le rapport ténu entre « sens » de l'œuvre et caractérisation du personnage.

Plaqué sur une trame sommaire, ce genre de schéma avant/après rassure le scénariste. À sa décharge : la plupart de ceux qui font profession de lire des scénarios, entre autres pour savoir s'ils les produisent ou pas, s'arc-boutent sur un certain nombre de « principes », et surtout sur cette foutue question de « l'évolution » du personnage.

À vrai dire, l'évolution réelle d'un personnage compte moins que son évolution potentielle ; à défaut d'évolution, le champ de ses expériences – et ce qu'elles racontent sur nous – importe beaucoup plus...

Pour développer ce point, parlons du subtil distinguo « tragédie/mélo ».

Dans le théâtre classique français, un personnage de fiction passe de dilemme en dilemme. Par exemple, untel est amoureux... c'est un roi... mais, pour des raisons qu'il serait trop long de rapporter ici, il doit choisir entre rester sur le trône (et abandonner son amour), ou abandonner son trône (et partir loin avec la femme qu'il aime). En somme, le choix réside entre son devoir et son plaisir.

Là-dessus, on ajoute moult querelles de pouvoir basement politiques, avec de solides connards en toile de fond, manière de signaler que si le héros s'en va, il laissera la merde tomber de belle hauteur sur un peuple apeuré qui n'en demandait pas tant.

Il n'y a pas cent choix possibles et ce genre de dilemme caractérise la tragédie.

Notons que l'on trouve, plus souvent qu'à son tour et comme s'il en pleuvait, des dilemmes dans les comédies.

En fait, on emploie le mot « tragédie » par opposition au mot « mélo ». Dans le mélo, le personnage n'a pas vraiment de choix à faire : il affronte, avec plus ou moins d'élégance, les difficultés. Il est ballotté par les événements, il surnage à la surface des choses et de lui-même. Sa caractérisation est souvent extérieure : on va en faire des tartines sur son milieu social, ses « tics », etc. Le personnage ne manquera pas de réalisme – mais il manquera sans doute d'épaisseur ; en tout cas, il ne sera pas moteur de l'action.

Donc gardons l'idée centrale que, lorsqu'on *raconte une histoire*, le dilemme est un outil puissant pour conduire l'action et caractériser un personnage de fiction.

Au début d'un film, un type hait les Noirs et, à la fin, il saute une Noire. Au début, le type rencontre une Noire ; elle réveille chez lui des sentiments ambigus – je veux dire : elle ne se contente pas de le faire bander. Bon, là, on voit se dessiner le dilemme potentiel, mais ça reste

de la simple exposition : en l'absence d'enjeux clairs, le malaise de notre personnage ne peut guère s'élever jusqu'au dilemme. On a une situation dramatique à l'état brut, sans cuisine narrative.

Voilà une scène possible : à un moment, notre type rencontre la Noire dans la rue ; or, là, il est avec ses frangins, racistes en puissance ; ses frangins agressent la fille. Qu'est-ce qu'il va faire ? Tenter de sauver la fille, au risque de se couper de sa bande ? Ou s'en prendre à la fille, avec la certitude qu'elle ne lui pardonnera jamais ?

Les termes du contrat sont clairs, c'est ce qu'on appelle les enjeux. Sans enjeux, pas de dilemme : quel que soit le choix, il y aura une perte.

Un « oui » appelle un « non » : on ne peut pas sortir de ça. Et je ne suis pas loin de penser que cette règle concerne autant la réalité que la fiction.

Cette scène d'agression – et le dilemme qu'elle induit – ressemble à une scène « obligée », quasiment induite par la situation dramatique de base. Elle fonctionnera pourtant très différemment selon les cas. Posons que le personnage a basculé dans la haine de soi ; depuis qu'il a reconnu ses sentiments envers une Noire, il s'insulte lui-même, tente de vaincre ses insomnies en s'épuisant en salle de sport, voire se mutile, etc. Là, dans notre scène, il a l'occasion de renforcer ses convictions racistes et de taire son désir en tabassant celle qu'il aime ou, au contraire, de donner une chance à ses nouveaux sentiments...

La haine de soi, en cas de réponse raciste au dilemme, fait basculer le personnage dans la haine de l'autre. Le sujet que le scénariste se coltine devient la fuite en avant, la honte, la pression du groupe, etc.

S'il sauve la fille, il devra « se reconstruire » en dehors de son groupe d'origine. Le scénariste est sur un chemin difficile : faire de la bonne fiction avec une histoire édifiante. Son dilemme et la réponse apportée vont dans le sens d'une évolution binaire. Il va la sauver et puis, comme on est au cinéma, il va coucher avec elle. Cool. *Est-ce que j'ai vraiment passé toute ma vie d'adulte à apprendre ça ?*

En somme, un personnage peut résoudre des dilemmes sans évoluer : c'est, en soi, une caractérisation tout à fait acceptable dans la mesure où elle donne du sens à votre fiction...

[...]

Chapitre 7

L'objectif

[...]

Si on me demande d'écrire quelque chose sur un terroriste, par exemple, qu'il soit basque, écologiste radical ou islamiste, je ne peux pas postuler que le mec est une sorte de robot maléfique qui prend de l'absolutisme en intraveineuse depuis son enfance. Ou alors c'est que j'écris un gros blockbuster hollywoodien.

En général, je vais plutôt essayer de *comprendre* mon personnage. Ce qui ne veut pas dire que je vais tenter de faire passer le message que « les coupables sont des innocents qui s'ignorent », mais bien plutôt essayer de comprendre comment TOI, qui me lis, ou MOI, qui écris, pourrions éventuellement en arriver là.

Bref, la violence intéresse moins que les *mécanismes* de la violence. Et ces mécanismes sont intéressants parce qu'ils définissent notre quotidien, autant que la vie en société – et qu'ils nous définissent, NOUS.

Seuls les imbéciles confondent encore *comprendre* et *justifier*, et seules les vieilles salopes politiciennes associent encore *comprendre* et *excuser*. Passons... De fait, l'idéologie fait rarement de la bonne littérature...

Ne pas oublier, en tout cas, dans la vie réelle comme dans la fiction, que la raison ne sert en définitive qu'à justifier la déraison. Personne n'a envie de se voir comme un salopard : même un génocidaire a bonne conscience. Il doit se trouver des justifications. Idem pour les obscures salopes que je viens d'évoquer. Oui, oui, oui, je suis convaincu que X ou Y se voient comme des braves types. (L'idée, dès lors, n'est même plus de savoir qui a tort ou qui a raison, mais bien d'analyser les stratégies qu'on déploie pour se justifier.)

Et quand l'évidence est trop évidente, on peut toujours se protéger par le déni. Le déni, en dramaturgie, est délicat à manipuler parce que c'est une névrose assez linéaire, hermétique, et finalement stressante pour le lecteur et/ou le spectateur. Dans l'échelle de l'emmerdeur, le

candidat suivant relève de la psychiatrie... C'est le psychopathe – le mec qui admet et constate qu'il est en train de bouffer les doigts d'un gamin qui hurle de douleur, mais qui s'en fout complètement. Sauf cas exceptionnels, le psychopathe n'a aucune raison objective de commettre ses horreurs. Au mieux, il entend des voix, peut-être celle de Jeanne d'Arc, en tout cas pas celle de la raison.

Et là, autant dire les choses, faut avoir beaucoup de talent pour sortir une bonne histoire. Tout le monde ne s'appelle pas James Ellroy ou Thomas Harris. De fait, en général, on s'intéresse plus au flic qui lui court après qu'au tueur lui-même.

Voilà : un personnage a sa vérité. Laquelle se confond rarement avec ses propres discours rationnels. Un terroriste peut être intimement convaincu qu'il plante un avion dans une tour parce que sa religion le lui commande... Plus vraisemblablement, il a une histoire personnelle, des deuils au cul, des frustrations plein les bottes, des faiblesses inavouées, etc. On découvrira peut-être un jour que Ben Laden était un homosexuel refoulé qui a cru trouver son équilibre dans l'intransigeance religieuse, la haine motivée et la mâle promiscuité des campements afghans. En l'occurrence, j'en ai rien à foutre. Il est très bien chez les poissons. C'était juste pour donner un exemple.

Le scénariste a, normalement, besoin de travailler des personnages qui sont quand même convaincus qu'ils agissent *convenablement*. Ce qui n'empêche pas de travailler d'authentiques salopards, des pervers, etc. Mais c'est justement ça qui est intéressant... On peut tuer une personne pour en protéger mille. On peut aussi en tuer mille pour en protéger une. En tout état de cause, il y a une raison, en général mauvaise, mais là n'est pas vraiment la question : de fait, cette raison semble *bonne*, sinon suffisante, à notre personnage.

Je parlais de Bennie-poisson, juste au-dessus. Bon... à titre personnel, je ne suis pas sûr d'avoir envie de passer plus de dix secondes à m'interroger sur les motivations de ce mec. Je préfère une condamnation de principe. Mais... là n'est déjà plus le problème. On s'en fout, de mes préférences, n'est-ce pas ? L'idée, c'est de « donner sa chance » à ce personnage *si j'ai décidé de traiter le sujet* (comprendre : si j'ai décidé d'ouvrir ma gueule en public). Tout le monde a un point de vue spontané (c'est-à-dire idéologique) sur un événement donné ; la mise en perspective, en revanche, demande un peu plus de jugeote, de culture et de prudence. Il faut rappeler la complexité de l'humain, fût-ce dans toute sa pleine vacherie, là où dominant habituellement l'amalgame et le procès d'intention.

[...]

J'ai écrit précédemment que l'objectif d'un personnage est souvent un *divertissement* dans le sens pascalien du terme, et que l'intérêt n'est

pas tant de savoir s'il va atteindre cet objectif (une vengeance, par exemple) que de saisir ce qui se cache derrière tout ça. Qu'on me permette de développer un peu ces réflexions sur « l'objectif »...

L'objectif, donc

Dans la plupart des manuels de dramaturgie, on parle d'objectif quand on cherche à définir ce qui pousse le héros à agir. On tente ensuite de lui inventer un antagoniste, afin que celui-ci lui mette des bâtons dans les roues. Pour pimenter l'ensemble, on définit en parallèle des enjeux conséquents – manière de rappeler que l'objectif du personnage n'est pas un caprice, mais bien une question de vie ou de mort, et qu'il va lui falloir suer un bon coup pour s'en sortir indemne.

Le problème, c'est qu'une telle approche est trop morcelée, trop superficielle.

Exemple : soit un type fauché, disons un garagiste, un ancien petit malfrat qui a fait quelques mois de taule dans sa jeunesse. Ce type veut foutre le camp de son bled pourri ; il envisage donc de faire un braquage. Ça, c'est l'objectif. Quel va être l'antagoniste ? Il n'est pas induit par l'objectif. Nous n'avons que la difficulté du braquage.

Passons maintenant aux enjeux. Bon... là encore, rien n'est induit. « Foutre le camp du bled pourri » n'est pas une question de vie ou de mort, même si le bled est vraiment le trou du cul du monde. Du coup, il faut inventer des à-côtés. Par exemple, le braqueur a contracté des dettes et l'usurier du coin est prêt à lui casser les rotules s'il ne rembourse pas. Non ? Alors disons que... le braqueur aime la femme d'un autre et qu'il ne peut partir avec elle que s'il a les moyens de financer leur fuite. En tout état de cause, on voit d'office que le simple objectif « foutre le camp de ce bled » est trop abstrait et qu'on a besoin de le greffer sur quelque chose de plus concret – des dettes et/ou une histoire d'amour, par exemple.

On voit aussi qu'on peut explorer des centaines de pistes différentes. Et, là, forcément, c'est la bonne connaissance du thème que l'on veut traiter qui va orienter notre réflexion (voir le chapitre 3). Mais le thème, on met parfois du temps à le trouver. Alors... ? Qu'est-ce qu'on fait ?

En l'occurrence, une bonne situation dramatique évite de faire de fastidieuses mises à plat. La situation ci-dessus, n'est-ce pas... invite à l'exercice de style, à la « variation plastique », vu qu'elle n'est en elle-même pas très porteuse...

Eh bien, il me semble qu'en abordant l'objectif du héros *via* le « désir mimétique » tel que le définit René Girard dans *Mensonge romantique et vérité romanesque*, les questions d'antagoniste et

d'obstacle, voire d'enjeux, voire de dilemmes, deviennent nettement plus *denses*. Un personnage a un désir, certes. Disons plutôt qu'un personnage a de *l'imagination* ; cette imagination doit bien *être fécondée*, pour reprendre le terme de Girard, pour concevoir ce foutu désir dont on parle, non ? Eh bien, seul un tiers – le médiateur – peut ainsi solliciter l'imagination. Girard écrit : « Le désir [...] est chaque fois triomphe de la suggestion sur l'impression. »

Reprenons l'exemple du garagiste-braqueur. Pourquoi veut-il foutre le camp de son bled pourri ? On a envisagé des dettes ou une histoire de bonne femme. Mais que se passe-t-il si l'on postule que ce désir de foutre le camp *lui est suggéré par un médiateur* ? Essayons : le frère de notre héros a gagné de l'argent en faisant des affaires, il a quitté son patelin ; la femme du braqueur idolâtre son beau-frère ; même si ce « modèle » est absent, son « image » est insupportable au braqueur : l'absence du frère accentue son échec, à lui, qui n'est pas parti. Le braqueur, en fin de compte, n'a aucune envie d'aller voir le monde. Il aime bien bricoler ses bagnoles. Mais on le considère comme un loser, on se moque de lui, on l'humilie, et la jalousie qu'il éprouve pour son frère le ronge. Il décide de faire de l'argent rapidement (le braquage) et de partir ; il veut qu'on parle de lui comme on parle de son frère ; il veut impressionner sa femme, etc. Rien n'empêche, au demeurant, d'ajouter cette foutue histoire de dettes et d'en remettre une couche sur la romance au passage – mais, en tout état de cause, on a commencé à travailler notre braqueur *de l'intérieur* : les enjeux sont plus subtils, plus profonds, et finalement aussi puissants que la menace de se faire briser les rotules ou de ne pas partir avec la femme qu'on aime ; les enjeux deviennent existentiels ; toute cette chienlit engage l'essence même de notre braqueur, écrasé par son médiateur (son propre frère absent).

Le simple fait de définir la nature du désir triangulaire du personnage nous permet de *lier* tous nos éléments de manière très intime. Voilà pourquoi je ne suis pas très partisan de poser un objectif, puis un antagoniste, puis des enjeux. Si les choses ne s'imbriquent pas naturellement à partir de votre situation dramatique de base, il vaut mieux partir du seul objectif *en le questionnant avec la notion de désir mimétique*.

Un objectif qui n'est pas né d'un désir mimétique relève de la monomanie – ça peut donner un très bon personnage, mais c'est quand même un type d'individu très à part ! *Un ancien braqueur veut foutre le camp de son bled pourri*. C'est tout Hum... ? C'est un peu léger. Au minimum, on cherchera une médiation externe : le type a trop vu de films exotiques et nous fait Bovary chez les malfrats. Pourquoi pas ? Mais... c'est un peu « creux », non ?

Le médiateur joue un rôle tel que l'objet désiré peut devenir

secondaire. Exemple : la femme du braqueur le convainc de renoncer à son braquage ; mais le frère admiré revient au bled ; la présence de ce frère accentue la frustration du braqueur, qui décide de relancer son projet criminel parce qu'il a l'impression d'avoir moins de charisme... À vue de nez, en termes d'intensité dramatique, je pense que le braquage devient secondaire et que la jalousie devient le moteur du récit. On est loin de l'objectif de départ : « un type fauché veut foutre le camp de son bled pourri » ! Et comme ce qui se passe maintenant entre les deux frères est plus dense, plus violent, on a aussi un dilemme frais qui tombe quasiment dans l'assiette : le braqueur va-t-il écouter sa femme ou se laisser pousser par sa jalousie ? Et qu'est-ce qui se passe si la femme du braqueur est une ancienne petite amie du frère ? Etc.

Posons maintenant que le braqueur a désiré cette femme *parce que c'était l'une des amantes de son frère*. Le frère est parti, laissant cette femme seule. Jaloux de son frère et désirant ce qu'il a désiré, il demande à cette femme de l'épouser. Parce qu'elle retrouve un succédané de l'homme qu'elle a aimé, la femme accepte d'épouser le garagiste.

Ce mensonge a tenu quelques mois, mais... quand l'histoire commence, ce couple se déteste sans se l'avouer. Du coup... plutôt que de poser une femme altruiste qui va tenter de dissuader son homme de faire un braquage, comme je l'ai tout d'abord envisagé, et qui est d'ailleurs un peu convenu, ne serait-ce pas plus porteur d'envisager que c'est au contraire cette femme qui pousse son mari à tenter le braquage : elle veut qu'il réussisse son coup pour qu'elle soit enfin, *elle*, mise en valeur ; le braqueur n'est pas dupe, mais l'image de ce frère lui pèse trop, etc. Il se laisse alors convaincre par sa femme.

En dramaturgie, révéler l'inanité des objectifs peut donner une profondeur inattendue à votre histoire, tout en vous obligeant à (re)mettre vos personnages au centre de votre processus d'écriture.

En somme, soigner les enjeux n'implique pas forcément d'en faire une question de vie ou de mort – contrairement à ce que demande la dramaturgie fast-food... Et des enjeux de vanité pure peuvent se révéler aussi efficaces !

Voilà, on peut évidemment se passer du désir mimétique pour écrire... et, d'ailleurs, la plupart du temps, on s'en passe... ou alors on fait de la prose sans le savoir... mais ce désir, là... cette petite trouvaille de Girard, c'est un « truc » parmi d'autres qui peut vraiment vous sauver la mise à l'occasion !

Et puis, merde, comme le dit James Ellroy, il faut développer des mobiles, des buts pour ses personnages, il faut les travailler longuement et sérieusement – ça s'appelle simplement la COMPASSION. Et si vous n'en êtes pas capable, si vous êtes juste intéressé par votre

foutu nombril, allez vous faire foutre.

J'emprunte la matière de ce chapitre à 1. *Anthropologie de la fiction* de Boissard.

Chapitre 13

Un, deux, trois, je vous présente, tout d'abord, « l'homme ». Cette curieuse bestiole a développé un sens des valeurs incompréhensible si on ne le met pas en rapport avec une caractérisation de base : l'homme n'existe pas – il n'y a que *des* hommes, et ils vivent en groupe, mal le plus souvent. Dans leur barda : une conscience sociale et un optimisme maladif, parfois caché derrière des déprimés de circonstance.

Ce que Boissard appelle la « culture » coordonne les efforts des hommes pour préserver et perpétuer leur groupe. Ou, pour le dire autrement : la culture leur permet de s'inscrire dans un continuum commun, les empêche de crever de faim et de devenir fous. Enfin, plus ou moins. Beaucoup de gens crèvent de faim, dans le fabuleux Occident, ou deviennent complètement tarés.

L'intuition de Boissard est la suivante : il n'y a pas de « culture » sans *storytelling* – c'est-à-dire sans récit fondateur. Et pas d'identité sans violence identitaire. Pour y voir un peu plus clair, reprenons l'un des schémas de Boissard. (*Voir figure 1*)

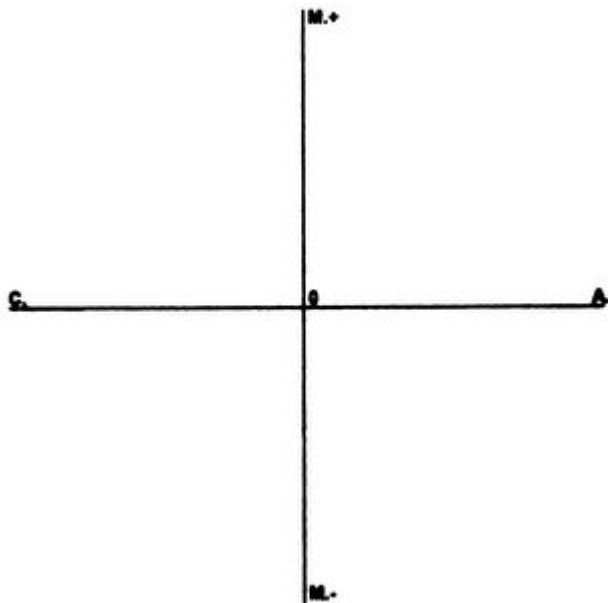


figure 1.

Soit un axe des abscisses (x) qui serait celui du *sentiment d'appartenance communautaire*, un axe qui se déroulerait entre deux pôles, d'une part celui du plus fort degré d'appartenance communautaire (le *nous*) (C.) – fût-ce une adhésion de pure forme, un conformisme hypocrite à la Tartufe –, et celui de l'anarchie d'autre part (le *je*) (A.), qui est improvisation identitaire, free-style – fut-ce une anarchie de pure mondanité ou une rébellion « artiste », c'est-à-dire le plus grand conformisme derrière un sentiment aigu d'individualisme et/ou de solitude. *On peut avoir un très fort sentiment d'appartenance communautaire dans une société individualiste ou un fort sentiment de sa singularité dans une société communautaire.*

Soit un axe des ordonnées (y) qui serait celui de la violence. À partir du point O, deux forces centrifuges poussent vers deux pôles : un pôle de violence qui tend à servir les intérêts *réels* ou *supposés* du groupe (M.+), et un autre qui est *rejet* du groupe : contre le groupe et/ou contre soi avec, en dernière extrémité, le suicide (M.-). Plus on s'avance vers C. dans la zone M.+ , moins on croiera de petits délinquants brutaux, mais plus le risque sera grand de croiser des idéologues violents. Dans la zone A7M.+ , ce serait plutôt l'inverse.

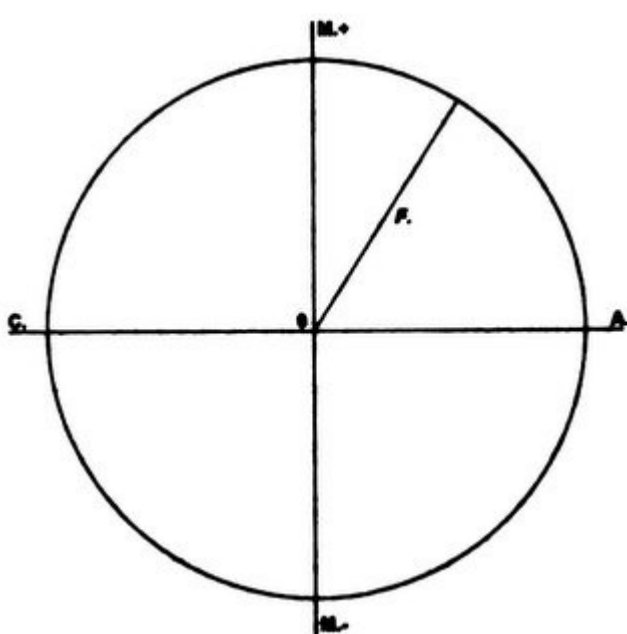
Pour les suicidaires et les dépressifs... Hey ! C'est en bas du tableau que ça se passe. Bien sûr, n'oublions pas que chaque être humain appartient à plusieurs groupes simultanément... Ce « tramage » d'appartenances communautaires justifie selon Boissard l'axe des ordonnées, tel qu'il l'a conceptualisé : si un individu appartient à plusieurs groupes simultanément, tous ces groupes n'ont en revanche

pas une égale valeur à ses yeux ; en effet, *l'un de ces groupes le définit plus que les autres – et ce sera le groupe où l'individu en question peut se situer en C./M.+, c'est-à-dire le groupe pour lequel son sentiment d'appartenance communautaire » peut le pousser à la plus grande violence*¹.

[1. Dans le chapitre 12 de son *Anthropologie*, Boissard distingue le meurtre et le suicide, attendu qu'une lecture « groupe » fera toujours pencher la balance d'un côté ou de l'autre ; un martyr djihadiste, par exemple, est à la fois un assassin et un suicidé mais son suicide est perçu comme un corollaire glorieux du meurtre : il est donc dans la zone C./M.+, tandis que le suicide de dépression est acte de *désertion* du groupe – même s'il s'accompagne d'un meurtre, qui sera alors considéré comme un corollaire honteux du suicide (A./M.-).]

Pour Boissard, *plus l'on s'éloigne du point O_f plus on entre dans la fiction, dans le storytelling. Storytelling* du groupe ou *storytelling* de l'individu, c'est-à-dire l'histoire qu'il se raconte sur sa propre histoire. Tout homme se situe sur une ligne F., transversale aux différentes zones. (Voir figure 2) Le sentiment d'appartenance communautaire est, en somme, d'autant plus fort que l'on adhère au *storytelling* qui fonde le groupe. Et le sentiment de sa solitude est d'autant plus fort que l'on élabore un *storytelling* qui justifie la solitude.

Je tire du *Livre des violences*, de William T. Vollmann, qu'on ne peut guère suspecter d'angélisme, quelques digressions subsidiaires. En gros : Vollmann explique qu'il a été bien mieux reçu dans les pays pauvres, subsahariens notamment, que dans son propre patelin. Et qu'il s'est senti là-bas bien plus protégé des vols et des agressions qu'aux États-Unis mêmes. Autant de choses que Boissard a ressenties à peu près de la même manière. Vollmann ajoute : « Le fait que je sois né dans un pays chrétien suffisait à me mettre à part : j'étais l'un des "gens du Livre". Et les bouddhistes ? [...] Presque tous les amis que je me suis faits dans les pays islamiques les considéraient presque comme des animaux. »



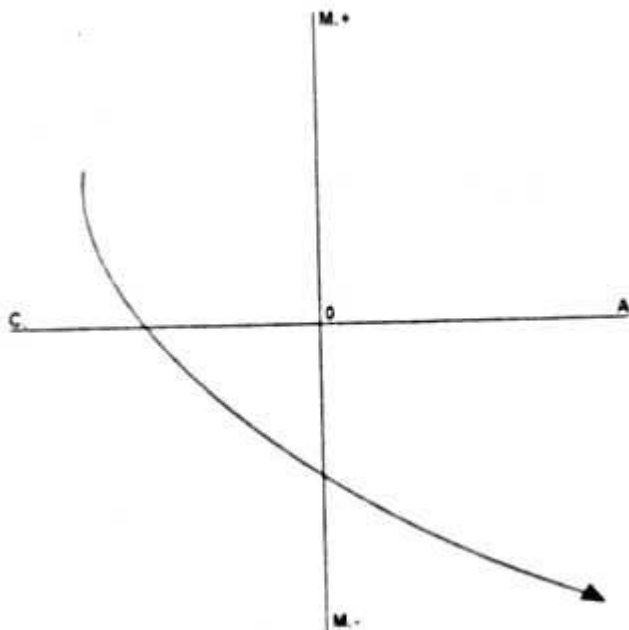
C'est intéressant parce que, si je devais écrire un bouquin de science-fiction, je verrais bien – pour ma part – les trois monothéismes réconciliés partir en guerre, dans une centaine d'années, contre les hordes d'Asiates déferlant depuis l'Asie centrale ! Mais cet article n'est pas le lieu d'une prospective rigolote. Je voulais juste signaler, *encore*, que la notion de « groupe » et d'appartenance est fondamentale. Il n'y a pas lieu d'en conclure à une différence idéologique majeure, mais bien à des différences structurelles.

Dans les pays pauvres évoqués par Boissard ou Vollmann, par ailleurs si hospitaliers, un voleur de pomme peut se faire lyncher en pleine rue ; la vie est tellement dure que les solidarités de proximité sont massives – et les jugements, immédiats. À ce titre, tous les piliers idéologiques qui cimentent la communauté sont, à des degrés divers, considérés comme inattaquables. Il en va de la survie même du groupe qui, je le rappelle, est nécessaire aux individus puisqu'il n'y a pas vraiment d'État pour prendre le relais. D'où cette formule de Vollmann, qui résume parfaitement la situation : « Les musulmans que j'ai rencontrés avaient moins de chances que les Américains d'être des voleurs brutaux, mais davantage d'être des idéologues violents. »

Le tableau de Boissard en dramaturgie

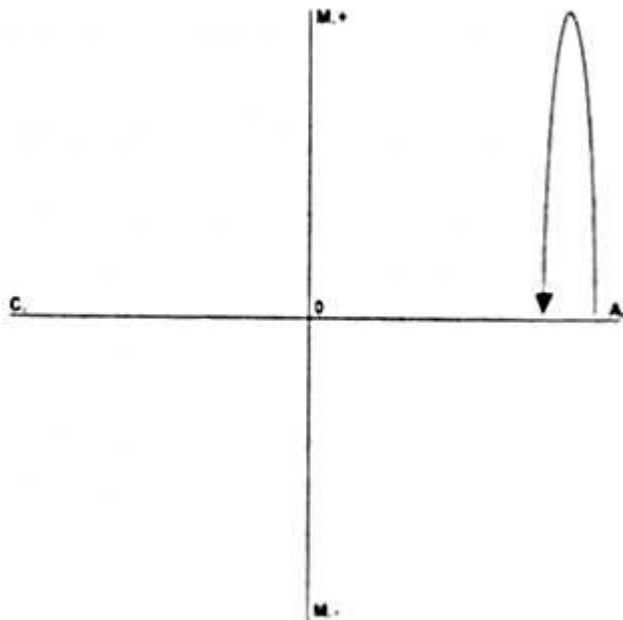
Quel est l'intérêt de cette représentation graphique pour la

dramaturgie ? Eh bien, plutôt que de poser des évolutions binaires, on peut caractériser ses personnages en utilisant ce tableau. « L'évolution » d'un personnage est moins évolution que « mouvement » sur son paradigme de base. Par exemple, le personnage joué par Christopher Walken dans *Voyage au bout de l'enfer* :



Le personnage est au début un individu lambda, bien intégré dans sa communauté ; il n'est pas violent, plutôt conformiste ; il passe par un ensemble d'étapes, qui le mèneront à un fort sentiment de solitude, et à l'autodestruction pure et simple.

Ci-dessous, le schéma « évolutif » du personnage dans *Taxi Driver* :



C'est comme ça que je vois le film, en tout cas. Un type quasiment sociopathe... un caractère nocturne... il s'entiche d'une militante, une caricature de l'esprit « communautaire »... Évidemment, elle le rejette. Et lui, il se dit : *OK, tu veux du collectif ? du militant pur jus ? Tu veux de l'action ? Je vais t'en donner.* Il flingue je ne sais plus combien de personnes, libère une adolescente qui faisait le tapin, et retourne à sa solitude. Elle, forcément, se pose des questions. Mais ces deux personnages ne communiqueront jamais vraiment...

Quant à lui, Travis, on a peur à l'idée qu'il se trouve une cause collective. D'après Scorsese lui-même, le type est raciste et il ne devrait pas attendre beaucoup avant de se trouver de potentielles nouvelles cibles. En l'occurrence, il ne semble pas assez social pour basculer dans le giron d'un groupe. *Wait and see.*

En m'appuyant sur le schéma de Boissard, je dirais que l'antagoniste pousse le héros le plus loin possible de la zone 0, et que l'histoire est l'exposé des luttes que le héros mène pour rester dans cette zone ou, au contraire, s'en éloigner. L'histoire rend plus saillants ses principaux traits de caractère et révèle les stratégies déployées par le héros pour garder son équilibre ou accentuer son déséquilibre. À la lumière de cette théorie, je dirais par exemple que l'antagoniste, dans *Taxi Driver*, n'est pas tant le maquereau joué par Harvey Keitel que la militante jouée par Cybill Shepherd ; c'est elle qui pousse Travis (Robert De Niro) jusqu'au point de rupture ; et c'est ce qui fait de ce film autre chose qu'un « film de justicier »... Mais, bon, ce n'est que mon interprétation.

En se contentant d'une approche « géopolitique », on aurait

probablement pu se passer de la militante, et considérer que Travis passe à l'action *contre* un maquereau, et *pour* sauver une jeune ado qui fait le tapin. Mais nous n'aurions pas eu autre chose qu'un énième Chuck Norris...

[...]

Un scénariste que je ne nommerai pas puisqu'il s'agit de Jean-Claude Carrière a dit : « Un peuple uni, c'est d'abord celui qui parle la même langue et qui se raconte les mêmes histoires. »

Pas mieux.

Remerciements

Un immense merci à ceux que j'ai invités dans ce texte et qui ne se sont pas défilés : Lionel Amant, Bernard Bec, Marc-Henri Dufresne, Stephen Carrière, Héloïse Guay de Bellissen, Maud Mayeras et Erik Wietzel. Il va de soi que tout ce que j'ai dit sur eux ici relève d'un mauvais esprit potache qui dépasse de très loin les limites de la calomnie.

Merci pour leurs remarques à Sylvie Delpech, Sophie Peigné, Fabien Pesty, Michèle Bretin-Naquet, David Barré, Michel Fansten, Muriel Combarnous, Lindsay Dumma, Patrick Brault, Tiffany, Elisabeth Samama et Gregory Rayko.

Merci surtout à M. Henri Moreau pour m'avoir reçu au 36 quai des Orfèvres. Et merci, enfin, pour le coup de pouce, à Emmanuel Fansten et Stéphane B..

Références bibliographiques des ouvrages cités

AARON Jason, GUERA R.M. et FURNO Davide, *Scalped*, tome 4, TM & © 2015, DC Comics, tous droits réservés. Vertigo est une marque commerciale de DC Comics. Urban Comics pour l'édition française.

BRUEN Ken, *Calibre*, traduction Daniel Lemoine © Gallimard, 2011.

ELIAS Norbert, *La Société des individus*, © Librairie Arthème Fayard, 1991.

HUSTON Nancy, *L'Espèce fabulatrice*, © Actes Sud, 2008.

MAMET David, *Trois usages de la lame. Nature et fonction du théâtre*, traduit de l'américain par Marie Pecorari, © L'Arche Éditeur 2013..

PINGUET Maurice, *La Mort volontaire au Japon*, © Gallimard, 1984.

SIMON David, BURNES Ed, *The Corner ; enquête sur un marché de la drogue à ciel ouvert*, © Éditions Florent Massot, 2011.

WESTLAKE Donald, *Un jumeau singulier*, traduction Claude Benoît, © Éditions Payot & Rivages, 1993.

Articles de presse

« Le romancier Jérôme Fansten véritable émule d'Intramuros », de Jean-Pierre Coffin, *La Charente libre* du 1/9/2011.

Agence France Presse (AFP), 3/2/2008.

Extrait de la conférence de presse de Stephen Carrière, éditeur de Jérôme Fansten :

« Ce n'est pas ma faute, c'est aussi simple que ça. Il y aura toujours des gens pour dire que j'aurais dû m'en douter, que j'étais bien placé pour percer à jour son imposture. J'affirme au contraire que j'étais le mieux placé pour me faire avoir. D'abord, personne n'aurait pu imaginer qu'ils étaient deux. Ensuite, même s'il y a une certaine logique à ce qu'un écrivain de polars ait trouvé la formule du crime parfait, ces choses-là appartiennent d'habitude à la fiction, et ont le bon goût de s'y cantonner. Cela dit, il va peut-être enfin l'avoir, son grand succès littéraire. Et je ne vais pas m'excuser de le publier. Parce que c'est quand même une putain d'histoire. Et qu'il nous a laissé une belle ardoise. »